

The background of the cover is a dark, textured red. On the left, a close-up of a vampire's face with pale skin and sharp features is shown. In the center-right, a figure in a long, flowing red robe with arms outstretched is visible. The overall mood is dark and mysterious.

**JEANNE-A
DEBATS
MÉTAPHYSIQUE
DU VAMPIRE**



HÉLIOS



Métaphysique du vampire

Jeanne-A Debats

OceanofPDF.com



Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques) c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.

OceanofPDF.com

Métaphysique du vampire

*À R.C.W. & S.L. qui apprécieront ce vibrant hommage
à sa juste valeur...*

Rome, 1^{er} février 1969.

— C'est un monstre, il est totalement inhumain !

La prochaine fois qu'on me sort une connerie de ce genre, je jure que j'ouvre mon cran d'arrêt et que je donne une leçon d'humanité bien comprise à l'abruti qui l'aura proférée. Je ne me rappelle pas avoir entendu parler de monstres canins ou félins. La monstruosité, c'est une caractéristique typiquement humaine. Les tigres ont juste faim, eux. Mais le mal pour le mal... le mal con en plus, c'est humain, très humain. Trop humain même, je ne sors pas de là. Quelqu'un a dit « L'homme est capable d'horreurs comme de merveilles, mais c'est surtout dans l'horreur qu'il est merveilleux », moi je peux le prouver. C'est mon travail de traquer les monstres. J'en ai connu beaucoup. Brièvement.

Ils étaient tous humains à la base.

Et puis, il y a moi.

— Ce sera difficile, je ne vous le cache pas, reprend le présent abruti qui se trouve être mon client. Il a détruit ses documents avant de disparaître et nous n'avons que de vagues descriptions à vous fournir. Toutefois, nous saurons, mes amis et moi-même, vous dédommager de votre peine.

Il me balance ça d'un ton royal, avec une morgue hautaine qui peine pourtant à dissimuler le malaise que mon physique instille dans son inconscient. Mon mètre quatre-vingt-dix-huit, mes cheveux platine, mes yeux bleu glacier fichés dans un visage ferme et régulier sont des avantages certains lorsqu'il s'agit de chasse ou de séduction ; en revanche, j'envisage sérieusement de porter une cagoule pour rencontrer certains de ces

nouveaux clients qu'on m'envoie. Je les déstabilise. De nos jours, les petits bruns minces au regard velouté par-dessus un nez en bec d'aigle ont tendance à se méfier instinctivement des grands blonds baraqués. On ne peut pas leur en vouloir. À leur niveau, ce serait peut-être même un avantage évolutif, une mutation en vue de la survie de l'espèce.

Je déconne bien sûr, ça impliquerait que les types dans mon genre souffrent d'une impulsion génétique à les enfermer dans des pièces étanches quelques secondes avant d'ouvrir le gaz. Or, malgré quelques résurgences de préjugés locaux issus de ma prime jeunesse, je ne ressens rien de cet ordre, je le jure. Mais j'ai parfois l'impression que c'est bien ce qu'ils s'imaginent.

Il ne me plaît pas ce client-là, alors je ne lui facilite pas la tâche : je ne réponds pas. Je me contente de le regarder. Il se retient de se dandiner et se lance précipitamment dans un récapitulatif des habitudes connues de mon gibier et des derniers endroits où on l'a aperçu. Il meuble. Quand il en arrive à la composition de l'ultime petit déjeuner de ma cible, je le coupe dans son élan :

— Tout est dans le dossier, je présume ?

Il opine sans ajouter un mot. Il a compris. Il me déplaît moins, du coup. Je déplie ma carcasse du fauteuil Empire où je faisais des efforts désespérés pour avoir l'air moins grand. Il déglutit tandis que je le toise :

— Je vous contacterai.

Je m'éclipse sans le saluer. Je suis quelqu'un de plus civilisé de coutume. J'y tiens beaucoup. J'estime que la bienséance est l'une des Grandes Conquêtes de l'Homme, et peut-être celle qui l'a préservé de la destruction jusque-là. Si je devais me présenter, je commencerais comme dans certaine chanson enregistrée l'an dernier par de facétieux musiciens qui ont tant défrisé mes patrons : « Je suis un homme de bien et de goût. »

Mais avec les types comme mon client, la politesse ne sert à rien. J'ai beau me faire aussi inoffensif et courtois que possible, je leur colle les foies quand même. Ça m'énerve.

C'est pourtant l'une des têtes pensantes du Mossad, les services secrets israéliens, que j'ai eue en face de moi. J'ai jeté un œil à son dossier quand le secrétaire de la Curie m'a convoqué. Résistant et héros de guerre, il a connu les camps. Une fine ligne de chiffres bleus sur le poignet maigre

dépasse de sa manche de chemise impeccable. Mais je le terrorise et j'ai horreur de ça. Je n'aime pas la peur, elle donne une odeur épouvantable aux gens. Et je n'y peux rien si je suis né à Rennes, en un siècle où la mode était au quasi-viking garanti sur facture !

C'est mon Employeur qui lui a refilé mon contact. J'adore le Vatican : un vrai concentré d'humanité. D'un côté, ils exfiltrent les nazis en fuite, de l'autre, ils prêtent leur plus ancien et plus efficace limier au Mossad pour mettre la main dessus. Il y a sûrement une logique ineffable là-dessous, seulement ne me demandez pas laquelle. On peut arguer bien sûr des nombreuses factions au sein de la Curie pour justifier le paradoxe, cependant ce n'est valide que jusqu'à un certain point : celui où les différentes chaînes de commandement se réunissent sous une même calotte. La question est de savoir si elle est pourpre ou blanche, la calotte ; personnellement, je m'en fous.

Je fais mon travail. C'est tout. Parfois il me plaît, parfois non.

Puisqu'il paraît que de toute façon, je suis damné, je m'assure de mon mieux le paradis sur Terre : des copains, de la musique, de bons livres, une proie de temps en temps. Je ne vais pas plus loin et ça dure depuis cinq cents ans. Mes pareils plus métaphysiques ont tendance à tourner franchement branques dès le second siècle. À ce moment-là, je reçois un joli petit papier mitré portant leur nom en lettres rondes ; ce qui équivaut pour moi à une invitation à un dîner de gala que je mettrai bien cinquante ans à digérer.

J'ai découvert ça sur le tas : boulotter mes semblables est plus fructueux que suçoter de la jeune fille en fleur. Bonus, c'est moralement plus présentable. Même si l'une de mes dernières victimes a tenté de m'embrouiller avec le raisonnement suivant : le vampire, c'est du concentré de jeune fille justement, c'est cela qui rend le cocktail si efficace. J'ai interrompu le discours avant la fin qui promettait d'être juteuse, pourtant. Je n'aime pas vraiment quand les gens ont raison contre moi et j'aime encore moins discuter avec mon déjeuner.

D'ailleurs, j'évite au maximum de me laisser entraîner sur le terrain de l'analyse, j'ai remarqué que ça n'apporte aucun bien en général. Lorsqu'on commence à penser, on n'est jamais très loin de la métaphysique – qui rend dingue – comme je l'ai déjà dit. Pour vivre heureux et immortels, vivons stupides.

Et beaux.

J'ai un faible pour les beaux. De tous bords. De toutes races. Et même parfois de toutes espèces : je garde un souvenir ému d'un étalon lipizzan, cadeau de reconnaissance d'un inquisiteur cordouan, avec lequel j'ai vécu seize années de passion. Je parle du cheval, pas de l'inquisiteur. Je ne bande pas pour les inquisiteurs. Mais j'ai aussi arrêté les chevaux un certain temps, ils sont trop éphémères.

Faudrait pas s'attacher.

Dehors, l'hiver nous offre une soirée constellée d'étoiles frémissantes. Voilà qui annonce une nuit si délicieuse que c'est presque péché de devoir rentrer à la maison pour disséquer ce foutu dossier. Je transige en passant par les toits, l'air y est aussi pur qu'on peut le rêver à Rome. Mes appartements se trouvent dans le palais Gattopardo, propriété du Saint-Siège à la périphérie de la Cité Sainte et situé à quelques kilomètres de l'hôtel de mon client. Je n'en ai que pour cinq minutes, alors je me paye le luxe d'un petit détour par les hauteurs du château Saint-Ange afin de peloter le cul marmoréen de Michel rengainant son épée.

J'adore cette statue, le jour où je rencontre un homme aussi beau que ça, je crains bien de faillir à mon serment, malgré toutes les conséquences aussi néfastes que prévisibles.

À chaque nouveau pape, je suis censé aller me prosterner devant lui afin de réaffirmer mon allégeance. C'est un sale moment dont j'ai horreur. Me balader dans la Cité Sainte représente déjà un bel effort, mais je rentre systématiquement malade comme un chien de mes expéditions à Saint-Jean-de-Latran. J'ai beau me protéger, porter de grosses chaussures à énormes semelles, m'envelopper dans des manteaux improbables, enfiler de lourds gants doublés de plomb et piqués au programme NBC italien, faire attention à mes gestes, il y a *toujours* un moment où ma peau nue entre en contact avec un objet consacré. Même l'air est pourr..., béni pardon, là-bas.

J'ai entendu dire qu'énormément de gens perdent la foi à Rome. (Alors qu'ils la découvrent à Jérusalem.) Il faut dire qu'il suffit de se promener dans la Basilique pour prendre conscience de l'ampleur des spoliations de la Sainte Église Catholique Apostolique et Romaine. Les fortunes colossales qui dévalent les murs sacrés en cascades de rutilants bijoux sacerdotaux, œuvres d'art inestimables et autres instruments du culte quasiment en

diamant pur, ça fiche un coup, je suppose, quand on est un minimum de bonne (hum) foi et qu'on se souvient que le Christ allait pieds nus.

En ce qui me concerne, une fois à genoux devant le type en blanc avec le chapeau rigolo, je dois jurer la main sur le cœur que je n'entraînerai jamais personne dans ma nuit immortelle. Je considère cette exigence comme assez paradoxale chez des gens qui enjoignent au reste de la planète de croître et multiplier ; mais après tout, ils ne se reproduisent pas beaucoup eux-mêmes. Et puis, je suis assez d'accord sur le fond : ce ne serait pas très intelligent d'augmenter le nombre de mes concurrents potentiels. Sans compter que, mes employeurs l'ignorent, mais j'en suis à peu près incapable : mon régime particulier me rend inapte à l'Offrande Obscure dans quatre-vingt-dix pour cent des cas. Il faudrait donc que je demande de l'aide à un congénère. C'est hors de question, nos relations ne sont pas assez... cordiales.

N'empêche que la pierre est vraiment très lisse au niveau des fesses du pourfendeur de dragons et d'épidémies ; ça fait si longtemps que je lui mets la main au panier à l'archange... Le seul endroit à Rome où je passe autant de temps, c'est l'Enfer, la bibliothèque interdite du Vatican. Depuis les Romains, les bons pères y enterrent avec une monomanie suspecte tout ce que la littérature produit d'un peu sulfureux. Je ne m'en lasse pas. Sans doute parce qu'elle est interdite, justement. Bien qu'au bout de deux ou trois cents ans, on pourrait s'agacer des recueils d'alchimie approximative ou des récits de sabbats alléchants au premier regard, mais décevants au final. Heureusement, depuis le dix-huitième siècle, certaines acquisitions compensent largement cet inconvénient mineur.

Je n'en ai eu que trop souvent l'occasion de peloter Michel ou de lire ces dernières années. Je dois confesser que j'ai connu des siècles plus vaillants que celui-ci. Après 1914, je n'ai pas dû quitter la Cité plus d'un mois et demi par an. Avant, c'était tout juste si je parvenais à m'assurer une petite quinzaine de vacances romaines tous les trimestres, je trimais sur la brèche en permanence. Mais dans tous les métiers, il y a des périodes de creux, et celle-ci se traîne depuis soixante-quatre ans.

Il faut croire que les monstres que je traque d'habitude se sentent un peu dépassés par leurs frères humains : le début de ce vingtième siècle a été assez chargé. Les hommes ont placé très haut la barre de la monstruosité et la révolution industrielle a causé beaucoup de mal à l'artisanat. Peut-être

que liches, lamies, succubes, vampires et autres créatures exotiques autant que surnaturelles auront appris la discrétion, finalement, et, comme c'est tout ce que leur demande mon employeur...

C'est pourquoi cette petite sortie imprévue me réjouit assez. Même si la chasse au fonctionnaire nazi reste tout de même moins haletante que celle d'un vieil assassin millénaire malin comme un renard et cruellement raffiné comme on savait les élever de mon temps, ou plus simplement la remise dans le droit chemin de quelques affidés égarés et vaguement cannibales du Baron Samedi.

Je m'ébroue pour rassembler mes esprits en désordre. Ma tendance à la songerie s'est accentuée au fil des siècles, c'est inquiétant. Il m'est arrivé de demeurer impavide des heures sur ce toit, à contempler la Ville, l'œil fixe, si bien que le premier rayon de soleil me loupait de justesse au moment du réveil. Je saute de mon perchoir et fonce vers le Gattopardo.

Le vasistas que ma femme de ménage a pour instruction de laisser ouvert malgré ses préventions contre les cambrioleurs me permet d'accéder directement à mon bureau. J'atterris droit dans mon fauteuil. J'ouvre la grosse chemise cartonnée d'où dépassent des centaines de feuillets. Le papier pelure rappelle vaguement l'oignon avec sa consistance et son odeur un peu moisie.

Je soupire. C'est toujours comme ça. Ce doit être une forme de malédiction personnelle : si gros que soit le dossier que l'on me confie, la somme des renseignements réellement utiles à l'intérieur tient sur une feuille de papier à cigarette. Il faut vraiment éplucher tout l'oignon pour dénicher les trucs intéressants. À la fin, j'ai les yeux qui pleurent : je m'ennuie très facilement. En outre, la prose des services secrets, quel que soit le gouvernement commanditaire, est toujours épouvantable.

Cette fois, c'est le pompon : sur les trois cents pages de littérature administrative, il n'y a que deux lignes intéressantes. Une adresse. Le jour point quand je referme le tout. Je vais me coucher avec une migraine bétonnée et une déprime plombée. Lorsque je m'enferme dans le lit clos que j'ai importé à grands frais de ma Bretagne natale, je ne peux pas m'empêcher de faire le parallèle avec les wagons à bestiaux qui ont entraîné tant de gens vers la nuit et le brouillard. Je sens que je vais mal dormir.

Je sombre dans mes rêves avec un sale goût dans la bouche. Depuis mon premier siècle, je ne dors plus vraiment. Mon esprit passe la journée à

vagabonder, toujours plus ou moins vaguement conscient de ce qui l'entoure, tandis que mon corps est confiné dans sa petite boîte à l'abri du soleil. C'est ainsi que je piste mes proies. Dans mes songes éveillés. Je suis ce troisième œil qui m'emporte jusque dans la tête de mes victimes et qui souvent me permet de voir par leurs yeux. Je n'ai toujours pas réussi à décider s'il s'agissait d'un don ou d'un handicap, certains esprits sont franchement répugnants. Les abominations que les gens sont capables d'inventer pour se dissimuler leur misère sexuelle...

Toujours est-il que je suis né avec la capacité de retrouver tous ceux dont je connais le visage ou le nom, où qu'ils soient. Je peux même les sentir dans mes songes, voire *à travers* l'esprit des gens qui les ont rencontrés. Gilles, celui qui me transmet la Soif Nocturne, en entendit parler ; il me sauta à la gorge à cause de cela. Il avait quelques revanches à prendre, mon don l'y aida au-delà de ce qu'il avait espéré. Il l'a regretté ensuite, lorsque j'ai commencé à le pister, lui aussi. Il s'en mordra les doigts encore plus quand je lui aurai mis le grappin dessus, un de ces jours ; j'y ai presque réussi une ou deux fois mais il a de la chance. Et il se cache bien, l'ordure. De plus, je n'ai pas souvent de temps libre pour mes petites recherches personnelles.

Cela dit, c'est grâce à ce don que je suis devenu ce que je suis devenu et j'évite de me demander longtemps si c'est vraiment une grâce. Je suis très doué pour éluder les questions ; ça, c'est vraiment un cadeau du ciel.

Cette fois, on m'a demandé de retrouver un homme qui s'appelle Kalten. Je n'ai pratiquement rien sur lui, sinon la liste de ses atrocités. Membre éminent du secrétariat de la chancellerie du Reich, ingénieur proche de Bormann, aussi volatile que son patron également recherché sur toute la planète, un homme intéressant. D'après les documents que j'ai survolés, il est allé jusqu'à tester personnellement la rapidité d'action de différents gaz avant de recommander chaudement le zyklon B. Il a plus de victimes sur la conscience que moi ; c'est impressionnant quand on songe au temps dont nous avons disposé l'un par rapport à l'autre.

Prudent, il a brûlé toutes les archives le concernant, jusqu'au registre paroissial de sa ville de naissance. Je traque une ombre masquée d'obscurité, un fantôme plat et sans couleur, c'est très inefficace. Ça m'agace tout particulièrement, bien qu'en début d'affaire ce soit toujours le cas. Mes rêves tanguent et m'entraînent, il y a comme un roulis. Ce

salopard est sur un bateau à l'instant même ; le soleil ne s'est pas encore levé pour lui, il est donc quelque part à l'ouest. Nos yeux contemplent de concert un ciel plus noir, plus velouté que le ciel romain, et accrochent au passage la silhouette pâissante de la Croix du Sud. Ce que confirme l'adresse que j'ai glanée, c'est au Brésil.

Voilà qui ne m'arrange pas, j'adore voyager, mais je déteste quitter l'Europe. J'aime bien mon confort et mes déplacements sont toujours un enfer. Il y a tant à prévoir. Les développements récents de l'aviation civile me laissent entrevoir des lendemains radieux, mais ce n'est pas encore ça. La voie maritime est encore ma meilleure solution pour l'instant.

D'autre part, je n'aime pas être obligé de remettre ma survie entre trop de mains à la fois, même si les Suisses sont de zélés et fort agréables serviteurs.

À la nuit tombée, je rassemble mes petites affaires après un coup de fil à mon « agence de voyages ». Le secrétaire de garde se montre revêche, comme il se doit lorsque quelqu'un prétend qu'on exécute des heures de bureau supplémentaires, mais il m'organise ça en deux temps, trois mouvements, tandis qu'il m'informe, avec une satisfaction perverse non dissimulée, que je suis convoqué par le cardinal Camerlingue.

Merde. La dernière fois que j'ai dû me présenter devant lui, cet ensoutané en a profité pour me coller quinze jours au trou sous prétexte de jeûne et de purification, ce qui retarda d'autant la mission en cours à l'époque et surtout la signature d'un chèque dont j'avais grand besoin. J'ai toujours soupçonné que cette histoire de sainte prophylaxie avait été liée à la date butoir de la tombée des intérêts mensuels sur ses comptes. Le Camerlingue tient haut et fort les câbles d'amarrage de la bourse vaticane, il m'en veut toujours d'être obligé de les délier pour moi.

Je déboule dans son bureau en affichant un air que j'espère neutre, mais je n'y crois guère. Quand j'étais jeune, humain et que mes parents m'avaient collé dans un couvent espérant calmer mes mauvais penchants, j'avais beau arborer la même expression vide que mes camarades enfants de chœur, je me faisais repérer dans la seconde par les curetons haut placés en visite. Ils en profitaient soit pour me fourrer dans leur lit, soit pour m'infliger pénitence sur pénitence. Ceci n'excluant pas cela, d'ailleurs.

— Vous voilà, enfin, qu'est-ce qui vous a retardé ? tonne-t-on du fond de la pièce baroque où trône l'Éminence Trésorière en grande aube de

cérémonie malgré l'heure indue, entièrement rebrodée de feuilles de chêne soyeuses semées de jolis glands d'argent.

En matière de coquetterie, les hommes d'Église accusent des siècles d'avance sur les Parisiennes.

Et comme souvent au Vatican, l'endroit est si chamarré, si tendu de brocards, de satins tissés d'or, si envahi de statuettes, bibelots et breloques que j'ai du mal à distinguer le mobilier de l'occupant. D'autant plus qu'il a installé sa table de travail en dessous d'un lustre de Venise monstrueux, mi-végétal, mi-animal, tout en branches tentaculaires, où sautillent oiseaux et singes gavés de fruits improbables et soufflés dans une pâte de verre éclatante. Le Camerlingue semble avoir été littéralement *pondu* par son luminaire. Les pampilles les plus basses étant chatouillées par la pointe de la mitre, l'effet en est encore accentué.

Je respire profondément pour retenir la réponse un peu sèche qui me monte aux lèvres.

— Il me faut du temps pour enfiler mon scaphandre, Votre Éminence.

Il avise la combinaison que je porte et qui me protège censément du sacré environnant. La cagoule de caoutchouc, notamment, me donne un petit côté plongeur sous-marin assez croquignolet qui, d'après mes incursions récentes dans l'Enfer dont je causais plus haut, ne déplairait pas à la délicieuse romancière érotique Catherine Robbe-Grillet. J'exècre tout ce qu'a écrit son mari, mais contribuer à l'aisance financière de cette dame demeure selon moi la seule justification présentable à l'existence du Nouveau Roman. Je dois reconnaître que la prose luxurieuse de ces grands intellectuels éthérés compense largement la sècheresse de leur plume habituelle. Sans parler de *leur prose* luxurieux, lui aussi, évidemment.

Je ne sais pas ce qui me pousse à rajouter :

— Et puis je suis en deuil.

Il s'apprête à me présenter mécaniquement ses condoléances, puis sursaute et demande comme à regret :

— De qui ?

— Boris Karloff. Il est mort hier, je ne m'en remettrai jamais.

Ce n'est pas vraiment de la provocation. Je révérais cet acteur. Son œuvre souvent involontairement comique m'a grandement aidé à traverser ce siècle de merde. Tandis que je me noie rêveusement dans mes souvenirs de

cinéma et de lecture, le Camerlingue me lance un regard noir qui se perd dans les soutaches dorées de son galurin et les brumes de ma songerie. Sa main gauche à plat défend le chéquier posé devant lui. C'est clair, il ne le lâchera pas de sitôt.

— Navarre, inutile de vous conseiller la plus extrême prudence.

C'est inutile mais il le fait quand même, j'adore la rhétorique. Quant à la prudence, il faut entendre : déboursier le moins possible. Perdu pour perdu, je tente l'humour :

— Je ne vous coûte pas cher en restaurants, et je n'ai pas changé de manteau depuis 1941.

Je mens à demi. Depuis que je me suis arrêté sur ce modèle Greatcoat de la RAF pendant le Blitz, j'ai été bien obligé de le remplacer une fois tous les sept ou huit ans environ. Ils sont solides pourtant, mais ma non-existence est agitée. J'en suis à mon troisième, si je compte bien.

Ça n'a pas pour effet de desserrer la pression sur le carnet.

— Je parle des « effets secondaires », grince-t-il.

Évidemment, dans mon métier, il n'est pas rare de semer les décombres sur son passage. Ensuite, si l'on tient à la discrétion, il vaut mieux indemniser rapidement les victimes innocentes et les dommages collatéraux.

Il se résigne toutefois et ouvre le chéquier avec une lenteur pleine de souffrance contenue.

— C'est un billet à ordre sur notre banque de Rio. Attention, il n'est pas à votre nom, mais à celui de notre contact sur place.

— Le père Ignacio de La Paz ?

Il me regarde, les yeux ronds. Je regrette ma question, il a interrompu son geste qui consistait à détacher le papier dent après dent de sa liasse. On n'en était même pas à la moitié.

— Vous délirez ! Le père Ignacio est un bon élément mais il manque de mesure en matière de générosité chrétienne.

C'est-à-dire qu'il pousserait les débours échevelés jusqu'à secourir ses ouailles, je suppose. J'ai déjà rencontré le gars. Effectivement, ce serait son genre de se rendre coupable de ce type d'absurdité.

C'est amusant, quelles que soient les organisations politiques ou non, sociales ou religieuses, on rencontre toujours deux sortes d'intendants : ceux qui feront tout pour que vous obteniez ce dont vous avez besoin, y compris trafiquer ici ou là, et ceux pour lesquels un bon exercice comptable contient le moins de lignes possibles dans la colonne débit. Ces derniers représentant le gros du troupeau. Enfin, la Sainte Église Catholique et Romaine n'est pas devenue aussi immensément riche en pratiquant trop assidûment la charité, je présume.

La main chenue exécute l'extraction du chèque avec la précision tremblante du chirurgien pratiquant une opération à cœur ouvert sans anesthésie. Il ne me le tend pas encore.

— Et vous me rapporterez toutes les factures, n'est-ce pas ? exige-t-il en se résignant à esquisser un geste dans ma direction.

— Vous savez bien que je ne peux pas vous le promettre, Votre Éminence, dans mon métier...

Je n'achève pas, mais en gros j'insinue que lorsqu'on se trisse à toute berzingue d'un immeuble en flammes poursuivi par une horde de démons ou une patrouille d'agents municipaux, les registres représentent rarement une priorité.

Il soupire, le chèque amorce une translation verticale graduelle vers mon côté du bureau. Je réfléchis. Ce n'est pas encore assez net pour que je puisse le lui arracher sans impolitesse avérée.

— Vous passerez à l'armurerie avant de partir. Je ne tolérerai aucune emplette de ce type sur place, c'est bien compris ?

Je le regarde avec ahurissement et je me demande s'il le fait exprès. J'ai à peu près autant besoin d'une arme qu'un poisson d'une machine à coudre. Je *suis* l'arme, Saint Pépère, t'as pas encore compris ?

Il doit lire ma pensée à travers la cagoule parce qu'il pêche une feuille au format antique dans l'énorme dossier à mon nom qui prend la moitié de son bureau.

— Je lis ici qu'en 1850 environ... (il me jette un regard torve) vous avez acquis, pour le compte du Saint Siège (il en grogne de souffrance contenue), un Colt Paterson à La Nouvelle-Orléans. Vous n'auriez pas une idée de la date exacte ?

Je secoue la tête avec résignation. Ma mémoire est trop capricieuse et trop encombrée désormais pour retenir ce genre de détail à plus de cent dix ans de distance, si même ça m'intéressait assez pour que je tente le coup. Devant ma dénégation, il soupire, classe le document et termine :

— Vous passerez voir l'Armurier donc... Je ne vous retiens pas.

Je reste planté devant lui.

— Quoi ? Que voulez-vous encore ?

Je ne lui rétorque pas que c'est lui qui m'a convoqué, je me contente d'un respectueux :

— Le chèque, Votre Éminence.

Il me le donne enfin, mais ça lui fait si mal en certains endroits dissimulés et rarement utilisés à bon escient de sa personne qu'il se dandine sur son fauteuil comme si le siège venait d'être percé d'un clou de la taille d'un clocher.

Je descends donc sans conviction à l'armurerie où m'attend le tenancier, un vieil homme en bleu de travail à col romain. L'Armurier sue cette efficience et ce mépris pour les conventions sociales notamment vestimentaires qu'on rencontre souvent chez les collectionneurs passionnés. Il affiche une expression perplexe et morose. Nous nous sommes déjà croisés auparavant mais il n'ignore pas que je n'ai aucun besoin de ses services. Pour le principe, il m'inflige la visite de ses réserves. Avouons que si je n'avais pas été aussi pressé de partir, j'aurais certainement trouvé l'endroit fascinant.

Tout ce que l'être humain a inventé pour trucider ses semblables avec plus ou moins de cruauté est exposé là, étiqueté soigneusement, avec le manuel d'utilisation, parfois en araméen. À l'exception remarquable de ces bombes aussi étonnantes que détonantes larguées par les Américains sur la tête des Japonais, il y a vingt ans. Mais je ne doute pas de la persévérance de mon cicérone, il finira bien par s'en procurer quelques modèles de poche.

Cela étant, je déniche quelques artefacts antiques qui m'auraient été bien utiles jadis, à condition de découvrir un moyen pour les manipuler sans le toucher : flèches primitives dont les pointes d'os furent taillées dans les tibias de saints notoires, carreaux d'arbalètes d'argent et autres reliques perversément transformées en armes de poing. L'Armurier et moi soupirons

ensemble devant l'inanité de cette histoire. Tout à coup, son visage chenu s'illumine. Il fonce dans les entrailles d'un placard et me tend un petit nécessaire de cuir barré d'une croix rouge et gravé aux armes pontificales.

— Je suppose qu'il vous arrive de mettre vos compagnons humains éventuels dans... l'embarras, murmure-t-il.

J'ouvre la chose : une merveille d'artisanat de la taille d'un portefeuille d'homme un peu conséquent. Dans cet espace réduit au minimum, on trouve de tout, classifié avec la même précision maniaque que l'arsenal alentour. Bandages, seringue antivenin, aiguilles stériles, antiseptiques, collyres divers dans leurs petits flacons de plastique à dose unique s'étendent, disposés au millimètre près. On n'y glisserait pas une feuille de papier à cigarette de plus. Je ne pose aucune question quant à la nécessité d'inclure une famille d'antibiotiques normalement réservée au traitement de la blennorragie dans une trousse de premier secours. Je suppose que mes collègues plus ordinaires peuvent se montrer imprudents de toutes sortes de façons.

— Le contenu a été béni par le Pape lui-même, croit utile de préciser mon interlocuteur.

— Ça doit potentialiser l'effet des antibiotiques, dis-je avec componction.

Il ne relève pas et j'empoche la trousse pour ne pas lui faire de peine. Elle est si finement agencée dans sa courbure que je ne la sens plus une fois calée sur ma fesse. L'Armurier et moi, nous nous séparons sans plus de cérémonie.

Mon bagage est prêt, réduit au minimum : un pantalon de lin noir souple et une chemise de soie gris anthracite, très finement rayée de lignes écarlates à peine visibles. Je n'ai pas vraiment besoin de vêtements de rechange : au contraire des humains, ne suant pas, je me salis très peu.

Une heure après, je m'installe dans le train pour Civitavecchia et j'embarque sur le yacht épiscopal juste avant le matin.

Le bosco, un grand type sec comme une trique et tout aussi avenant, me montre mes quartiers de mauvaise grâce. Je bénéficie d'une cale rendue habitable par la présence d'un matelas, une carafe d'eau et une demi-tonne de livres et revues illustrées. On lit beaucoup en mer, car lorsqu'on ne se bat

pas désespérément pour maintenir la barque à flot, on s'y fait tout aussi désespérément suer.

Je bazarde la Bible ainsi qu'une vie des saints par le hublot dès que mon hôte mal embouché a tourné les talons. Outre que je ne tiens pas à prendre le risque que cette littérature consacrée me tombe dessus lors d'une tempête éventuelle et me creuse des trous dans la carcasse, j'avoue que mon cerveau, lui aussi, est allergique aux saintes élucubrations. Et depuis fort longtemps. Mon adolescence dans un couvent de dominicains m'a soigné pour l'éternité en matière de guimauve.

Je laisse de côté les revues porno agrémentées de photographies très évocatrices dont je n'ai que modérément l'usage. En général, je préfère consulter ces ouvrages en bonne compagnie. Le porno tout seul, c'est comme l'alcoolisme solitaire, je considère que cela présente un petit côté pathétique qui se marie mal avec ma conception festive de la chair.

Je soupire, je rafle la tétrachiée de *comics* américains dépareillés, déchirés et datant des trois années précédentes pour me jeter sur le galetas en compagnie de l'Incroyable Homme Araignée et d'un certain Batman. Je ne connaissais pas. Lorsque je tombe sur les X-Men, et surtout Magneto je suis cuit, rôti et fan ultime.

Il n'y a qu'un peu plus d'une dizaine de jours de voyage mais cela semble durer une éternité. Dans la journée, mes rêves s'estompent, la mer se cache sous l'océan, les vagues se voilent de lames et une terre lointaine embrume l'horizon sous les rayons ardents d'un soleil presque rouge. Je dois grincer des dents dans mon sommeil, je n'aime pas rêver du jour. Ça ne m'arrive pas souvent, sauf quand je suis en chasse, mais à chaque fois, j'en prends pour une bonne semaine de pensées morbides qui frôlent quelquefois les rivages hasardeux de l'introspection. Les nuits solitaires sur le pont du yacht n'arrangent rien : les quarts sont tenus par des membres d'équipage sinistres dont la conscience aiguë de servir de pieux motifs les a poussés à renoncer même aux jeux de cartes, sinon aux magazines « charnels ». Je me sens loin de ces douces nuits romaines que j'aime tant. Je parviens à échanger trois répliques à propos du temps avec l'officier météo mais c'est à peu près tout. Mes nouveaux amis *comics* sauvent la vie de l'équipage, un véritable exploit de super-héros.

Le 12 février, le yacht me lâche dans une anse discrète non loin de la petite ville de Conceição da Barra dans l'État de l'Espirito Santo à

l'embouchure du São Mateus. Toujours aussi aimables, les marins ne prennent pas le temps de me lancer un canot, je plonge dans l'eau tiède dont la température proche de celle du sang me réconcilie avec ma non-existence. Je tiens haut et sec mon havresac dans lequel j'ai fourré l'intégralité des bandes dessinées de la cale en manière de rétribution.

C'est une plage de carte postale avec toutes les options nécessaires, sable blanc et eau limpide, si l'on fait abstraction des contours grotesques des baraques de tôle plantées un peu partout, ainsi que de la silhouette maigre du jésuite qui m'attend, les pieds nus dans l'eau. Le bas de la soutane trempe aussi, ça ne lui fera pas de mal, elle n'est pas très nette. Je connais le père Ignacio de La Paz, on s'est rencontrés souvent à Rome. Je crois qu'il m'aime bien, il a un faible pour les damnés de la terre de tous genres. En haut lieu, ça ne lui donne pas bonne presse comme je l'ai encore vu précédemment. Chaque fois qu'il s'est rendu à Saint-Jean-de-Latran, c'était pour se faire taper sur les doigts. Il grogne :

— Bonjour, Navarre.

Le père Ignacio est le seul à m'appeler ainsi, par mon vrai nom. Pour le reste du monde, je réponds au code « Raphaël », un archange (et mon deuxième prénom, mais c'est par hasard), celui qui doit annoncer le jugement dernier, ai-je lu quelque part. Ça me va assez bien, lorsque je traque quelqu'un il est tout à fait question de jugement ultime. Les mecs du Vatican aiment bien jouer avec les symboles. J'ai ouï dire qu'il y a un « Gabriel » et un « Haniel » planqués quelque part. J'ignore ce qu'ils font tous les deux. En ce qui concerne le dernier, ce doit être intéressant, vu les spécialités reconnues de *cet* archange-là.

À la réflexion, c'est peut-être pour lui que le traitement vénérien a été rajouté à la trousse réglementaire qui brinqueballe dans mon havresac en compagnie de Batman.

Ignacio penche vers moi sa tête de traître de série B en totale contradiction avec son air de sérénité absolue. Cet homme est un des rares que j'ai pu rencontrer à savoir exactement où il est et pour quelle raison. Je l'envie un peu. C'est sans doute pour cela, qu'un jour de cuite il y a dix ans, je me suis laissé aller auprès de lui à des confidences qui s'approchaient vertigineusement de la confession. Le plus étonnant est que cette nuit-là, ce vieux fou a presque réussi à ce que j'aille me coucher sans avoir envie de me vomir.

— Bonsoir, mon père, comment allez-vous ?

— Je suis content que tu sois là. Le Brésil n'a pas besoin de cette épidémie de peste brune, en plus du reste. Pour une fois, les consignes vaticanes ne vont pas rester lettre morte ici, ricane-t-il.

Parce que c'est également un de ces doux dingues qui croient en la justice. Pourtant la menace instillée dans ce fameux passage des Béatitudes, celle où le Christ prévient ceux qui ont faim et soif de justice qu'ils vont être rassasiés, me paraît évidente – je lis : « Vous allez en prendre plein la gueule ! ». Mais, apparemment je suis le seul dans ce cas.

Ignacio me convie dans une mesure non loin de là.

— Mon presbytère actuel se trouve à São Mateus. Je ne peux t'y recevoir discrètement mais je t'ai pris une chambre d'hôtel, nous nous y rendrons la nuit prochaine, m'annonce-t-il.

Pendant que mes habits sèchent sous l'œil noir d'une jeune fille muette au visage marqué de cicatrices d'acné, nous papotons en sirotant des caipirinhas dans de grands verres glacés. L'alcool n'a pas exactement le même effet chez moi que chez les mortels – par exemple, j'ignore la gueule de bois – mais le goût et surtout l'effet euphorisant sont similaires, grâce en soient rendues à Satan qui a pris pitié de ma longue misère.

Je lui confie le chèque du Camerlingue, à charge pour Ignacio de le présenter à l'évêque le plus proche. C'est-à-dire celui de Vitória, capitale de l'État, sise à deux cents kilomètres de là. Je surprends une ombre de grimace sur le visage serein de mon vieil ami.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Vous n'aimez plus les *cantinas* de la métropole, mon père ?

Il secoue la tête, dubitatif.

— Le nouveau maître du diocèse est jeune, très convaincu et peu... ouvert... commence-t-il. Il a du mal à reconnaître mon... dévouement.

Cela signifie que le jeune boss ne doit pas être très proche des théologiens de la Libération, comme on les appelle. Cette mouvance de l'Église, convaincue que les Indiens sont de sales types comme les autres qu'il faudrait traiter avec les mêmes égards, rencontre un accueil ambigu à Rome et mon curé de combat en est un des plus beaux fleurons.

— J'aurais préféré ne pas... me rappeler à son bon souvenir, ajoute précautionneusement Ignacio. Il en profite systématiquement pour me

déléguer... un conseiller spirituel, pendant un moment.

Entendre un espion qui vérifie que mon vieil ami ne se montre pas trop indulgent avec, dans l'ordre, les indigènes, les filles perdues, les hommes efféminés et les divorcés.

Sans parler des créatures surnaturelles aussi amORAles que déboussolées.

Ignacio soupire et reprend, changeant de sujet :

— Ton adresse est encore valide. La femme que tu cherches habite dans ma paroisse depuis son arrivée à la fin de la guerre. Je la connais bien, ça m'étonne qu'elle ait un rapport avec ces ordures.

Il a pourtant dit lui-même « à la fin de la guerre ». Ça devrait faire résonner une cloche d'alarme quelque part sous son crâne tondu, mais non. Ça doit lui causer le même effet que mes canines rétractiles, tant qu'on ne lui donne pas de raison infrangible de douter de la bonté intrinsèque de la personne en face de lui, Ignacio accorde d'office le bénéfice du doute. Chez lui, l'accusé n'est même pas *présumé* innocent, il l'est d'entrée jusqu'à plus ample informé. Parfois, je me demande comment il a réussi à vivre aussi vieux.

— Elle en avait épousé une, d'ordure. Ma cible, commenté-je calmement.

La jeune fille grêlée rapporte mon pantalon noir et ma chemise blanche à ce point de la conversation.

— Je les ai seulement rincés, Padre, souffle-t-elle en mots hachés à Ignacio.

Mes fringues ont l'air de sortir de chez le blanchisseur.

— Merci, rétorque-t-il avec une douceur étrange.

Elle hausse les épaules, jette un regard excessivement sévère à la bouteille de cachaça vide puis elle me tend la trousse de secours que j'avais oubliée dans mon falzar et qui du coup a plongé en même temps que moi. J'y jette un œil coupable mais si le cuir porte encore de minuscules traces de sel, l'intérieur est totalement sec. Même la fermeture éclair de ce truc est un chef-d'œuvre, pas une goutte n'a traversé.

— Si vous cirez bien, le sel devrait partir, *señor*, dit-elle encore avec réprobation.

Puis, tandis que je rempoche mon bien, elle disparaît à nouveau dans les entrailles de la maison en tirant une gueule de vingt mètres de long. Ce qui n'aide en rien pour la rendre plus jolie.

— Longue histoire, murmure Ignacio à mon adresse tandis que j'observe intrigué la porte se refermer derrière elle.

— C'est votre genre, non ? (Il me regarde sans comprendre et j'explique :) Les histoires *très* longues, mon père ?

Il rit.

— Le fait est ! Viens ! Je vais te présenter Joao, ton chauffeur.

Mon chauffeur comme dit le bon père est un indien d'ombre et d'ambre au visage aussi marqué que la jeune fille de la maison mais plus âgé qu'elle. Il lui ressemble un peu même si l'ascendance autochtone est plus marquée chez lui. Je lance un regard interrogateur à Ignacio.

— Son oncle, articule-t-il en silence.

Le soleil ourle l'horizon de l'océan, il est temps de me retirer. On m'offre l'asile d'une petite pièce sans fenêtre sans doute habituellement consacrée à la conservation des légumes, un endroit étonnamment frais. J'y passe la journée dans une somnolence presque béate, l'effet conjugué des caipirinhas et d'Ignacio. Ce type a une présence apaisante.

Au soir, Joao me charge dans la voiture louée par Ignacio. Bien que vieille d'un peu plus d'un lustre, la Simca Aronde 1960 serait assez élégante si un dément n'avait décidé de peindre la carrosserie dans un rose tyrien agressif et semé d'étoiles vertes. Ignacio me jette un regard d'excuse.

— C'est tout ce que j'ai trouvé dans notre gamme de prix avec des vitres assez fumées pour toi. Mais rassure-toi, personne n'y fera attention ici et les freins sont bons.

J'acquiesce, dans ce pays bien plus qu'ailleurs sur la Terre, les freins sont vitaux.

Nous parvenons en ville juste avant le lever du jour. J'ai à peine le temps de m'engouffrer dans ma chambre d'hôtel et de tirer les rideaux. Le soleil tropical est encore plus meurtrier que son pâle cousin européen. J'ai senti ma peau grésiller rien qu'en passant la main sur le tissu trop fin de la tenture. Cela fait longtemps que le soleil n'est plus un ennemi mortel pour moi, je survis sans problème majeur à une exposition directe. Si l'on entend par problème non majeur des brûlures au quatrième degré excessivement

douloureuses. On comprendra donc que je préfère éviter quand je peux me le permettre.

Je m'endors, la tête noyée de songes flous où virevoltent de longues silhouettes engoncées dans des robes luisantes tandis qu'un cheval de nuit et de fumée monté par un nuage d'éclairs bleus traverse mon cauchemar au galop ; d'énormes oiseaux de paradis aux couleurs imprécises s'envolent autour d'eux en caquetant. Ce doit être un vrai rêve, pour une fois. Ça arrive. Au réveil, j'ai une épouvantable migraine et surtout j'ai Soif, l'humidité omniprésente ne me vaut rien.

Dire qu'il va falloir attendre mon retour en Italie pour m'alimenter...

Je suis d'une humeur de chien, même Hulk ne me console pas : la chaleur est accablante. Pour un animal à sang froid dans mon genre, ça peut être la meilleure comme la pire des choses. Cette fois, c'est la pire, je prends douche sur douche pour évacuer l'excédent thermique. La seule chose qui me réjouisse un peu c'est qu'ici les journées sont relativement courtes, je vais gagner du temps. Ignacio et Joao viennent me chercher dès la nuit tombée.

Le bon père me pilote jusque chez la dame, il demeure en retrait dans mon dos, tandis que je toque à la porte de chêne bardée de clous noirs. La femme de Kalten est très connue dans la région, elle se consacre aux bonnes œuvres et à l'alphabétisation des Indiens. Ignacio n'en a pas tant que ça comme elles sous le coude et il se fiche bien qu'elle soit protestante, un autre signe d'œcuménisme sauvage qui ne doit pas le servir chez son évêque. Il tient à sa paroissienne et se dit sûrement que c'est aussi bien de me surveiller. Il a tort, je ne veux pas de mal à cette femme, mais je n'ai pas envie de discuter.

— Je ne sais pas où se trouve mon mari... m'annonce madame Kalten en allemand après nous avoir collé pratiquement de force une tasse de maté brûlante dans les doigts.

Elle lance une œillade réprobatrice à Ignacio. OK, mon allure teutonne me joue des tours encore une fois ; elle me prend pour un nazi égaré, sans doute. Je la remercie poliment en portugais. Elle se rassérène aussitôt.

C'est encore une belle femme, mais sa bouche est amère, une espèce de voile gris flotte sur son visage. Même ses cheveux pourtant toujours bien auburn arborent un genre de ternissure, très particulier si l'on y regarde de

près. Elle est lasse, très lasse. Sa voix est lente, traînante. Et son expression est limpide : elle n'a pas la moindre envie d'accorder ne serait-ce qu'une pensée à son époux. Elle frissonne, reprenant en portugais.

— Mon mari était... (elle se redresse) est... un homme très secret, très méfiant... Il m'a installée ici à notre arrivée, s'est assuré que je ne manquerais de rien et a disparu purement et simplement...

Elle contemple le bout de ses doigts sans me regarder en face. Je ne peux m'empêcher de lui demander :

— Pourquoi l'avoir suivi ? Vous auriez pu rester en Allemagne.

Elle hausse les épaules avec effort.

— Je ne sais pas... les Russes arrivaient... ça m'a paru plus prudent... J'étais quand même sa femme...

En effet. Et pas que les Russes. Les troupes alliées, comme toutes les armées du monde depuis la nuit des temps, ne se sont pas conduites avec autant de chevalerie qu'elles l'auraient dû. On a tendance à oublier ces détails à l'instant du triomphe, ou à les enterrer très profonds avec les victimes. Et la modernité n'a pas changé grand-chose à cette vieille stratégie qui consiste à attaquer l'ennemi jusque dans le vagin de ses femmes. Ou même en commençant par là.

Très récemment en Algérie, par exemple, l'armée française s'est abondamment illustrée dans le genre mais je parie qu'il faudra bien cinquante ans avant que la puanteur de ces charniers-là ne refasse surface. Sans parler des horreurs commises en Italie par les soldats du maréchal Juin avec sa bénédiction après la victoire de Monte Cassino. Celles-ci ne surgiront jamais je pense, vu qu'elles ont été commises à l'encontre d'un partenaire de la future Europe.

Ainsi les femmes allemandes ont payé les premières les « dettes de guerre » et à tout le monde. Ce n'est pas écrit en gras dans les manuels d'histoire qui ont tendance à charger les Soviétiques des péchés commis dans le pays à l'époque et ces derniers n'ont rien dit pour s'en défendre. Mais je m'en souviens : je vagabondais du côté de la porte de Brandebourg à ce moment-là.

La femme se redresse à nouveau, lisse un peu sa jupe de tweed. Du tweed ! Par quarante à l'ombre !

— Je regrette réellement de ne pouvoir vous aider...

J'insiste :

— Vous n'avez pas une photo, ou quelque chose de ce genre ? Nous ne savons même pas à quoi il ressemble.

Elle lève les yeux avec embarras.

— Je n'ai jamais eu de photo de mon époux, il détestait ça... (Elle marque une pause, rougit inexplicablement puis reprend.) Il y a peut-être quelqu'un...

Elle se lève brutalement et nous plante là pour passer dans la pièce à côté où nous l'entendons fouiller dans des tiroirs. Elle revient peu après, un bristol dans les mains. Je m'en saisis. Elle y a griffonné un nom et une adresse à Rio. Ses pommettes sont toujours aussi brûlantes tandis qu'elle me tend le petit bout de papier, nous donnant congé en même temps.

Ignacio me prend le bristol des mains, lit et fronce le sourcil :

— Rio ? Je ne vais pas pouvoir t'accompagner là-bas. En plus, c'est vraiment le pire moment...

Je le regarde sans comprendre.

— Pourquoi ? Il fait encore plus chaud là-bas ?

Il me rend mon regard avec commisération.

— C'est carnaval, mon ami. La ville va être en ébullition. Rio, c'est déjà l'enfer en temps normal, mais là ! Tu devrais attendre quelques semaines, les « Patrons » ne sont pas à ça près.

Je hausse les épaules.

— Je n'ai pas plus envie que ça de m'attarder dans ce pays, mon père. Laissez-moi seulement la voiture et le chauffeur...

L'enfer et moi avons quelques affinités.

*

J'aurais dû l'écouter : nous mettons presque deux jours à atteindre Rio. La route pourrie pompeusement appelée Translittorale traverse sept cents kilomètres d'interminables pâturages semés de *fazendas* tout droit sorties d'un western hollywoodien. Des forêts impénétrables surgissent, parfois

creusées de larges cours d'eau fumants et roulant une eau glauque qui se jette dans la mer toute proche.

Il est déjà midi lorsque nous atteignons enfin la zone de *Los Queimados*, la bien nommée. « Les Brûlés », ça me va bien, moi qui suis en train de mijoter à petit feu derrière les vitres pourtant fumées au maximum à l'arrière. La route est noire de voitures et de camions survoltés et effectivement, ce que j'aperçois des autres carrosseries me confirme la réflexion de mon vieil ami : personne ne s'étonnera de la nôtre. De plus, j'adore la manière dont Joao se faufile avec une précision et une audace folles entre les véhicules lancés à fond. De temps en temps, il jure ou balance des gestes obscènes à nos voisins. Je me promets de passer le permis au retour. Ça a l'air amusant la bagnole, finalement. À un moment, mon chauffeur se tourne vers moi et lâche les seuls mots du voyage jusqu'ici :

— C'est vendredi, patron. C'est toujours comme ça. Mais en plus c'est le premier jour de Carnaval.

Il sourit en parlant. Lui, en tout cas, il aime conduire.

Nous traversons des bidonvilles, des banlieues grises et des montagnes de poubelles à ciel ouvert qui sont également des quartiers résidentiels, si j'ose dire. Joao, soudain devenu bavard, me commente tout à travers la paroi presque opaque qui nous sépare l'un de l'autre. Je mitonne gentiment des envies de meurtres en série dans ma boîte de conserve pendant la dernière heure passée dans le parking de l'hôtel. Nous attendons le coucher du soleil dans un vacarme infernal de sambas, de bossa nova et de tangos endiablés.

Lorsqu'enfin le jour consent à disparaître, je suis proche de l'implosion. Joao n'a cessé de faire des allers-retours avec des seaux de glace et une patience inébranlable qui explique la survie de son peuple malgré les famines, les épidémies et les blancs. Je jaillis de la voiture comme un bouchon de champagne pour être aussitôt déçu : la température est exactement la même à l'extérieur qu'à l'intérieur et le bruit plus insupportable encore. Je vendrais ce qui me reste d'âme pour passer la nuit dans une pièce insonorisée avec des ventilateurs partout, ou, à défaut, recouvrer pour quelques jours ma capacité à suer comme un bœuf.

— J'ai effectué le check-in pour la chambre, mais pour ce qui est de votre rendez-vous, il vaut mieux y aller à pied, patron, suggère Joao en ouvrant enfin les portes de la voiture sur la nuit carioca.

Il me traîne derrière lui sans un mot de plus, nous rejoignons l'*Avenida Marquês de Sapucaí*, le sambodrome. Je jure comme un charretier en plusieurs langues devant le spectacle, tout en jouant des coudes dans une marée humaine qui me colle la nausée ou très faim, alternativement. Joao ne comprend pas un mot d'italien, de français ou d'anglais, mais il a saisi l'idée générale. Il secoue la tête, désapprobateur. C'est la folie, ici. Un pandémonium tourbillonnant de couleurs, de sons et d'odeurs où dominent le jaune, l'argent, l'or, la noix de coco et la sueur.

Soudain, nous sommes emportés aux côtés d'une marée rouge et blanche de plumes et de paillettes. Le public extatique accompagne une école de samba particulièrement enthousiaste. J'ai l'impression d'entendre les parfums et de recevoir les violents éclats d'écarlate et de nacre droit dans le plexus, comme des coups de poing.

— C'est Salgueiro ! braille Joao dans mon oreille. On a de la chance !

— Ah bon ? rétorqué-je sans espoir d'être entendu.

— Ils sont du groupe spécial. Regardez-les, patron, je suis sûr que c'est cette école qui va gagner cette année !

J'avise tout près de moi une ravissante quasiment nue et peinte de cinabre de la tête aux pieds, son compagnon est presque aussi beau qu'elle. Ils sont à croquer. Littéralement.

— Dommage que j'ai pas pensé à demander un *doggy bag* à mon commanditaire, rétorqué-je à mon chauffeur.

Il me regarde, l'œil vide. Je ne pense pas que lui expliquer cette coutume, fréquente en Israël depuis la fin de la guerre, soit une bonne manière de le rassurer, alors je me tais. Nous mettons presque une heure et demie à fendre les flots humains aux têtes identiques. C'est peut-être cela le plus perturbant pour moi. À Venise, les masques sont uniques, ici nous traversons des forêts de jumeaux. J'en ai le vertige.

Joao me laisse devant une porte cloutée surmontée d'une tête de jaguar. Je frappe. Une Indienne aux traits doux vient m'ouvrir en souriant et m'introduit auprès de sa maîtresse. Je suis un peu saisi lorsque je la découvre. Je m'attendais à une Européenne, mais pas à cette walkyrie : presque aussi grande que moi, blonde comme le matin, mince, le visage romain et le corps créé pour porter une armure plutôt que la simple robe fleurie qui danse sur ses hanches d'amphore. Elle ne sourit pas, elle.

— Je sais pourquoi vous êtes là, dit-elle en allemand.

Je rectifie dans la même langue :

— Pour qui.

Je n'ai pas articulé trois mots mais mon accent me trahit. La langue de Goethe n'est pas la meilleure corde à ma lyre linguistique, même si ce dernier siècle m'a forcé à m'y intéresser de plus près. La femme a un geste d'agacement et passe au portugais.

— Si vous voulez. Il n'est pas là.

Ça, je le sais, je l'aurais senti. En revanche, il y a quelque chose de particulier dans l'atmosphère de cette maison qui me met aussitôt sur mes gardes. Cette pression soudaine sur mes tempes n'est pas due au contraste entre la fournaise humide de la rue et la fraîcheur antique du large couloir carrelé de tomettes rouge sang. Le salon est plutôt accueillant pourtant. De beaux meubles d'origine espagnole ou portugaise, anciens, se dressent ici et là, supportant une petite collection de bibelots indiens incarnat et bleu paon. Un large tapis de sisal murmure sous nos pieds et apporte à la pièce une touche claire bienvenue.

J'observe plus attentivement mon hôtesse. Elle découvre ses dents dans une parodie grimaçante de rire. J'ai le temps d'apercevoir les canines supplémentaires jaillir puis réintégrer l'intérieur de la gencive. C'est peut-être cela qui m'a alerté, mais je ne peux pas me défendre de l'idée qu'il y a autre chose. La propriétaire des lieux est une vampire, certes, mais cela ne devrait pas me mettre aussi mal à l'aise. J'ai beau ne pas apprécier plus que ça mes semblables, ils ne me collent pas la migraine d'habitude. La pression sur mes tempes croît pourtant de seconde en seconde.

Elle hausse les épaules.

— Vous n'êtes pas venu pour moi, n'est-ce pas ? interroge-t-elle.

Je ne sais pas pourquoi je me sens penaud tout à coup. J'ai du mal à la regarder en face, pour une fois que je ne suis pas obligé de baisser la tête pour plonger mon regard dans les yeux d'une femme. C'est cela qui me gêne d'habitude chez elles. Elles sont trop petites, trop délicates, trop bien faites. Quand je couche avec l'une d'entre elles, ce qui est assez rare, j'ai toujours vaguement l'impression d'être avec un gosse et ça me refroidit. J'aime bien baiser à égalité, je trouve ça plus « sport ».

Alors, je secoue la tête sans répondre tandis qu'elle se laisse tomber sur son divan presque avec brutalité.

— Il m'a fait le même coup qu'à Silke, reprend-elle. Mise à l'abri du besoin, puis plantée là. Il paraît que je dois l'attendre. Il a des hommes un peu partout pour s'assurer que je ne bouge pas, c'est tout ce que je sais.

Je parviens à bredouiller :

— Silke ?

— *Madame* Kalten, insiste-t-elle patiemment. Il a emmené son harem, l'a installé et s'est sauvé comme un voleur.

— Son harem ?

Bon, la prochaine fois que j'ouvre la bouche, si je ne peux pas faire mieux que répéter bêtement tout ce qu'elle dit, je crois que je saute par la fenêtre. Elle rit brièvement :

— Oh, je vois. Silke ne vous a rien dit ! C'est tout elle, ça. Elle m'aime bien et elle m'a connue très jeune... trop jeune. (Une pause.) Alors elle refuse d'admettre que je me sois rendue coupable d'une chose aussi vulgaire que l'adultère, avec son propre mari, en plus... Ces puritains, vous savez comment ils sont !

J'opine, mais non, je ne sais pas comment sont les puritains, il y a trop longtemps que je fréquente les catholiques romains. Je me borne à supposer que les partisans de la réforme sont comme les autres avec moins de dorures et des nuances intéressantes en matière sexuelle. Je prends mon élan pour poser une autre question stupide, mais je n'ai pas le temps de l'arrêter sur mes lèvres :

— Vous étiez sa maîtresse ? Qu'est-ce que... ?

Un ricanement retentit au fond de ma conscience. Je parviens à m'interrompre, j'aurais dû continuer à jouer les perroquets, j'avais l'air moins débile. Mais c'est peine perdue, la dame a saisi ma pensée :

— Qu'est-ce que je faisais avec lui ? C'est ça ? La réponse tient en un mot : chantage. Kalten a posé ses sales pattes sur quelqu'un à qui je tenais, puis il m'a dit : « Il va falloir être très gentille, ma petite Dana. » Et j'ai été très gentille, voyez-vous.

Comme je ne peux plus prétendre ni à la diplomatie ni à la délicatesse, j'y vais franco :

— C'est tout ce qu'il voulait ? Coucher avec vous ?

Dana me lance un regard indéchiffrable.

— Pas seulement, bien sûr...

Elle secoue la tête avec commisération devant l'ampleur de ma naïveté et reprend :

— Il n'y a pas que le Vatican qui ait l'usage des services d'un assassin surdoué...

— C'est ce que vous êtes ?

— Non, c'est ce que *vous* êtes, rétorque-t-elle. Je ne vous arrive pas à la cheville, ce n'est pas mon talent. Je laisse trop de traces. Mais ça lui convenait. Il aimait faire régner la terreur et pour ça, au moins, je suis très douée... j'ai eu d'excellents professeurs.

Son visage s'est figé dans le marbre de sa peau. À l'instant, elle n'a plus l'air humain du tout. Je me dandine sur le canapé, je ne suis pas venu pour échanger des recettes avec un collègue, je vais au cœur du problème :

— Où est-il ?

— Je ne sais pas.

Devant mon air incrédule, elle ajoute durement :

— Vous ne me croyez pas ? Venez !

Elle se lève sans prévenir. Je me dresse, aussitôt sur mes gardes. Nouveau ricanement intérieur. Je tente de l'étouffer dans l'œuf. Mon inconscient et moi nous ne nous parlons plus depuis des années, j'aimerais que ça continue. Surtout si c'est pour se payer ma tête. Dana se méprend sur mon geste d'agacement, un sourire sans gaieté flotte un instant sur sa bouche pulpeuse.

— Ne vous énervez pas, je ne suis pas suicidaire. Suivez-moi, j'ai quelque chose à vous montrer. Après, vous serez absolument sûr que je n'ai pas la moindre envie de le protéger.

J'obtempère, enfilant un large corridor à sa suite. La maison est sombre, sans lumières artificielles. J'aime ça. Bien que mon malaise s'accroisse encore tandis que nous traversons les couloirs. On dirait que règne ici une sorte de pression atmosphérique différente de l'extérieur, comme si nous étions entrés dans un de ces caissons hyperbares qu'on commence à utiliser

en médecine. Des acouphènes transpercent mes tympans joyeusement. Je m'ébroue sans parvenir à les chasser.

Nous parvenons devant une porte massive, très ouvragée et ancienne, défendue par une douzaine de verrous d'acier luisants dont la modernité jure de façon atroce avec leur support. L'ensemble est assez incongru dans l'agencement délicat du reste de la demeure. Dana n'y touche pas, ne tente pas de l'ouvrir. Elle saisit une clochette de laiton sur une minuscule console dorée. L'objet tintinnabule entre ses doigts, le son argentin me fait grincer les dents.

— Cordelia va nous ouvrir.

J'avise les serrures un peu surpris : aucune ne nécessite de clé. Il suffit de tourner les boutons pour déplacer les gâches. Je propose :

— Je peux m'en charger si vous voulez...

Elle n'a pas le temps de m'arrêter, et même, je surprends une petite lueur maligne au coin de son œil, un quart de seconde avant que mes doigts n'effleurent le bois. Et ça ricane encore au tréfonds de mon être. Assez méchamment. J'interromps mon geste juste à temps :

— OK, qu'est-ce qu'il y a ?

Dana semble un peu déçue, elle passe une petite langue rose sur ses lèvres trop rouges. L'envie de lui en retourner une me démange tout à coup, et c'est peu dire. J'aime de moins en moins cette baraque.

— C'est une porte de sacristie, dit-elle. Bénie. Il paraît même qu'on y a incrusté quelques morceaux de la vraie croix. Ni vous ni moi ne pouvons la toucher. Aucun d'entre *nous*.

Je la contemple, glacé. Si j'avais posé les doigts sur cette chose, je serais actuellement en train de contempler un moignon calciné à la place de ma main droite, tout en me tordant de douleur sur le parquet. J'ai développé une certaine immunité quant aux objets sacrés avec les siècles, certes – je peux même demeurer une heure ou deux dans la même pièce qu'un cardinal ou un crucifix, voire entrer dans une église, mais je n'ai pas intérêt à y toucher quelque chose ou à prendre des bains d'eau bénite. Encore que dans mon cas, il faut qu'elle ait été consacrée par un haut gradé, sinon, ça ne fonctionne pas. Si un simple curé gesticule trois semaines autour d'un bassin en beuglant des psaumes à tout va, je pourrais m'y plonger de la tête aux pieds et n'en ressortir qu'un peu moins crade. En revanche, si c'est un

évêque, j'en prendrais sévèrement pour mon grade. Je n'ose imaginer le résultat si l'on grimpe plus haut dans la hiérarchie.

Cordelia survient sur ces entrefaites, préservant *in extremis* sa patronne de la beigne soignée que je meurs d'envie de lui coller. Tandis que la servante débloque les verrous, Dana m'épie, presque haletante. Je me détourne avec dégoût, les masochistes me donnent la nausée. Personnellement, je n'aime pas faire mal aux gens et je ne comprends pas ceux qui prennent leur pied à infliger la douleur, mais j'arrive encore moins à comprendre ceux qui trouvent le leur à la ressentir. La chère Catherine Robbe-Grillet m'a donné quelques pistes là-dessus, comme je l'ai dit, mais, si j'ai bien compris son œuvre, le BDSM dont elle pose les bases repose massivement sur de la comédie et du jeu. On crie fort, mais c'est surtout parce qu'on jouit.

Dans le cas de mon hôtesse, on parle de vraie souffrance et c'est là que je suis totalement paumé. Je ne vois pas l'intérêt. Vraiment pas.

Dana hausse les épaules, triste ou alors désappointée, je ne sais pas. Je perçois son geste mais je ne la regarde plus, je vomirais sinon. Elle murmure doucement, en allemand de nouveau, tandis que la porte s'ouvre :

— C'est facile pour vous, trop facile, vous savez ?

Cordelia s'efface pour nous laisser entrer et nous abandonne. Je pénètre dans la pièce sans répondre à sa maîtresse.

Alors je le vois.

C'est un homme jeune d'environ trente ans, peut-être un peu plus, mais à peine. Très beau. Trop beau. Son corps mince gît avec une grâce infinie sur le matelas sans draps d'un lit confortable, quoique réduit à sa plus simple expression. Il n'y a rien d'autre dans la chambre sinon de très grandes affiches directement collées sur le mur. Le regard de porcelaine outremer du garçon erre de l'une à l'autre sans jamais s'y arrêter plus de quelques secondes. Toujours dans le même ordre. La forêt tropicale d'abord, la plaine verdoyante fleurissant sous un soleil européen ensuite, la terrasse du café parisien illuminée et noire de monde, puis enfin la vague qui s'écrase impressionnante sur une plage de sable fin, peut-être méditerranéenne si j'en juge par les arbres au premier plan.

— Il s'appelle Dieter.

Dana marque une pause tout en s'adossant contre la jungle derrière moi. Elle reprend.

— C'est mon frère.

Je me penche sur lui et, d'un doigt prudent, je relève la lèvre ferme soulignée par une ombre de moustache blonde. Les canines sont normales. Je me retourne vers Dana, l'œil interrogateur. Elle doit être plus jeune que je l'aurais cru. Elle hoche la tête :

— Oui, il n'est pas comme nous. Et oui, je suis assez « neuve ». Il n'y a que trente ans et j'avais à peine fêté mon seizième anniversaire quand...

J'acquiesce. Je suis impressionné. Malgré ses faiblesses, Dana diffuse une présence très vigoureuse pour un vampire aussi récent. Les Nouveaux Venus font rarement preuve d'autant de force. À moins que leur initiateur n'ait été quelqu'un de très puissant.

— Vous n'avez pas idée, murmure-t-elle en réponse à mes pensées informulées. Nos parents étaient communistes... En 1938, nous avons été déportés à Sachsenhausen, ça vous dit quelque chose ?

Plutôt oui. Depuis vingt-deux ans, lorsque je parviens à quitter Rome, c'est pour courir après les types qui ont échappé à Nuremberg. J'en ai rattrapé quelques-uns et certains ont eu le temps de parler avant de nous quitter définitivement. Sans compter les putains de dossiers fournis par les descendants des victimes.

— Mon père et ma mère ont été piqués au phénol juste après... On allait en faire autant pour Dieter et moi. D'ailleurs, sur le moment, je n'ai pas compris pourquoi ils l'avaient épargné, lui, au départ. Il avait six ans, les très jeunes enfants étaient les premiers à y passer. Mais l'Ahnenerbe a débarqué...

L'Ahnenerbe, « l'héritage des anciens » comme ils disaient, l'organisation pseudo savante fondée par Himmler afin d'améliorer scientifiquement la race aryenne. Que du bonheur et tout un programme. Ils ont dû leur plaire, les deux blondinettes progénitures de communistes : des sujets d'expériences idéals.

Sur le lit, le malade a arrêté sa contemplation, un instant sa figure sublime se tord dans un rictus atroce, entre rire sardonique et douleur insupportable. Ses yeux de saphir croisent les miens un instant avant de reprendre leur errance inexpressive sur les murs de la pièce.

Dana hoquette, c'est presque un sanglot.

— Nous avons été séparés tout de suite. C'est surtout Dieter qu'ils cherchaient en fait, il avait ce don, voyez-vous...

— Quel don ?

— Retrouver les objets perdus, les gens aussi... (Elle me jette un coup d'œil d'excuse.) Je vous jure que c'est vrai. Il ne marchait pas encore qu'il avait retrouvé un bijou précieux dans notre ville natale. Ça a fait tout un foin à l'époque...

— Je vous crois, dis-je d'une voix douce.

Je ne lui raconte pas que j'ai d'excellentes raisons pour ça.

— Ils l'ont trimballé dans toute l'Allemagne, sur les bords du Rhin, puis d'autres pays, l'Anatolie, l'Irak. Ils cherchaient des « artefacts ». Des choses impossibles.

Elle rit avec mépris.

— Le marteau de Thor, l'Arche d'Alliance et je ne sais encore quelle absurdité ! Bien sûr, Dieter n'a jamais rien découvert !

— Mhm... murmuré-je sans me compromettre.

— Mais je sais qu'il n'aimait pas ce don. Il en souffrait ; il disait qu'il fallait s'introduire dans la tête des gens, qu'il pouvait même les manipuler, et que parfois il ne savait plus...

— Où se trouvait sa propre tête ?

Ouais, le gamin devait posséder une capacité dans le genre de la mienne. Quand cela s'était déclaré pour moi, j'avais vécu une période terrible où j'avais bien cru devenir fou. Mes parents également, c'est pourquoi ma mère avait fini par convaincre mon père qu'envoyer son héritier se calmer chez les Bons Pères sauverait peut-être la vie de tout le monde. Elle n'avait pas tort, les Bons Pères me calmèrent effectivement, mais je lui en veux encore quatre cents ans plus tard. Pourtant, depuis, j'ai rencontré plusieurs fois l'occasion de relativiser la notion de mauvais traitement à enfants. Mais voilà, on ne se remet jamais vraiment de ses premières rancœurs. Je suis certain que des milliers de gens continuent de haïr dans leurs tripes le caïd de leur maternelle ; alors même que ce dernier est devenu leur irremplaçable mécanicien auto et qu'ils font face quotidiennement à un chef

de bureau pervers narcissique ; lequel ne représente dans la tête de ces gens qu'une vague nuisance supportable.

L'Offrande Obscure me sauva, je pense, en affaiblissant considérablement le don. Surtout du côté de la manipulation mentale que le charme vampirique remplace fort bien.

Dana acquiesce, sanglotant vraiment cette fois. Cette force que j'avais admirée tout à l'heure semble s'écouler d'elle et lui faire défaut au pire moment. Je décide que c'est assez. Je n'aime pas, je l'ai dit, infliger la douleur inutilement.

— Taisez-vous !

Mon ton trop sec fige le hoquet sur ses lèvres, elle n'a même pas le temps de ciller ; je suis déjà passé derrière elle le long du mur, le bras autour de sa gorge.

— Vous allez me montrer.

— Non ! souffle-t-elle.

Mais je la sens frémir d'excitation malsaine contre ma poitrine et la nausée me reprend, je ne suis pas loin de la balancer contre le mur. Je me retiens pourtant. Parce que je me doute un peu de ce que je vais découvrir.

Le cou de cygne, l'oreille si bien ourlée, les épaules fermes et gracieuses, je cherche où planter mes dents. Dana se complaît dans l'ambiguïté et les violences qu'elle a subies, elle a faim de reproduire indéfiniment ce qu'elle a vécu. Je ne veux à aucun prix lui donner matière à cela. Le creux souple du coude, l'intérieur du poignet gracile, non. Tandis que je la détaille par-dessus son épaule, je me demande s'il existe une partie du corps humain, une seule, qui ne soit pas sexualisée. Je me résigne, je décide que le pouce sera un moindre mal. Je mords.

Le sang froid et lourd humecte à peine mes papilles que les images affluent en cascades grises qui supplantent ma vision normale. La chambre s'estompe dans un geyser de barbelés, de miradors, de sols détrempés et noyés de boue terne. Je m'effondre contre Dana, glissant lentement entre son dos et le mur.

Un reste infime de perception consciente me la montre qui se retourne et contemple mon corps étendu agité de soubresauts ridicules. Elle profite de mon impuissance momentanée pour me coller un petit coup de pied vicelard dans les côtes. Pas plus, parce qu'elle se doute que je peux à mon gré sortir

de la transe pour la réduire en bouillie. Puis elle s'accroupit à côté de moi, scrutant mes traits tordus de grimaces fébriles. On dirait qu'elle essaie de lire sur mon visage ce que je suis en train d'apprendre.

Note mentale pour plus tard : la prochaine fois qu'il me viendra à l'esprit de mépriser un de mes contemporains, je serai dans l'obligation de me filer une bonne gifle. Bien sentie. En venir à jouir de la douleur était peut-être la seule technique de survie efficace dans le cas de ma compagne. J'ai toujours respecté les survivants. J'en suis un. Je sais, enfin, je croyais savoir ce que cela coûtait parfois.

Je ne vais pas rentrer dans les détails. J'ai mes limites en ce qui concerne le nauséux et le dégueulasse. Je sais que c'est étrange de la part d'un type dans mon genre mais c'est ainsi.

En gros, au départ, l'Ahnenerbe ne s'intéressait qu'à Dieter dont les capacités hors du commun les passionnaient. Mais la jeune fille était jolie et ils se disaient qu'à travers elle, ils pourraient contrôler le gosse si besoin. De plus, ils avaient trouvé un moyen d'intégrer Dana à d'autres recherches qu'ils menaient en parallèle.

Ils lui firent tout subir, y compris la tuer, puisqu'ils commencèrent par la livrer à l'un des nôtres sur lequel ils avaient réussi à mettre la main. Je ne regrette pas trop de ne pas l'avoir croisé, leur vampire bulgare, car lui aussi finit par en baver suffisamment pour satisfaire les tenants les plus acharnés de la loi du talion et je n'en fais pas partie. À l'exception notable de mon créateur.

Sinon, si j'ai bien compris : les « scientifiques » de l'Ahnenerbe avaient projeté d'étudier nos capacités pour en faire bénéficier le peuple aryen dans son ensemble. Heureusement, les inconvénients liés à notre nature demeurèrent infrangibles ; ces estimables savants ne poussèrent pas la démence jusqu'à s'en accommoder et les considérer au final comme des contreparties mineures.

Bref, au bout de trois ou quatre ans, l'idée leur parut moins bonne ; ils s'apprêtaient à abandonner leurs recherches puis en détruire les résultats. Kalten débarqua sur ces entrefaites. Il exigea que les deux adolescents lui soient remis. À ce moment-là, c'était surtout Dana qu'il voulait, mais il fallait également la contrôler, elle. Même jeune, ignorant et désespéré, un vampire reste un vampire.

La vie de Dana et son frère devint plus confortable mais guère plus heureuse, Kalten ayant des goûts spéciaux, tant en matière de sexe que de politique. Il utilisa les deux gosses aussi bien au lit qu'ailleurs, en se gardant bien de les réunir pendant tout le reste de la guerre. Dana savait que son frère vivait et que cela durerait tant qu'elle serait « gentille ». Bien sûr, la « gentillesse » reste une donnée très relative en l'espèce.

Puis il y eut la fin des hostilités et l'exil à la suite de Kalten. Il s'employa d'abord à installer Dana, lui rendit quelques visites épisodiques, puis disparut tout à fait au bout de dix ans, non sans lui ordonner de ne jamais bouger de Rio sous peine de mort.

Dès que son tortionnaire eut tourné les talons, Dana employa l'argent qu'il lui avait laissé et qui continuait de lui parvenir de temps à autre pour mener de longues recherches en Allemagne par détectives interposés.

Lesquels ont fini par dénicher son petit frère relégué dans un asile d'aliénés, deux ans plus tôt. Elle l'a fait transporter jusqu'au Brésil et s'occupe de lui. Kalten ne se montre plus depuis longtemps, elle n'est même pas sûre d'être encore sous surveillance mais l'état de son frère la cloue chez elle désormais, bien plus sûrement que tout un régiment d'anciens Waffen-SS aux aguets. De temps en temps, elle reçoit encore une lettre, un dossier plutôt, concernant quelqu'un dont elle doit s'occuper dans le pays. Ce sont ses seules occasions de quitter la ville. Dans ces cas-là, la discrète Cordelia prend le relais auprès de Dieter, avec une efficacité mesurée.

— Vous n'imaginez pas l'état dans lequel il est arrivé, murmure Dana en me tendant la main pour m'aider à me relever. Maintenant, il contrôle à nouveau la plupart de ses... fonctions... parfois, il semble reprendre conscience, il m'appelle mais il ne me reconnaît pas... et je ne sais pas ce qui lui est arrivé. Il a eu de la chance en quelque sorte, c'est tout ce que je sais.

Je hoche la tête. En effet, que le gosse ait survécu dans cet état est un miracle en soi. Vingt-trois ans que la guerre est terminée et les chiffres commencent à peine à sortir. Timidement. Personne n'a réellement envie de savoir. Entre les déportations dans les camps de concentration et la lente agonie par la faim organisée dans toute l'Europe, les malades mentaux ont payé à la guerre un aussi lourd tribut que leurs frères au combat. Quarante mille morts rien qu'en France, ai-je lu quelque part. Camille Claudel, dont

je possède une petite sculpture ravissante dans mes appartements du Gattopardo, tombera sur ce champ d'honneur pathétique avec la bénédiction de son connard de frère.

Tous des cons, d'ailleurs.

Que disais-je déjà à propos de monstres inhumains ?

Je refuse l'aide de Dana, me redressant péniblement pour contempler le jeune homme presque catatonique. Comme sa sœur, j'en suis réduit aux conjectures quant à ce qui l'a réduit à cela. On ne l'a pas lobotomisé, bien que c'en fût la réjouissante mode à un moment, c'est tout ce que je peux affirmer. Je pourrais le mordre à son tour bien sûr, mais un voyage au cœur de la folie ne me tente pas. C'est également ce qui a retenu Dana, je pense, elle n'ignore pas que sa propre santé mentale est fragile et n'aura pas osé prendre le risque.

Je perçois bien ici et là quelques images tournoyantes de Kalten, mais je suis incapable de dire si cette vision rouge et palpitante me vient de la sœur ou du frère. Nouveau ricanement intérieur. Ça commence à devenir une habitude. Au final, je réfléchis que quatre ans dans un camp de concentration, cela constitue un résumé valide et peut-être le seul qui soit supportable. Rentrer dans les détails ajouterait seulement à la migraine que je sens croître encore sous mes tempes.

Dana hausse les épaules et brise le silence tombé entre nous :

— J'ignore où est passé ce salaud, vous êtes convaincu maintenant ?

Je secoue la tête en signe d'approbation. Ça, pour être convaincu, je le suis ; sans doute plus que je ne l'aurais voulu.

— Et Dieter ? Avec son don ? Il ne l'a pas localisé ?

Elle hausse à nouveau les épaules.

— S'il l'a fait, il ne peut pas me le dire. Je ne suis pas sûre que cela l'intéresse.

— Pourquoi avoir installé cette porte ? demandé-je soudain.

— Parfois, il m'appelle si fort que c'est insupportable. Je viens et ça ne sert à rien, il continue à ne pas me reconnaître et à m'appeler. Même si je suis avec lui. La porte bloque ses émissions. Quand il regarde les affiches, l'appel s'atténue aussi. C'est tout ce que j'ai trouvé pour le calmer...

Elle s'adosse au mur les mains croisées derrière le dos et me regarde bien en face.

— Et puis ça ne vous arrive jamais d'avoir des fringales la nuit ? Je veux être sûre de me maîtriser quand je vais le voir, je ne veux pas lui transmettre...

— Tant qu'il est dans cet état, ce ne serait pas une bonne idée de toute façon, dis-je d'un ton ferme.

Elle lève un sourcil.

— Ah ? Je l'ignorais. Que... ?

— Ça vous maintient tel que vous étiez au moment de la morsure, vous voyez ? Il demeurerait ainsi pour l'éternité...

Et je désigne le jeune homme beau à mourir, au regard vide et interminablement mobile.

Dana baisse la tête. Elle semble se recueillir un moment.

— Jdaneck disait...

Qui ça ? Ah oui, son vampire bulgare. Elle s'est interrompue comme si elle avait pris la chose dans le mauvais sens.

— Je ne sais pas grand-chose au fond de notre espèce, seulement ce que m'en a dit Jdaneck. (Elle relève le menton, le défi et l'ironie de retour dans ses yeux de cobalt.) Il m'a parlé de vous, par exemple. Il avait très peur de vous. Même sur la fin, quand il est devenu évident qu'il finirait autrement.

Je hausse les épaules.

— Tant que vous ne vous alimenterez pas de façon exagérée et spectaculaire, mes patrons vous laisseront tranquille et moi avec, par la même occasion... En revanche, il va falloir réviser vos standards en matière d'absurdités comme vous disiez tout à l'heure. Ce serait plus prudent.

Elle me regarde sans comprendre. Je souris intérieurement. Fille de communistes, donc sûrement athée, initiée par un branque au milieu d'humains hostiles, elle ne sait rien du miroir qu'elle a traversé sans s'en rendre compte il y a plus de vingt ans. Son atterrissage dans l'Alter-Monde risque de casser du bois si personne ne la prévient. Mais je ne suis pas d'humeur à l'avertir que le marteau de Thor existe réellement quelque part, ou même l'Arche d'Alliance, notamment parce que je me demande comment Dieter s'est débrouillé pour ne *pas* tomber dessus. Alors je me tais

et feins de ne pas saisir sa perplexité inexprimée. Dans mon cas, rien que penser fugitivement à ces « absurdités » allume deux phares éblouissants du côté de la Norvège et de la Somalie. Et mon don est loin d'avoir la puissance de celui de son frère.

Elle sourit mais pas de soulagement :

— Rio est une bonne ville pour éviter de se faire remarquer. Au fond, c'est la seule chose dont je sois reconnaissante à Kalten : il m'a « stockée » à l'endroit idéal pour moi. En cette période en plus, c'est carrément royal.

Pas besoin qu'elle me fasse un dessin, effectivement pendant le Carnaval, il faut méchamment exagérer pour que quelqu'un s'aperçoive de quoi que ce soit. Peut-être que si elle éliminait toute une école de samba, ça commencerait à se voir mais ce n'est même pas sûr.

J'ai découvert récemment qu'il existe une espèce de tueurs humains qui aiment opérer régulièrement et de façon quasi théâtrale – non, je ne parle pas des nazis, ceux-ci sont des bourreaux d'État, si j'ose dire, il y en a toujours eu des comme cela. Mais ces autres tueurs, donc, sont en général solitaires, ils œuvrent pour le plaisir, pour l'art, on dirait. En tout cas, je n'ai pas été fichu de leur trouver un autre mobile. Dès que je peux leur mettre le grappin dessus de toute façon, je me les offre sans frémir et sans en référer en haut lieu. Je n'aime pas trop les artistes. Leur sang est un peu fade et ne me sustente guère, mais je me sens mieux ensuite.

Ce sont de petits à-côtés appréciables, des hors-d'œuvre avec caution morale, ce qui n'est pas négligeable. N'empêche que je suis étonné qu'ils ne soient pas tous installés ici : à Rio, ils profiteraient d'un terrain de chasse énorme, inépuisable et surtout quasiment sans risques pour eux.

Ma compagne brise net le fil de ma réflexion en me faisant signe de sortir. Tandis que Cordelia réapparue sur un coup de sonnette impérieuse referme la porte de la chambre, Dana enfile le couloir puis s'arrête net, comme saisie d'une impulsion subite. Elle se tourne vers moi :

— Je veux vous accompagner.

Elle m'annonce ça tel quel, sans fioriture, c'est à peine une demande. J'ouvre la bouche pour répondre directement non, mais ma langue semble se perdre dans ma bouche et au lieu de cela, j'élude :

— Je dois le livrer vivant, Dana. Mes commanditaires veulent le traîner devant la justice. Ça implique...

Elle m'arrête d'un geste.

— Je m'en doute et ça m'est égal, dit-elle en me guidant vers le salon. Au contraire, même. Je ne crois pas à la justice individuelle voyez-vous. La vengeance rabaisse, à mon avis. Alors si un État quelconque se charge de le faire et que je peux l'y aider, pourquoi pas ?

La caution morale, qu'est-ce que je disais ? On y revient toujours. C'est étonnant comme les gens peuvent s'emmerder avec ça quand on songe quels genres de sauvages nous sommes tous. Et là, je me colle sciemment dans les rangs de l'humanité que je n'ai jamais vraiment quittée, de ce point de vue en tout cas. Surtout que cette fameuse caution, bien pensée, bien tordue et bien réfléchie nous permet à peu près tout ensuite, ce qui est sans doute le plus drôle.

C'est pourquoi j'y ai assez peu recours. Je sais que je pourrais me trouver des justifications en me triturant suffisamment la cervelle, donc je me contente de savoir que ma caution à moi existe forcément quelque part. Pour mettre la main dessus, je n'ai qu'à m'arrêter cinq minutes de boire ou de lire, et y réfléchir intensément. Mais je l'ai dit, je préfère éviter de réfléchir, à ça, comme à... d'autres choses. Il me suffit de savoir que j'ai mes limites et les découvrir au hasard, les unes après les autres. Ça distrait, en plus.

Je suis bavard. Ça aide, je trouve. Parler, parler, parler sans cesse pour noyer la métaphysique. Dana toussote. Je ne lui ai pas répondu, elle me jette une œillade suppliante et là, une fois de plus, au lieu d'exprimer mon refus plus nettement, je m'entends déclarer :

— Essayez seulement de ne pas vous fourrer dans mes pattes au pire moment.

C'est la deuxième fois de la soirée que j'ai envie de me gifler, ça commence à devenir une habitude, ça aussi, avec ce rire aigre au fond de moi qui ne veut pas s'arrêter. Je prends une inspiration pour revenir sur ma déclaration imprudente. Mais soudain je la revois nue, à genoux entre ces deux soldats, et elle... C'est terrifiant de netteté, je suis à sa place, je renifle l'odeur acide et salée sur la peau de ses agresseurs. J'ai déjà ressenti cela jadis, ce sentiment d'impuissance totale, cette impression d'étouffement... Stop !

Je m'ébroue pour chasser cette image tandis que nous pénétrons enfin dans le salon. Je tente de me concentrer sur l'évocation de Kalten, telle que Dana me l'a montrée. J'aurais pu l'obtenir de sa femme bien sûr, mais il aurait fallu que je la morde pour récupérer plus que la silhouette du type. Et que je la tue ensuite. Je n'y tenais pas. Ignacio m'en aurait terriblement voulu.

Avec Dana, je n'ai pas ce genre de préoccupation. Elle n'a rien perçu de mes affres et s'est rassérénée ; elle s'installe sur son canapé comme si rien ne s'était passé. Elle commande un maté dont elle m'offre une tasse que je décline. J'ai besoin d'ordonner mes pensées et de me reprendre. C'est la première fois de ma longue existence que mes perceptions sont aussi précises et déstabilisantes. La proximité d'un autre voyant comme Dieter y est peut-être pour quelque chose, mais je revois les yeux morts du garçon et j'écarte l'hypothèse. Soyons sérieux. Je suis un criminel de guerre en fuite, j'ai du blé à ne savoir qu'en faire, j'ai la moitié des polices du monde à mes trousses, j'ai l'autre moitié à ma botte, je suis... je suis...

Au Brésil, d'accord. Mais où vais-je me planquer exactement ? Je me concentre sur lui, sur ses émanations résiduelles qui sourdent de ma compagne.

Il n'a l'air de rien, Kalten. C'en est même fascinant. Un petit bonhomme survolté se prenant trop au sérieux, c'est tout. Copie presque conforme de son maître déchu, la verve et la moustache en moins. Tant mieux, le monde n'est pas assez pourri pour supporter une paire de bacchantes de ce style. En outre, il semble qu'il ait mauvaise haleine et qu'il postillonne sur ses interlocuteurs. Rien que pour ça, il mérite ce qui va lui tomber dessus. La vision s'intensifie, un instant, c'est comme s'il se tenait réellement devant moi. Je me secoue à nouveau et romps le contact avec précipitation.

Les oiseaux virevoltants de mon rêve sur le bateau surgissent à nouveau devant mes yeux. Paillettes, plumes, strings lamés or et argent. Poubelles. Poubelles ? Oui. Débordantes d'ordures même. Une énorme poubelle qui dévale des escaliers tortueux. Non, ce n'est pas ça... Zoom soudain sans que je puisse l'empêcher, des accents de salsa flottent jusque dans le salon. J'inspire bruyamment sous le choc, me pliant en deux sur les coussins.

Qu'est-ce que c'est, cette image ?

La voix de Dana résonne sous mon crâne, tel un gong aux aurores. Je n'étais déjà pas au mieux de ma forme, mais là tous les oiseaux de mon

marais personnel se sont envolés sous le coup de semonce. Des points blancs lumineux brouillent ma vue. Je jette un regard lourd de reproches à la jeune femme dès que je récupère une vision nette : la politesse la plus élémentaire en matière de télépathie consiste à contrôler ses émissions et à prévenir. Ce n'est pas parce que je l'ai mordue qu'elle doit se permettre des familiarités. Enfin si, ça vient de là. Elle peut me contacter ainsi *parce que* je l'ai mordue, certes. Mais les pensées, c'est comme la baise : ça exige un minimum d'intimité entre les deux protagonistes, sinon ça tourne rapidement au viol.

Elle rougit et reprend à voix haute :

— Désolée, je n'ai pas l'habitude.

J'accepte les excuses d'un geste négligent. Inutile de lui apprendre qu'elle a bien failli m'assommer, ou de l'avertir de cette brutale potentialisation de mon don. La télépathie entre suceurs de sang est un gros problème : ça vient quand on ne le demande pas, ça repart quand on en a besoin et, la plupart du temps, ça donne une bouillie incompréhensible. C'est une question de contacts fréquents ou non, « rapprochés » ou non. Dans un ou deux jours, Dana ne pourra plus lire mes pensées sans que je le veuille et, dans une semaine, elle ne pourra plus me contacter du tout. Pour ça, il faudrait que je la morde à nouveau – ou mieux, qu'on baise. Inutile de dire que dans les deux cas, c'est « Niet, Gospoja ».

Elle insiste :

— Alors ?

— Je perçois ce que voient les gens que je recherche. C'est comme ça que je les retrouve : je suis dans leur tête et je regarde à travers leurs yeux. Vous comprenez ?

— Je crois que c'est ce que faisait Dieter, en effet. C'est Kalten, là ? Vous percevez le paysage autour de lui en ce moment, c'est ça ?

— Pas tout à fait. Il y a toujours un décalage, ne me demandez pas pourquoi. En tout cas, c'était il y a moins de deux jours. Vous savez où ça se trouve ?

Elle est tentée de nier, cela se devine à ses épaules soudain tendues et à ses mains qui se nouent dans son giron. Apparemment, le laïus à propos de la vengeance personnelle de tout à l'heure relève plus de la profession de

foi que d'un principe réel... J'attends en silence qu'elle résolve son conflit intérieur en priant qu'elle fasse le bon choix. Je ne voudrais pas m'énerver.

— Oui, je sais où c'est, avoue-t-elle en reposant sa tasse avec d'inutiles précautions sur la table basse. C'est une favela au pied du Corcovado, je reconnais la falaise derrière.

Je soupire de soulagement. Je préfère ça. J'espère seulement qu'elle ne va pas me faire le coup à chaque fois. Si je dois me la trimballer – et il semble que je n'ai pas d'alternative – j'aime autant ne pas être obligé d'attendre à chaque minute qu'elle se résigne à jouer à la loyale. Ça deviendrait vite inconfortable.

— Eh bien, on va commencer par là, je pense...

J'adore énoncer des évidences, ça agace toujours mes interlocuteurs les plus intelligents, ça les met en porte à faux. Ce n'est pas inutile quand on veut conserver une longueur d'avance et qu'on n'est pas le couteau le plus affûté du tiroir.

Je m'extrais de mon coin de canapé, le jour va poindre sous peu, nous n'avons plus temps pour cette nuit. Je prends congé de mon hôtesse qui se mord les lèvres pour ne pas me demander de ne pas l'oublier la nuit prochaine. Elle a raison : si elle avait encore insisté, j'aurais peut-être trouvé la force de lui signifier enfin un refus raisonnable malgré cette pulsion bizarre qui m'en empêche à chaque coup.

Joao a ramené la voiture devant chez Dana, profitant de la relative accalmie de cinq heures du matin qui tiédit brièvement les réjouissances du Carnaval. Ce garçon est vraiment précieux. Il dort à sa place de chauffeur fort paisiblement. Je le secoue doucement, il démarre en baillant. Nous croisons la dernière école de samba qui s'apprête à défiler pour un public clairsemé. Cette fois, le trajet est rapide, nous parvenons à l'hôtel quelques secondes avant le lever du soleil.

Je file à la salle de bains, clôture toutes les ouvertures dont une vue magnifique sur une piscine saphir encore désertée par les nymphettes habituelles. Je me fais couler un bain froid. J'y dormirai toute la journée et, de temps en temps, je sonnerai Joao afin qu'il verse un nouveau seau de glace direct dans l'eau. Ça va être presque extatique. En plus, l'eau et les parois de la baignoire assourdissent assez bien les flonflons hystériques de

l'extérieur. Si j'entends encore une chanson de Carmen Miranda, je sens que je pourrais tuer quelqu'un.

Mais ça n'arrive pas. Rien ne vient interrompre les visions de plus en plus distinctes de ma proie qui dansent une sarabande infernale dans mes rêves. Le seul ennui, c'est que je suis incapable de savoir si je rêve vraiment ou si c'est une impression métaphorique de la réalité comme il m'arrive d'en avoir. Dans les deux cas, j'aimerais qu'on m'explique pourquoi je contemple longuement un ancien nazi en uniforme confédéré US jouant à la marelle avec des pamplemousses porcs-épics tandis qu'un rire plus proche du grincement de rage que de la gaieté roule ses trilles douloureuses autour de nous.

*

Le soir est tombé, nous nous préparons à sortir Joao et moi. Je me change et passe ma chemise grise, bien plus discrète. On cogne discrètement à la porte. Dana se glisse dans ma chambre, le vantail à peine ouvert. Elle a vraiment peur que je la laisse en plan. Je ne commente pas cette arrivée inopinée et donne le signal du départ.

J'ai la surprise de trouver Ignacio en bas, déjà installé dans la voiture.

— Qu'est-ce que vous foutez là, mon père ? grogné-je.

Ignacio secoue la tête :

— Crois bien, mon fils, que ce n'est pas de mon fait : lorsque je suis allé poser ton chèque chez l'évêque, un message de notre *employeur* m'y attendait. Apparemment, on va te déléguer un supérieur qui ne va pas te plaire. On compte sur moi pour huiler les rouages. Et ne pas te quitter d'une semelle.

Il dit ça à plat, sans même sourire, mais lance un regard en coin à Dana. Je le contemple un instant, gentiment ironique. Je ne vois pas ce que mon vieil ami pourrait m'empêcher de faire si je le décidais. De plus, je ne comprends pas non plus pourquoi tout à coup on se méfie de moi. Comme je m'en fous, je décide de laisser courir. Il sera toujours temps de semer le bon père et Dana si les choses se gâtent. J'avoue que laisser faire est encore ma meilleure option dans la plupart des cas. Sauf quand on me piétine un orteil.

— Ce n'est pas ça, murmure le bon père entre ses dents. On ne se méfie pas de toi, mais il semble que tu te précipites droit dans un nœud diplomatique un peu complexe. « On » veut s'assurer que tu ne rendras pas les choses encore plus compliquées.

— Ah bon, dis-je avec gentillesse. Je dois être complètement rassuré, alors ?

Il me sourit mais son sourire est sans joie. Je n'insiste pas. Les relations d'Ignacio avec ses chefs sont loin d'être au beau fixe, comme souvent avec les prêtres proches de leurs paroissiens en Amérique du Sud. C'est une tradition sur ce continent depuis l'arrivée des Espagnols. En même temps si Rome cessait d'y expédier toutes ses brebis galeuses, elles auraient moins tendance à s'y reproduire.

À tout hasard et puisque nous embarquons un humain, j'envoie Joao récupérer la trousse vaticane dans mon autre pantalon. On ne sait jamais, peut-être qu'Ignacio risque de choper la chtouille en escaladant des falaises peu hygiéniques, me dis-je en me moquant de mon propre excès de prudence. Mais je n'ai pas envie que le bon père se blesse, je n'ai pas tant d'amis que ça.

Joao nous conduit au sommet du Corcovado en sinuant de rues surpeuplées en quartiers déserts. Ignacio et Dana discutent à mi-voix. La jeune femme lui demande des nouvelles de Silke. Je n'écoute pas vraiment mais il me semble qu'elles ne sont pas bonnes, Ignacio est inquiet pour sa paroissienne, sujette à la dépression et aux pulsions suicidaires. Dana se mord la lèvre, le silence tombe assez vite dans l'habitable. Ce Kalten a un effet bœuf sur les femmes de sa vie, si j'ose dire.

Quand nous atteignons enfin les contreforts de la colline cernés par la luxuriante forêt de Tijuca dont les ramures vertes et acides s'enfoncent au cœur de la ville, il n'y a presque plus personne dans les rues. Le silence entre nous en est d'autant plus perceptible mais il prend une autre tournure, plus paisible. Les jacquiers, les fougères arborescentes et les palmiers géants ont remplacé les habitants colorés de la cité.

Elle est très surprenante, cette nature quasi sauvage au sein d'une des villes les plus peuplées du monde. Toutefois, le jardin botanique national, avec ses allées policées, ses rangées d'arbres effervescents mais taillés à la française, assure une transition si douce que l'on ne s'aperçoit pas qu'on est parvenu au cœur de la jungle. Les parfums lourds et sucrés s'imposent

seulement lorsque les lumières s'éteignent. On se retrouve alors dans une obscurité humide, traversée de reflets étranges et de bruits assourdis. La musique de la cité en folie ne nous parvient plus qu'en lambeaux épars, presque inaudibles.

La route s'interrompt sans prévenir à mi-chemin, au pied d'un escalier monumental qui escalade les derniers mètres, mais non les moindres. Joao s'installe à nouveau pour la nuit à sa place favorite tandis que nous nous préparons à gravir les marches de pierres.

Il nous faut cinq minutes, à Dana et moi, pour monter les deux cent vingt degrés un peu raides. Ignacio nous suit à une allure moins vive. Dana est muette, elle n'a plus dit un mot depuis la conversation avec le vieil homme. J'ai l'impression de me promener accompagné d'une statue romaine sanglée dans un pantalon de toile sombre. Je n'aime pas beaucoup cette manie récente du pantalon chez les dames, mais je conviens que c'est plus approprié que sa robe de la veille à ce que nous allons faire. Et c'est toujours mieux que la longue soutane d'Ignacio.

La cime, enfin. La nuit est magique option tropicale. Les diamants de la Croix du Sud étincellent aussi violemment que les lumières exubérantes du sambodrome tout en bas. Le Carnaval palpite presque langoureusement à nos pieds. De si loin et de si haut, c'est magnifique, on dirait qu'une des étoiles les plus jeunes et les plus folâtres s'est offert une tournée des grands-ducs sur la Terre. J'en oublie presque mes nausées au milieu de la foule exaltée. L'odeur forte et désagréable des fruits mûrs du jacquier me ramène au présent. Rien de tel qu'une bonne puanteur bien nauséabonde pour soigner le mysticisme ou l'extase esthétique.

De toute façon, la bouse infâme en forme de christ de trente-huit mètres de haut derrière nous rend ma présence ici très inconfortable. Je suis allergique au béton béni, surtout quand il est hideux. En vérité, je vous le dis : l'art religieux n'a guère réalisé de progrès au cours des siècles. (Et d'ailleurs, si on me pose vraiment la question sur l'art en général, je ne suis pas persuadé qu'il ait tant évolué depuis les grottes d'Altamira. Entre les taureaux rouges lancés au galop et le barbu, index tendu, de la chapelle Sixtine, je sais bien qui je préfère.) Dana souffre aussi de cette proximité et sans doute plus que moi, elle chancelle au bord de la falaise. Je la retiens d'une main juste avant qu'elle ne bascule. Elle se laisse aller, haletante contre moi qui ne vaud guère mieux. Je prie pour qu'Ignacio ne traîne pas.

Le prêtre nous rejoint enfin dix minutes plus tard. Il prend la mesure de notre malaise à tous les deux et, dès qu'il a repris son souffle, remarque gentiment :

— Vous savez, moi aussi, elle me colle la nausée cette statue. J'estime qu'on devrait la verser aux dossiers des crimes contre l'humanité.

— C'était vraiment nécessaire de passer par ici ?

— Oui, murmure Dana, la favela est ceinte de murs très surveillés. D'un côté par les policiers, de l'autre par les habitants. On serait passés, je pense. Mais pas discrètement. Même maintenant. Personne ne pense à surveiller la falaise... En revanche, je ne sais pas comment on va s'arranger avec lui.

Elle désigne Ignacio qui jette un coup d'œil amusé à l'à-pic.

— Ne croyez pas que vous allez me semer les enfants, j'ai fait de l'alpinisme quand j'étais jeune.

Il ouvre sa soutane qui pend comme deux grandes ailes noires autour de lui ; dessous, il porte un pantalon. Je ne m'y attendais pas et je souris sans commentaire.

Nous nous glissons le long du rebord abrupt, les pieds dans le vide. Effectivement, la descente ne pose guère de problèmes à Ignacio. J'aurais apprécié que tous mes partenaires de jadis aient manifesté la même aisance que ce vieux corbeau ; je garde un souvenir mitigé de l'ascension des remparts d'un château néo-gothique en compagnie d'un bel acrophobique agrippé à ma gorge plus qu'à la paroi, il y a trente-deux ans.

À tout hasard, je reste près de lui, collé à la paroi mais il s'acharne à refuser mon aide :

— J'ai joué au monte-en-l'air contre des parois autrement plus raides que celle-là ! halète-t-il à mon adresse lors d'une pause.

Mais son regard est un peu chaviré et ses pommettes saillantes se teintent d'un rose que je n'apprécie guère.

Quelques minutes plus tard, les frondaisons de Tijuca nous accueillent derechef comme si elles nous avalaient, avec un soupir presque digestif. Nous atterrissons sur un sol meuble, un peu boueux, en remerciant les démons bienveillants qui nous ont voulu nyctalopes, Dana et moi. Ici, Ignacio n'y voit goutte, et nous, c'est à peine si nous nous distinguons l'un l'autre, malgré la pâleur de nos visages qui tranche sur la noirceur environnante.

Mais bientôt les arbres s'éclaircissent, le sol de terre nue et molle laisse place à une herbe rase, impeccablement tondue. Ici et là, des buissons fleuris et taillés qui doivent être éblouissants de couleurs vives, jaunes francs et rouges agressifs, parsèment la pelouse. Nous sommes dans un jardin. Un peu plus loin, des réverbères de fonte verte éclairent quasiment *a giorno* une esplanade pavée devant un grand bâtiment rococo qui tente de se donner des airs de plantation du sud des États-Unis. Sans les palmiers, on se croirait dans un *Autant en emporte le vent* qui aurait abusé du vin de palme. Je m'attends à voir surgir une Scarlett O'Hara métisse.

Je reste planté là quelques secondes, magnétisé par la colonnade d'une blancheur de craie. Comme mes rêveries hypnotiques et inquiétantes au sommet de Saint-Ange, je suis de plus en plus sujet à ce genre de songeries dilatoires. Mais peut-être n'est-ce que l'effet d'une mémoire surchargée au cours des siècles, chaque image nouvelle en rappelle une plus ancienne.

Mon cerveau peine à retrouver les paradigmes des objets que je croise et m'inflige toute la liste de ceux que j'ai pu rencontrer, jusqu'à parvenir au premier d'entre eux. Ici, je passe à une vitesse hallucinante des piliers de marbre trop blancs en face de moi jusqu'à une allée d'os dénudés qui doivent remonter à mon premier voyage en Afrique sur les pas de l'armée de colonisation belge. Entre-temps, j'ai effectué un bref *touch and go* mémoriel du côté du Parthénon en ruine et de la Citadelle de coton en Turquie.

Vertige.

Mais brutalement, la cascade s'interrompt, comme si quelqu'un avait fermé une vanne invisible sous mon crâne. Je manque de trébucher mais saisis Dana par le bras alors qu'elle s'apprête à longer la lisière entre nuit et lumière.

— Où sommes-nous ? Ce n'est pas la favela ici, ça manque un peu de tôle ondulée, murmuré-je pour faire diversion à mon malaise.

Elle se dégage et son regard fixe reflète les feux des lampadaires avec une dureté frémissante. Ignacio intervient :

— Tu ne connais pas Rio, Navarre. Ici les ghettos et les villas de milliardaires sont inextricablement mélangés.

— La favela est derrière les murs d'enceinte de cette « maison », ajoute Dana.

Je peux presque distinguer sa moue dégoûtée sur le dernier mot. Elle non plus n'est pas folle des choix architecturaux des propriétaires. Je me demande si la maîtresse de maison ne s'est pas offert également un chalet suisse pour recevoir ses invitées à l'heure du thé.

Dana me fait signe de la suivre de l'autre côté du cercle lumineux, nous retrouvons l'obscurité avec un soulagement perceptible chez l'un comme chez l'autre. Elle me retient au dernier moment alors que je vais marcher sur un fil clair pourtant visible comme le nez au milieu de la figure de Cyrano.

— Alarme, dit-elle, sèchement.

Je me maudis intérieurement, j'ai beau savoir que c'est l'effet de mon bref passage à vide tout à l'heure, j'en grincerai des dents d'avoir été repris par ma compagne. J'ai tellement plus d'expérience qu'elle et le bon père, c'est moi qui devrais servir de guide et éviter de tomber dans des pièges déjà grossiers du temps de Charlemagne.

Nous enjambons la chose, puis nous nous faufile entre les arbres jusqu'à parvenir le long d'un large chemin pavé de pierres noires ou blanches en damier qui jouxte une longue muraille courbe. Cette fois, je réagis le premier. Je stoppe Dana avant qu'elle pose le pied sur la première dalle parce que je ne trouve pas du tout naturelles les petites antennes qui se hérissent entre les interstices de pierre. Elles me rappellent quelque chose. Je soulève précautionneusement la première dalle. Un objet métallique de la taille et la couleur d'un pamplemousse aplati gît dessous : une mine. Le pavage disjoint force le pied à basculer sur l'antenne et commande l'explosion de la charge. Je peste contre mon don : ce n'est que par le plus grand des hasards que j'ai compris le lien. Finalement, les métaphores peuvent être aussi nuisibles que la métaphysique. Déjà, ça commence pareil, c'est un signe non ?

Le système est assez sympathique également : au pire, il arrache le pied de l'imprudent, sauf si la malchance le conduit à tomber en travers du chemin pour déclencher ensuite toutes les mines voisines. C'est très bien étudié, la déflagration relativement faible n'entame pas la paroi de béton et attire vers elle tous les gardes de la propriété qui peuvent ainsi récupérer l'intrus vivant afin de l'interroger. Un bijou très humain, donc. Le propriétaire ne désire pas de visite impromptue des voisins, c'est clair, mais du coup, il n'a pas vraiment l'usage de l'intégralité de sa propriété. Liberté

et sécurité vont dans un bateau... Cela étant, l'endroit a reçu Kalten, récemment, ça aussi c'est assez évident, sinon mon rêve ne me l'aurait pas montré dansant autour des mines.

Je regarde Ignacio et sans barguigner le charge sur mon dos. Il a compris, il ne proteste pas. Dana et moi prenons notre élan. Sans nous concerter, nous sautons directement sur le haut de la muraille, un joli bond de sept mètres environ vers le haut – sans compter toute la largeur du chemin. L'atterrissage est très réussi. Mais c'est loin d'être une chance, nous le regrettons aussitôt, car les lames acérées scellées dans le béton nous empalent sans coup férir. Dana ne gémit même pas, elle retire son pied droit transpercé de part en part et plonge de l'autre côté, sans même essayer de dégager le gauche auparavant. Le bruit de succion, chair arrachée au métal, est répugnant. Je tente de l'imiter avec plus de mesure mais il n'y a rien pour reposer la semelle ensuite, sauf si on désire tester une autre série d'entailles.

Je me soustrais donc à leur affection et rejoins mon guide, déposant le prêtre aussitôt à terre. Le contraste de décor est saisissant : d'un côté le luxe d'une Tara de rêve, de l'autre des entassements de bidons et de boîtes de conserve sales qui se font passer pour des habitations avec beaucoup d'imagination et pas mal de tôle.

Nous avons chu dans un espace libre entre quatre baraques aveugles, flanquées d'escaliers plongeant tortueusement vers le cœur sombre de la favela. Nos chevilles s'enfoncent dans une couche d'ordures d'environ vingt centimètres. C'est mou et passablement instable. Je refuse d'imaginer dans quoi mes plaies sont en train de baigner et je ne remercie pas mon nez qui s'efforce de me renseigner malgré tout.

Et nous étions attendus, semble-t-il.

C'est un beau mâle, il n'y a rien à redire à cela, au moins. Les orteils nus plantés dans la boue et les ordures, il fixe sur nous un regard ébouriffant où il ferait bon se noyer. L'ennui c'est qu'il arbore une expression nettement hostile et que son aura me déplaît au plus haut point, une de celles que j'ai appris à classer dans le dossier « religions et emmerdements ». Ce n'est pas un prêtre, pourtant. À moins que le port du short court, rentrant dans les fesses et moulant avantageusement les « parties végétales » – comme disait pieusement ma mère, il y a quatre siècles (je me demande si ce n'était pas un vœu inconscient chez elle ; mon père n'était peut-être pas assez végétal à

son goût de ce côté-là) – ne soit devenu la nouvelle mode romaine sous les tropiques. Notre hôte a les bras croisés sur un torse large, au-dessus d'un ventre plat pour lequel n'importe quel être humain normal, de quelque sexe que ce soit, mourrait afin d'en caresser les fabuleux abdominaux du bout des doigts, de la langue...

Je lui sauterais bien à la gorge, s'il n'y avait cette aura et le fait que j'en ai encore pour une bonne minute au moins avant de récupérer l'usage de mes mains et mes pieds toujours un peu sanglants. De toute façon, Ignacio me retient.

— Attention, cet homme est un Cavalier ! chuchote-t-il.

L'autre ne pipe pas, mais il a très bien entendu. Il sourit assez féroce en penchant sa tête d'Apollon bronzé sur le côté. De longues mèches souples, certaines tressées de perles et de plumes fluo, balaient ses épaules sublimes. Je mordrais bien dans cette peau pain d'épice... mais comme ça ne semble pas une option prudente, je me contente de repérer ses complices qui nous observent, dissimulés dans le noir. Ils doivent bien être une petite centaine alentour, je vois briller des pupilles dilatées ici et là. Chargés à bloc. Ce sont surtout des gosses, mâles et femelles, mais ils sont plus shootés qu'un régiment de 14 en partance pour le front. Une vague de soulagement bizarre me submerge. Je mets à siffloter inopinément *Preghero*, la version italienne de *Stand by Me* qu'Adriano Celentano a cru bon d'infliger au monde, il y a cinq ans. Je me couple le sifflet moi-même et m'ébroue pour rester concentré. Qu'est-ce qui me prend ?

— Amen, dis-je sans que cela m'écorche la gorge. Et qu'est-ce que c'est un cavalier ?

Je ne demande pas où est le cheval : si une bête de cette taille était passée dans le coin, elle n'aurait pas parcouru deux mètres avant d'être découpée en steaks par les habitants ; si j'en juge par les silhouettes décharnées des gamins qui nous épient dans l'ombre des baraques.

— Nous sommes Sac de Patates, énonce notre vis-à-vis du ton de celui qui profère une évidence.

J'ai dû mal entendre, il n'a certainement pas dit ça.

Non. Rien qu'au coup d'œil charbonneux qu'il me lance, non seulement il ne l'a pas dit, mais moi, je n'aurais pas dû le penser.

Il existe une hiérarchie dans le surnaturel. C'est un peu comme dans l'armée : d'un régiment à l'autre, on est quand même censé respecter le plus haut gradé. D'ailleurs, Ignacio s'est incliné cérémonieusement avec une révérence réelle que je ne lui ai jamais vue, même en présence du cardinal Camerlingue.

Dana et moi sommes en bas, tout en bas, de la chaîne de commandement, nous ne sommes surnaturels que par adoption pourrait-on dire, presque des mascottes. C'est sans doute pourquoi il ne vient à l'idée ni à l'un ni à l'autre de nous prosterner. Mais du côté de Dana, cela vient surtout de son ignorance absolue du monde dans lequel son Jdaneck l'a projetée jadis à l'insu de leurs consentements réciproques.

Pourtant ce Cavalier, oh, à vue de nez, au parfum de sa morgue, je dirais que c'est au moins un général quatre étoiles, voire cinq, les jours de grand vent. Dana penche la tête de côté, perplexe. Elle doit bien sentir tout cela, l'aura en particulier, mais cela n'a aucun sens à ses yeux. Elle opte pour un silence expectatif et prudent qui rend honneur à son intelligence.

Quant à moi, je n'ai jamais été d'un naturel très respectueux des hiérarchies, ce n'est pas les deux pieds sanglants dans la merde que ça va me venir. J'avance donc de deux pas, me plante devant lui. Je croise les bras en le fixant d'un air aussi peu amène que le sien. Il me le retourne avec usure, puis s'intéresse à Dana et enfin à Ignacio. Ça tourne au concert de pupilles et de paupières plissées, on se croirait dans le dernier Sergio Leone. J'attends les accords de guitares et les trompettes d'un instant à l'autre.

Enfin, je les attendrais si, à la place, je n'entendais pas ce ricanement qui me poursuit depuis quarante-huit heures. Ça commence à devenir vraiment gênant. Voire inquiétant car je ne crois pas mon inconscient puissant à ce point-là, ni qu'il ait tant envie de se payer ma tête. Il doit y avoir autre chose. Mais ce n'est pas le moment de m'en préoccuper alors que l'emplumé et moi nous agressons toujours à coups de prunelles.

Ignacio me lance un coup de coude sévère, juste au cas où ; Dana étouffe un sanglot dans sa main fine et ensanglantée. Sac de Patates et moi lui jetons de concert un regard sidéré, la situation n'en est quand même pas à ce point de gravité : pour tout dire, il ne s'est encore rien passé. Pourtant, les larmes coulent dans les yeux de Dana, elle hoquette et finit par s'asseoir, les épaules secouées de tremblements irrépessibles. Elle doit être en train de craquer ; tout ceci est peut-être trop pour elle, elle a tant traversé.

Sans nous concerter, Ignacio, le Cavalier et moi nous nous précipitons dans le but de la réconforter. C'est surréaliste. Ils lui tapotent les deux mains et moi le dos. Nous avons l'air parfaitement ridicule : les gros ours en train de consoler la gazelle. Surtout quand elle relève la tête du creux de ses bras et que son fou rire nous éclate au visage sans prévenir.

C'est peu dire qu'elle nous a saisis, là :

— Non mais... (Elle pouffe, son rire menace de repartir de plus belle.) Vous savez à quoi vous ressembliez... (sanglot) tous les deux ?

Nous nous relevons brutalement, aussi vexés l'un que l'autre, si j'en juge par le regard brûlant de Sac de Patates. Il essaie de récupérer un peu de dignité. Ignacio se recule prudemment.

C'est un dieu, un vrai... me souffle encore Dana, un peu estomaquée, tout de même.

Au moins, elle a réussi à ne pas m'assommer cette fois.

L'Alter-Monde est une source inépuisable de surprises. Mauvaises pour la plupart, grondé-je en moi-même.

L'Alter-Monde ?

OK, là le cours de rattrapage devient urgentissime.

Les créatures surnaturelles, comme nous, ou comme lui... Je désigne mon vis-à-vis d'un coup de menton imperceptible. *Nous sommes l'Alter-Monde et il est infini.*

Oui, bon, d'accord, je ne suis pas très pédagogue.

— Mes enfants... commence solennellement Sac de Patates.

Holà ! Depuis quand sommes-nous ses enfants à celui-là ?

Depuis que Sakpata est le dieu des épidémies, peut-être ? Cordelia, mon aide à la maison, est une de ses adeptes. Dire que je me moquais d'elle dans son dos... fait la pensée un brin paniquée de Dana dans ma tête, toute velléité de fou rire envolée. Je reconnais le nom du dieu enfin bien prononcé : « Sakpata » pas Sac de Patates, un Loa, donc, c'est-à-dire un dieu vaudou très puissant. Je préférerais ma version, j'avoue.

Épidémies, hum ! Je suppose qu'on peut nous voir comme ça, en effet. Alors je me contente d'un :

— Oui ?

En traînant juste assez sur la dernière syllabe pour faire sentir que je ne lui concède notre paternité qu'à titre d'essai.

Et que je ne suis pas convaincu.

— Nous vous attendions, nous informe-t-il.

J'ai l'impression qu'il n'y a pas que moi pour apprécier les truismes. Dana qui semble décidément un peu trop en prise directe avec mon cerveau me refile un coup de coude préventif entre les côtes. Il va falloir que ça lui passe vite, cette manie des petites beignes vicieuses. Je me cantonne dans le silence prudent exigé par ma compagne. Sac de Patates en profite pour continuer :

— On Nous avait prévenu de votre arrivée.

Je jette un coup d'œil furieux à Dana qui me répond par un regard éperdu. Elle non plus ne comprend pas. Ça me soulage sans me reconforter. Je ne suis pas paranoïaque pour deux sous et je croyais pouvoir faire confiance aveuglément à Ignacio.

— Qui ça « on » ? demandé-je durement.

Sac de Patates me toise sans me répondre directement.

— Votre frère, Madame, dit-il à Dana, est quelqu'un de très... intéressant...

— Dieter ? s'exclame Dana stupéfaite. Mais Dieter est... n'est pas...

Sa gorge s'étrangle. J'en ferais bien autant si j'étais capable d'empêcher ma gorge de béer. Je commence à comprendre et c'est peu dire que ça me fout dans une rage noire.

— Son esprit est si puissant. Quel dommage qu'il ait été à ce point altéré, n'est-ce pas ? C'est lui qui vous a envoyés à Nous.

— Comment cela ? insiste Dana. Dieter est incapable de la moindre pensée cohérente ! J'ai essayé des centaines de fois !

— Ce n'est pas si simple que cela, bien sûr. Mais Nous avons une certaine habitude des âmes égarées et confuses. Nous savons déchiffrer leurs messages quand les mortels et même certains immortels en sont incapables. C'est l'une des bases du vaudou, vous savez, ne vous reprochez rien.

Il s'incline devant Dana qui lui retourne précautionneusement sa révérence.

— Si vous Nous rendez un petit service, tous les deux avec l'aide de cet... homme, continue-t-il en me jetant un nouveau regard méprisant, Nous vous aiderons à obtenir ce que vous désirez le plus au monde, Dieter et vous.

— Et moi ? dis-je.

Désolé, je n'ai pas pu m'en empêcher. Déjà tout petit, ma mère prétendait que c'était ma réplique favorite. J'essaie simplement de retenir l'insondable colère qui me fouaille les entrailles à l'idée d'avoir été manipulé jusqu'ici par ce débris qu'est le frère de Dana. Ce qui ne gomme en rien cet aspect peu glorieux de ma personnalité. Ma fureur est en grande partie dirigée contre moi-même. J'ai manqué de vigilance par bêtise d'abord, en me concentrant sur Dana et son ignorance de notre monde, puis par pure fainéantise. J'aurais dû me surveiller un peu mieux, depuis la montée en puissance de mes visions et ces fichus rires à répétition. Ce n'était pas naturel et je le savais. Mais j'ai laissé couler comme un humain attendant que sa rage de dents ou sa pneumonie passent toutes seules au lieu de filer à vitesse grand V chez un toubib.

— Tu repartiras d'ici en vie, qu'en dis-tu ? suggère Sac de Patates, impassible.

Je ne lui demande pas s'il est venu tout seul pour me parler comme ça parce que je sens pulser son aura. En rouge. De plus en plus vif. Je ne lui plais déjà pas beaucoup, de base, il s'en faut de très peu que je ne lui déplaise souverainement. Ce doit être un anti-coup de foudre, il n'a eu qu'à me regarder pour m'exécrer. J'ai quelques fois cet effet sur les gens, notamment quand ils prétendent m'envoyer au charbon pour que dalle en échange. Ceux qui aspirent à ce qu'on leur obéisse au doigt et à l'œil sentent aussitôt qu'ils vont tomber sur un os avec moi. Alors, pour peu qu'ils manquent d'humour, ça les énerve d'entrée.

L'avertissement est on ne peut plus clair. Il est capable de me désintégrer même en tournant le dos. Ça doit être un dieu solaire également. Et qui peut se balader la nuit en prime, le salopard.

— Non, rétorque-t-il en écho à mes réflexions, Nous régnons sur la Terre, mais crois-le, Notre Feu des Profondeurs est aussi efficace sur toi que les rayons de Notre Jumeau.

Si on lit mes pensées et qu'on le prend sur ce ton... j'attends et je croise à nouveau les bras tandis qu'il s'explique :

— Cet homme que vous cherchez, Nous savons où il se cache. Nous voulons que vous le livriez à Notre Justice. Dieter a juré que vous le feriez.

Minute, papillon, j'ai déjà promis sa tête à quelqu'un d'autre, moi, et tous les mediums surpuissants du monde n'y pourront rien. Ignacio avance d'un pas, bouche ouverte pour intervenir. Sac de Patates nous fixe avec calme et répond à haute voix :

— Ça n'est pas incompatible, Nous désirons seulement un entretien avec lui auparavant.

Je jette un coup d'œil à Ignacio, il acquiesce en silence ; alors j'accepte également, en insistant toutefois :

— Vous voulez le voir, c'est tout ? Je le ramènerai vivant à mes commanditaires ?

— Nous le jurons.

Je n'irai pas jusqu'à déclarer qu'il m'agace avec son Nous de majesté à la noix, en tout cas pas à haute voix. Mais s'il continue comme ça je vais avoir du mal à prendre la situation au sérieux, malgré Dieter. J'enchaîne :

— Marché conclu, mais je peux vous poser une question ?

— N'hésite pas, Sakpata est toujours bienveillant avec les siens.

Tu parles ! Sa bienveillance consistant pour l'essentiel à ne pas m'incinérer sur place, je sens que la reconnaissance ne va pas m'étouffer et que je ne vais pas tenir. Le cardinal Camerlingue – je parle du premier que j'ai connu, il y a trois cents ans – m'a toujours dit que mon manque de respect instinctif pour les gens sérieux me vaudrait des ennuis un jour ou l'autre. Ignacio, qui sans le savoir lui ressemble beaucoup, pose une main apaisante sur mon poignet tandis que Dana se rapproche instinctivement de moi. Elle aussi commence à me cerner de ce point de vue, c'est très agaçant d'être transparent à ce point.

— Vous êtes un dieu, demandé-je. Pourquoi ne pas vous en charger vous-même ?

J'aime bien les questions pièges, surtout quand elles ne se referment pas sur *ma* cheville, ce qui semble assez bien parti pour, vu le long regard pensif que me jette mon vis-à-vis.

— Tu ne sais rien du vaudou, n'est-ce pas ? La Monture ne survivrait pas à une chevauchée trop longue. Nous n'avons pas le temps matériel de l'atteindre. Pourtant cet homme est tout près d'ici.

— Ah.

Sakpata me regarde, amusé pour une fois.

— Et puis le spirite...

Il se tourne vers Dana qui a le bon goût de rougir en croisant mon regard furieux. Je sais bien qu'elle n'y est pour rien, qu'elle a été aussi manœuvrée que moi par son frère, mais il faut bien que mon énervement tombe sur quelqu'un. Sakpata reprend :

— ... Nous avait averti que quelqu'un viendrait, quelqu'un habitué à ce genre de choses ; pourquoi ne pas en profiter au lieu d'envoyer les Nôtres à la mort ? Il vous a guidé jusqu'à Nous pour que nous puissions nous mettre bien d'accord.

Pour rien au monde, je n'ajouterais une syllabe de plus. Où est Kalten, alors, bordel, si la vision du Corcovado n'était qu'un leurre agité par ce putain de gosse fou ? Que l'emplumé crache le morceau vite avant que je ne me mouche dans un drap d'autel ou que je pisse sur un cierge ! Métaphoriquement s'entend, je suis incapable de l'un comme de l'autre.

— Bien, fait-il approuvant mon laconisme prudent. Votre gibier se trouve au fond des jardins de la maison voisine et nous n'aimons pas lorsqu'il en sort...

Il claque des doigts. Dans son dos la nuit s'épaissit en forme d'adolescent ployant sous le poids d'un objet assez long et indiscernable de prime abord. Tout comme la mine fermée de son porteur. On dirait qu'on a cadenassé son visage. Ses mâchoires crispées luisent faiblement dans la lumière falote des torches. Il tremble. Le jeune homme dépose son fardeau à nos pieds et se recule avec une lenteur excessive tandis qu'un second gamin le rejoint en lui tapotant sur l'épaule. Un rayon de lune vient l'éclairer fort à propos, mais ça ne dure pas, tant mieux.

Je comprends le meurtre d'habitude, même celui d'enfants, et quiconque a été coincé dans un train avec une demi-douzaine d'entre eux comprendra aussi. Quand ils sont flanqués de parents en admiration parce que le petit dernier glapissant perce les oreilles des voisins, il y a de quoi se résigner sans mal à la disparition de l'humanité tout entière. Mais il y a la manière.

Je ne sais pas ce qui est arrivé au petit garçon que ce cadavre dérisoire était autrefois et... je ne veux pas le savoir. Je crois que ça heurterait mon sens des convenances. Au moins. Je sais qu'on va juger que j'ai tendance à vouloir ignorer énormément de choses, il faut cependant comprendre que j'ai une longue, très longue vie devant moi : je préfère donc m'économiser pour être sûr que ça dure.

— Sainte Mère de Dieu ! souffle Ignacio, atterré.

Dana se penche sur l'enfant martyrisé et effleure la joue tuméfiée du bout des doigts.

C'est d'accord, Chef – et toi aussi, sale gosse vautré sur ton matelas ! – on vous le ramène par la peau du cou, me dis-je entre mes dents crispées à se rompre.

Enfin, voilà qui explique notre erreur de cible. Dieter nous a attirés ici sans mal parce que Kalten se balade réellement dans la favela et dans la propriété d'à côté. Tandis que Dana se redresse en tremblant, j'interroge Sac de Patates :

— Vous voyez les choses comment ?

— Demain soir, vous repassez le mur et vous Nous le ramenez. Vous trouverez de l'aide sur place : l'un de Nos hommes a été engagé par les propriétaires, il y a quelque temps. Ayez totalement confiance en Sandoval, il est... vous verrez bien comment est Sandoval, achève-t-il avec un de ses fins sourires que je meurs d'envie d'effacer d'un coup de poing ou d'un baiser.

Je m'ébroue, ce n'est pas le bon moment ni le bon type. Vieille histoire. Il me jette un coup d'œil acéré avant de continuer :

— Nous vous le rendrons après une petite cérémonie sans gravité, après vous en ferez ce que vous voudrez...

Ignacio frémit à l'évocation de la « petite cérémonie » et commence à s'agiter à mes côtés.

— Demain soir ? hoquette Dana. Mais on peut...

— Demain soir, insiste-t-il.

Je sais quand quelqu'un ne changera pas d'avis, je sais reconnaître également quand je ne peux pas aller contre, aussi j'approuve et commence à dire :

— OK, on rentre à l'hôtel et demain...

— Non, vous restez ici, Nous vous offrons l'hospitalité pour la journée. Cette nuit est particulière, Nous ne pouvons pas vous laisser vous promener n'importe où.

Ignacio hoche la tête comme s'il comprenait. Ah, il doit y avoir une Incompatibilité entre les cérémonies chrétiennes et celles de Sac de Patates. Je suis toujours fasciné par la complexité des rapports entre les divers panthéons. On ne lance pas de sort pendant shabbat, les anges ne doivent pas atterrir sur un lieu tabou, les vaudounôs évitent de faire les malins à côté d'une église et les avatars ne viennent pas danser autour des gris-gris de pouvoir. Sinon dans l'ensemble, ils sont tous d'accord pour s'ignorer royalement. Divinement, pardon.

Il n'y a guère que les loups-garous et nous qui ayons intérêt à regarder où nous collons nos pattes à peu près partout, parce que, dans l'ensemble, les autres Domaines ont tendance à nous tomber systématiquement dessus à bras raccourcis. Même les kitsune, qui ne sont après tout qu'un genre de loups-garous japonais, s'en tirent mieux ; pourtant ils ont mauvaise presse jusque dans leur propre royaume.

N'empêche que, comme les phénomènes astronomiques significatifs ne sont pas si nombreux, leur partage a donné lieu à des négociations interminables assorties d'amendements sans fin. Je suis persuadé que si on imprimait tout ça quelque part, on égalerait largement la somme des divers écrits et paroles sacrées sur l'ensemble de la planète. Et les récents accords de Yalta feraient figure de mode d'emploi pour cure-dent.

Le refus de nous laisser partir est sans appel. Comme le reste. Dana s'efforce de me briser une côte, juste avant que je ne grommelle :

— C'est trop, nous ne pouvons pas accepter. Votre bonté vous perdra.

Sac de Patates ignore mon gémississement étouffé et se tourne vers le jeune croque-mort tétanique de tout à l'heure qui se plante devant nous en silence, suivi de son acolyte. L'ombre du second garçon nous gratifie d'un sourire éblouissant dans la nuit. Ses dents nacrées étincellent comme celles du chat du Cheshire.

— Par ici, m'sieurs, dames ! chantonne-t-il. Y a une bonne planque par là, mais faudra se baisser, prévient-il presque trop tard.

Je stoppe net avant que mon front heurte un câble tendu entre deux cheminées de fortune, arrêtant Dana au passage. Nous sommes plus grands que la moyenne des gens dans le coin, dirait-on. Une alimentation plus équilibrée, sans doute.

Le gosse nous désigne un escalier raide comme une échelle au garde-fou en ficelle lesté de boîtes de conserve. Elles s'agitent à notre passage dans un bruit sinistre et grelottant. Je ne sais pas pourquoi, je les imagine aussitôt remplies de phalanges ou de dents au lieu des plus probables cailloux et graines. Les marches inégales sont un vrai problème à elles seules, j'entends Ignacio souffler dans mon dos.

Après quelques volées de plus en plus vertigineuses et branlantes, le gosse souriant nous abandonne à l'entrée d'une cabane instable, quasiment perchée à flanc de précipice. Son compagnon raide et muet entre en notre compagnie et nous invite à nous installer. Il ne dira pas un mot pendant les dix heures que nous allons y passer. Nous nous glissons entre des piles de caisses au contenu mystérieux quand on ne possède pas mon odorat : à ma droite, des armes que leur graisse dénonce, à ma gauche, de la marihuana dont le parfum âpre et envahissant ferait directement planer à dix mille pieds n'importe qui d'un peu novice. Ce n'est pas le cas de notre hôte dont le regard se colle sur nous avec une fixité inquiétante. Au bout d'un moment, vaincu par la fatigue et l'âge, Ignacio s'endort. Il a de la chance.

Certaines planches disjointes laissent passer le soleil en longs traits étincelants de poussière, juste à un mètre de nous. J'ai du mal à dormir si près de ces lances de feu qui, même de loin, parviennent à blesser mes yeux et qui, de plus, sont évidemment mobiles au fil des heures. Dana, elle, est tombée d'un bloc. Les jeunes vampires partagent avec leurs homologues humains la capacité de dormir n'importe où, en n'importe quelle circonstance. Je la pousse de temps en temps quand un rayon se rapproche trop.

Et puisque je n'ai rien d'autre pour m'occuper l'esprit, je me mets à chercher Dieter au fond de moi. Maintenant que je sais qu'il y est, je n'ai aucun mal à le dénicher. Il dort, le salopard. Son objectif rempli, quel qu'il soit, il n'a pas jugé bon de continuer à me surveiller, mais son esprit reste collé au mien comme une grappe de lentes dans des dreadlocks. Je tire lentement sur le lien invisible qui nous unit. Putain que ça fait mal ! Mes yeux se noient de larmes rouges irrépressibles. J'arrête aussitôt.

D'accord. Alors est-ce qu'il y a au moins moyen de savoir comment tu as réussi ce coup-là, petit monstre ? J'explore les recoins de son âme. Je visite un palais désert en ruines au milieu d'une jungle sombre et menaçante. Aucune pensée cohérente. Dans une salle abandonnée je tombe sur un portrait de Dana. Très jeune et très gaie. Telle qu'il l'a connue avant Sachsenhausen, je suppose. Pas étonnant qu'il ne la reconnaisse plus.

Il s'éveille à mon contact, brièvement. Ses motifs ne sont pas très nets finalement. Ce sont surtout des pulsions. Il m'a senti arriver sur le continent un peu par hasard et s'est greffé à moi lorsque je suis entré chez eux. J'étais presque la seule présence qu'il était capable de ressentir. Je me retire dès que les murs de rêve se mettent à onduler. Je pousse un juron en constatant qu'il a utilisé mon énergie pour contacter Sac de Patates. Le dieu l'a carrément téléguidé pour le reste.

Bordel ! Je suis la marionnette d'un débile mental et d'un dieu porté sur la fumette ! Je contiens à peine mon exaspération noire au bord de l'implosion.

Je finis par sombrer à mon tour en espérant rêver de ma baignoire à l'hôtel ; évidemment, il n'en est rien. Comme souvent depuis que j'ai dépassé mes deux cents ans, je reste désespérément conscient de mon environnement.

Lorsque la nuit arrive enfin, elle tombe sur nous en un rideau de velours lesté. Notre compagnon nous enjoint d'un geste de lui filer le train. Je sursaute, tant j'avais oublié qu'il était en vie. Dehors, aucune trace du Cavalier mais le gamin maigrichon et disert nous attend :

— Alors, on va vous faire passer par-dessus le mur, y a un échafaudage qu'on a monté mon frère et moi mais je vous préviens, c'est pas très solide. Enfin, au moins vous vous entaillerez pas les pieds. Carlo (il désigne le muet) a dessiné un plan de la baraque, pfioufff, y a même une piscine sur le toit, mais je l'avais pas vue. Pourtant, j'ai bossé là-bas pour une fête avec Maman, y a des années, mais on m'a laissé aller jusqu'aux cuisines, c'est tout. Y a des chiens, je les ai jamais croisés, mais ils font un sacré barouf des fois ; ils doivent être gros et on m'a prévenu qu'ils vous sautent dessus si vous leur tournez le dos et que vous courez. Y a une quinzaine de gardes pas commodes aussi, mais on les voit pas très souvent, y restent cantonnés dans une guitoune, j crois bien. Votre contact, Sandoval, y s'appelle. Vous le trouverez aux garages. Chouette type, mais pas super causant depuis que

sa fille... bref. Y a le rendez-vous prévu avec lui mais faudra aller jusque là-bas pour le retrouver...

Je stoppe l'avalanche de « y a... mais » d'un revers de la main :

— Les pièges ? Il peut nous indiquer leur localisation ?

Il renverse le plan au creux de ma main et, si je distingue bien le dessin, il s'agit d'une partie du jardin et de l'entrée principale.

— Y a ça, mais...

— C'est incomplet, terminé-je.

— Voilà.

Un large sourire fend le petit visage brun dont la peau luit un peu dans la pénombre.

— Y a qu'à aller direct au rendez-vous avec Sandoval le garagiste, lui, il sait. Il vous conduira.

— Mais ? interroge Dana hilare.

Le gosse la regarde sans comprendre, hausse les épaules et me jette un regard « d'homme à homme » plus éloquent qu'un long discours sur le mystère féminin. Il enchaîne :

— Bon, y a qu'il connaît pas tout, il bosse là que depuis trois mois mais il devrait bien vous aider quand même.

Il ne se retourne pas quand Dana pouffe dans le noir.

*

Nous parvenons au pied du mur où l'échafaudage est déjà appuyé. Effectivement, ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais ça devrait passer, et nous avec, enfin, dessus. Ce sont deux longues échelles d'acier, liées entre elles par un kilo de ficelle sur chaque montant, auxquelles on a adjoint une petite planche de bois perpendiculaire d'environ un mètre carré à leur point le plus haut. Carlo et « Y a... mais » soulèvent la chose et la mettent en place : l'assemblage se positionne bien, les échelles contre l'enceinte, la planche par-dessus les lames. Nous grimpons les barreaux, Dana derrière moi. Lorsque je me rétablis sur la plate-forme protectrice, je constate que je

surplombe une partie assez sombre du jardin : le point d'intrusion a été choisi avec soin.

Je saute. J'atterris à quelques mètres du chemin miné. Dana me rejoint un quart de seconde plus tard. Nous nous faufilons entre les arbres. Une brise légère rabat sur nous l'odeur des jacquiers et des poubelles toutes proches. J'espère que ce n'est pas un présage.

Nous nous tapissons sous un buisson tandis que des aboiements retentissent dans le lointain.

— Ils vont nous flairer, tu penses ? chuchote Dana contre mon oreille.

Je retiens l'envie féroce que j'ai de l'envoyer balader. OK, son frère m'a piégé comme un rat, mais elle n'y est pour rien.

— Je ne crois pas, on est sous le vent de la favela. Ils ont mieux à se mettre sous la truffe. Et en général, les bestiaux pressentent notre approche, ça les inquiète, mais ils ont du mal à nous pister.

— Pourquoi ?

— Nous ne suons pas. Tu ne t'es pas rendu compte de ça depuis le temps ? On pue la poussière, la terre, l'odeur des autres, mais nous ne sentons rien. Pas même le cadavre.

Ce qui est une vraie chance quand on aime réellement le parfum. C'est mon cas.

Elle hoche la tête avec un air d'excuse.

— Je sais si peu de choses...

— Oui, j'ai vu ça.

Les aboiements se poursuivent et je tente de les localiser.

— Navarre ?

— Ouais.

— On est nombreux de notre espèce ?

— Pas mal.

Je réponds d'un ton sec, je ne vois pas bien l'utilité de cette conversation, maintenant. Ce n'est pas pour conjurer la peur, Dana ne semble pas ce genre de personnes qui ont besoin de causer pour oublier qu'elles paniquent. Je me rappelle qu'elle a servi d'assassin à Kalten, elle a dû se retrouver mille fois dans cette situation.

— À part Jdaneck, je n'ai rencontré que toi.

Je hoche la tête sans me compromettre.

— Comment ils vivent, les autres ? demande-t-elle encore.

Je hausse les épaules.

— En groupe. En Cénacles, ils appellent ça.

— Et pas toi ?

— Je ne suis pas très social. J'ai horreur des responsabilités et je déteste qu'on me donne des ordres.

— Mais tu en reçois du Vatican, non ?

— C'est pas pareil, dis-je d'un ton sec.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un ordre du Vatican, tu peux t'asseoir dessus de temps en temps. Celui d'un maître ou d'une maîtresse de Cénacle, si tu tentes le coup, ça te fera très mal au cul.

J'ai quelques souvenirs particulièrement pénibles à raconter pour illustrer mon propos, mais je me dispense de lui en faire part. Elle perçoit la fin de non-recevoir et me suit sans un mot tandis que je me coule sous un buisson deux mètres plus loin. Je lui fais signe d'avancer un peu plus, elle acquiesce et passe devant sans doute pour se faire pardonner. Les chiens se sont tus.

— On va le trouver, hein ?

Elle scrute la maison en se tordant les mains sans s'en rendre compte. Je réponds à la vraie question en en posant une autre :

— D'accord. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle hausse les épaules, contrite.

— Je n'ai pas peur, tu sais...

Je lève un sourcil mais je ne dis rien. Elle rit nerveusement.

— J'ai tué une quinzaine d'hommes pour Kalten, des soldats, des tueurs. Je n'ai pas peur, répète-t-elle.

— Pas de te battre.

Elle acquiesce :

— De me battre, non. Mais...

— ... *lui* faire face, affirmé-je.

Elle hoche la tête.

— Et puis, Dieter... ce qu'il t'a fait... je ne sais pas...

Je ne lui dis pas que ce n'est pas grave parce que de facto, ça l'est. Je ne crois pas que ça la réconforterait non plus. Cette fille est trop fine pour que je lui serve un mensonge rassurant. Elle change de sujet.

— Il est encore loin ce garage ?

Je secoue la tête en signe de dénégation et lance :

— Je ne sais pas si on va y aller, l'idée de m'encombrer d'un type de plus...

Dana ne relève pas le « de plus », elle grimace, dubitative, elle aussi.

— Ce Sandoval nous sera peut-être utile.

— C'est surtout un putain d'espion au service de Sa Divinité ! grincé-je avant de me rendre compte qu'en matière d'espionnage, Sac de Patates est servi au-delà du raisonnable par le taré qui se fout de ma gueule sous mon crâne.

Dana risque une moue, ayant totalement suivi ma pensée.

— Au moins, je vais pouvoir t'aider, ça compense peut-être... chuchote-t-elle d'un ton incertain.

Rien ne peut compenser l'impression d'être tenu en laisse comme un roquet. De plus, je suis convaincu depuis le début que je m'en tirerai mieux tout seul ; ça non plus je ne le dis pas. Ça n'arrangerait rien à la situation. Je lui tapote le bras et lui fais signe d'avancer encore. Elle bondit dans les branches d'un pandanus où je la rejoins. Nous avons une bonne vue sur la grande pelouse centrale, mais nous sommes toujours dans les franges obscures du jardin.

— Si tu flanches, essaie de ne pas rester dans mes pieds, dis-je seulement.

Elle m'adresse une grimace épouvantable avant de comprendre que je plaisante, en surface en tout cas. Au fond, je suis mortellement sérieux. Je chasse le trille moqueur qui retentit dans un coin de mes méninges. Merde, le débile n'a rien perdu de l'échange. Il n'a rien compris, il croit que je parle tout seul, j'ai l'impression. Pourtant, il doit bien *la* voir à travers mes yeux, non ? Je secoue la tête avec agacement : après tout, je m'en fous.

Dana s'ébroue avant de s'élancer à nouveau, vers le bas cette fois.

La suite est très rapide, lorsqu'elle atteint le sol, la terre se dérobe sous son poids. Elle n'a même pas le temps de pousser un cri. Pour être franc, je me serais fait baiser aussi si j'étais passé en premier. Les raccords étaient invisibles, planqués sous de la vraie pelouse.

Je me penche au bord de la fosse profonde qui vient de s'ouvrir et contemple son corps inerte transpercé de multiples tiges de bambous. Elle ne bouge plus. Elle n'a pas souffert trop longtemps, je pense. Pendant quelques secondes, je cherche honnêtement un moyen d'aller la récupérer en bas sans me trouver transformé en pelote d'épingles à mon tour. Je pourrais voler, mais c'est très difficile, je n'y parviens pas encore très bien et ça me coûterait une énergie incommensurable. J'en deviendrais incapable d'effectuer ma mission.

Puis une pensée soudaine me traverse : au fond, Dana est très gentille, je l'aime bien, mais elle me gêne, j'ai l'habitude de travailler seul. Alors, elle est très bien là où elle est, c'est comme si elle dormait, je reviendrai la chercher au retour. Je résiste violemment à l'impulsion de Dieter : il veut que je récupère la dame au fond du trou. Il ne l'entend pas, ne la reconnaît pas et ne perçoit pas sa présence la plupart du temps, mais le shoot d'adrénaline que je viens de me payer en la contemplant coincée dans son piège a peut-être intensifié l'image que je peux en diffuser.

Cette fois, il ne parvient pas à me faire changer d'avis. Sans doute que Sac de Patates est occupé ailleurs et ne peut soutenir son effort. Il pourra peut-être s'en occuper plus tard, dès que le gamin aura pensé à l'avertir ou que je serai de retour pour ça.

En attendant, et au cas où j'ai un empêchement quelconque, je remets en place la fausse pelouse dont le pan droit reste opportunément fixé aux rebords de terre. Il ne faudrait pas que Dana soit surprise par le soleil.

Ignorant les grognements furieux de Dieter, je file prestement, accompagné certes, d'un léger fumet de remords, mais qui s'estompe vite à la fraîcheur relative de la nuit. Je longe l'orée du petit bois circulaire, à l'exacte frontière de la lumière. Les alentours sont calmes, personne en vue. L'odeur des poubelles flotte jusqu'à moi, portée par une brise qui tente d'être maritime mais évoque plutôt la fin d'un marché au moment où les véhicules de la voirie passent pour tout nettoyer. J'avoue que je ne comprends pas les Brésiliens : le reste du monde colle ses riches à l'abri de

ce genre de nuisances dans de fort jolis quartiers plus ou moins réservés. Cela dit, cela ne faciliterait guère mes projets, j'en conviens.

Cette fois, je surveille où je mets les pieds. Conséquemment, le rideau de fils verts et discrets qui pendouillent d'une branche juste à la hauteur de mon front se signale à mon attention au dernier moment. Un genre de saule aux feuilles d'un olive profond sert de support et dissimule tout un réseau sans doute électrifié dans ses longues branches souples. J'ai juste le temps de me laisser tomber à terre pour les éviter et, à l'atterrissage, d'apercevoir une fine ligne dans l'herbe qui me décourage de m'écraser là. Je n'ai plus choix, une torsion de reins : je m'effondre pile dans la lumière.

Rétablissement. Coup d'œil circulaire. Ma silhouette sortie de nulle part n'a alerté personne. Bien que violemment éclairée, la maison semble déserte. Aucune ombre ne se découpe sur les baies vitrées, les gardes ne doivent pas patrouiller de ce côté. La pelouse centrale est parsemée de petits massifs fleuris d'où je vois surgir les petites antennes des « pamplemousses farceurs ». Je respire un grand coup. C'est inutile physiquement, mais psychologiquement ça m'a toujours aidé : je passe en Veille Totale.

Je vais décrire, ce sera plus simple.

Donc mes sens s'aiguisent brutalement, ma vision, mon odorat, mon toucher, toutes mes sensations passent au premier plan. Au Vatican, j'ai rencontré un vieux jésuite qui avait flirté avec la biologie et qui m'a appelé ça « hyperkinésynesthésie ». C'est joli, non ?

En moi, Dieter pousse un hurlement sauvage. Ah, j'ai trouvé un moyen de lui faire mal au moins. Dommage qu'il me coûte si cher en énergie – tout de même moins que voler – et que ça ne parvienne tout de même pas à lui faire lâcher prise.

D'ailleurs mon cerveau saturé n'est pas vraiment en mesure de s'en réjouir, je ne suis plus que perception avec trois instructions rémanentes : traverser au plus vite, éviter les antennes et survivre. Je file comme une flèche. De l'extérieur, je dois ressembler à une balle erratique rebondissant à une vitesse hallucinante tous les deux mètres à peu près dans des directions imprévisibles qui semblent parfois m'éloigner de mon but. Les petites antennes vertes m'apparaissent aussi lumineuses que des phares ; leur odeur plastique surcharge mes narines au cœur d'une explosion de parfums sucrés. Chaque fois qu'un de mes pieds touche terre et écrase l'herbe verte, la fragrance de la sève répandue explose sous mon crâne.

Images, senteurs et mouvements, chacun de mes muscles agit pour son propre compte.

Trois secondes plus tard, je suis collé le long des murs blancs de la maison. Je quitte la Veille d'un coup et me retrouve désorienté pendant une demi-minute. Dieter en profite pour tirer sur le lien entre nous, en représailles, je suppose. J'ai mal, mais ça s'arrête aussitôt. Sac de Patates a dû intervenir.

La désorientation est une des raisons qui font que j'évite de passer en Veille, en général. Le temps de récupération peut me mettre en danger. Mais il existe deux autres raisons : la première, c'est que, dans ce mode, je ne distingue ni ami ni ennemi et l'instruction « survivre » me pousse à massacrer tout ce qui bouge alentour ; la seconde, c'est que ça tire sur mes réserves et j'ai excessivement faim ensuite. Ce qui peut se révéler également un problème pour mes alliés du moment.

Mais là, je ne risque rien apparemment. C'est étonnant que ce lieu que l'on s'est donné tant de mal à rendre... disons « inconfortable » pour l'intrus soit à ce point désert. Où sont les gardes ? Où sont les habitants ? Que protègent les pièges ? À quoi servent-ils réellement ?

Voyons, ils semblent disposés en cercles concentriques autour de la maison, du palais néo-sudiste plutôt. C'est une évidence : dans une propriété, on cherche à protéger la résidence principale, non ? Et là dans ma tête un petit mot charmant effectue un passage à basse altitude : diversion. La résidence principale n'est peut-être pas celle qu'on croit. Il faut vraiment que je me résigne à me rendre au rendez-vous avec le type qui s'occupe du garage... le mec avec une fille... Sandoval. Ne serait-ce que pour donner des gages de bonne volonté à Sac de Patates.

Dos collé contre le mur, je fais le tour du bâtiment ; la chaux dont on a badigeonné les parois se délite en poussière contre ma chemise. De la chaux ? Pas de la peinture ? Elle n'est pas si fraîche que ça, en plus. Je me faufile sous une large fenêtre dont le balcon surplombe le parvis à la hauteur de mes épaules et glisse un regard à l'intérieur. Très peu de meubles, une propreté impeccable, pas un signe de vie. Cet endroit étincelle comme un hôpital ou une morgue... s'ils étaient vides, d'habitude.

OK, tout le truc est un leurre. La vérité est ailleurs. Je tourne doucement au coin du bâtiment, évitant au dernier moment un massif de géraniums manifestement artificiels ; ce qui a tendance à me mettre la puce à l'oreille :

à aucun prix, je ne m'approcherais de cette chose. Je bondis pour me réceptionner sur le gravier en plein milieu d'une allée proprement marquée de traces de pneus. Ça devrait me conduire au garage ; de plus, si les voitures peuvent passer sans danger, il y a toutes les chances que moi de même. L'inconvénient, c'est que je suis aussi visible qu'une mitre papale sur un chat noir, mais on fera avec.

Il ne se passe rien. Je traverse l'allée comme une fleur, emprunte le tournant à gauche derrière le bâtiment puis me retrouve le nez contre les grandes portes à glissières du garage. Trois d'entre elles sont closes, un grand costaud monte la garde devant la quatrième. Son visage s'éclaire à ma vue, ce qui lui donne un air de courge malade du pire effet. On l'a recruté pour cela sans doute. Un coup d'œil à cette face de carême et le plus volontaire des cambrioleurs se trouve tout soudain des occupations de l'autre côté du pays.

— Je vous attendais, patron, m'annonce Sandoval d'un ton de conspirateur.

On dirait que c'est désormais la phrase de circonstance lorsque je pointe le bout des canines. Le ridicule de la situation me ferait sourire si le silence de mort qui règne dans le coin ne me frappait pas brutalement. Jusqu'ici je n'y avais pas vraiment prêté attention, je me contentais de courir, mais cet instant de pause souligne l'absolue et incompréhensible tranquillité des lieux. Pour autant que mes sens trop développés en témoignent : le seul être vivant de la propriété se tient devant moi. On comprendra que je ne me compte pas dans le lot.

Mais les chiens ? Ces bestioles dont on m'a parlé et que j'ai entendues ? Je ne sens aucune odeur canine dans le coin, c'est très étrange. Mon compagnon remarque mon air perplexe, je lui explique mon désarroi. Alors il désigne un haut-parleur au-dessus de sa tête ainsi qu'un boîtier couvert de boutons numérotés.

— J'ai ordre de l'actionner à intervalles réguliers, dit-il. Ah, et écoutez ça, c'est amusant.

Il appuie sur le bouton numéro 7 et aussitôt au-dessus de nous, un plongeon raté se fait entendre. Seigneur, le type qui a exécuté ce plat-là doit peser au moins deux cents kilos ! Des rires aigus proches du gloussement des dindes se font entendre de même que quelques cris typiquement féminins. Le genre qu'on entend quand la nymphette de service essaie

d'entrer dans l'eau plus haut que la taille, en attirant l'attention de quelqu'un de très riche et très obèse sur sa poitrine avantageuse.

Sandoval me lance un clin d'œil, enclenche le bouton numéro 3 et Mozart se répand un peu partout, version sirupeuse.

— Il n'y a personne dans la grande maison, sauf quand ils reçoivent et c'est de plus en plus rare, dit-il en arrêtant l'enregistrement. En vrai, ils trafiquent des trucs au fond du jardin.

— OK. Tu devrais le dire à tes petits copains, ils sont terrorisés par les chiens.

— Je sais, mais ça vaut mieux qu'ils traînent pas par ici, les gosses...

Sa voix s'est terriblement durcie lorsqu'il dit cela, je lui jette un coup d'œil et lui concède le point d'un hochement de tête.

— Ils sont où, en fait, les propriétaires ? demandé-je.

— Les proprios, les vrais, on ne les a pas vus depuis longtemps. Sont en voyage autour du monde si j'ai bien compris. Mais y a les invités...

— Les invités ?

— Ouais. Ils sont cantonnés dans le chalet de la dame...

Ah, il y a bien un chalet, je ne sais pas pourquoi, cette nouvelle me met en joie. J'adore faire des suppositions mauvaises et qu'elles se trouvent confirmées jusque dans mes pires craintes.

— Un chalet suisse ?

Il me jette un coup d'œil un peu étonné :

— Suisse, je sais pas, patron. Mais bizarre, c'est sûr. En bois, avec des cœurs et des trèfles découpés dans la masse et des torrents de pétunias qui dégoulinent de partout... On dirait une maison pour le ski chez les Yankees.

J'ai du mal à contenir mon hilarité.

— Tu peux m'y conduire ?

Il opine, s'enfonce dans les profondeurs du garage, puis ressort en enfouissant un petit objet à peu près cylindrique dans sa poche de jean. Un couteau, sans doute. Je n'ai pas le cœur de lui dire que vu la taille de la chose, le seul usage pratique qu'il pourrait en faire serait de se curer les dents. Il surprend mon œil sceptique et me sourit gentiment avant d'affirmer :

— C'est sans danger jusqu'à un certain point. J'ai le droit d'approcher à vingt mètres. Mais je suis persuadé que quelque chose les prévient avant, parce qu'ils se pointent toujours très vite.

Il me fait signe de le suivre et de mettre rigoureusement mes pas dans les siens.

— Sont paranos. Toujours fourrés à l'intérieur, les gardes comme le chef. Lui, je l'ai jamais vu sortir que la nuit. Le Cavalier dit que c'est lui qui massacre nos mômes, mais franchement, il a pas la tête de l'emploi...

— Les monstres qui ont la tête de l'emploi ne font pas long feu, dis-je tranquillement et je lui souris de toutes mes canines tandis qu'il détaille nerveusement ma peau trop blanche et mes ongles polis comme des pierres dures.

Il déglutit péniblement, mais comme il m'est sympathique, j'ajoute avec gentillesse :

— T'inquiète, je sais que j'ai la tête de l'emploi, moi. Et pour tout dire, ça m'arrange la plupart du temps...

Il hoche la tête avec componction comme si je venais de lui confier un secret très important. J'ai déjà constaté ça chez les gens qui sont très souvent en contact direct avec leurs divinités : ils ont tendance à considérer avec beaucoup de sérieux chaque mot tombé de lèvres surnaturelles et en même temps, ils sont d'une incroyable familiarité. Détendus, je dirais.

Les monothéistes sont moins relax dans les mêmes situations. Un rien les affole. La preuve même de l'existence de ce à quoi ils croient depuis toujours avec la foi du charbonnier est capable de les faire grimper aux rideaux. J'ai déjà vu un chrétien devant un ange, croyez-moi, ça vaut le déplacement si on aime les scènes de panique.

Quelque part, je préfère les athées, au moins il leur arrive de me surprendre. On ne sait jamais trop comment ils vont réagir. Et ils ont raison en plus. Quand on ne se préoccupe pas des dieux, ceux-ci nous le rendent bien ; la vie est beaucoup plus simple, même si elle n'en est pas moins garce. Ils ont un peu plus le sens des responsabilités aussi, et ça, c'est quelque chose que je respecte. Ils n'ont pas le choix, certes, puisque quand les choses tournent mal, ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux. Mais, du coup, ils ont moins de propension à geindre. Ce que j'apprécie encore plus.

J'ignore, par exemple, comment Dana va gérer son athéisme héréditaire et la confrontation avec toutes les entités plus ou moins divines de l'Alter-Monde. Ça risque d'être un moment passionnant de contorsions mentales.

Je m'égare encore, hein ?

Mon guide me suggère de ralentir le pas. Il chuchote :

— C'est à partir de là que ça devient coton, je suis sûr que le truc qui les avertit n'est pas loin. Mais je sais pas où...

Nous nous arrêtons, j'examine le petit bois sombre de résineux tout autour : des araucarias qui tentent de ressembler à des mélèzes sans doute pour aller avec la chose en teck à balcons ouvragés se profilant derrière. Le « chalet » est presque aussi monstrueux que la maison principale. Tant d'argent et si peu de goût... C'est terrifiant.

Je me penche vers Sandoval et lui demande :

— Il y a des jardiniers qui viennent ici de temps en temps, je suppose ? T'es pas tout seul ?

— Euh... oui bien sûr, dit-il, perplexe. Je suis payé pour nettoyer les carrosseries et dégraisser les carbus moi, pas pour tondre la pelouse...

— D'accord, et quand ils s'occupent de ce coin, tu as remarqué où ils allaient particulièrement ?

Son visage s'éclaire, il a compris. Je lui souris pour l'encourager. Je n'aurais pas dû, le voilà qui se rembrunit un peu. Je ne dois pas avoir l'air aussi pacifique que je l'aurais voulu.

— Ils vont s'occuper des pelouses ici et là et du massif là-bas.

Il désigne une rangée d'hibiscus qui forment une très jolie demi-lune écarlate non loin du chalet. L'ennui, c'est que ce rouge pétant tranche avec une agressivité incroyable sur le violet des pétunias que dégueulent les balcons à demi dissimulés derrière les araucarias.

— Par contre, ajoute-t-il, je ne m'approcherais pas de ces rosiers, patron, si j'étais vous.

Il me montre une rangée de Gloire de Dijon triomphants plantés en quinconce tout le long de l'allée. Il est vrai que le jaune moutarde des roses en question m'évoque plus le gaz du même nom que des pétales de fleurs et entre les pieds, je distingue brièvement une des délicieuses petites pousses vertes que j'ai appris à connaître. C'est stupide comme distribution des

rôles, les épines devraient suffire pour dissuader n'importe qui d'aller se promener par là.

Je hausse les épaules et renvoie mon compagnon :

— Bien, je vais me débrouiller tout seul maintenant.

— Je crois pas, dit-il sereinement. Sakpata a été très clair sur ce qui se passerait si vous y alliez seul.

— Il pense que je vais essayer de le doubler ?

Sandoval éclate de rire :

— Oh non ! Il a dit que je dois vous sauver la vie à un moment donné...

Je m'efforce de camoufler l'expression de scepticisme complet qui tente de prendre les commandes de mes muscles faciaux. Mais c'est inutile car mon compagnon ajoute :

— Oui, Sakpata m'a dit aussi que vous penseriez ça. C'est juste que vous ne me connaissez pas, patron.

Sans prévenir, Sandoval plie les genoux, se laisse tomber à terre et, prenant appui d'une main sur le gravier, il me balance une ruade foudroyante dans les tibias. Je me retrouve le nez dans les cailloux tandis que d'un saut périlleux fluide, il passe au-dessus de moi pour atterrir, un pied contre mon oreille, l'autre pointé sur mon crâne. S'il avait porté le coup, ma cervelle serait en train de chercher à se recomposer entre deux éclats de silex. Une rondade lui permet d'esquiver ma contre-attaque tout en le mettant hors de portée en moins d'une seconde. Je me relève posément et lui jette un coup d'œil acerbe.

— Capoeira, dis-je en essayant de me persuader que je l'aurais eu sur la longueur.

Il acquiesce silencieusement sans quitter sa garde.

— D'accord, petit. Tu m'accompagnes, mais ne viens pas pleurer après.

— Oh, ça ne risque pas ! rit-il à nouveau en se détendant aussitôt.

— Ah, pourquoi ? Sakpata a dit que nous gagnerions ?

— Il l'a dit, oui... confirme-t-il toujours souriant, et aussi que je ne reviendrai pas.

Non. Je ne lui poserai pas la question. Je ne veux pas savoir pourquoi il y va dans ce cas. J'espère seulement que c'est parce qu'il pense s'en sortir

quand même, et que son dieu s'est fourré le doigt dans l'œil sur ce coup-là. Je ne peux pas m'empêcher de lui jeter un autre regard, à la dérobée cette fois. Ah, ben non. Si j'en crois cet éclat métallique dans la pupille, juste à l'orée des joyeuses rides d'expression, il est sûr des prédictions de Sac de Patates à cent pour cent. Bordel, je déteste travailler avec des fanatiques, religieux ou autres.

— Vous méprenez pas, dit-il comme en écho à ma dernière pensée. Je sais ce que je fais, j'ai mes raisons...

Je secoue la tête sans me compromettre. L'ennui, disait ma mère jadis, c'est que tout le monde a ses raisons. Ça peut être la pire comme la meilleure des choses. Je coupe court à tout ça d'un geste vague qui peut vouloir aussi bien dire « laissons tomber » que « on y va ».

Sandoval hoche la tête à son tour et c'est tout aussi ambigu, mais il m'emboîte le pas sans rien ajouter. Parvenu à la pointe de la demi-lune d'hibiscus, je la franchis d'un bond. Sandoval évalue la distance d'un œil connaisseur, recule de deux pas, prend son élan... et se pose une seconde plus tard dans l'herbe à mes côtés. Impressionnant. Le saut périlleux complètement inutile juste à la cime des arbustes, surtout. Je suppose que Sandoval entend me démontrer qu'il ne sera pas un poids mort. Je n'en doutais pas, j'ai encore la sensation rémanente de sa chaussure cirée à l'arrière de mon oreille. Ils ne sont pas si nombreux les mortels capables de cet exploit.

N'empêche, j'ai échangé Dana contre ce type. Je suis maudit.

Sandoval me montre une allée, une trace d'allée plutôt, dans la pelouse. On passe par ici assez souvent, semble-t-il. J'acquiesce et nous suivons la ligne de gazon foulé avec mille précautions. Elle circule autour de la maison avant de se perdre dans un espace incongru rempli d'herbes folles. Je secoue négativement la tête. Pas par là. La maison se dresse entre nous et les réverbères, on y voit fort peu. Même moi, je serais incapable de distinguer où je pose les pieds. Je désigne les balcons d'un air interrogateur. Sandoval se penche un peu, étudie la question, son regard accroche une branche maîtresse d'araucaria. Il approuve d'un mouvement sec du menton.

Élan. Je me rétablis de l'autre côté de la rambarde, juste à temps pour réceptionner Sandoval. La branche sur laquelle il pensait s'agripper et s'enrouler avant d'effectuer un deuxième saut, pieds en avant, lui a manqué au dernier moment, elle a trop plié. Conséquence directe : il a failli louper

le balcon de quelques centimètres. Mais je le saisis à la cheville et le remonte auprès de moi. Il me remercie d'un battement de cils tandis que nous nous collons tous les deux aux bardeaux de part et d'autre de la porte-fenêtre. Je glisse un coup d'œil discret à travers la vitre, personne dans ce qui semble être une chambre. Je rejoins Sandoval et lui murmure :

— Entre et invite-moi.

— Pardon ?

— Je ne peux pas pénétrer dans cette maison sans qu'un mortel me permette d'y entrer.

Comme toutes les histoires à propos des vampires, celle-ci est à moitié vraie : une dose de réel, une dose de délire – et je m'aperçois que cette recette est également celle de la majorité des histoires du monde, mais passons.

Dans ce cas précis, on parle souvent de Magie Élémentaire, de protection par le Foyer Primordial par exemple. Des clous. C'est beaucoup moins romantique que ça. On rentre enfin chez soi après une dure journée, on claque la porte et on commence à se détendre. Et on laisse à l'extérieur une grande partie de ce qui nous a agressés ce jour-là, tout simplement. Au fil des ans, l'énergie négative abandonnée dehors forme une espèce de cocon protecteur qui se dirige sans qu'on en ait conscience contre tous les intrus susceptibles de troubler notre paix à l'intérieur. Il suffit d'interroger ses sensations quand on se rend chez soi, chez un ami ou un parfait étranger : la façon de gérer le stress au moment de passer le seuil démontre mieux mon propos que tous les arcanes magiques du monde.

La plupart des créatures surnaturelles sont bien plus sensibles à ces énergies négatives que les mortels, un foyer bien protégé sera très difficile à infiltrer si tout s'oppose à l'intrusion. C'est pourquoi j'ai besoin de l'aide de Sandoval même si normalement, ça ne devrait pas fonctionner. Il n'est pas le propriétaire de cette baraque mais je compte sur un détail de procédure : les gens qui l'habitent en ce moment ne sont pas les maîtres de maison non plus. Si Sandoval m'invite, je ne serai peut-être pas obligé d'abandonner les deux tiers de mes capacités à l'entrée. Le brave garçon n'insiste pas pour obtenir des explications, il se contente de se couler en douceur dans la pièce en poussant la baie vitrée qui heureusement n'est pas fermée. Puis il se tourne vers moi :

— Entrez, patron, je vous prie, murmure-t-il.

J’obtempère. Holà ! D’après ce que je ressens en passant le rebord de la porte-fenêtre, ce n’était carrément pas inutile, l’invitation. Seigneur non ! Mais c’est pour la raison inverse de celle que j’exposais plus tôt : ici l’énergie négative est à *l’intérieur*. Il doit se passer des choses atroces entre ces murs, c’est un véritable piège à fantômes... Je m’explique : parfois les maisons ne sont pas des foyers, ce sont des antifoyers.

Au fond de mon cerveau, Dieter hurle. Il se débat, tente de se protéger en vain contre l’assaut de la maison. Je suffoque tandis qu’il tire de toutes ses forces sur le fil mental nous unissant et se tortille comme un poisson au bout d’un hameçon. Puis le hurlement et la douleur s’arrêtent brusquement. La magie mauvaise a sectionné le lien entre nous. Ou Dieter lui-même, échaudé par tant de souffrance. Quoi qu’il en soit, ça m’arrange et je respire bruyamment, infiniment soulagé. Tant que je resterai ici, je serai libre de cette sangsue vissée dans mon cerveau. En prime, je vais surfer au top de mes capacités, comme cela m’arrive rarement ; car mon corps va puiser à la source, intarissable en apparence, qui jaillit ici comme le sang d’une carotide tranchée. Et non l’image n’est pas trop forte, au contraire, elle est voulue. Et d’ailleurs, c’est un putain de piège, ça aussi.

En gros, personne n’habite réellement le chalet, mais ils ont été nombreux à crever, bien trop nombreux, et bien trop douloureusement. Résultat : l’énergie est si concentrée que j’ai l’impression de nager dans une soupe de sang quasi coagulé. J’en suis ivre. C’est même là que réside le piège, je ne suis pas du tout sûr de réussir à sortir d’ici. Ni même de le *vouloir*. L’invitation de Sandoval me protège à peine du delirium tremens ou de son petit cousin, sans parler de l’addiction : je prends un pied incroyable. Ma verge ne sait plus comment gérer les orgasmes successifs qui flashent mon cerveau autant qu’ils mouillent mon pantalon. Je glisse à terre en haletant, le corps agité de soubresauts, en bénissant le seigneur que Dana ne soit pas avec nous et dorme en paix dans son buisson d’épines. Sinon nous serions déjà en train de nous violer réciproquement.

La tête de Sandoval devant le spectacle de mon exaltation – on va dire ça – vaut son pesant de cacahuètes. Il tend la main vers moi par réflexe, j’ai juste assez de force pour lui montrer les dents. Il comprend le message et recule. S’il se rapproche encore, je ne suis pas sûr de ne pas le violer, lui. Alors il se contente de rester là, bouche ouverte, tandis que j’essaie

vainement de canaliser les assauts du plaisir à défaut de pouvoir les arrêter. Je me raconte pendant quelques interminables secondes que c'est comme une grosse chatouille, que je PEUX l'ignorer, ou dériver mon esprit vers quelque chose de désagréable garanti non bandant, exactement comme on essaie de ralentir son orgasme pour attendre un partenaire moins avancé sur la voie du septième ciel, mais ça ne fonctionne pas du tout. Je gémis encore. Sandoval cette fois ignore mon avertissement et tente de me retourner sur le dos.

Il se recule avant que je parvienne à planter mes canines dans son poignet, puis renonce. Il m'abandonne sans un mot pour disparaître de mon champ de vision une petite minute. J'entends quelque chose s'ouvrir et se refermer avec un chuintement et des tintements argentins, un bruit de pas dans ma direction. Sandoval me retourne comme une crêpe, m'assène un formidable coup de pied dans les couilles qu'il assortit pour faire bonne mesure du contenu d'un verre à cocktail empli à ras bords d'eau gelée et de glaçons. Mon falzar est trempé. Un iceberg se balade non loin de mon scrotum. Roulé en boule, les mains crispées sur mon bas-ventre, j'aspire l'air à grandes goulées en essayant de survivre à une onde de choc foudroyante qui se faufile de sous mes doigts jusqu'aux coins les plus reculés de mon cerveau reptilien. Un embryon de colère assassine s'efforce de percer la mer de souffrance dans laquelle je nage – mal – surtout qu'un filet de plaisir s'y insinue à nouveau : je vais replonger... Youpi.

Sandoval, qui décidément n'a peur de rien, me déplie presque de force. Dès que ses doigts effleurent mon épaule, le filet jouissif se tarit instantanément, me laissant tout seul avec la douleur résiduelle et le froid. J'ai comme un hoquet. Il retire sa main avec précipitation. Mais je grogne :

— Repose ta pogne sur mon dos, s'il te plaît.

Je me fais cérémonieux dans certains cas. Surtout quand je ne veux pas que les gens paniquent. Il obtempère. Je perçois la chaleur de sa peau à travers le tissu de ma chemise anthracite. Tandis que la souffrance reflue, je constate que les assauts orgastiques ont cessé.

— Retire-la, maintenant ?

Et hop ça recommence : frisson délicieux au creux de mes reins, montée en puissance subreptice, c'est bon, j'ai compris. Stoppons tout ça avant d'être submergé à nouveau. Torsion des reins, je roule sur le côté pour saisir

le poignet de Sandoval. Les frissons cessent à nouveau. D'accord. Sandoval essaie de se dégager tout en dissimulant la peur qui l'envahit.

— Ne t'énerve pas, lui dis-je. Il faut que nous soyons en contact physique sinon je vais encore me rouler par terre. Je crains que cela nuise à la mission...

— Qu'est-ce qui se passe ? Une magie ? chuchote-t-il.

— Pas exactement mais tout comme, rétorqué-je sur le même ton. Cependant, tu es mon hôte. Tu m'as invité. Les lois de l'hospitalité qui sont une autre espèce de magie, si tu veux, font que je bénéficie de ta protection en la matière. Ton insensibilité à ce truc m'est accordée tant que tu le désires... Je suis clair, là ?

Sandoval esquisse une moue circonspecte, je n'ai pas été assez clair apparemment mais je vois bien qu'il ne tient pas plus que ça à me contrarier. Je le comprends ; moi non plus, je ne chercherais pas de noises à un type à qui je viendrais de broyer puis congeler les bijoux de famille. Et que j'aurais laissé se relever ensuite. Je le rassure d'une tape brève sur l'épaule – très brève, dès que j'ai ôté ma main de son dos, mes reins se sont remis à bouillir instantanément – tandis qu'il murmure :

— Quoi qu'il arrive, je ne dois pas perdre le contact avec vous, c'est ça ? Jusqu'à quel point ?

Bonne question, petit. J'avise un dressing dans l'angle de la pièce et lui intime de me suivre par là. Si je ne m'abuse... Oui. Les placards sont vides, personne n'a utilisé cette chambre depuis longtemps si j'en juge par la couche de poussière sur les étagères de bois italien. Pourtant l'endroit n'échappe pas à cette règle immuable depuis que les hommes des cavernes ont jugé utile de se coller des habits sur le dos : quelqu'un a oublié quelque chose. La plupart du temps, il s'agit d'une paire de collants et d'un slip, si le visiteur était du genre féminin. Lorsque c'est un mâle, on a droit à une chaussette orpheline et une cravate élimée. Je m'empare de la cravate traditionnelle, une horreur rouge bordeaux semée de pois jaunes – franchement si j'étais un ver à soie, j'irais me plaindre au Créateur pour moins que ça.

— On va vérifier.

Je m'adosse à Sandoval pour garder les mains libres tout en maintenant le contact et je noue les deux extrémités de la chose rouge autour de nos

poignets respectifs. Je me recule brièvement. Chaleur. Vertige. OK. Ça ne fonctionne pas. Merde. Ça va nous handicaper salement si on est obligé de descendre se faire les gardes en bas, main dans la main comme deux jeunes mariés. Pourquoi est-ce que ça ne marche pas, bordel ?

Parce qu'il n'y a aucune raison que ça marche ? Ça foire parce que... parce que la cravate *n'est pas* à Sandoval. Voilà pourquoi. La procédure, il n'y a que ça de vrai. Respectons-la avant qu'elle nous fasse un croche-patte dans l'escalier. Je m'incline devant Sandoval, la cravate en travers de l'avant-bras comme si je lui présentais une étole sacerdotale :

— Accepte ce modeste témoignage de mon admiration inconditionnelle, mon cher...

Je me retiens juste à temps de dire « mon chéri ». Je pense que ça n'aurait pas arrangé l'air perplexe de mon compagnon devant l'horreur soyeuse ; moi aussi j'aurais hésité à accepter une chose pareille.

— La réplique d'usage est « c'est trop, je ne peux pas accepter », l'informé-je. Mais tu vas le faire quand même, parce que sinon on n'est pas sortis de cette pièce.

Ça doit être ma générosité qui le laisse sans voix tandis qu'il s'empare de la cravate avec réticence. Je la récupère aussitôt, ignorant son expression de plus en plus inquiète

— Vous vous sentez bien, patron ?

Le ton est nettement dubitatif.

— Non. Oui. Enfin, on va voir.

Je suis un chaud partisan de la vérité comme ciment des relations humaines autant que non humaines. Encore un machin qui simplifie les choses, la vérité. On aura remarqué à quel point j'aime les choses simples ? Le monde me contrarie souvent sur ce point et je le regrette.

Je m'adosse à nouveau contre Sandoval. Et cette fois, parce que je crois avoir saisi le truc, je ne relie pas nos deux poignets, mais nos ceintures. Ça nous laisse environ cinquante centimètres d'écart possible entre nous. Ce qui est toujours mieux que rien. Je lâche tout. Merci, Lucifer, ça fonctionne cette fois. Il fallait seulement s'arranger pour que Sandoval soit le propriétaire pour ainsi dire moral de la cravate.

J'ai désormais l'esprit suffisamment libre pour détailler le décor autour de nous, et je le regrette vraiment. Jamais le mot « décor » n'a été si peu

approprié à une situation. Cette chambre tendue de satin rose thé n'aurait pas déparé dans la pire version filmée des *soap opera* radiophoniques qui font le délice des mémères du pays. Parfois, j'estime que la toute nouvelle définition du crime contre l'humanité gagnerait à être étendue. Surtout dans la section tissus d'ameublement. Les fleurs qui ornent les taies d'oreiller sont de véritables monstruosités. Je suis persuadé que leurs homologues naturels sont carnivores. Sortons d'ici.

Vite.

J'avance d'un pas en direction de la porte. Pas plus, parce que Sandoval n'a pas bougé, lui. Je me tourne vers lui, interrogateur. Il a encore les mâchoires pendantes de stupéfaction. Je les lui referme d'un doigt sec.

— Ferme la bouche, les doryphores vont entrer, dis-je finement en désignant le rez-de-chaussée d'un geste.

Il cille et hoche la tête.

Le palier qui donne sur cinq autres portes silencieuses est désert. Il ouvre également sur un escalier de bois presque rouge, du cèdre sans doute, qui plonge de façon assez raide dans les entrailles de la maison. Des voix calmes s'élèvent jusqu'à nous, un mélange d'allemand et de brésilien. Je montre le trou à Sandoval qui me répond par quatre doigts dressés puis six. J'acquiesce. Ils sont au moins six gardes là-dessous. Il m'adresse une mimique interrogative à laquelle je réponds d'un hochement de tête. Oui, on va la jouer subtile.

Un, deux, trois. Nous avons pris notre élan ensemble cette fois et c'est totalement synchrones que nous atterrissons, trois mètres plus bas, sur nos quatre pieds. Je n'ai pas le temps de savourer le silence soudain dans le salon, ni l'air ahuri des hommes qui nous entourent. Je surveille les muscles de Sandoval, la tension à travers sa chemise est presque lisible. Synchronicité. Ce sera le maître mot des minutes à venir : ne pas quitter Sandoval de l'œil, lui coller le train comme une arapède son rocher, et faire trembler le monde devant notre numéro de siamois.

Lorsqu'il entame sa rondade victorieuse, je n'ai pas un quart de seconde de retard. Un type gît déjà à terre, la joue collée dans les débris de son verre à cognac. Deux hommes se reprennent et se jettent sur nous des deux côtés. Nous nous laissons tomber, presque nuque contre nuque, en appui sur une main. D'une détente foudroyante, Sandoval brise le tibia droit de son

adversaire comme un fétu de paille, j’entends craquer le genou du mien, j’ai visé un peu haut. Les trois autres types ne prennent pas le temps de se consulter du regard, ils foncent en hurlant des imprécations. Une fois arrivés au contact, j’en étends deux en les agrippant à la trachée, doigts crochés dans la gorge, avant de faire trinquer leurs têtes rasées de frais. Ils s’écroulent sur le corps inerte de l’homme au nez enfoncé dans la boîte crânienne par un coup de boule sec et précis de Sandoval.

Les cris ne semblent pas avoir alerté grand monde. C’est sans doute pour cela que mon compagnon prend le temps d’égorger les deux premiers blessés, pourtant incapables de se relever et qui se contentaient de gémir le plus silencieusement possible dans leur coin. Je ne fais aucune remarque sur ce comportement peu fair-play : « On achève bien les blessés » est aussi mon credo, surtout quand je suis très en colère, et il semble que Sandoval a dépassé ce stade depuis un moment déjà.

Il me consulte du regard et j’opine, impassible. Il nous reste à dénicher la porte de la cave et puisqu’elle ne se trouve pas sous l’escalier, elle est sans doute dans la cuisine. Nos adversaires doivent exercer l’essentiel de leurs activités répréhensibles à l’abri de la lumière. En tout cas, c’est que je ferais à leur place. Oui, je sais, je ne suis pas un modèle à suivre.

Nous nous ébranlons de concert vers les deux battants western sur notre gauche. Une poutre droite massive et dorée soutient le plafond et se dresse au milieu du salon sur notre route et là c’est le drame : instinctivement, nous nous écartons l’un de l’autre pour la dépasser chacun d’un côté. Évidemment, la poutre nous retient via la cravate. Le choc est assez rude, un des nœuds se défait. Je n’ai même pas le temps d’aspirer une goulée d’air avant de m’écrouler à nouveau terrassé par une formidable montée de chaleur partie de mon bas-ventre pour éclater en feu d’artifice derrière mes paupières. Satan, que c’est bon ! Je pourrais rester vautré là trois mille ans.

J’entends à peine le juron concentré de Sandoval avant qu’il ne rétablisse la situation. Les lampions du bal s’éteignent au contact de ses doigts qui renouent notre cordon ombilical. Je me relève tremblant avec l’impression d’avoir été giflé par un aiglon polaire.

— C’était très con, ça, patron.

Promis, je ne le ferai plus.

Mais il faudra me surveiller parce que la tentation est terrible.

Il me tapote maladroitement l'épaule, je ne me dégage pas. Nous franchissons le seuil de la cuisine en bénissant les architectes qui ont conçu les portes si larges. La cave s'ouvre environ deux mètres sur la gauche du plan de travail et de l'armoire à bouteilles. Je jette un coup d'œil en passant : Graves, Bourgogne, Pinot noir, on ne s'emmerde pas ici.

Une nouvelle porte. Nous nous plantons devant le vantail blindé : il y a une serrure à combinaison et la porte est épaisse d'au moins vingt centimètres d'acier. Merde, dire qu'on vient de trucider tous ceux qui auraient pu nous en apprendre le chiffre. Sandoval ne se démonte pas, il retourne au salon aussi sec, indifférent au fait qu'il me traîne dans son dos tel un caniche derrière une respectable rombière. Il arbore un air concentré qui ne lui va pas du tout, aussi je ne l'interromps pas pour protester contre ce manque de respect involontaire. Je ne voudrais surtout pas qu'il perde l'idée qui vient apparemment de lui venir. Je n'en ai pas de rechange et je ne me vois pas essayer de démonter le rempart ultramoderne à coups d'épaule. Même moi, j'ai mes limites : très exactement celles où mes os se fractureront sous le choc.

Le garde allongé dans les débris de verre et les éclaboussures de cognac n'a pas frémi depuis l'instant où nous l'avons croisé et dézingué. Il est aussi mort qu'on peut l'être si j'en juge par l'angle de son cou. Un peu de sang a coulé le long de son menton. Sandoval se tourne vers moi :

— Sakpata a dit que vous feriez parler les morts.

Je le fixe droit dans les yeux, très en colère d'un coup :

— Il n'a rien dit d'autre dont je devrais être tenu au courant ?

— Non, tout le reste ne vous concerne pas, déclare mon compagnon impavide.

Il ne donne même pas l'impression d'avoir noté mon agacement soudain.

Je siffle entre mes dents, faisant tout mon possible pour prendre l'expression la plus vipérine possible, la moins humaine en tout cas. Cette fois, Sandoval accuse le coup. Il sourcille. À sa décharge, il ne recule pas. Cela dit, il en est bien empêché, le malheureux.

OK. On va donc la jouer nécromant, mais ce n'est pas de gaieté de cœur, le goût de la mort me révulse, c'est pour cela que l'idée ne m'est pas venue. Inutile de me signaler que c'est paradoxal, je suis au courant. On en reparlera quand le monde entier sera capable de s'enfiler sans moufter les

choux de Bruxelles vapeur ou les épinards en branches de sa mère. Je pose un doigt réticent sur le coin de la bouche du cadavre et gratouille un peu la pellicule rouge qui commence à coaguler. Je goûte.

Putain, c'est dégueulasse ! Ma langue rétrécit jusque dans mes chaussettes et un tunnel glacé s'ouvre à coups de hache au milieu de mon cerveau sur un air de scies sauteuses jouant contre un tableau noir. Le type est planté au milieu et il me regarde avec cette expression perplexe des morts par surprise. Ce doit être la raison pour laquelle il me donne le code bien poliment avant de partir se perdre dans l'obscurité, arborant un sourire béat. Il paraît que les défunts voient une espèce de grande lueur blanche tout au bout ; en ce qui me concerne, ça a toujours été une nuit dense et froide.

Le tunnel se referme si brutalement que je vacille, Sandoval me retient par la manche. J'acquiesce à sa question informulée et nous retournons à la cuisine tandis qu'une migraine insinuante tente une percée aux alentours de mon cortex préfrontal. Je lui colle une grande claque et l'envoie se recoucher sans dîner, « non chérie, pas ce soir, j'ai un orgasme ». Je fais tourner les chiffres : 20041889. Comme c'est original. J'aurais pu me passer de titiller la Grande Faucheuse si j'avais réfléchi trois secondes. Mais bon, la menace orgasmique qui pèse sur moi a tendance à nuire à mes capacités intellectuelles.

— C'est quoi, ce chiffre, patron ? demande Sandoval.

— La date de naissance d'un grand métaphysicien, grincé-je.

Au contraire de la porte qui s'ouvre silencieusement sur un escalier éclairé *a giorno*. J'aurais préféré un truc plus tendance avec toiles d'araignées par exemple, mais je sais bien que mes adversaires ont une vision plus hygiéniste que moi du « let's be medieval ». Leurs armures de chevaliers teutoniques doivent fleurir bon le blanc d'Espagne et ils changent de caleçons tous les jours. Ça aurait été drôle de les voir chevaucher avec Klingsor.

Sandoval me jette un regard perplexe, mon ton sec l'a inquiété ; il est encore en train de se demander ce que j'ai bien pu vouloir dire. Je lui tapote l'épaule. Il se rassérène et m'emboîte le pas.

Nous descendons les marches luisantes de propreté dans un silence de mort en nous râpant les épaules aux murs. La cravate nous oblige à marcher

de front, ce qui dans l'étroitesse de la cage présente un gros inconvénient. J'espère que cela va s'élargir plus bas parce que sinon, nous « maléficerons » d'un handicap certain. Surtout mon coéquipier, dont l'art nécessite tout de même pas mal d'espace.

Je suis très vite rassuré : si le premier niveau est désert – il s'agit seulement d'une salle de réunion – il présente les dimensions d'une gare souterraine. Un autre escalier s'ouvre à l'opposé de celui dont nous venons de débouler. Nous l'empruntons sans enthousiasme pour tomber sur une enfilade de portes closes dans un couloir aussi blanc qu'une station de ski des Apennins et aussi large qu'une de leurs pistes vertes. Ça pue l'hôpital et la graisse d'armes. Pour ce dernier point, la horde de types en faction devant chaque porte doit y être pour quelque chose. Ils sont une vingtaine, d'ailleurs, ils braquent leurs MP44 sur nous. Ces fusils d'assaut allemands ne valent pas leurs petits-fils russes m'a-t-on dit – il paraît que les tout récents AK-47 sont des merveilles dans leur genre spécial – mais les ancêtres feront largement l'affaire pour nous créer des ennuis.

Je me livre à un rapide calcul mental tandis que toutes les bouches étrangères commencent à béer sur des hurlements en devenir. Voyons, un chargeur de trente balles, une cadence de cinq cents coups minute... (Ce type de comptes m'a toujours fait marrer : comment tirer cinq cents coups en une minute avec un chargeur de trente balles, mhm, qu'on me le dise ? À moins que certains tireurs extrêmement doués parviennent à échanger leurs chargeurs à la vitesse de la lumière ? Les ingénieurs sont des gens formidables. J'ai bien connu Leonardo au Vatican et... peut-être que je n'y connais rien après tout.)

Tout seul, je serais passé comme une fleur en surfant sur leurs intestins, sauf que tout seul je serais encore en train de me pâmer dans la jolie chambre rose thé du premier étage. Je ne peux pas passer en Veille ; j'aurais toutes les chances de tuer ces types, mais aussi Sandoval, et je n'y tiens pas. Et puis en Veille, je ne suis pas sûr de pouvoir continuer à préserver notre cordon ombilical. Je ne veux même pas imaginer ce que donnerait le sortilège de la maison couplé à cet état de conscience surmultiplié... Je suppose qu'on n'explose pas sous l'effet d'un orgasme, même si celui-ci atteint une amplitude enviable y compris chez les super novae, mais je n'ai aucun désir de tenter le sort.

Il va pourtant falloir trouver une solution assez rapidement car les doigts se crispent sur les détentes, d'ici une seconde nous serons plus farcis de plomb qu'un vol de palombes dans le sud-ouest de la France. D'accord. Quelqu'un a une idée ? Parce que tout ce que je trouve moi c'est...

Je pousse un sifflement semblable à l'envol d'un millier de chauves-souris. Ça en gêne trois qui esquissent un geste vers leurs oreilles tout en continuant à resserrer leur index sur le pontet. Au temps pour la tradition du cri qui tue. Et je fonce, une main crispée sur le poignet de Sandoval qui grimace. Montjoie-Saint-Denis ! *Ad maiorem dei gloriam* !

Et cetera.

Je saute sur le premier garde, le plus proche, il mesure environ un mètre quatre-vingt-quinze pour quasiment autant de kilos. Il fera un bouclier acceptable. Euh... Tout juste. Je viens de me prendre six balles dans le ventre. Le suivant m'alpague tandis que je me plie en deux. Il parvient à me trancher la gorge avant que je ne saute à la sienne. Il s'effondre à mes pieds, vidé comme un verre de *batida* à l'heure de l'apéro. Le sang, le sien et le mien, trempe ma poitrine. Ma belle chemise est fichue. Dire qu'il ne me rassasie même pas.

Sandoval traîne dans mon dos mais il ne touche plus terre. Le troisième garde prend le temps de placer un nouveau chargeur. Il réussira l'exploit de l'emboîter au trois quarts avant de s'effondrer, percuté par les pieds tournoyants de mon camarade. Le choc de la chaussure de chantier contre le crâne s'achève dans un bruit mou en même temps que la vie de notre adversaire. Le sang pisse un peu partout à présent. Ça sent très bon tout à coup. J'ai faim.

Tandis que je m'enquille le quatrième mec, Sandoval sous mon bras, c'est plus pratique, les autres semblent avoir compris – un peu tard mais tout arrive – que, s'ils ne font pas quelque chose très vite, je vais me les farcir un par un sans plus de dégâts apparents que de nouveaux trous sanguinolents et noirâtres sur mon poitrail. Ils se consultent du regard. Ça prend une seconde pendant laquelle le cinquième cadavre leur roule dans les pieds, exsangue, avec une expression béate sur son visage d'une pâleur de marbre. J'ai été gentil. Mais ils ne le voient pas comme ça et perdent encore une seconde à contempler leur camarade avec horreur. Je crois que ce qui les terrifie le plus justement, c'est cet air d'extase peint sur cette face vide.

Alors ils se regroupent et me foncent dessus tous ensemble le fusil en avant. La pire des stratégies dans un couloir. Moi, à leur place, j'aurais ouvert les portes et me serais planqué derrière pour mieux me tirer dessus, mais bon, passons. Tout le monde ne peut pas avoir lu César et Sun Tzu. Sans compter que je ne sais pas ce qu'il y a derrière ces fichues portes.

Tout de même, deux soldats semblent un peu moins crétins que les autres : le premier file par un autre escalier à l'opposé de celui par lequel nous sommes arrivés, ouvrant une porte un peu différente et la refermant sur lui aussi sec. Il envisage peut-être de prévenir un responsable au cas où personne ne se soit avisé qu'ils sont attaqués. Ne rions pas : la fuite est une excellente stratégie quand on peut s'y résoudre.

Le deuxième s'étant laissé distancer par son camarade se retrouve devant une porte close. Il se laisse tomber à terre. Les mains sur la tête. La lâcheté aussi peut s'avérer une excellente assurance-vie.

Je laisse Sandoval reprendre contact avec le sol, il comprend tout de suite et reste à l'abri derrière mon dos. Je fonce dans le tas, saisissant deux hommes par la gorge pour les balancer la trachée en miettes dans les pattes de leurs copains. Dans mon dos, je sens des déplacements d'air violents. Tout en s'appuyant sur mon épaule droite ou sur la gauche alternativement, Sandoval balance des coups du tranchant du pied aussi mortels que mes griffes sur tout ce qui passe à sa portée. Les autres poursuivent leur tentative de me transformer en petit soldat plombé. Ce n'est pas très efficace. J'entends régulièrement une balle déformée glisser hors de ma chair pour retomber bête et inutile sur le sol avec un petit bruit moqueur. Je balaie la dizaine de gardes restante sans trop de difficulté et mon protégé n'a même pas reçu une égratignure.

Nous faisons une petite pause silencieuse, Sandoval et moi. Surtout Sandoval qui semble rencontrer des difficultés passagères avec son estomac. Même la colère la plus noire, le désir de vengeance le plus puissant, ne protège pas des nausées lorsqu'on nage dans une mare de boyaux déchirés suffisamment conséquente. L'odeur de sang et de défécations qui accompagne toujours la mort envahit le couloir. Plié en deux, mon compagnon halète, puis déglutit péniblement :

— Ça va aller, dit-il d'une voix étranglée.

Je ne le crois pas, pourtant je lui souris. D'accord, j'ai dit un peu plus haut que la vérité était encore ce que je préférais, mais certains cas bien

précis – l’agonie, par exemple, assortie d’une phrase du genre « Je pète le feu ! » – autorisent à soutenir ses amis dans le mensonge. Ça leur permet d’y croire eux-mêmes. Sandoval n’agonise pas, là, mais s’il se retrouve à vomir ses tripes pendant qu’on nous arrose comme à Stalingrad, je crains que la question ne se pose que trop vite en ces termes.

Il se redresse, son pâle sourire qui tente avec courage de répondre au mien. Je lui tapote l’épaule en faisant signe d’avancer. Il m’emboîte le pas jusqu’au survivant, toujours prostré les mains sur la tête. J’hésite, pas Sandoval qui lui écrabouille la nuque d’un coup de talon sec. J’entends la colonne vertébrale craquer comme une branche morte. Ce garçon est bourré de contradictions. Mais il les assume très bien, dirait-on.

La porte la plus proche, pas celle que le gus a empruntée pour nous fausser compagnie, m’attire inexplicablement. Je suis curieux, je l’avoue, de voir ce qui a découragé nos adversaires de se protéger derrière. Nous nous collons contre le mur côté poignée et je l’ouvre d’un coup sec en vitesse vampire. Rien ne nous saute à la gorge, aucune balle ne siffle à nos oreilles. Seulement un gémissement, très faible. On entre.

Oh merde.

Cette fois, Sandoval se met à vomir à longs jets. Je tente de sauver mes chaussures avec une conviction mesurée.

Ça doit être cette odeur de chair cramée qui l’achève.

Pauvres gosses, me dis-je, terriblement conscient de l’inanité de ma compassion face à la torture endurée.

Ils sont deux là-dedans. Visiblement enlevés aux favelas toutes proches. Leur minceur malade, leurs beaux visages bruns et fins et surtout ces grands yeux noirs ouverts et liquides qui semblent ne rien voir, tout clame leur origine. Ils gisent ligotés sur de minables lits de camp sans draps à la toile usée et maculée de larges taches sombres. L’odeur du sang séché est presque aussi prégnante que celui des épidermes brûlés. Minute ! Il y a quelque chose... c’est quoi ces chaînes ? Pourquoi dévorent-elles leurs chairs comme si elles étaient plongées dans l’acide ?

— Sang des dieux ! jure Sandoval qui est parvenu à respirer entre deux régurgitations douloureuses.

Je le force à s’approcher en même temps que moi et considère les victimes.

— Tu ne crois pas si bien dire, mon cher.

Je soulève les gencives du même le plus proche. Les deux crocs très minces jaillissent automatiquement sous la pression de mon doigt. Ils sont rongés comme par un acide. Première fois que je vois des caries sur les dents de l'un d'entre nous. Puis j'examine les perfusions dont ils sont bardés. Je retire en douceur une aiguille perforant la saignée d'un coude et presse sur le tube. Une goutte brillante s'écoule de la cannelure d'acier. Je la recueille du bout de la langue, je connais ce goût atroce. OK, de la pervitine. D'où les dents. La métamphétamine provoque un bruxisme sévère, c'est un de ses effets les plus connus, avec une insomnie de tous les diables. C'est avec ce truc que les nazis ont mené la campagne des Balkans. Onze jours sans dormir, ils devaient être beaux les vert-de-gris !

Donc après avoir imposé l'Offrande Obscure à ces gamins, on les a empêchés de se transformer tout à fait en les privant du Sommeil.

C'est abominable mais c'est loin d'être idiot.

Les gosses sont presque des vampires. On leur a donné juste assez de sang pour ça. Quelques gouttes selon moi. L'Offrande Obscure, pour être réussie, implique l'échange d'un bon litre de sang entre le novice et son maître. Ils ont les crocs, la faim insatiable, la sensibilité à l'argent – témoin la voracité des chaînes sur leurs membres tordus – mais ils n'ont ni la force surhumaine, ni la régénération totale, bref, toutes les malédictions et presque aucun des bénéfices. Des victimes parfaites.

Même s'ils parvenaient à s'arracher de leur lit de souffrance ce serait pour s'écrouler cent mètres plus loin écrasés de Sommeil. Bon, au réveil, ils ne seraient pas complètement opérationnels, tant s'en faut, certains même ne se Réveilleraient pas. Pour cela, il serait nécessaire de leur redonner du sang, mais il est clair que l'idée n'est pas de les laisser aller jusque-là, justement.

Donc je vois bien le « comment », la question en suspens reste toujours...

— Mais pourquoi ? gémit Sandoval. Pourquoi ?

Voilà. Il m'ôte les mots de la bouche. Quel intérêt peut-on trouver à créer des demi-vampires ?

— En tout cas, ce n'est pas pour les relâcher ensuite, murmuré-je.

Et là, je me retrouve devant un sacré dilemme. Je jette un coup d'œil à Sandoval. Ces gamins n'en ont pas pour longtemps. Aucun corps humain vivant même soutenu par l'Offrande ne peut résister plus de quelques jours à ce qu'ils endurent, surtout des sujets aussi jeunes.

Rien que la privation de Sommeil, déjà. En cinq cents ans, je n'ai entendu parler que d'un seul cas où la vampire – c'était une fille – s'en est sortie indemne. Et bien plus puissante que moi, mais ça n'est pas la question. Donc, ou je vire la perf des mômes, les laisse plonger dans le Sommeil, ou je transforme quelque chose en pieu bien acéré et j'abrège leurs souffrances.

Je fais mentalement le compte de portes dans le couloir. Si mon calcul est juste et que je laisse la pitié l'emporter, je lâche dans Rio une trentaine de bébés vampires éduqués à la va-vite, sans aucun Maître de Cénacle pour réguler leur appétit et leur apprendre la politesse. Sans oublier que je ne peux pas leur faire l'Offrande, comme je l'ai dit au début de cette histoire. J'ai essayé une fois où je me sentais seul et déprimé au-delà du raisonnable, ce fut un désastre complet dont je ne me suis toujours pas remis.

Je frissonne en enterrant de force des souvenirs indésirables qui tentent de remonter à la surface.

Sandoval attire mon attention d'un petit coup sec sur l'ignoble cravate.

— Je sais pas ce que vous mijotez, mais c'est pas le moment : on verra plus tard.

La voix de la sagesse. Sandoval ne vomit plus mais son regard atone et ses mâchoires serrées dénoncent la fureur qui l'envahit.

Oui, mon poulet, t'inquiète, on va se le faire.

Il n'y a qu'une seule chose à faire. J'ôte la perf du deuxième môme et je les laisse s'Endormir tous les deux. Quoi que nous décidions ensuite, ils n'auront pas mal, au moins. Nous ressortons en silence dans le couloir désert, si l'on oublie les cadavres dont il est jonché. Pas besoin de nous concerter, la seule issue possible, c'est la porte empruntée par l'Einstein du groupe tout à l'heure. Nous arrivons à sa hauteur, Sandoval tend la main vers la poignée. Je l'arrête juste à temps.

— Attends !

Bien qu'il ne semble pas aussi blindé que la porte qui défend l'accès au souterrain, là-haut dans la cuisine, il y a un ronronnement vraiment bizarre

derrière ce vantail d'acier. Et une odeur étrange aussi qui horripile mes poils sur la nuque. Sandoval retire sa main tout en me lançant un coup d'œil interrogateur. Je nous fais rebrousser chemin jusqu'au premier corps que je déleste d'une de ses bottes après en avoir inspecté la semelle. Du caoutchouc, parfait. Retour devant l'obstacle, j'appuie la chaussure sur la poignée, semelle en premier, il ne se passe rien car la porte est fermée à clé. Évidemment.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande enfin Sandoval tandis que je laisse tomber la botte à mes pieds, l'air dépité.

— C'est électrifié. On y touche, on frit comme des sardines.

— Des vrais dingues, patron ! commente Sandoval.

C'est vrai qu'il faut une certaine dose de paranoïa pour aller électrifier sa maison jusque dans la cave, surtout si on a truffé les alentours de mines et de trappes diverses. Mais les nazis n'ont jamais vraiment donné la preuve de leur santé mentale, non plus. Sans oublier que leur parano est justifiée puisque *nous* sommes là.

— Bon ! dis-je. Défaîs le nœud de ton côté.

Je désigne la cravate qui me protège de la folie.

— Pardon ?

— Défaîs le nœud et tiens le bout de deux doigts. Surtout ne me retiens pas, OK ?

Il acquiesce et s'exécute. J'inspire un grand coup. Je fonce droit devant moi. L'effet est intéressant. Je grille en atterrissant sur le panneau blindé dans un grand sifflement de saucisse lancée sur une poêle pleine d'huile. Quelqu'un hurle désespérément, ça doit être moi. La porte s'abat sur un palier et je m'étale dessus en me tordant de plaisir et de douleur inextricablement mêlés. L'orgasme est tout de même plus puissant, j'avoue que j'avais un peu compté là-dessus, et je souris béatement alors que, dans mon slip, mon érection passe les bornes du probable. Putain, je n'ai jamais été si *dur* de ma non-vie !

C'est... personnel, d'accord ?

L'ombre tremblotante de Sandoval traverse mon champ de vision à travers le brouillard de larmes rouges que je suis en train de verser. Soudain tout s'éclaircit, le plaisir disparaît et laisse place à l'atroce souffrance des brûlures sur mon épaule droite démise et mon avant-bras qui accuse une

ondulation passionnante pour un os censé être rigide. Mon compagnon a rattaché la ceinture. Il me fixe sans mot dire tandis que les endroits de ma peau qui ont caramélisé sous l'effet du courant se cicatrisent. Je m'adosse au mur et donne un grand coup de dos dans la paroi, réinsérant mon épaule dans son logement normal ; dans la foulée, je saisis mon bras au-dessus du poignet pour le remettre en place d'une torsion. Ça prend à peine une seconde, toute de lumière trop vive et de douleur térébrante, mais je la sens passer et ça me fout encore plus de mauvais poil, si c'était possible.

Je me relève et nous nous engageons sur les marches d'acier scellées une par une dans la paroi. De temps en temps, une espèce de meurtrière s'ouvre entre deux d'entre elles. On y entend le même ronronnement que tout à l'heure mais il n'y a rien d'électrifié alentour, je le sentirais. C'est raide, en colimaçon, presque un puits. J'entends un claquement un peu plus haut et la lumière faiblit comme si on avait éteint une ampoule.

— Si ça continue à descendre comme ça, on va finir par arriver au centre de la Terre ! grommelle Sandoval.

— Merde ! grogné-je à mon tour.

La réflexion agacée de mon compagnon vient de me faire comprendre à quoi servent les meurtrières.

— C'est un putain d'abri antiatomique ! crié-je. Ils sont en train de fermer le puits !

Un nouveau claquement. Une dalle d'acier, épaisse comme une de mes cuisses, glisse entre deux marches à quelques mètres au-dessus de nous.

— Ils vont nous coincer là comme des rats !

— Non. Bouge pas.

Je ne suis pas sûr qu'il m'ait entendu. Mais il ne se défend pas lorsque je le saisis par le col et le balance par-dessus mon épaule avant de passer en Veille. Tout explose d'un coup autour de moi, je savais que la Veille serait redoutable ici. Je jouis à chaque respiration malgré la « protection » de Sandoval. Je grave dans ma tête « foncer » et « jusqu'à cinq ». Je n'ose pas forcer ma chance. *Un*, je file comme un boulet de canon au cœur du puits, tombant plus que descendant. *Deux*, je me faufile entre les dalles d'acier qui tentent vainement de m'arrêter. *Trois*, j'en tords au moins deux au passage qui restent ouvertes comme des couvercles de boîtes de conserve en ne cessant de claquer bêtement contre la glissière dans laquelle elles ne

rentrent plus. *Quatre*, les escaliers s'arrêtent, on y est. *Cinq*, je laisse Sandoval glisser de mon épaule jusqu'à terre. Je m'effondre à ses côtés en m'efforçant de reprendre mon souffle. Pourtant, ce n'est pas une activité biologique nécessaire chez moi, mais ça aide quand même après une Veille pareille. *Putra madre*, plus jamais ça !

Et là, tous les deux, tout en respirant comme des cachalots échoués sur une plage bretonne, nous tentons désespérément d'en croire nos yeux.

— Ça s'arrange pas, constate platement Sandoval.

C'est une pièce déserte qui tient plus du vaste palier que d'autre chose, sauf qu'elle ne s'ouvre sur rien et que c'est apparemment une serre conçue par un botaniste maniaque sexuel.

La déco tranche féroce sur la nudité clinique de tout ce que nous venons de traverser dans le souterrain. Des plantes grasses rubescentes, parfois carnivores, s'étalent un peu partout, entrelacées d'orchidées multicolores toutes plus obscènes les unes que les autres. Du plafond déboule une avalanche concertée de gouttes de cristal soutenant des guirlandes de fleurs charnues et ignées en verre soufflé dont les coupes remplies de nectar attirent toute une escadrille de colibris surexcités en vol stationnaire constant. Les pendeloques – du Venise, sans doute – dissimulent des rangées de lampes rouges et bleues. Elles diffusent une lumière pénible qui ne va pas du tout au teint de Sandoval. Il ressemblait déjà à une courge, ici, il présente tous les dehors d'une aubergine mutante. Quelques statues d'inspiration médiévale, fort dénudées et se livrant à des actes de sexualité sportive, émergent du fouillis. En regardant attentivement, je me rends compte qu'elles sont couvertes d'insectes divers et très sympathiques dans l'ensemble : mouches et guêpes vrombissantes, scolopendres plus longs que mon bras, araignées aussi venimeuses que minuscules, ainsi qu'un petit coléoptère vert vif que je reconnais bien.

— Des cantharides, comme c'est original ! Protège-toi, Sandoval, ces bestioles secrètent un poison très irritant pour les globes oculaires, grogné-je en chassant l'un d'entre eux, soudain pris de passion pour le col de ce qui me reste de chemise.

Impasse. Il a pourtant bien fallu que le soldat en fuite aille quelque part. Et puis ça ne ressemble à rien un abri antiatomique pour plantes et bestioles dégueus, option bordel.

Sandoval acquiesce :

— Nous connaissons la mouche d’Espagne et ses effets, dit-il toujours aussi à plat. Mais c’est pas ça qui me soucie, si vous voulez.

— Ah, toi aussi tu as remarqué que nous sommes dans un cul-de-sac ?

Je me lève dans l’intention de sonder les murs. Il y a forcément une issue, soigneusement camouflée dans cette vulve géante comme un cl... ne nous laissons pas emporter par l’ambiance.

— Attention, patron, m’avertit à son tour Sandoval avec une lenteur circonspecte, ça pue tout ça.

— Je risque rien avec les bestioles, dis-je en époussetant distraitemment un scolopendre joueur qui essaie de glisser ses quarante centimètres dans les débris de mon col de chemise.

Je soupire, encore une que je ne ramènerai pas en Italie. Ma garde-robe est peut-être le truc le plus éphémère de l’univers.

— C’est pas ça. Ce qui pue, c’est que je sens rien, justement, insiste mon compagnon en désignant ses énormes narines et en déblayant prudemment la couche de feuilles ternies qui jonchent le sol.

Une ligne brune apparaît sous son pied, elle s’incurve avant de se dissimuler à nouveau sous les jonchées de végétaux morts. Je me penche pour tendre un doigt circonspect vers la marque. Sandoval balaye mon bras d’une manchette impitoyable.

— Ça va pas non la tête ? gronde-t-il sèchement. C’est un pentacle de protection, patron ! On sera grillés comme des rats, si on le franchit... ou pire.

Il devient bien familier, je trouve. Mais il a raison. Ce n’est pas normal que la pièce soit aussi vide d’odeurs, alors que ça devrait empester comme une boutique de parfums pour Yankees. On ne se jette pas dans un charme de cette espèce sans savoir à quoi on a affaire. Je saisis une branchette morte et continue plus prudemment l’œuvre de nettoyage de mon camarade, dévoilant un premier symbole, puis un autre.

Je soupire de nouveau.

— Encore une illusion, mon cher. Le pentacle dissimule certainement une porte là-dessous, dis-je en désignant la jungle malade. On ne la trouvera pas comme ça, cette fois...

Je scrute nerveusement les enchevêtrements de lianes fleuries et de verre. Rien à faire, même mes yeux de vampire ne peuvent rien. C'est le sort d'illusion le plus sophistiqué de l'univers.

— Patron ? susurre Sandoval dans mon dos.

— Ouais ? T'as une suggestion intelligente ?

— Non, je crois que c'est là que je vous quitte, souffle-t-il.

— Ah bon ?

Je me tourne vers lui. Il est assis très calme sur les dernières marches de l'escalier et son poing se referme derrière la tête d'un très joli petit serpent orange aux crocs bleus dégoulinants d'un ichor sirupeux. Sandoval a deux trous rouges à la base du cou, il respire de plus en plus mal. Ça manque un peu de jaune, me dis-je distraitement. Puis, j'ai une illumination.

— Je croyais que ces saloperies étaient des hallus ! grogné-je. Attends, ne prends pas ton billet tout de suite...

Je fouille fébrilement mes poches de pantalon et brandis la trousse sacerdotale qui ne m'a pas quitté depuis Rome. Je l'ouvre. La seringue antivenin s'étale en premier par-dessus les compartiments. Je la déloge de son réceptacle. La pompe plaquée sur les deux blessures, j'aspire précautionneusement tout ce qui peut s'y loger. Le sang jaillit mêlé d'un genre de pus couleur d'or.

— Ah, le voilà, le jaune ! m'exclamé-je avec enthousiasme.

Sandoval me jette un regard vide tandis que sa peau s'orne d'un cercle fumant, comme si quelque chose l'avait brûlé au fer rouge. Il respire mieux d'un coup.

Je considère la seringue avec circonspection. Elle me brûle les doigts aussi. D'accord, la bénédiction papale ne s'adresse pas à moi non plus. Je repose tout ça très vite dans la trousse avant d'apercevoir les os de mes phalanges.

— Qu'est-ce que c'est ? s'angoisse mon patient en désignant la pochette armoriée.

— Un truc de premier secours catholique.

— Ça fonctionne bien, dit-il en reprenant un teint normal, c'est-à-dire quelque chose entre le vert et le violet.

— Ouais.

Je reste laconique parce que je contemple rêveusement deux dosettes de collyre destinées à nettoyer les yeux et qu'une idée idiote se fraye un chemin dans ma pauvre tête.

— Ça va mieux ? demandé-je à mon compagnon.

— Je pète le feu, patron.

Un autre mensonge, mais il se lève encore vacillant.

— Bon alors, tiens-moi bien parce que je pense qu'on va passer.

Je m'empare des dosettes, referme la trousse et me carre sur mes pieds.

— Mais ça va faire mal, ajouté-je.

— Comme d'habitude.

Je décapsule les petites ampoules de verre. Normalement, c'est du sérum physiologique. Autant dire de l'eau salée. Bénite. Par le pape lui-même. À la première goutte au coin de ma paupière, je pousse un hurlement de loup. La douleur est si horrible que j'ai l'impression qu'on vient de creuser un trou à travers ma boîte crânienne. Aussi me contenté-je d'un seul œil. Je suis borgne des deux côtés du coup, ce qui est assez rare. Voire cyclopéen. Sauf que me voilà mon propre Ulysse dans cette histoire. Mais je vois. À droite, grouille le fouillis végétal, prédateur et licencieux... à gauche, par la grâce de la bénédiction papale et au prix d'un globe oculaire suintant de vapeurs méphitiques, une petite pièce ronde, boulonnée de métal, s'orne d'une porte digne d'un sous-marin.

— Viens, ordonné-je à mon compagnon.

À sa décharge, il m'obéit aveuglement. Ça tombe bien. Il cille quand la porte se matérialise sous son nez, en lieu et place de l'illusion.

— Mais le serpent ? J'ai failli crever ! s'indigne Sandoval.

Je ne réponds pas, expliquer les bénéfices et maléfices de l'autosuggestion à un adepte du vaudou me semble superfétatoire sur le moment. Surtout que la serrure blindée est défendue par un volant et un code numérique.

N'oublions pas qu'ils sont cons en plus d'être paranos et puritains au point de croire qu'un peu de cul jardinier peut m'arrêter, me dis-je avant de frapper le même code qu'à l'entrée de la cuisine et je tourne le volant. Ça ne marche pas. Je grimace, je n'aimerais pas être obligé d'invoquer un autre mort.

— On peut peut-être essayer ça, suppute Sandoval.

Il tape la date anniversaire de la mort d'Hitler au lieu de sa naissance, et ça marche ! Si. Des cons, je le maintiens. Ça s'ouvre sur une vaste pièce, à la fois chambre et cabinet de travail, des lits superposés grimpant jusqu'au plafond courbé et une bibliothèque très bien fournie entourent un petit bureau où trône une machine à écrire. Il y a également un poste de radio, j'ai le temps de me demander comment il émet si profondément enfoui sous la terre.

Le soldat de tout à l'heure se dresse en face de moi, mitrailleuse au poing. Il nous arrose d'une rafale, mais ma poitrine arrête toutes celles qui auraient pu toucher Sandoval, caché derrière mon dos. Le pauvre type ouvre de grands yeux quand je l'envoie dinguer contre un mur boulonné et vert-de-gris. Il glisse le long de la paroi ; son cou forme un angle peu naturel. La mitrailleuse s'arrête mollement sur son épaule. C'est fini pour lui.

— Vous êtes quelqu'un... d'obstiné, Raphaël, susurre une voix au-dessus de ma tête.

Eh merde !

Kalten est pendu au plafond comme une grosse mouche. Pas besoin d'être grand clerc pour deviner ce qu'il est désormais. Je m'y attendais un peu mais j'avoue que j'espérais vraiment me tromper. On est loin du petit bonhomme discret, presque rabougri, de sa photo ; Dieu sait qu'il n'a plus du tout l'air d'un fonctionnaire. Ses yeux brillent d'un éclat plus vif que celui des néons, avec des reflets rouges que je connais bien. Ses cheveux, sa peau et ses ongles luisent, polis comme des pierres précieuses. Il n'est pas trop mal, finalement.

Ses crocs jaillissent de sa bouche avec un sifflement, au cas où il me resterait l'ombre d'un doute. Il irradie une puissance rare, très inhabituelle pour un vampire de son âge... c'est un novice, lui aussi, plus novice encore que Dana. Il ne doit pas avoir été transformé depuis plus de cinq ans, pourtant. Sinon Dana l'aurait su et me l'aurait dit. Reste une autre zone d'ombre, comment connaît-il mon nom de code ?

Il répond à ma question informulée :

— Vous savez, Raphaël, j'ai beaucoup d'admiration pour vous depuis le temps que mes services vous étudient... Et puis vous êtes un véritable Aryen.

Il n'y a pas une trace d'accent dans sa voix de velours, c'est un homme cultivé et je comprends mieux l'emprise qu'il a pu avoir sur son entourage. Son épouse et Dana comprises. Il se laisse retomber devant moi pour atterrir avec la grâce divine des miens lorsqu'ils décident de faire de l'effet. Il penche la tête de côté comme pour étudier mon visage.

— Oui, oui, tout y est, l'angle du front, le nez, les yeux. Vous êtes parfait.

Je sens venir la suite alors je le coupe.

— On va faire l'impasse sur la tentative de séduction et de corruption, d'accord ? Ça ne marchera pas. Vous avez perdu à la première chambre là-haut, dis-je en désignant le plafond du doigt.

Il tique, mais ne se laisse pas démonter :

— La seule différence entre vous et moi, c'est que j'élimine de la vermine. Ces larves n'auraient jamais rien rapporté à personne !

— Pas d'accord. Je chasse la vermine moi aussi : vous n'êtes rien d'autre, dis-je avec un calme feint. Je ne la crée pas en prime et surtout, je ne la colle pas en batterie...

Sandoval me donne un léger coup de coude. Il a raison : je ne devrais pas me laisser entraîner sur ce terrain-là. Seulement, j'ai besoin d'un peu de temps pour prendre la mesure de mon adversaire. Il doit penser la même chose car au lieu de répondre à l'insulte, il réplique en secouant la tête avec un semblant de commisération amusée :

— Vous ne comprenez pas. Ces « jeunes » là-haut, ce sont des animaux. Ils ne feront jamais rien pour leur pays, ils ne sont pas éduqués, leur sang est...

— Ça suffit.

Je crois qu'on va s'arrêter là. Il a vraiment réussi à m'énerver. J'ai du mal à articuler entre mes dents serrées et pourtant, il insiste :

— Pourquoi ? Un être aussi talentueux que vous ! Vous n'en avez pas assez de vous laisser dicter votre conduite par ces... (il jette un coup d'œil dégoûté à Sandoval) cloportes ? Le pouvoir...

Je l'interromps :

— C'est un truc de jeune, le pouvoir. Et de jeune con, qui plus est. J'ai pas besoin de ça pour me sentir vivant ou oublier que je ne le suis pas. On peut vraiment pas passer direct aux choses sérieuses ?

— C'est-à-dire ?

Il s'est tendu. Son aura de pouvoir pulse jusqu'à moi, je grimace intérieurement. Ça ne va pas être du gâteau. Alors, je fanfaronne :

— Je vous donne l'ordre de me suivre gentiment, vous refusez, on se latte, je gagne ? Par exemple ?

C'est du bluff, pur et simple. Ce mec se nourrit aux gosses là-haut. Exactement comme moi avec mes proies habituelles. C'est forcément ça qui le rend si fort. Sinon, il en serait quelques stades au-dessous de Dana. Il tète du jus de vampire sans doute depuis qu'il est ici. L'ordure ne s'est pas contentée de devenir un prédateur, non. Il lui a fallu le sommet de la chaîne alimentaire, tout de suite. Son pouvoir doit être presque aussi grand que le mien. Enfin, le « presque » est un espoir, pas une certitude. Moi, je boulotte du vampire de compète, vieux, balèze, mais pas souvent. Lui, les siens ne tiennent même pas sur leurs pieds, mais il s'en gave jusqu'à la nausée tous les jours.

Et en plus j'ai Sandoval comme talon d'Achille, mais ça, Ducon, il ne le sait pas. Sans doute parce qu'il n'a pas la moindre idée de ce qui me menace. La magie du foyer, c'est sûrement au-dessus de ses compétences, sans compter que lui n'en ressent pas les effets, c'est évident, et je crois même savoir pourquoi.

C'est très contrariant.

Il a suscité ce pouvoir sans même y penser, il s'en nourrit et il l'ignore. Une bonne partie de sa terrible puissance vient de là. Il est chez lui. Il n'y a qu'à essayer de battre une équipe de rugby à domicile pour comprendre ce que je veux dire. Pendant une seconde, je cherche un moyen de l'entraîner

dehors pour rétablir l'égalité des chances. Mais je renonce : si je lui tourne le dos, il m'aura tué avant que j'ai eu le temps d'atteindre l'escalier.

Il ne sait rien, pourtant c'est sur mon compagnon qu'il se jette sans attendre poliment la fin de la conversation. Je pivote, balaye Sandoval derrière moi et le colle au mur, l'écrasant derrière mon dos. Il n'a pas un gémissement, je le sens se tortiller.

— Bouge surtout pas ! grincé-je en arrêtant net du coude un direct que me balance Kalten.

— Vous occupez pas de moi, patron ! dit-il en continuant de se dandiner.

Il cherche visiblement à atteindre un truc dans sa poche de jean, juste contre mes fesses. C'est bien le moment de me peloter !

Toujours le dos au mur, j'esquive un autre direct qui cabosse les parois blindées. OK, il est *vraiment* plus fort que moi. On est dans la merde. S'il atteint Sandoval, s'il le tue, ou s'il me sépare de lui, je serai aussi désarmé qu'un agneau et il n'aura plus qu'à m'achever tandis que j'éjaculerai à ses pieds. Je le fauche d'un revers du talon que Sandoval assortit traîtreusement d'une manchette très bien placée. Kalten va s'effondrer dans la bibliothèque qui lui dégringole sur la tronche, du coup. Malgré la situation, son air furax me réjouit et je ris.

Je n'aurais pas dû, comme toujours, ça le rend encore plus furieux. Il prend son élan du pied contre les restes de la bibliothèque. Seigneur ! Il vole ou je rêve ? C'est presque ça en tout cas, un plané tout ce qu'il y a de plus gracieux, les talons en direction de ma tête. Je ne me baisse pas sinon Sandoval recevrait l'obus à ma place. J'ai à peine l'espace nécessaire pour me décaler d'un petit mètre et l'autre n'a pas le temps d'infléchir sa trajectoire. Il se mange le mur tandis que je virevolte de l'autre côté de la pièce en essayant de ne pas me casser la gueule entre les étagères disjointes éparpillées alentour. Cette fois, Sandoval expire violemment sous le choc, mais il comprend bien la nécessité de la chose et ne se défend pas. Je sens seulement qu'il assure sa prise sur ce qu'il a attrapé dans sa poche. Si c'est le petit couteau que je lui ai vu emporter au garage, ça ne va pas nous être bien utile, je pense. Enfin, on se rassure comme on peut.

Kalten s'est repris pendant ce temps, il se relève majestueusement et me considère avec une curiosité pleine d'agacement :

— Vous fuyez le combat, Raphaël, constate-t-il. Ça ne ressemble pas à ce que je sais de vous... Vous devenez lâche en vieillissant ?

Je ne lui réponds pas, je me contente de l'observer attentivement. Je n'ai pas survécu cinq cents ans sans apprendre à deviner quand on cherchait à détourner mon attention. C'est quoi son problème ? Il évite soigneusement de jeter un regard furtif sur ma droite, vers le bureau. Il veut quelque chose qui se trouve là. Il passe aussitôt en vitesse vampire et tente de me coller un coup de poing capable de décapiter un bœuf.

— Hop ! grogné-je à l'intention de Sandoval.

Il me reçoit cinq sur cinq et nous nous envolons au-dessus des phalanges refermées en un saut périlleux qui nous renvoie à notre place initiale. Kalten plonge vers le bureau où il s'empare d'un truc. Je n'ai pas d'autre mot. Ce n'est pas une arme connue. C'est seulement un long manche de bois d'environ un mètre cinquante enchâssant une courte lame avec une garde. On dirait une baïonnette montée au bout d'un fusil de gamin. Il me fonce dessus, la pointe en avant.

Je l'évite de justesse en me jetant à nouveau de côté au dernier moment. J'ai le temps de mieux voir le bidule. D'accord, c'est une croix d'argent aiguisée, les pieds du Christ sont limés et s'achèvent en une aiguille aussi acérée que mes crocs. Il doit s'en servir pour achever ses victimes de l'étage lorsqu'elles ne tiennent plus le coup.

Kalten s'arrête net avant de se retourner avec la vivacité d'un tigre cocaïnomane. Il crochète mon col au passage. Pivotant, il nous balance, Sandoval et moi, à bras tendu contre un mur, avec un léger décalage. La cravate a tenu par miracle : elle s'est resserrée autour de mon poignet à le rendre bleu si j'avais encore une circulation sanguine.

Kalten se désintéresse de mon compagnon mais il nous coince contre la paroi. Cette fois Sandoval gémit, le nez dans mes vertèbres. Mon adversaire tente de me porter un coup d'estoc avec son engin, je pare du tranchant de la main ; la pointe déchire ma paume en une grande estafilade grésillante. Ce truc a dû être béni par un archevêque au moins. Putain, ça fait un mal de tous les diables ! Mon sang mousse sur la plaie ouverte, plus brûlant que l'acide. Je projette mon avant-bras visant la gorge, Kalten feinte et me transperce l'épaule, à quelques centimètres du cœur.

Un doigt plus bas, j'étais cuit ; là, je suis seulement groggy, les paupières papillotantes. Kalten recule d'un pas pour jauger l'effet de son coup. Dans mon vertige, je le vois prendre son élan, prêt à m'en infliger un troisième et je suis incapable de lever la main, ne serait-ce que pour me défendre. Sandoval saisit ma taille, me forçant à me ployer. La lame étincelante dérape sur mon cuir chevelu pour glisser sur le blindage du mur. Kalten jure avec férocité : il a frappé si fort que j'ai entendu l'os se briser contre l'acier. Il recule de quelques pas. Son poignet ballote un instant, le temps pour l'os de se remettre, mais hélas, il n'a pas lâché son arme. Sandoval nous redresse tous les deux tant bien que mal, je suis toujours autant dans le cirage.

— Bougez pas ! m'ordonne Sandoval d'une voix sourde tandis que l'autre pousse un hurlement à la con, censé me paralyser d'horreur, je suppose, et me charge encore une fois.

Il ne parvient même pas à un mètre de nous. Sandoval se décale sur la gauche et lance son canif. Un éclair noir se plante droit dans le cœur de Kalten. Il s'effondre sans un cri à nos pieds. Je fixe le corps agité de soubresauts, totalement ahuri.

— Qu'est-ce que... ?

J'ai encore de la peine à articuler, même si je suis déjà presque entièrement guéri. Sandoval me repousse avec douceur sur le côté pour examiner sa victime.

— Ça va aller, patron, il est pas mort. Faut juste pas enlever le cadeau de Sakpata.

Je me penche à mon tour, luttant contre le vertige résiduel. En effet, Kalten est encore en vie, mais le minuscule couteau d'obsidienne fiché dans sa poitrine le paralyse totalement.

— C'est une arme de cérémonie wiccan ; la Grande Mère aime pas les non-morts, patron, annonce Sandoval d'un ton d'excuse.

— Visiblement, elle se résigne pourtant pas à les achever non plus, dis-je en frissonnant.

— Pas Son genre, commente-t-il.

Je soupire pour dissimuler mon agacement. J'ai dit à quel point les polythéistes m'énervaient parfois avec leur façon d'être à tu et à toi avec n'importe quelle force cosmique ?

— On le remonte là-haut et on l'attache avec les chaînes des gosses ? interroge Sandoval qui m'arrache à ma rêverie morose.

J'acquiesce et m'empare de la baïonnette. Ça va être un sale boulot mais il faut bien que quelqu'un s'y colle. Je chope le corps tremblant de Kalten pour le coller sur mon épaule avant de me diriger vers le panneau de commande fixé derrière la porte. Cette manette doit actionner les dalles, je la repousse vers le bas et suis récompensé par les claquements lointains dans l'escalier. Il y a des grincements aussi ; ce sont sans doute celles que j'ai tordues en passant, elles ont du mal à rentrer dans leurs glissières.

Nous remontons sans trop de mal au niveau supérieur et pénétrons dans la première cellule. Deux gamins gisent sur leur matelas de torture, comme dans celle que nous avons visitée tout à l'heure. Leurs yeux immenses fixent la porte mais ils ne nous voient pas.

— J'aurais voulu t'épargner ça, grogné-je en me tournant vers Sandoval. Il capte aussitôt et me tapote l'épaule.

— Non, patron. On a tout partagé, n'est-ce pas ?

Je hoche la tête, la gorge nouée.

— Ouais, et tu n'es même pas mort en plus ! Ton dieu s'est fourré le doigt dans l'œil jusqu'à l'omoplate, j'avoue que ça me fait plutôt plaisir.

Il me sourit gentiment, comme à un enfant désobéissant, et secoue la tête avec indulgence.

Alors, je laisse tomber le corps de Kalten et brandis son arme ignoble.

— Attendez ! ordonne Sandoval.

— Quoi ? Tu veux réciter des grâces ou quelque chose de ce genre ?

Ma voix sonne agressive à mes propres oreilles, Sandoval soutient mon regard furieux sans flancher.

— Non, mais on peut peut-être faire ça avant...

Il se penche et retire les perfusions. Les yeux vitreux se ferment sur le Sommeil avec une lenteur pleine d'un soulagement infini. Adoucir une agonie que je m'apprête à infliger, je n'y avais pas pensé, mais d'un coup ça me paraît évident. Je n'ai peut-être pas eu envie de m'épargner moi-même. Je ne vois que ça.

La lame transperce la poitrine la plus proche. L'enfant n'a pas un gémissement. Ses paupières closes frémissent, c'est tout, tandis que la croix

gravée s'enfonce dans le cœur. Il ne disparaît pas, au contraire d'un vrai vampire. À l'inverse, il se densifie, dirait-on. Il s'ouvre comme un fruit parvenu à une ignoble maturité. Des plaies sans nombre déchirent sa chair et suppurent, un remugle suri envahi la pièce, noyant les odeurs de désinfectant. Tous les sévices qu'on lui a infligés au cours de sa captivité semblent surgir brutalement. Ça explique l'état du cadavre que nous avait présenté Sac de Patates : l'état semi-vampire l'a protégé plus ou moins du pire sans l'empêcher de crever lentement. Redevenu humain, son corps moribond prend le choc en retour de plein fouet.

Je passe au suivant.

Pendant ce temps, dans mon dos, Sandoval ficelle Kalten avec les chaînes d'argent qui retenaient le gamin. Les maillons s'incrustent dans sa chair en grésillant. Sandoval a un rictus et il épie le visage de son prisonnier.

— J'espère que tu le sens bien, même là où tu es, salopard ! siffle-t-il d'un ton qui sue la haine et l'envie de meurtre.

Le deuxième gosse meurt à son tour.

— On le laisse là, dis-je la gorge nouée en désignant Kalten. On reviendra le chercher quand on aura... fini.

Sandoval objecte :

— J'aime pas beaucoup le perdre de vue...

J'approuve du menton mais réponds :

— Moi non plus, mais je ne peux pas le porter facilement avec ce que tu viens de lui coller dessus. Je suis obligé de regarder où je mets les doigts.

Nous passons de chambre en chambre. Dans chaque pièce, deux nouvelles victimes. Je perds le compte et chiale comme un bébé. OK. Je sais que c'est un peu étonnant, mais je n'aime pas tuer les gosses. Surtout pour ne même pas les manger ensuite.

Puis nous parvenons dans l'ultime piaule, Sandoval me désigne un garçon.

L'autre...

Mais Sandoval m'arrête d'un geste avant que j'aie pu lever à nouveau la croix.

— Dolorès, souffle-t-il à l'adresse de la gamine couchée sur le second lit.

L'enfant n'a pas un frémissement, comme les autres. Elle est aussi ravissante que ces enfants brésiliens savent l'être. Ses membres torturés par l'argent, brûlés et noircis, gardent une rondeur et une grâce de danseuse. Toutes les salsas du monde devaient se bousculer sous la plante délicate de ces pieds graciles. Et la peau de pain doré, la taille fine, le buste où la femme se promet à peine, les yeux de biche ourlés de cils plus épais que des brosses, les pommettes hautes, les cheveux si noirs qu'ils en semblent cirés. Elle est minuscule. S'il y a des elfes au Brésil, ils doivent lui ressembler. Je me penche sans trop savoir que faire. Seigneur, elle est trop jolie, je ne vais pas avoir le courage...

— Vous inquiétez pas, patron, murmure Sandoval dans mon dos.

— Pardon ? dis-je interloqué.

— Pardon, répète-t-il après moi, mais sur un tout autre ton.

Avant que j'aie pu seulement me douter de quoi que ce soit, il défait la cravate qui nous relie et laisse son extrémité retomber entre nous. Je regarde le morceau encore attaché à ma ceinture d'un air stupide pendant que la marée orgasmique me renverse et me fait plier les genoux.

— Non ! ai-je le temps d'articuler avant que le plaisir ne ravage mon esprit aussi bien que mes entrailles.

Je reste prostré, comme une couverture rigide, trempée et trop empesée. La lance ridicule de Kalten plantée en terre m'empêche de m'effondrer. Les vagues de plaisir traversent mon corps agité de soubresauts convulsifs. Je tends vainement une main tremblante vers mon compagnon qui m'évite et se penche sur le lit d'agonie.

Fébrilement, il retire les perfusions maintenant la gosse éveillée. Puis il défait les courroies l'attachant au lit de camp. Les yeux adorables cillent enfin. Un voile terne passe sur les pupilles dilatées comme pour les éteindre. Le Sommeil arrive, dans quelques secondes elle va y plonger. Il l'embrasse avec ardeur, la berce contre lui en murmurant des mots doux que je perçois à peine dans le brouillard de jouissance rouge qui m'emporte.

Dans son Sommeil, la petite gémit, les yeux fermés, ses lèvres frémissent. Sa bouche s'ouvre brutalement sous l'action des canines. Elle cherche le cou de Sandoval. Il se laisse mordre avec un soupir tandis qu'il m'arrache l'arme de Kalten. L'enfant s'endort avec un sourire de bébé apaisé.

Il l'étend sur le lit puis, à deux mains, saisit fermement le manche de bois sur lequel est fiché le crucifix. La hampe cède contre son genou avec un bruit sec d'os qui se brise. Si bien qu'il obtient un morceau de bois d'environ un mètre terminé d'un côté par une longue écharde plus pointue qu'un pieu, de l'autre par la lame de Kalten.

Sandoval se tourne vers moi et me dit gentiment :

— Ce n'est pas à vous de faire ça pour elle, patron. C'est ma fille, vous comprenez ?

Mais je parviens seulement à serrer convulsivement les poings, à m'en faire péter les phalanges. Sandoval me sourit encore une fois :

— Sakpata vous garde patron, ce fut un honneur.

J'ai à peine le temps de le voir brandir l'arme, le Christ tueur en avant, qu'il le plonge dans la poitrine de la gosse. Elle ne pousse pas un cri, tout juste un pépiement d'oiseau étouffé. Il la contemple une seconde, puis, de tout son poids il se laisse tomber sur l'extrémité en forme de lance, poitrine en avant. Son grand corps s'abat sur le trop léger cadavre qu'il couvre complètement. Le lit s'effondre sous leurs poids conjugués et le sang de Sandoval entame une vilaine petite balade sinueuse vers moi, presque goutte à goutte.

Si je n'étais pas en train de lutter contre l'éjaculation de toutes mes forces, je pleurerais.

De rage, évidemment.

Il faut que je sorte d'ici, me dis-je tandis qu'une mouche bleue commence à zonzonner autour des yeux glacés de Sandoval. Le bourdonnement est insupportable à mes oreilles devenues trop sensibles. Je ne sais pas combien de temps je peux supporter ça sans crever. Je tente de me redresser mais mes genoux cèdent à nouveau sous mon poids. C'est impossible. Le désespoir tente une sortie discrète des tréfonds de mon cerveau, il est repoussé sans tendresse excessive par une vague plus haute encore de jouissance.

Alors je me laisse tomber sur le ventre pour la seule chose dont je suis encore capable : ramper. Centimètre par centimètre. Haletant, avec l'air d'un poisson échoué cherchant après la marée. Je mets environ une heure à franchir un mètre. Quand je parviens au bas de l'escalier, je le regarde

péniblement. Il se perd dans les hauteurs, tanguant dans un brouillard écarlate et doré. Et là, la certitude que je n’y arriverai pas me noue la gorge.

Je passe en Veille aussitôt. Instinctivement. Deux pensées s’inscrivent derrière mon front « monter », « sortir », tandis que ce qui me reste de cerveau hurle au désastre.

Le résultat est... intéressant.

Mon corps explose sous l’effet de l’orgasme, j’ai l’impression de scintiller, de pulser, comme une géante rouge sur le point de s’embraser une dernière fois. Je me mets debout enfin. Tous mes muscles tétanisés hurlent en se déchirant. Je n’en ai cure, même la douleur est délicieuse. Mes poumons sifflent, leurs alvéoles lacérées par mes expirations dignes d’un soufflet de forge. Je ne suis plus rien, seulement l’odeur du sang répandu alentour, celle de la merde, juste un orbe étincelant de plaisir rubis qui dévale les escaliers en les grim pant. Il y a des blessés sur mon chemin, je les achève dans une orgie carmin qui repeint les parois.

Et là, c’est le drame. L’extase est telle que mes ligaments et mes cartilages cèdent un par un sous la pression, tels des élastiques trop tendus. Mon corps s’avachit brutalement sur une marche à mi-hauteur, marionnette folle aux fils coupés. Je ne peux plus faire un geste, je croule sous mon propre poids en râlant de béatitude désespérée. C’est foutu, je n’aurai pas le temps de guérir de cela avant de crever de ceci.

— Tu es impossible, tu sais ça ? susurre une voix que j’ai du mal à reconnaître, trop occupé que je suis à tomber dans les vapes.

Dana.

Dana ?

— Viens par ici, mon salaud, gronde-t-elle en me balançant en travers de son épaule.

Elle devrait déjà être en train de se vautrer sur moi et de me violer sur place. Pourtant, non. Elle demeure d’un calme glacial. C’est un iceberg qui me trimballe comme un rafi ot pourri jusqu’à la cuisine, là-haut. Et avec la tendresse idoine, car elle ne prête aucune attention aux parois étroites de la cage d’escalier où mon crâne se fracasse régulièrement. Malgré cela, son parfum m’enveloppe, sa queue de cheval fouette plaisamment mes fessiers. Je me venge en inondant régulièrement mon falzar et la divine omoplate de ma ravisseuse.

Un ricanement inaudible répond à ma question informulée. Dieter protège sa sœur de l'enchantement local. Il se paye ma tête tandis qu'elle, ma tête, s'offre plutôt le chambranle de la porte de la cuisine. Je ne sais pas comment ce débile résiste cette fois : quand il est entré avec moi tout à l'heure, il s'est taillé en braillant. Mais peut-être que la mort des gosses a abaissé le niveau de négativité, en tout cas pour Dieter, parce que de mon côté, je ne ressens aucune amélioration.

Mes articulations profitent de ce répit relatif pour retrouver une élasticité normale, mais je ne me dégage pas encore, je ne suis pas en état.

— *Hände hoch!* hurle une voix rauque, suant de trouille vert-de-gris.

Je suis tellement à la masse que je ne comprends même plus l'allemand ni ce que nous veut le type armé là-devant. Je croyais avoir tué tout le monde en plus. Ce rescapé devait être aux toilettes pendant les réjouissances. Il est jeune et blême. Ses mains tremblent sur le pontet. Mais Dana n'en a cure, elle avance vers lui. Elle sursaute à peine lorsque les balles transpercent son corsage. L'une d'entre elles se fraye un chemin à travers sa poitrine jusqu'à ma mâchoire qu'elle brise avant d'exploser une théière sur une étagère. Une stakhanoviste.

Le soldat hurle de rage, Dana lui jette à peine un regard au passage quand elle lui décoche un coup sec du plat de la paume en pleine figure. J'entends l'os du nez craquer sous le choc. Le gars s'écroule, lâchant son arme, le visage dans les mains. Dana avance encore. Cette fois, c'est la colonne vertébrale qui se brise sous son pied indifférent.

Si on oublie ma mâchoire encore en train de se reconstituer, je suis à peu près rétabli. Je me tortille comme un ver pour échapper à la poigne de ma congénère. Elle comprend le message et me laisse tomber comme une vieille chaussette. Je ne prends même pas le temps de dire merci et je défonce la porte d'entrée, il ne m'a pas paru utile de l'ouvrir. Je me rue à travers le jardin à une allure folle, déclenchant les pièges sur mon passage. La chaleur dans mes reins n'a pas cessé, on dirait qu'elle s'est chevillée à la Veille et que l'une se nourrit de l'autre. Un chapelet d'explosions accompagne ma progression sans réussir à m'atteindre, jusqu'à ce que je parvienne enfin au mur d'enceinte que je franchis d'un bond monstrueux que je pense ne jamais pouvoir rééditer. À moins que les prédictions d'une vieille ennemie se réalisent et qu'il vienne un jour où je saurai voler.

Je suppose que Dana me suit posément en évitant les cratères.

Je tombe à genoux au milieu des débris de l'échafaudage brinquebalant de Carlo et « Y a... mais », le plaisir fou et la Veille s'interrompent en même temps. Épuisé. Je plonge tête en avant. Quelque chose se niche dans mon cerveau avec un soupir de satisfaction quasi palpable. Dieter est revenu. Mes crocs jaillissent sur mes lèvres en une vaine tentative de défense. Une main anonyme retient mon front avant qu'il se fracasse dans les graviers. Je ferme les yeux.

— Il va s'en sortir ? s'inquiète quelqu'un, un peu plus loin.

C'est un vieil homme, je ne suis sûr que de cela. Ah non, je sais aussi que je devrais le reconnaître également. Mais mon esprit est un blanc total. Le repos après tant d'écarlate.

— Sûrement, répond vaguement un troisième interlocuteur.

Mais on sent à son ton que ma survie est le cadet de ses soucis. Ça tombe bien, je suis d'accord, je ne rêve que de dormir....

Un bruit de course puis un bond, quelqu'un de très léger atterrit non loin de moi.

— Maître, y a que des morts là-bas mais je sais pas où est Sandoval !

Cette voix-là, aigrette et joyeuse, je la reconnais. C'est celle du gamin que Sakpata nous a commis. Qu'est-ce qu'il fout là ? Oh rien à battre, laissez-moi d...

— Bon, allez, desserre les dents, murmure la première voix à mon oreille. J'espère que ça suffira...

Un liquide froid, sucré et dense, presque pâteux, se faufile sous ma langue. Sur mes lèvres la saveur d'une peau suave et ouverte, j'ai l'impression de mordre dans une grenade. Un flot de pensées étrangères coule dans ma gorge avec le sang ; un filet de plaisir aussi, mais à peine perceptible par mes neurones survoltés après la décharge cosmique de tout à l'heure. C'est Dana. Je m'accroche à sa fermeté glacée, son esprit est un lac de sérénité où je me laisse lentement couler avant de toucher le fond et remonter en douceur. Le poignet dévoré se retire lentement de ma bouche, comme à regret.

Je m'assieds. Je reprends mon souffle. Dana se penche, me scrute d'un air inquiet. Je vois les traits de son beau visage se détendre dans un sourire, et là, elle me colle une beigne convaincue qui me renvoie illico dans le gravier.

— Ça, c'est pour m'avoir laissée faire la brochette au fond de mon trou pendant quatre heures ! rit-elle en réponse à mon coup d'œil ahuri.

OK, c'est de bonne guerre, laissons tomber. J'accepte sa main tendue pour me relever, luttant contre la tentation de l'envoyer se rétamé à son tour contre un mur. Je jette un coup d'œil autour de moi ; Ignacio, Sac de Patates et une dizaine de ses adorateurs me rendent mon regard. Sac de Patates ne laisse pas le temps à Ignacio d'en placer une :

— Où est-il ? demande-t-il d'une voix sèche qui transforme sa question en ordre formel.

Du pouce, je désigne le jardin dans mon dos.

— Dans le chalet, deux niveaux plus bas, ligoté à un poteau. Sandoval et moi avons du nettoyage à faire avant de le remonter.

Sac de Patates fait signe à quatre de ses séides qui avancent vers moi.

— Accompagnez-les, me dit-il.

Ah, on peut être un dieu et manquer de discernement. Je refuse net.

— Pour rien au monde je ne retourne dans cette maison ! Je ne suis pas sûr d'en sortir ensuite. Sandoval est mort, l'informé-je pour finir.

Il hoche la tête, indifférent. Il semble toujours s'attendre à ce que j'obtempère. Dana s'avance pour lui obéir à ma place, je la chope au passage.

— Non, murmuré-je avant de reprendre plus fort. Bon, quand vous l'aurez récupéré, il se passe quoi ?

J'entends Ignacio se racler la gorge. Le mur d'enceinte s'effondre devant nous sur un geste négligent de Sac de Patates. Comme ça, sans prévenir. Ses ouailles traversent la brèche vers le chalet et le jardin sans encombre. J'ai dû déclencher tout ce qui était explosif dans un rayon de deux cents mètres. Ça fume encore. Une odeur âcre de poudre et de métal fondu s'insinue entre les remugles de poubelles.

Sac de Patates a l'air concentré, il laisse s'écouler deux bonnes minutes sans faire mine de me répondre. Il suit en esprit la progression des siens. À un moment, il se tourne vers moi et dit avec douceur :

— Nous comprenons votre réticence, maintenant. Même Nous, Nous « le » sentons.

Avec un peu d'imagination, de loin, dans le noir et bourré, ça peut passer pour une certaine forme d'excuses. Je hoche la tête sans me compromettre ; si je réponds à ça sur le ton que j'envisage de prendre, je vais encore récolter un coup de Dana.

— Alors, la suite des évènements ?

Sac de Patates hausse les épaules :

— Vous n'avez pas pu les sauver ?

Je ne lui demande pas de qui il parle.

— La seule issue pour eux, c'était la Transformation. Je ne crois pas que vous ayez la place pour une trentaine de jeunes vampires en pleine forme. D'autre part, je n'aurais pas pu les aider à y accéder, je ne suis plus capable de faire l'Offrande à personne (je désigne Dana du menton) il aurait fallu que ce soit elle. Et ça c'était impossible aussi.

— Et pourquoi ? grince Dana. Parce que tu m'avais abandonnée comme un zakouski au bout d'un cure-dent ? Je t'avais dit que tu aurais besoin de moi ! Ces gosses...

OK, elle va m'en vouloir un bon bout de temps. Et la suite va lui plaire encore moins. Je soupire.

— Écoute Dana, tu ne te rends pas compte, tu ignores tout des usages des vampires. Tu vas avoir un sacré problème lorsqu'on aura livré ton... (j'hésite sur le mot) protecteur. Il n'y aura plus personne entre toi et les Cénacles ; ils vont te tomber dessus comme la vérole sur le bas clergé, si en plus tu y rajoutes une flopée d'autres novices non autorisés, tu es bonne pour la crucifixion en plein soleil.

— Pardon ?

Ignacio intervient :

— Ce que Navarre veut dire, c'est que tant que les nazis vous protégeaient sur l'ordre de cet homme, les vampires se tenaient à l'écart. Maintenant...

— Qu'est-ce que je leur ai fait aux autres vampires ? l'interrompt Dana perplexe.

— Vous existez sans autorisation, la renseigne Sac de Patates. Votre... père... est mort, il y a plus de dix ans. Vous n'appartenez à aucune de leurs hiérarchies. Les non-morts n'aiment pas ça et traquent sans pitié les novices

non affiliés. Bien avant les vieux solitaires, ce sont eux qui attirent l'attention et font le plus de dégâts, vous comprenez ?

J'approuve du menton. Dana se rembrunit.

— Il faut que j'appartienne à un... Cénacle, c'est ça ?

Ignacio, Sac de Patates et moi hochons la tête avec un ensemble touchant et l'air d'un trio de chiens en peluche sur une plage arrière. C'est à cet instant-là que les hommes de Sac de Patates reviennent. Ils portent Kalten, plus saucissonné qu'un rôti, le poignard sacré toujours fiché dans le cœur. Il pend inerte entre leurs mains. Dana jette un regard indéchiffrable à son ancien bourreau tandis que le cortège passe devant elle.

Sur un signe de leur dieu, ils prennent le chemin de la favela. Dana saisit mon avant-bras. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair. Je ne dis rien, je me contente de poser ma main sur la sienne, en manière de réconfort. Sans oublier que si elle craquait et se jetait sur lui, je n'aurais qu'à resserrer mon étreinte aussitôt, ce qui n'est pas une précaution à négliger.

Nous emboîtons le pas au petit cortège. Dieter s'agite sous mon crâne, mais pas de façon gênante. Tandis que ma voisine toujours pendue à mon bras se perd dans un silence pensif et morose, je note que Sac de Patates ne m'a toujours pas répondu.

*

Nous passons la journée suivante dans la même baraque que la première fois, Dana et moi. Sauf que le Cavalier nous tient compagnie à la place de Carlo. Il s'installe royal entre deux coussins. Ignacio a prétendu avoir « des courses à faire en ville » et Sac de Patates ne l'a pas retenu. Le dieu quitte sa monture dès le premier rayon de soleil. L'homme s'affaisse contre les paquets de cannabis, il a l'air complètement vidé.

— Eh bien, dis-je finement, ça n'est pas de tout repos, on dirait !

Il cille et me fixe un instant comme pour se rappeler mon visage.

— Ah oui... dit-il vaguement dans un sourire béat.

OK, il n'est pas encore revenu avec nous. Dana s'est roulée dans un coin en me tournant le dos. Elle me tire la tronche maintenant et ça n'est pas parti pour s'arranger. Le Sommeil la cueille comme une fleur entre deux

moues méprisantes et un soupir dédaigneux. Elle ne me l'a pas encore dit mais il est évident qu'elle ne me pardonne pas les mauvaises nouvelles, ni de ne pas avoir réussi à sauver les mômes. Clairement, elle aurait pris le risque de la crucifixion et elle m'en veut de ne pas lui avoir laissé le choix. Si nos relations se poursuivent un tant soit peu, je sens que nous n'avons pas fini d'avoir cette conversation.

Je suis moulu à part ça, alors je m'étends à mon tour sur les sacs de came, en essayant d'éviter les rayons de soleil qui transpercent la toiture et d'oublier la satisfaction envahissante de Dieter. Lui, j'espère m'en débarrasser dès que j'aurai quitté le continent. La distance...

Je m'endors moi aussi comme une masse. Mon Sommeil est délicieux cette fois, bien que je reste conscient de ce qui m'entoure. C'est une torpeur exquise proche de celle qui nous saisit après l'orgasme. Je viens justement d'en ressentir un certain nombre. Mais pas de rêves, pas de fantômes. J'ai attrapé mon gibier et cette chose dans ma tête qui traque les gens s'est assoupie en même temps que moi.

Le chasseur est redescendu de la colline, comme dirait Ignacio.

C'est lui qui me secoue huit heures plus tard, d'ailleurs. Sous l'œil noir d'un grand type en soutane qui me contemple en silence. Je me dis en m'asseyant avec lenteur, les mains bien en évidence, qu'il m'est arrivé de regarder des tiques avec plus de tendresse. Mais on peut trouver des points communs entre les tiques et moi, sans trop se forcer, c'est vrai. Je suis peut-être plus propre ? Mais je fais le malin pour mon propre compte, je l'avoue ; je déteste ce genre de mecs, ils sont dangereux et ils se ressemblent tous : c'est un inquisiteur.

— Navarre, Dana ? Je vous présente Monseigneur Lucero, dit doucement Ignacio. Il vient pour gérer les aspects « diplomatiques » de la question qui nous occupe.

Le grand type me fixe toujours et son dégoût est de plus en plus évident, la colère qui le ronge, aussi. C'est bizarre, je ne lui ai encore rien fait. Même pas dit bonjour, ce qui suffit en général avec ce genre de type. Au couvent, jadis, il aurait été de ceux qui m'auraient collé direct en pénitence, sans passer par la case péché. L'homme se tourne vers Ignacio.

— C'est encore une de vos idées œcuméniques (il crache le mot), père Ignacio ? Vous allier avec ces... païens ?

Il ne parle pas de nous mais de la monture qui vient de s'étirer, réveillée par leur irruption dans la pièce. Le magnifique jeune homme adresse un sourire appréciateur à Lucero en se grattant l'entrejambe. Ignacio courbe le dos et tente de détourner l'attention de l'inquisiteur.

— Monseigneur, je vous l'ai dit ! Nous n'avons pas eu le choix ! Il fallait accepter ce marché avec les vodounôs !

— Oui, comme vous acceptez la représentation d'idoles indiennes dans votre église ! fulmine l'autre.

— L'enquête a prouvé que ce ne sont que des images des saints adaptées localement, rétorque Ignacio d'un ton calme.

Ça tourne mal, c'est le moment de faire diversion, moi aussi.

— Lucero ? dis-je en souriant largement, les canines bien en évidence.

Les deux hommes pivotent vers moi, Ignacio me jette un coup d'œil avertisseur. Que j'ignore évidemment. On ne se refait pas. Je lance :

— J'ai bien connu un de vos ancêtres. À Cordoue. Il m'a offert un cheval, jadis.

Lucero bat des cils, c'est tout. Pas un muscle n'a bougé sur son visage maigre. Mais je suis sûr qu'il a compris l'allusion et effectué un petit calcul mental d'environ quatre cents ans. Je suis également certain de l'avoir bien agacé car il désigne Dana :

— Cette... chose devra être détruite.

OK, mauvais joueur, hein ? Moi aussi, pépère.

— Je ne prends mes instructions que du Vatican, vous avez un ordre de mission du Camerlingue ?

Pendant ce temps, j'envoie une pensée apaisante à Dana qui s'est tendue contre moi.

Quoi qu'il arrive, tu ne crains rien.

Mais Lucero sort une feuille de papier épais et orné aux armes de la Cité Sainte et me la colle sous le nez ! Merde.

Je l'ouvre, la parcours rapidement tandis que mon sourire s'élargit. Heureusement que Dumas n'est pas en faveur chez mes supérieurs, ils auraient appris à donner un peu plus de coudées franches à leurs subordonnés : on est très loin du « *c'est par mon ordre et pour le bien de l'État que le porteur de la présente a fait ce qu'il a fait* » que le cardinal de

Richelieu donne à Milady pour le plus grand malheur de d'Artagnan dans *Les Trois Mousquetaires*.

Je lui rends la feuille sans la replier en secouant la tête :

— Désolé, Monseigneur, je lis ici que je « dois suivre en tout vos ordres concernant le dénommé Kalten ». Il n'est jamais fait mention de Madame qui, pour le coup, pourra rentrer chez elle, dès lors que nos hôtes nous le permettront.

Je me fends d'une révérence rapide et tends mon bras à Dana.

— Ma chère ?

Elle le saisit et passe devant Ignacio et son compagnon, la tête haute, la monture nous emboîte le pas avec un dernier sourire gourmand à Lucero qui l'ignore. Nous sortons enfin à l'air libre, presque frais, du début de soirée. Là-haut les étoiles scintillent et Rio rivalise avec elles sous nos pieds. À l'extérieur, la monture s'étire à nouveau en fermant les yeux, elle hoquette brièvement. Et c'est le Cavalier qui me contemple à nouveau à travers lui. Nous grimpons les escaliers quatre à quatre, presque joyeusement, laissant les deux prêtres sur place. Carlo surgit en haut de l'escalier sur ces entrefaites et ceint le cou de son dieu d'une guirlande d'orchidées odorantes en s'inclinant. À moi, il tend négligemment une chemise semée de fleurs vertes, sûrement extraterrestres. Mais c'est clair qu'il vaut mieux que je me promène avec ça, plutôt que la passoire gluante qu'est devenue la mienne, la nuit dernière.

Ignacio nous rattrape en premier, il murmure fébrilement dans mon dos tandis que je me change.

— Navarre !

— Raphaël ! braille Lucero au moment où il monte la dernière marche.

Rouge et haletant, l'inquisiteur a vomi mon prénom plutôt que prononcé, je ne me retourne pas et entame l'ascension d'un nouvel escalier, plus petit celui-là, sous la conduite du Cavalier. L'autre brame encore :

— Il y a des accords avec les Cénacles et vous le savez très bien ! Larve immonde !

Je sursaute sous l'insulte et la rage déferle dans mes veines. Ouais, ça je ne l'ignorais pas, mais je n'étais pas au courant que ce type le savait. Je me traite de tous les noms intérieurement. J'aurais dû m'en douter. Il faut croire

qu'après la journée d'hier, mon cerveau n'est pas au top de ses capacités. Je rassure Dana d'une pression de la main sur son bras.

— Je lui trouverai un Cénacle pour l'accueillir, Monseigneur ! dis-je, et sans réfléchir avant qu'il insiste, j'ajoute : Au besoin, j'en fonderai un !

Ignacio lève les yeux au ciel. Lucero tend sa main crochue vers moi.

— Vous n'avez pas le droit ! Votre serment...

— Implique que je ne crée pas de novices, il ne m'est pas interdit d'en adopter, dis-je sèchement.

Lucero se tend vers moi, le doigt pointé vers ma poitrine, je ne vais pas tarder à oublier mes devoirs, mais Carlo se dresse entre nous pour s'incliner devant lui.

— Notre Maître ne veut pas de querelle sur son sol sacré, dit-il doucement.

Je glousse sans bruit en jetant un bref coup d'œil au « sol sacré » : des parpaings, de la tôle et du plastique effrité. Carlo fronce les sourcils. OK, c'est peut-être tout aussi respectable au fond que les dorures de Rome ; sans doute plus même, mais j'ai été très mal habitué. Le Cavalier se retourne pour fixer Lucero de son regard étincelant. L'autre comprend enfin qu'il n'a plus affaire au gentil garçon de tout à l'heure. Il se rétrécit brièvement sur lui-même. À sa décharge, il se ressaisit presque aussitôt et rend regard pour regard, avant d'accepter enfin de suivre le cortège.

Tandis que nous gravissons les escaliers une foule se forme dans notre dos. Je ne peux pas m'empêcher d'être mal à l'aise, je n'aime pas être suivi par une flopée de gens brandissant des torches. C'est culturel, je pense.

Nous parvenons enfin sur une terrasse où un grand entrepôt construit de bric et de broc ouvre large ses portes de guingois.

Sac de Patates y pénètre et nous invite à entrer à notre tour. Il désigne des tapis étalés à terre sur les côtés. Dana, Ignacio et moi allons sagement nous y asseoir. Lucero nous rejoint après une brève hésitation et une crispation des lèvres qui, j'espère, lui a collé une crampe. Les parois de tôle ondulée sont peintes en blanc, des dessins au charbon étalent leurs branches cruciformes un peu partout ; un grand chandelier à sept branches, quelques crânes humains et animaux ont été semés, de-ci de-là. Des guirlandes dorées genre Noël pendouillent, c'est pas kitsch, c'est pire et c'est un

hounfor, un genre d'église vaudou. Un fort parfum de vieil encens mâtiné de fleurs fraîches et d'agrumes noie l'édifice.

Kalten gigote enchaîné au centre d'un très joli dessin qui me rappelle un pentacle, le principe doit être le même. Pas de houngan ou de mambo, les grands prêtres habituels, apparemment Sac de Patates a décidé de gérer la cérémonie à venir, quelle qu'elle soit, lui-même. Ce qu'il a en tête doit être assez compliqué. J'examine les lieux plus attentivement et mon regard tombe sur une petite poupée blanche à l'effigie de Kalten. On va se la jouer dagyde, ça va plaire à Lucero. Je le regarde du coin de l'œil : il s'est raidi comme s'il avait enfin avalé le piquet fiché dans son cul. La poupée d'envoûtement, c'est juste le sort qui envoie grimper les inquisiteurs au rideau le plus facilement. Je ricane en mon for intérieur.

Une centaine de gens s'installent à leur tour. Certains nous rejoignent et s'assoient à nos côtés, d'autres font cercle, debout, autour de Sac de Patates. Il étend ses bras vers le ciel et commence à chanter. Enfin, si on peut appeler chant ce bourdonnement grave. Des tambours s'intègrent un par un au rythme sourd. Une voix d'enfant monte, aiguë, métallique et pourtant belle, dans une aria vertigineuse à laquelle se joignent d'autres voix plus basses. Tout cela crée un effet de marée déconcertant, comme si l'on percevait enfin celles qui agitent la Terre elle-même. La foule reprend certains passages en ostinati. Elle palpite sur le tempo, ainsi que la migraine qu'ils vont finir par me coller : à moins que les parfums conjugués du hounfor et des corps plongeant en transe ne coiffent ce boucan épouvantable au poteau.

À mes côtés, Lucero et Ignacio assis en tailleur vacillent d'arrière en avant sans s'en apercevoir. Dana reste de pierre, aussi peu enthousiaste que moi.

Cela dit, pour être parfaitement franc, ce n'est pas trop gênant. Si j'avais décidé d'assister à une messe, je serais déjà en train de me rouler au sol en bavant, Dana en chœur avec moi. Le Dieu Unique nous hait franchement, et sa liturgie s'oriente clairement vers l'éradication de toute source de surnaturel en dehors de la sienne. La plupart des panthéons sont moins manichéens, à moins qu'ils ne soient régis par un genre de loi antitrust, eux. Ils nous supportent à peu près. En tant qu'aspects regrettables mais indispensables de la Création, je suppose.

Kalten, lui, le prend très mal. Il se tord dans ses chaînes fumantes en gémissant. Dana n'en perd pas une miette. Je détourne le regard en voyant sa langue humide pointer entre ses lèvres brillantes tandis que ses yeux virent de plus en plus au rouge. Kalten convulse encore. Surtout quand le petit chanteur toujours vocalisant retire la dague wiccan de sa poitrine et la dépose respectueusement à l'entrée du hounfor sur un grand plateau de cuivre. J'ai le temps d'apercevoir trois silhouettes encapuchonnées entourer l'objet, leurs visages antiques et sillonnés de rides profondes éclairés brièvement aux reflets du plateau. Trois vieilles biques de la Grande Mère, je suppose. Elles disparaissent presque aussitôt.

Kalten pousse un hurlement à glacer le sang de n'importe qui, même le mien. J'en ai quasiment le cœur fendu, ça doit être douloureux, maintenant. Le chant enfle tandis que certains fidèles dansent frénétiquement autour de lui. Le corps du salopard est caché à mes yeux par des envols de jupes multicolores et de foulards brandis au-dessus de têtes couronnées de plumes teintes.

Le petit soliste revient alors, traînant un bouc noir. Pauvre bête ! Je ne sais pas ce que Sac de Patates a prévu pour Kalten mais le premier à payer l'addition, ça va être ce triste animal comme un nombre incalculable de ses semblables depuis notre sortie des cavernes. Il n'y a guère que les Juifs pour avoir un karma presque aussi détestable que les boucs sur cette planète, je pense. Ou encore les Intouchables en Inde.

J'entends Dana inspirer contre moi. Elle aime peut-être les animaux, ou alors tant de gens réunis lui donnent la fringale. Je lui lance un regard, oui, les pommettes rosies, les yeux brillants. Avant de repartir chez moi, faudra quand même que je vérifie que son « Jdaneck » lui a appris à s'alimenter correctement.

Le bouc est égorgé séance tenante par un Carlo aussi impassible que de coutume. Le sang jaillit et forme une mare à ses pieds. Carlo patauge dedans sans manifester l'ombre d'une émotion, même la flamme fuyante des bougies ne parvient pas à lui donner une expression quelconque, fût-elle démoniaque. Il découpe sereinement des lanières de peau dans le corps agité de soubresauts et lorsqu'il en a réuni un faisceau respectable, il asperge de sang les danseurs en se mettant à ronronner lui aussi. S'il ne commençait pas à régner une épouvantable odeur de sueur humaine mâtinée

d'une pointe d'hémoglobine, j'aurais l'impression d'être au cinéma. Il ne manque que la danseuse sexy quasiment à poil.

Ah, ben non, tiens, la voilà.

Un tourbillon de mini-jupe à volants pailletés vient de se matérialiser sous mon nez, en même temps qu'un soutien-gorge pigeonnant exactement où il faut. J'ai beau être plutôt à voile qu'à vapeur, je salive. Comme tout le monde. Lucero en tête dont les yeux se mettent à briller en escarboucles. S'il se voyait, il s'excommunierait sur le champ. Ignacio, lui, sourit tendrement à la danseuse, sans songer à cacher son plaisir bienheureux devant le joli spectacle. Du coup, elle en remet sur les rebondissements au niveau du balcon, Juliette. Elle lui lance un clin d'œil et une fleur de ses cheveux en continuant d'onduler d'une façon qui lui vaudrait la lapidation dans pas mal de pays moins heureux que celui-ci.

Le coup du papy joyeusement libidineux marche plus souvent qu'on le pense, les filles ayant souvent des soucis avec l'image du père.

Dana s'en fiche ; elle, elle a les yeux fixés sur un torse magnifique qui apparaît par intermittence au milieu de la foule entrée en transe.

Sac de Patates s'est mis à danser, lui aussi. C'est vrai qu'il est fabuleux. Ses muscles ondulent, sa crinière vole et son regard étincelant transperce tout ce qu'il effleure. Si ça dure encore longtemps, je vais vraiment tomber amoureux.

Soudain, il s'arrête les deux pieds plantés de part et d'autre de la tête de Kalten qui n'a pas cessé de hurler et, toujours braillant, cherche à mordre une cheville. Sac de Patates saisit la dagyde entre ses longues mains, il élève la silhouette de cire, souffle doucement sur elle. Autour de lui les gens s'effondrent à genoux, bras en avant comme pour une supplication ou une ola. Ils palpitent de concert. On dirait une fleur monstrueuse dont le dieu et Kalten seraient le cœur.

C'est donc une cérémonie de désenvoûtement, de guérison, pas un piège comme je l'avais craint malgré tout jusqu'ici. Il semble que Sac de Patates a réellement l'intention de nous restituer le type en vie. J'aurais dû le deviner, ça aussi.

La réputation épouvantable du vaudou est le résultat de pas mal d'endoctrinement de leur part. Fouter la trouille aux maîtres blancs peut représenter un sacré avantage. Il y a également la propagande des blancs

eux-mêmes qui n'ont jamais compris qu'ils avaient affaire à des magiciens tournés vers la magie blanche, la plupart du temps. Il n'y a guère que les wiccans à se douter de quelque chose, vu que les deux pratiques ont beaucoup de points communs. D'où, certainement, le prêt improbable du couteau de cérémonie de la Grande Mère.

Sac de Patates se penche sur Kalten et lui arrache un cheveu. Kalten braille encore plus fort comme si on venait de l'écorcher. Il n'est pas très loin du compte, je ne vais pas tarder à m'en apercevoir. Car le dieu élève à nouveau la dagyde très haut avant de la poser, l'écraser presque, sur la poitrine de Kalten. Puis Sac de Patates les transperce tous les deux d'une très longue aiguille. La pointe s'enfonce dans la cire, puis dans la poitrine de l'homme dessous. Son hurlement s'interrompt net.

Soudain un grand silence tombe dans l'assistance. Tout le monde retient son souffle. Dana hoquette de surprise. Un voile terne passe sur la peau de Kalten. Ses cheveux, des cheveux de vampire, propres et lustrés, s'agglomèrent comme si on les avait couverts de graisse ; ses yeux polis cillent et deviennent vitreux. Il convulse brutalement. Ses ongles de marbre rosissent dans une teinte malsaine. Et surtout les chaînes d'argent cessent aussitôt de grésiller contre son épiderme tandis que son visage lisse se couvre de rides profondes.

Je ne parviens pas à croire ce dont je viens d'être témoin. C'est impossible, bordel ! Je suis en colère sans trop savoir pourquoi. Kalten est redevenu un homme. Un être humain. Ce salopard ! C'est d'une injustice... Enfin, je ne sais pas. J'étais si habitué à l'idée que la seule issue à l'Offrande Obscure était la mort et l'effacement de notre âme que j'ai dû mal à intégrer l'information. Est-ce que j'ai envie de redevenir un être humain ? La question me fait trembler et je suis incapable de décider si c'est de jalousie ou de terreur.

Sac de Patates croise mon regard chaviré.

— Si vous voulez, je peux en faire autant pour vous, dit-il gentiment avec une pointe de malice. Et pour elle.

Il désigne Dana du menton.

Je fais de mon mieux pour me reprendre :

— C'est quoi, le piège ?

Sac de Patates penche la tête sur le côté.

— Eh bien, votre vie d’homme s’est terminée, il y a plus de cinq siècles...

D’accord, si j’acceptais, ce serait beaucoup de peine pour finir en tas de poussière. On obtiendrait exactement le même résultat en me plantant un pieu dans le cœur sans cérémonie. Je ne sais pas si je suis déçu ou non.

— Sauf que tu irais tout droit au Ciel... intervient Ignacio.

— Permettez-moi d’en douter, mon père, dis-je en ricanant amèrement, au mieux j’en ai pour des siècles de purgatoire.

— Et moi ? implore Dana d’une toute petite voix.

— Quand êtes-vous née, Dana ? rappelle Ignacio doucement.

— En 192...

Elle s’arrête aussitôt. Sac de Patates acquiesce tandis qu’elle contemple son corps si jeune d’un air pensif. Autour de nous les gens se sont tus, on les entend à peine respirer.

Lucero intervient :

— Ma Fille ! C’est une chance inouïe de vous repentir !

Seigneur ! Con, en plus d’être nuisible !

— Me repentir ? demande Dana d’un ton plat.

Mais l’autre débile ne perçoit pas la menace sous le calme apparent. Il devient pressant.

— Je sais que le moyen n’est pas très orthodoxe, mais à nouveau humaine, la confession vous en lavera, de même que de vos crimes, Ma Fille, acceptez ! Pour le salut de votre âme ! Si vous vous repentez suffisamment, Dieu...

— Votre Dieu me pardonnera quels crimes, au juste ? D’avoir été violée, vendue, sacrifiée, utilisée ? Presque TOUTE ma vie ! Par cet homme ?

Elle a hurlé, s’est dressée d’un bond et du doigt désigne Kalten qui gigote dans ses chaînes. Pourvu qu’il ait l’intelligence de la fermer, lui, au moins. Lucero ne capte pas en tout cas, il insiste :

— Voyons, Ma Fille, vous avez tué et forniqué tout de même !

Il dit ça d’un petit ton raisonnable, comme pour sermonner un gamin désobéissant. Dana baisse la tête. Lucero sourit avec satisfaction, presque sûr d’avoir emporté le morceau. Mon amie relève le menton, ses yeux

étincellent, et je sais immédiatement que l'inquisiteur se trompe. À tout hasard, je me prépare à me jeter entre elle et lui. Le Vatican n'aime guère qu'on lui flingue ses inquisiteurs, ils ont de plus en plus de mal à trouver des volontaires pourvus de toutes les capacités requises pour le boulot. La bêtise crasse, la foi de l'âne du charbonnier et le manque de discernement, par exemple.

Dana ne bouge pas d'un poil mais elle articule posément :

— Je n'ai pas oublié l'ordre que tu as donné à Navarre tout à l'heure ! Et ça ne te gêne pas beaucoup que je perde ma jeunesse pourvu que tu m'administres l'extrême-onction un jour. Alors écoute, curé. (Lucero sursaute sous l'appellation qui a tout de l'insulte.) Tu m'appelles encore une fois « ma fille », et ta croix de bois ne fera pas long feu ! J'ai faim...

Elle pivote et lui tourne le dos. Lucero ouvre la bouche, les yeux étincelants de rage et d'humiliation. Dana observe Kalten, fait deux pas dans sa direction. Je me tends à nouveau avec un soupir. Je n'ai pas tellement envie de protéger ces deux salopards. Surtout si c'est pour me battre avec elle. Mais Sac de Patates m'adresse un geste d'apaisement dans le dos de Dana. Il est confiant.

Elle se penche sur son ancien bourreau réduit à l'impuissance, laissant sortir ses crocs.

— J'ai rêvé de te rencontrer à nouveau...

Kalten cille.

— Je m'étais juré de te tuer si je pouvais, dit-elle encore.

Kalten semble rétrécir sur lui-même. Il a peur et il est sidéré. Ce ne sont pas émotions dont il a l'habitude. Ni surtout que ce soit Dana qui les lui inspire.

— Ma chérie... chevrote-t-il.

Seigneur, c'est un concours de la plus grosse gaffe psychologique entre Lucero et lui ? Il croit vraiment l'avoir au chantage aux sentiments ? Notons que j'ai pensé comme eux jadis ; puis j'ai rencontré Bathilde, une Maîtresse de Cénacle parisienne, il y a deux cents ans et j'en suis revenu. À la dure. À l'époque, Bathilde fut à deux doigts de me faire avaler mes crocs, en s'arrangeant pour que je lui dise merci en plus. Dana me la rappelle à cet instant.

— Je te hais, siffle-t-elle à Kalten, mais j'adore l'idée que tu te retrouves face à un aréopage de juges juifs à Tel-Aviv. (Elle se tourne vers Sac de Patates.) Parce que c'est ça, j'espère ? Vous l'envoyez tout droit crever d'humiliation devant un peloton d'exécution composé de ces gens qu'il méprise le plus au monde ?

Sac de Patates acquiesce gentiment :

— En effet.

— Sans compter que vous évitez de vous salir les mains ! grince Lucero.

— C'est vrai, l'équilibre de la Magie Blanche est délicat. Nous n'aimons pas y toucher si Nous pouvons l'éviter. Cependant Nous pouvons également nous résigner à des exceptions...

Sac de Patates croise les bras sur son torse splendide avec sérénité et toise froidement l'inquisiteur qui se tait. Il m'est sympathique, ce dieu. Ayant maté notre Torquemada en bouton, il se penche vers Kalten qui s'endort aussi sec.

— Il en a pour soixante-douze heures, dit-il à la cantonade. Pensez à prévoir de l'eau à ce moment-là, si vous le voulez encore vivant.

C'est à ce moment-là qu'une idée me traverse, je l'ouvre avant d'avoir réfléchi, comme d'habitude.

— Mais attendez ! Si vous pouvez rendre son humanité première à un vampire, pourquoi m'avoir laissé massacrer ces gosses, là-bas ? Et Sandoval et sa fille ?

Sac de Patates se redresse. Une grimace fugitive déforme ses traits magnifiques.

— Ils étaient irrécupérables, laisse-t-il tomber au bout d'un instant de silence.

— Pardon ? Kalten et Dana sont *recupérables*, *JE suis récupérable*, mais pas eux ? C'est quoi ces conneries ?

Je m'étouffe de colère et d'ahurissement. Il détourne le regard.

— L'humanité, ça n'est pas seulement un état, c'est aussi une *qualité* d'être. Cet homme la leur a retirée en les transformant à demi puis en les torturant au-delà de ce que vous pouvez imaginer. Même en admettant que je parvienne à les guérir, ce qui est loin d'être sûr, l'incantation n'est prévue que pour les « surnaturels normaux », leurs âmes sont mortes là-bas.

Il soupire et me fixe droit dans les yeux cette fois.

— Je n'aurais même pas osé en faire des zombies, murmure-t-il. Ils ont tant souffert que l'addition qu'ils ont à présenter au monde... (Il soupire encore.) Vous n'avez pas idée des monstres que j'aurais risqué de lâcher dans Rio. Trente ! Trente monstres !

— Des victimes, bordel ! protesté-je furieux. Vous parlez de « risques » en prime, pas de certitudes !

— Il y a des paris que je ne prends pas. Vous, Dana et l'autre, vous allez vous faire pendre ailleurs dès demain. Mais ceux-là, j'en aurais été responsable ! Si vous comprenez le sens de ce mot, grince-t-il.

Je laisse cette flèche perfide se perdre dans le brouhaha autour de nous pour poser la question qui me tараude vraiment :

— Sandoval le savait ?

Il opine, me réduisant au silence et se tourne à nouveau vers Dana.

— Je vous avais promis quelque chose...

Dana hausse les épaules.

— Si je vous aidais, mais c'est plutôt vous qui...

Sac de Patates secoue gentiment la tête.

— Pour les miens, vous avez passé quelques heures très pénibles et cela seul mérite récompense. Votre frère aussi mérite ma reconnaissance. De plus, vous l'avez sauvé, *lui*, termine-t-il en me désignant du menton.

En ce qui concerne ce dernier détail, je ne suis pas certain qu'il lui en soit si reconnaissant que cela. Dana frissonne ; ça n'avait pas dû être du premier confort le temps passé au fond de sa fosse. On perd conscience assez vite dans ces cas-là, mais pas *assez* vite.

Quant à ce que mérite Dieter, j'en ai une assez bonne idée. Cela dit, je me contenterai de ne plus me promener sur le même continent que lui. Sa sœur ne m'a fait aucun mal, elle, au contraire, comme on vient de le rappeler élégamment.

Sac de Patates adresse un signe à la foule et une vieille dame s'en détache. Elle porte un flacon de terre cuite en prenant d'infinies précautions. Le Dieu s'en saisit et le tend à Dana qui le reçoit avec un coup d'œil interrogateur.

— C'est une potion magique, sourit-il.

Je ne peux pas m'empêcher de lever un sourcil avec scepticisme. Ça, par contre ça n'existe pas, normalement. Les plantes, les composés chimiques ou les métaux lourds font leur boulot et c'est tout, si j'ose dire. Il n'est pas utile d'appeler ça de la magie sauf pour impressionner les gens. Sac de Patates semble lire mes pensées et son sourire s'élargit encore.

— En réalité, il s'agit de la recette utilisée pour animer les zombies...

— Celle à base de datura ? intervient Ignacio, s'attirant sans s'en apercevoir un regard noir de Lucero.

Le dieu hoche la tête. Dana se racle la gorge pour demander d'une petite voix :

— Et je peux m'en servir pour... ?

— Réveiller votre frère de sa catatonie ? termine Sac de Patates avec douceur. Oui, mais ce sera transitoire, à peine une heure, peut-être moins.

Dana manque de laisser tomber la fiole. Une terrible déception se lit sur son visage.

— Alors à quoi... ?

Elle n'achève pas non plus sa seconde phrase, mais cette fois ça n'est pas parce que les mots lui manquent. Au contraire, on sent qu'ils se bousculent sur sa langue et que la plupart sont insultants ou chargés d'une brûlante révolte.

— Je ne peux pas faire mieux, dit Sac de Patates sur le même ton presque tendre. De plus, il ne récupérera pas toutes ses facultés, pour la bonne raison qu'il n'a jamais pu les acquérir. Vous savez très bien pourquoi.

Dana acquiesce. Sa douleur sourde est si palpable que les murmures de l'assemblée s'éteignent un par un. Mais elle jette un œil à Kalten et son corps de déesse grecque frémit. Sac de Patates ajoute rapidement :

— En revanche, vous aurez le temps de lui demander ce que *lui* veut faire... ce sera un soulagement de le savoir. Enfin, je crois...

Ça me gêne toujours quand ces divinités à la noix prennent un air incertain : le seul avantage d'un univers régi par leurs lois est qu'il ait un putain de sens. Quand ils se mettent à douter eux aussi, ça me déstabilise et je me demande chaque fois à quoi ils servent. Pas longtemps, parce que c'est typiquement le genre de question qui pousse droit vers la métaphysique, voire l'envie de devenir dieu à son tour pour mettre enfin de

l'ordre dans ce bordel ; le résultat sur la comprenette est au mieux contestable.

Ignacio se glisse jusqu'à notre amie et lui tapote l'épaule. Il lui chuchote quelque chose. Dana ne répond pas, ses yeux brûlent comme des rubis, on dirait une statue chryséléphantine d'une Isis époque Ptolémée sous ses aspects les plus sombres. Mais la lueur menaçante se ternit au fond de ses orbites, elle hoche la tête puis recule imperceptiblement. Je lui pose la main sur le bras.

— Alors, c'est fini Votre Divinité ? On peut prendre le colis et se tailler ?

Sac de Patates s'étire le cou comme si quelque chose lui coinçait une cervicale et que ce quelque chose avait à voir avec moi. Lucero s'ébroue et se lance à son tour. Il doit avoir le sentiment que je lui ai piqué sa réplique.

— Le Vatican vous saura gré de votre collaboration, dit-il avec componction.

Sac de Patates approuve du menton. Je m'aperçois que les traits magnifiques du Cavalier se sont creusés. Le cirque de tout à l'heure doit avoir épuisé sa monture. Il est temps de prendre congé.

Tandis que je charge Kalten sur mon dos, le dieu s'adresse à moi une dernière fois :

— Je vous dois quelque chose à vous aussi.

Trop aimable. Où est le piège ?

— Si vous le désirez, un jour, Nous serons moi et les miens ravis de vous organiser votre propre cérémonie, sourit-il.

Je n'arrive pas à décider s'il se fout de moi, ou s'il est sincère. Je déteste ça.

— Non merci, grogné-je.

— Vous avez l'éternité pour changer d'avis et vous aurez largement le temps de vous apercevoir combien elle pèse parfois.

C'est toujours comme ça quelles que soient les religions. Les dieux ne supportent pas bien l'immortalité chez leurs créatures alors ils tentent de les convaincre que ce sera l'horreur ultime, la fin de l'humanité ou alors un long dimanche anglais sous la pluie quand tous les pubs sont fermés. La propagande fonctionne fort bien : je ne sais plus combien de livres de science-fiction j'ai pu lire, traitant la question sous cet angle. L'immortalité,

c'est mortel, enfoncez-vous bien ça dans le crâne et arrêtez de concurrencer les dieux, s'il vous plaît ! Mon cul. J'adore ça et je ne suis pas près de lâcher la rampe. Cette histoire m'aura au moins appris ça.

— Quand vous voudrez, insiste-t-il avec un fin sourire tandis que je réassure ma prise sur Kalten.

Il se laisse faire, inerte et morne, tandis que Carlo nous attend en compagnie de « Y a... mais » pour nous conduire à la sortie de la favela.

Après quelques tours et détours dans le labyrinthe de ruelles et d'escaliers, nous parvenons sur une avenue large et éclairée, bordée de villas magnifiques de l'autre côté du trottoir. Joao nous attend dans la voiture, il sort et ouvre le coffre. J'y laisse tomber Kalten, il sera aussi bien là.

— Vous avez pris rendez-vous avec nos clients ? demandé-je à Lucero en m'asseyant à l'arrière avec Ignacio et lui.

Dana a pris place devant à côté de Joao sur mon invitation. Je ne crois pas que laisser l'inquisiteur et elle s'asseoir côte à côte soit une bonne idée. Intercaler Ignacio entre eux deux serait assez vache également. Lucero acquiesce :

— Ils viennent le chercher demain soir. Leur chef atterrit à Rio au matin et il veut prendre livraison de Kalten lui-même. Nous les attendrons au Diocèse.

— On devrait plutôt le garder chez Dana, c'est le mieux, dis-je sans réfléchir, uniquement par esprit de contradiction.

Du moins, c'est ce dont j'ai l'impression jusqu'à ce que je m'aperçoive que c'est Dieter au contraire qui m'a soufflé ma réponse. Mais je décide de l'ignorer et de m'en tenir à ma déclaration. Lucero se rebelle :

— Je pense au contraire que la Maison du Diocèse fera parfaitement l'affaire !

La diplomatie et ses arcanes ne sont pas son fort à celui-là, sauf quand elle consiste à coller les gens sur un tas de bûches. Ignacio se racle la gorge :

— Pardonnez-moi, Monseigneur, mais si le gouvernement brésilien a vent de cette affaire, il vaut mieux que notre Église y soit mouillée le moins possible. La maison de Madame, si elle nous y invite (là, il me jette un regard lourd de reproches), me semble un compromis acceptable.

Dana se retourne vers nous et dit sans sourire :

— Navarre ? Tu oublies que je suis surveillée...

Effectivement, j'ai négligé ce détail.

— Il nous reste combien de temps avant le jour ?

Ignacio regarde sa montre.

— Une heure et demie.

Je suis un peu étonné, je ne m'étais pas rendu compte que la cérémonie avait duré aussi longtemps.

— Ça devrait suffire, Joao, conduis-nous chez Madame ! Préviens-moi avant qu'on arrive, dis-je, me laissant aller en arrière.

Joao opine du chef et la voiture s'enfonce à nouveau sous les frondaisons de Tijuca pour rentrer dans la Cité aussi endormie qu'elle est capable de l'être. Ici et là, des bribes de salsa entrent dans le véhicule par les vitres ouvertes. Personne ne dit mot pendant un bon quart d'heure, le temps de parvenir à la maison de Dana plus proche que mon hôtel. Joao me fait signe.

— Arrête-moi là, ordonné-je et avant que Lucero ait pu protester. Allez jusqu'à la maison, mais ne descendez pas avant mon retour !

Il me reste une heure et quart pour dénicher les sentinelles du premier cercle de surveillance autour de Dana. Je me faufile dans les jardins de la maison la plus proche et commence une visite du quartier en vitesse vampire. Je fonce, agitant à peine les palmes des plantes vertes sur mon passage, à travers les pelouses, les piscines et les abris de jardin. Je stoppe à peine pour jeter un coup d'œil systématique à l'intérieur des maisons. Dès que j'ai la certitude que l'endroit est « propre », je passe au suivant.

Au bout d'une demi-heure de vaines recherches, je finis par dénicher deux hommes endormis dans une jolie cabane arboricole pour enfants montée dans un *Tipuana tipu* de belle taille, dont les grappes de fleurs jaunes dégringolent jusque sur le visage de ses occupants. Je ressens à peine un léger choc électrique en y pénétrant sans invitation, l'endroit est trop neuf, trop peu habité, pour que la magie du foyer s'y soit installée.

Je me penche : on a une bonne vue vers la maison de Dana. Des mitrailleuses gisent aux pieds de ces gardiens d'élite. Il faut dire que jusqu'à la nuit dernière Dana ne leur a guère donné de raison de s'inquiéter

pendant plus de vingt ans. Je tords directement le cou du premier et réveille le second pour l'interroger. Il me confirme mes déductions en tremblant : ils ne se sont même pas aperçus qu'elle leur avait faussé compagnie. Quant à ma visite dans une voiture épiscopale, elle ne leur avait pas paru assez inquiétante pour pondre plus d'une ligne dans un rapport encore en souffrance.

Sous la menace, l'homme me conduit dans la maison voisine. Je lui laisse le temps de m'y inviter avant de le tuer à son tour. Puis, je vide le reste de l'habitation. Quand je la quitte, je laisse cinq cadavres sur le carreau dont celui d'une femme d'un certain âge aux traits durs en blouse blanche qui a essayé de me tirer dessus. La police Carioca aura de quoi s'amuser si elle accepte de s'intéresser à la question. En ce qui concerne leurs supérieurs, si je ne les ai pas exterminés pendant la nuit à côté de la favela, ils mettront quand même un certain temps à réagir.

Je rejoins mes compagnons qui patientent dans la voiture comme prévu. Tout cela ne m'a guère pris plus de trois quarts d'heure mais je vois aux yeux rubis de Dana et à l'air gêné d'Ignacio que je n'arrive pas trop tôt. Lucero a encore abusé de sa chance apparemment. Elle sort de la voiture avec soulagement et, pendant que Joao fait le guet, me chasse avec agacement, ouvre le coffre et se charge de Kalten. Cordelia ouvre à sa maîtresse, impassible, comme si celle-ci revenait toutes les nuits un homme au regard vitreux en travers de l'épaule. Pour ce que j'en sais, c'est peut-être le cas.

Au moment où le battant se referme sur nous, Ignacio se penche de la vitre arrière de la voiture et nous lance :

— On se voit ce soir.

Dana me pilote dans sa demeure jusque dans une cave propre et arrangée divinement. Elle installe un second matelas à côté de son lit, un meuble monumental qu'on a dû monter là car il est impossible que les baldaquins tendus de lourdes tentures brodées aient pu passer par l'escalier de la cave. Kalten se voit attribuer une couverture de chien, non loin de moi. Dans l'état où il est, la vexation ne l'atteint pas, mais cela a l'air de soulager ma compagne, alors je ne dis rien. Dana me tend une paire de menottes. Je refuse gentiment :

— Même s'il se réveillait, il n'irait pas loin. Je ne dors plus aussi profondément que toi depuis trois cents ans.

Elle lève un sourcil, mais ne m'interroge pas plus avant et grimpe sur son matelas, refermant les rideaux derrière elle.

La journée se passe sans incident notable et le jour est à peine tombé que l'on sonne à la porte. Dana refuse de paraître et m'envoie recevoir tout ce monde d'un ton sec.

— Et emmène-le avec toi, termine-t-elle en balançant un coup de pied méprisant à Kalten. Je ne voudrais pas être tentée de l'égorger en ton absence.

Sur ces mots, elle retourne se coucher. Je monte à l'étage, Kalten sous le bras, sans pouvoir me défendre d'une admiration croissante pour elle. Il semblerait que son petit discours sur la vengeance personnelle n'était pas si opportuniste que cela. Je ne suis pas sûr qu'à sa place, j'aurais été capable de me maîtriser à ce point.

Je suis même certain que non. J'ai des preuves.

Les agents du Mossad, mon client romain à leur tête, se présentent en tenue de personnel navigant d'El Al. L'un d'eux est muni d'une housse à vêtement de luxe. Lucero et Ignacio les accompagnent. Ils envahissent le salon, l'air de rien, se postant à des points clés de la pièce pour surveiller à la fois l'extérieur, les couloirs, l'entrée et moi-même. De vrais professionnels. Dangereux. Leurs gestes fluides et précis dénoncent la pratique de cet art martial que leurs homologues étrangers leur envient partout sur la planète.

Lucero ne cesse de pérorer à propos des investissements de ce qu'il appelle pompeusement la « maison mère ». Pour rien, car les Israéliens ne lui accordent pas plus d'attention que nous. Ils ont dû le juger en quelques minutes. Ou alors ils se souviennent d'autres investissements de ladite maison mère. Des papiers et des passages pour l'Amérique du Sud jadis offerts à des petits copains de Kalten, par exemple, et sur lesquels ils ne pourront jamais mettre la main désormais.

Mon client romain me remercie d'une voix mesurée. Un de ses séides ouvre la housse, il en tire un uniforme un peu fatigué et semblable au leur. Kalten, groggy, se laisse sangler dans le costume sombre orné du chameau, symbole de l'aviation civile israélienne. Ils brandissent également une bouteille de cachaça dont ils arrosent le prisonnier avec générosité. L'odeur de l'alcool se répand dans la pièce, c'est à vomir, mais je souris. Ils vont

donc l'embarquer sous le nez de la douane brésilienne en prétendant que c'est un des leurs, « victime » du Carnaval. C'est ainsi qu'ils ont exfiltré Eichmann, il y a huit ans. Ils ont raison, on ne change pas une recette simple et qui fonctionne. Ils sont à peine partis, portant Kalten à bout de bras, que Lucero se tourne vers moi et explose :

— Où est-elle ?

Houlà, Dana a eu raison de rester au lit, on dirait. Je fais mine de ne pas comprendre.

— Qui ça ?

— Le monstre qui habite cette maison !

Je le fixe sans ciller alors qu'il fouille ses poches, extirpant une lettre de l'archevêque de Rio lui-même. Il me la colle sous le nez presque au point de me toucher. Ce type est vraiment fou, je pense. Ou alors il hésiterait avant de parler sur ce ton à quelqu'un capable de le briser entre deux doigts. Mais non, il doit penser que son sacerdoce le protège des monstres dans mon genre. Il a tort mais ce n'est pas le moment de le lui démontrer. Je rétorque tranquillement :

— Elle est partie avec son frère, il y a quelques minutes à peine.

— L'archevêque vous ordonne de la supprimer ! braille Lucero qui continue à m'agiter son papier sous le menton.

— Non, déclare Ignacio avec sérénité.

— Je vous demande pardon ?

Lucero se tourne vers son subordonné, sidéré que celui-ci ose le contredire.

— Navarre ne pourra pas vous vous donner satisfaction, il est attendu, Monseigneur, susurre-t-il, faussement déférent.

— Poursuivez-la ! me hurle encore l'inquisiteur en tentant de l'ignorer. On ne doit pas laisser vivre des choses pareilles !

Ignacio me regarde gentiment et laisse tomber :

— Le navire du Vatican quitte le port dans trois heures. Tu as juste le temps de traverser la ville pour le prendre. Je suis désolé, Monseigneur.

Mais cette fois, c'est un petit sourire vachard qui contredit le ton de mon vieil ami. Lucero fulmine, mais se contient avec difficulté. Il ordonne à Ignacio de le suivre d'un geste méprisant.

— Nous en reparlerons, l’entends-je grogner dans le couloir.

— Comme il vous plaira, Monseigneur, fait la voix paisible du bon père.

La porte se referme sur eux et le vent du soir m’apporte un dernier murmure :

— Adieu, Navarre.

Oui, je crois que c’est un adieu cette fois, mon vieil ami, me dis-je.

Je rejoins Dana au sous-sol.

— Tu as tout entendu ?

— Oui, dit-elle. Il faut que je quitte la ville. Mais je ne sais pas où aller.

En soupirant, elle passe la main dans ses cheveux qui retombent en longues boucles désolées autour de son visage de marbre.

— Change de pays, va en Amérique. Tu te feras une autre vie.

Elle sourit tristement.

— Une autre non-vie, rectifie-t-elle.

— Si tu veux. Mais loin de ce cafard, déjà ce n’est pas si mal.

Elle lance un regard circulaire sur sa demeure avec un nouveau soupir.

— Je me rends compte qu’en presque vingt ans, je me suis attachée à cette maison.

Je ne réponds pas, pas la peine de la démoraliser plus encore avec l’idée que c’est seulement le début d’une très longue série de déménagements impromptus. Dans le meilleur des cas, on n’est pas poursuivi par une meute hurlante, seulement par la maréchaussée locale.

Elle reprend :

— Lucero... il ne va pas me lâcher, hein ?

— Pas son genre. Tu l’as humilié, je l’ai humilié, il s’est humilié tout seul en ne servant à rien de toute cette histoire. Il va vouloir rentabiliser l’affaire pour justifier son existence. En outre, je crains que Kalten ne possède encore quelques amitiés dans le coin, ils essaieront de te remettre la pogne dessus.

Elle hoche la tête puis se dresse à peine sur ses pieds de déesse avant de m’embrasser sur la joue.

— Tu t’en vas ?

— Oui, mon navire attend. J'ai à peine le temps de m'y rendre.

— Adieu, Navarre. Je suis désolée, dit-elle avec un pauvre sourire.

Je suppose qu'elle parle de Dieter et qu'elle sent à travers le lien de sang qui nous unit encore à quel point la présence de son frère tapie au fond de moi me pèse. Je lui rends son baiser, il n'y a pas de petits profits.

— Tu vas très bien t'en tirer, t'inquiète.

Je n'en suis pas si sûr. Dana va avoir tous les nazis d'Amérique aux fesses, sans compter les Cénacles quand ils percuteront qu'elle n'est plus sous protection. Kalten n'est pas sans lui avoir appris quelques trucs, je l'ai constaté dans le chalet, mais ça ne suffira sans doute pas. Cela dit, elle est moins sans défense que je ne le fus lorsque Gilles, mon créateur, me laissa tomber face à l'une des meutes bramantes citées plus haut.

Enfin, ce n'est plus mon problème.

Puis je tourne les talons. Une fois dans la rue, j'inspire avec délices l'air de l'extérieur qu'un pandanus d'exportation tout proche rend parfaitement ensorcelant. Je m'étire comme un chat, faisant craquer mes muscles. Le ciel tropical semble me faire des milliers de clins d'œil ; je lui rends la politesse. Des bribes de samba flottent jusqu'à moi, j'esquisse un pas de danse. Peut-être que j'aurais pu aimer ce pays, après tout. Dans une autre non-vie, comme dit Dana. Puis je prends mon élan, si je ne parviens pas au port en moins d'une heure...

Je n'ai pas parcouru cent mètres que je me plie en deux au centre de la rue en vomissant mes tripes. Je contemple sidéré la mare cinabre à mes pieds. Depuis ma Transformation, c'est la première fois que je dégueule. Même celle où un petit malin avait tenté de m'avoir en s'empoisonnant lui-même à l'arsenic, je m'en étais tiré avec de simples nausées. Putain, qu'est-ce qu'il se passe ?

Je tente de rester debout. C'est difficile. Mes jambes flageolantes me portent à peine. J'avance d'un pas et me courbe à nouveau. Je tombe à genoux dans une puanteur de cadavre pourrissant. Des fleurs écarlates éclosent sous mes paupières. Ma tête vibre comme si des volées de cloches saintes y résonnaient. Quelque chose enserme mon crâne dans un étau qui menace de l'écraser. Je me sens si mal que la perspective d'appeler Sac de Patates et de l'informer que j'ai changé d'avis finalement me titille un

instant, mais je préfère l'idée de me rouler en boule dans mes régurgitations en espérant le soleil.

Un rire grelotte, sarcastique, au fond de mon esprit en feu.

Putain.

Dieter.

Ça vient forcément de lui.

Le petit salopard se niche en moi, une tique agrippée à mon cerveau. Et son hilarité grinçante secoue une chaîne énorme qui me tire jusqu'à la maison que je viens de quitter. Je tente de l'arracher, tout en me traînant dans la direction supposée du port. Une nouvelle vague de nausées me renverse, j'entends des pas légers se précipitant vers moi.

Une main douce se pose sur mon épaule. La pression sur mes tempes s'apaise à demi. J'ouvre la bouche, il en sort un croassement de corbeau malade. Mes yeux traversés d'éclairs carmin accommodent leur vision sur le visage penché au-dessus de moi.

Dana.

Merde.

— Je suis désolée, répète-t-elle. Je me doutais de quelque chose.

Ah et tu ne m'as pas prévenu ? Sympa. Mais je ne le dis pas, je n'ai pas la force de couiner mesquinement.

— Je m'en doutais, mais je n'étais pas sûre, continue-t-elle.

— Je vais le... tuer. Si tu me laisses me relever... je le tue.

Elle me prend contre elle pour me bercer doucement avec une gentillesse si pleine de pitié que si j'avais encore quelque chose à vomir, je n'hésiterais pas une seconde.

Et je viserais sa jupe fleurie.

— Tu ne peux pas, murmure-t-elle dans mes cheveux poisseux.

— C'est ce qu'on va voir...

Elle secoue sa tête avec indulgence. Elle me prend dans ses bras comme un enfant pour me transporter jusqu'à chez elle. Dès que nous avons franchi le seuil, je redeviens aussi fringant que cinq minutes plus tôt. Je m'arrache à elle et file dans la chambre du frère. Je stoppe net devant la porte close.

Dana me suit d'un pas très calme. Sa sérénité me met hors de moi. Pour un peu je l'égorgerais.

— Ouvre-moi ça ! sifflé-je.

Je dois avoir l'air assez terrifiant, la chemise à fleurs vertes ridicules souillée de sang noir, les cheveux ébouriffés, les crocs sortis. Mais elle ne recule pas et sonne Cordelia aussitôt. L'ombre. L'ombre silencieuse de l'Indienne passe entre nous comme un souffle de vent avant de disparaître à nouveau, laissant la porte béante derrière elle. J'ai retrouvé une partie de mon calme devant l'obéissance manifeste de Dana. Je suis soulagé de ne pas avoir à la tuer, elle aussi. Elle ne semble avoir aucune velléité de protéger son frère.

— Tu sais t'entourer, la félicité-je à propos de Cordelia.

— Elle me manquera, acquiesce-t-elle en me laissant m'engouffrer dans la pièce.

Je m'arrête au pied du lit puis tends la main vers la gorge de Dieter. On va faire ça proprement. Je ne vais pas boire le frère sous le nez de la sœur.

Je crois que je suis tout juste parvenu à lui faire un bleu. Un instant mes doigts ont agrippé la peau tendre, un instant seulement. Puis je me suis retrouvé à terre, hors d'haleine, haletant comme un poisson hors de l'eau. Je me tords sur le sol exactement comme si on venait de me pêcher. Merde, je n'ai pas *besoin* de respirer !

Dana s'agenouille à mes côtés.

— Je suis désolée, répète-t-elle. C'est de ma faute, mais je n'avais pas prévu ça.

— Quoi ? dis-je d'une voix abonnée chez les corbeaux.

— C'est ce que j'ai demandé à Sakpata...

— Sac de Patates ? Merde ! Qu'est-ce qu'il a foutu ?

— Il t'a lié à nous... enfin, à Dieter, surtout, soupire-t-elle.

— Mais pourquoi, bordel ?

Je geins carrément en me redressant. Je me sens mieux, mais l'étau autour de ma gorge ne se desserre que très lentement.

— J'ai eu peur que tu te venges de son ingérence dans ton esprit. J'ai demandé à Sakpata un sort de protection quand tu étais en train de te battre dans la maison. Mais il est allé plus loin que je n'osais l'espérer, m'avoue-t-

elle sans l'ombre d'un remords hypocrite. Tant que nous sommes en danger, tu es obligé de nous protéger.

« Il semble que nous soyons réellement en danger, souligne-t-elle, sinon tu aurais pu prendre ton bateau.

Un silence de plomb tombe entre nous le temps que je rassemble mes pensées.

— Je peux encore prendre mon bateau, rétorqué-je d'une voix dure. Fais tes paquets, on part.

— Tous les trois ?

— J'ai le choix ?

— Non, sourit-elle.

J'aime quand les gens sont cohérents.

*

Nous nous retrouvons dans ma cale deux heures plus tard. Je les ai embarqués sans que personne s'en aperçoive. Elle n'a rien emmené, seulement ce salopard de Dieter qu'elle porte elle-même en me confiant le soin de ses affiches. Je signale ma présence à bord au capitaine, le navire appareille presque aussitôt après.

Nous nous installons comme nous pouvons dans mon réduit prévu pour une seule personne. Lorsque nous parvenons en haute mer, Dana ouvre son sac à main et en sort la fiole de Sakpata. Elle la roule pensivement entre ses doigts.

— Tu veux t'occuper de ça, maintenant ? demandé-je précautionneusement.

Elle approuve du chef.

— Ça ne t'ennuie pas ?

Je ne suis pas ennuyé, je suis furieux. J'aimerais casser quelque chose, tuer quelqu'un, bramer comme un éléphant de mer, mais je ne suis pas ennuyé. Pour me consoler, je me dis que si Dieter avait, disons un accident imprévisible, se trouver comme nous sommes au milieu de l'océan pourrait s'avérer utile.

— Tiens-le, dit-elle.

Elle me supplie presque. Je me penche pour presser la tête du jeune homme entre mes mains et l'immobiliser. Elle ouvre de force les dents serrées de son frère pour y laisser couler le breuvage. Nous reculons tous les deux. Les yeux splendides du jeune homme ne cillent pas dans un premier temps. Comme d'habitude, il se contente de fixer l'une après l'autre ses affiches que nous avons fixées comme nous pouvions aux parois boulonnées du navire. Soudain, il convulse, tous ses muscles tétanisés. Ma couchette tremble dans un grondement de tonnerre au rythme de ses bras et de ses jambes qui s'agitent en tous sens. Ses dents grincent.

Je file à la coquerie et en ramène une grosse cuillère en bois que j'ai subtilisée sous le nez d'un mousse endormi. Je me sers du manche pour faire levier entre les mâchoires crispées de Dieter – il ne manquerait plus qu'il me morde – et le glisse en travers de la bouche, dégageant la langue. Au moins, il ne s'étranglera pas et ne se brisera pas les dents.

Même si je n'ai qu'une envie, le voir disparaître à jamais de mon existence, je préfère qu'il conserve une certaine esthétique. Au cas où cette proximité désastreuse se prolongerait. Au moins qu'il ne dépare pas le paysage.

Son visage demeure impassible et mou quand il devrait grimacer de douleur. Tout son corps est saisi d'une crampe énorme. Il parvient à hurler malgré le manche qui entrave les sons entre ses lèvres. Assez pour alerter cet équipage qui guère envie d'entendre parler de moi et qui serait fichu de jeter mes passagers clandestins par-dessus bord. Je saisis une serviette abandonnée pour la poser en tampon sur sa bouche. Ses traits restent inertes. Il hurle à froid, c'est un spectacle atroce que je n'arrive même pas à trouver réjouissant. Dana recule encore, les yeux brillants de larmes rouges.

Je saisis à nouveau les poignets du gosse en me couchant sur lui pour le forcer à se détendre. Les convulsions passent sur lui comme les vagues au-dehors font tanguer le navire, j'ai l'impression de tenter de retenir l'océan. À deux reprises, Dieter manque de m'éjecter, sa force est extraordinaire.

Puis il retombe en arrière, épuisé. Ses cils battent comme des papillons. Je me redresse et le laisse aller. Son regard devient plus vif, étonné. Il essaie de s'asseoir, mais ses muscles torturés par la crise et dont il n'a plus l'usage depuis des années le trahissent. Il retombe en arrière.

— Dana ? appelle-t-il.

Elle se précipite vers le lit.

— Dieter ! Je suis là !

— Je suis fatigué, dit-il d'un ton boudeur. J'ai faim !

Il la regarde un peu fixement et reprend :

— Où tu étais ? Je veux rester avec toi !

Il a une voix étrange, comme si un enfant était caché dans ce corps d'homme et geignait pour qu'on l'en sorte. Dana secoue la tête, elle déglutit, incapable de répondre.

— Qu'est-ce que tu veux manger ? dis-je doucement mettant ma haine de côté pendant un instant.

Il n'a qu'une petite cinquantaine de minutes de conscience devant lui, ce même, si j'en crois Sac de Patates. Autant qu'il en profite. Il y a sûrement des kilos de chocolat à la coquerie. Les bigots compensent facilement leur refus de l'alcool, la drogue et le rock and roll dans les confiseries. Mais il refuse avec une énergie un peu étonnante vu son état général.

— Je veux rester avec Dana !

Cette fois, le ton est exigeant et buté. Si j'avais essayé ça avec mon père, j'aurais certainement pris une paire de baffes, demi mourant ou pas. Dana se contente de murmurer :

— Je suis toujours avec toi, tu sais...

— C'est pas vrai ! proteste son frère. Je te cherche partout. Dans le monde entier. Et tu n'es pas là.

Ah, c'est donc ça qu'il magouille avec ses affiches, il la cherche. Il éclate en sanglots. Elle aussi. Bon dieu, mais sortez-moi de là ! Je déteste les effusions. Ça doit être pour ça que je dis sans réfléchir :

— Il y a un moyen, tu sais...

Elle me fixe sans comprendre. Je sais que c'est une monstrueuse connerie mais je ne peux pas m'empêcher d'ajouter :

— L'Offrande...

— Mais...

— Il restera comme ça. Conscient, au moins.

Elle contemple Dieter un instant, ses yeux chavirés de larmes, ses cheveux d'or pâle étalés sur l'oreiller. Il lui sourit naïvement à travers ses sanglots. S'il a douze ans d'âge mental, c'est le bout du monde.

— Et les autres vampires ? Ils ne vont pas... ?

Si, bien sûr, ils vont le prendre très mal, surtout dans l'état du même – je ne peux pas le considérer autrement. Qu'il s'agisse de son frère ne sera même pas une circonstance atténuante, au contraire. L'esprit de famille, chez les vampires, ne s'étend que sur ses membres valides. Finalement, je comprends que les nazis se soient intéressés à nous. Nous avons des points communs. Du genre que je ne supporte pas.

— Je vous protégerai, dis-je amèrement, tu sais bien que je n'ai pas le choix.

Elle hésite à travers ses larmes :

— Tu vas vraiment fonder ton Cénacle ? Je croyais que les responsabilités...

— Tant que c'est moi qui donne les ordres...

Elle s'efforce de ne pas sourire avec malice, je lui reconnais au moins ça. Je la contemple. Elle est belle. Et je n'ai pas la moindre envie de lui faire l'amour. Elle me le rend bien sans aucun doute. Mais il faudra sûrement en passer par là, ne serait-ce que pour qu'elle puisse me contacter à tout moment. Sans compter que le Second d'un Cénacle est toujours le conjoint du Maître. Un héritage des grands primates, je suppose : la chaîne de commandement matérialisée par la baise. Ridicule. Dans d'autres circonstances, j'en ferais l'économie mais nos semblables auront bien assez de motifs de nous tomber dessus sans que je leur en fournisse d'autres.

La procédure, on y revient toujours.

Enfin, il paraît que les mariages de raison fondés sur le respect et les intérêts communs sont les meilleurs. Je n'ai plus qu'à trouver mes intérêts communs avec elle.

Elle se penche sur Dieter, lui caresse les cheveux :

— Ça va faire mal ? gémit-il.

Ah, il a au moins compris quelque chose, il est peut-être plus futé que je ne le pensais. Elle secoue la tête.

— Pas longtemps.

Je me lève et file sur le pont. J'ai fermé les yeux avec accablement, je viens de me rendre compte qu'avec toutes ces conneries mes *comics* sont restés à l'hôtel. De toutes mes affaires, il me reste seulement la trousse de secours papale, toujours nichée au fond des poches de mon pantalon. Le voyage va être très long cette fois.

Dix minutes plus tard, j'entends Dana arriver. Elle a surgi comme une ombre pâle et furtive, prête à disparaître aussitôt au moindre signe de vie de l'équipage.

— Il Dort, souffle-t-elle.

Je ne lui dis pas que je le sais, que désormais je saurai toujours ce que mijote Dieter. Je soupire. Elle pose sa main sur mon épaule. Je me détends imperceptiblement.

— Tu vas avoir des ennuis à cause de nous, déclare-t-elle.

Ce n'est pas une question, et comme elle a raison, je ricane :

— De mon point de vue, j'en ai déjà, tu sais.

Elle contemple les lames de plus en plus hautes qui se déchirent sur l'étrave du rafiot. Il y a un orage monstrueux au large, nous fonçons droit dedans. Dans une heure ou deux, tout ce qui se trouve non boulonné et fixé dans notre cabine dansera comme une balle de ping-pong sur un trampoline. Ça augure assez bien de ce qui nous attend à Rome.

— Tes patrons ? (Elle hésite.) Les... Cénacles ?

Je sens dans sa voix toute l'incrédulité maîtrisée qu'elle met dans le mot. Ces derniers jours ont fracassé le mur d'ignorance et de déni confortables derrière lequel elle vivait depuis sa transformation. Elle sent bien que le monde surnaturel qui l'attend à mes côtés ne sera pas un lit de roses tous les jours. Elle a tant à apprendre.

Je hoche la tête.

— Mes patrons, les Cénacles, les Meutes de garous...

— Les Meutes de garous ?

J'acquiesce.

— Et les démons, et des incubes et tout ce que tu veux. Nos amis les hommes aiment bien se compliquer la vie... Et la mort. Ou alors, ils adorent attribuer leurs couillonnades aux voisins, comme tu préfères.

Mais elle ne m'écoute pas divaguer.

— Les garous !

Sa main fine heurte violemment la rambarde, et elle se tourne vers moi une lueur de défi dans son œil bleu.

— Des garous ! Tu me fais marcher ! répète-t-elle.

Je souris sans répondre cette fois. J'aime bien ce côté saint Thomas qui ne résistera pas trois secondes à la réalité atroce de ce monde. Quand Dana mettra ses longs doigts aristocratiques dans les stigmates du Christ, il sera bien temps pour elle de contrôler sa nausée et sa révolte rationnelle d'enfant de ce siècle pourri.

OUI, dis-je aux vagues qui déferlent.

L'éternité est longue, surtout vers la fin dit-on. Tant pis Dana, je la passerai avec toi. Peut-être que tu sauras nous protéger de la métaphysique.

OceanofPDF.com

Lance

À B'n B, avec toute ma sympathie.

Et Renaud Séchan, parce que.

On prend des réflexes à quinze ans... puis on grandit, sans qu'on les perde.

Moi, je n'aime pas réfléchir, ça m'emmerde.

Même si on vit très longtemps. Très, très longtemps, dans mon cas. L'immortalité est une sacrée occasion de changer d'avis, ou même de gamberger, voire d'apprendre des trucs, mais je l'ai peu utilisée. Je suis feignant. J'avais d'autres choses à faire. Jouir par exemple, de tous mes pores, membres et orifices. J'avais du retard, je l'ai largement comblé.

C'est sans doute pour ça que ça ne m'a jamais gêné de bosser pour mes patrons. Après tout, je suis né à une époque où tout ce qui tombait de leurs bouches censément saintes était parole d'évangile, au sens strict.

Bien sûr, j'ai mis de l'eau dans mon vin de messe depuis, mais quelque part au fond de moi je reste le petit demi-Gascon, demi-Breton que j'ai toujours été et pour qui une soutane = un saint. En puissance, au moins.

C'est un effort véritable pour moi de revenir là-dessus, quand bien même j'ai eu le temps de m'apercevoir que les intérêts de notre Sainte Mère L'Église ont peu à voir avec ceux du Christ, sans parler de ceux des simples mortels. Quant aux miens d'intérêts, s'ils ne correspondaient guère aux dogmes en vigueur, je n'ai pris que la peine de décider que je réglerai tout ça un jour devant qui de droit. Mais que d'ici là, je m'emploierai à satisfaire lesdits intérêts au mieux, les uns après les autres.

Ce préambule pour expliquer que, depuis le quatorzième siècle, je trimalle certains réflexes et préjugés sur lesquels je n'ai pas cru utile de revenir. Ça me joue quelquefois des tours parce que mon cerveau se retrouve inconfortablement à cheval entre ce qui lui fut inculqué jadis et ce

qu'il a inconsciemment engrangé, tranché ou compris entre-temps. Et je suis souvent obligé de prendre des décisions ultimes au moment précis où l'évidence de ces paradoxes m'explose en pleine tronche.

Je déteste ça. J'ai horreur de me faire baiser par quiconque sans mon consentement, surtout par mes propres méninges.

*

Mer d'Iroise, janvier 1936.

On aurait dû désigner Michel pour cette mission. C'est lui qu'on envoie normalement en cas de dragon. Pas ma pomme. Il doit être en vacances, l'enflure. Imaginer cet emplumé au bord d'une piscine avec un mojito ne me réconforte pas. Le bonheur des salopards ne m'a jamais consolé de mes propres emmerdements.

Étrangement.

Ça devrait être à Michel pourtant de pagayer comme un cave vers le couchant en pleine mer d'Iroise par cette frisquette mais claire nuit de janvier 1936. C'était dans ses cordes de ballotter béatement dans un esquif à col de cygne dans l'espoir de tomber sur Avalon.

Le jour, je dors dans un sac hermétique de toile huilée d'habitude destiné à enfermer les cadavres à destination de la morgue. Cette chose inconfortable a le bon goût d'être parfaitement étanche à la lumière du soleil. La nuit, je souque avec une pagaie en forme de feuille lancéolée, un brin de lierre cueilli à Brocéliande entre les dents. Normalement, c'est censé me guider jusqu'à mon but quelle que soit la malignité des courants, y compris pendant mon sommeil. En échange, depuis mon départ, j'ai eu droit à tout l'éventail des joies maritimes : grêle, déluge, typhon, vagues de dix mètres de haut, et même chalutier perdu dans le brouillard.

Ils ne m'ont pas abordé parce qu'ils ne m'ont pas vu. Cela explique aussi pourquoi ils ont tout de même manqué me couper en deux. Heureusement, le bruit du moteur cacochyme m'a réveillé de mon sommeil diurne juste à temps et, au prix de quelques brûlures au quinzième degré, je me suis à demi extrait de mon sac pour ramer furieusement hors de portée. Cet incident mis à part, et les aléas météorologiques oubliés, je m'ennuie ferme

pendant que l'horloge tourne et que la demoiselle en détresse que je suis censé sauver d'une mort atroce se rapproche de plus en plus de la rôtissoire. Dévorée par un dragon.

Un dragon métaphysique, en prime. Autant dire que je ne suis pas à la fête. Dénicher Avalon dans ces conditions précaires n'est que l'apéritif d'un repas dont je vais détester chaque plat, je le sais déjà.

*

Un mois et demi plus tôt au Vatican, lorsqu'on m'a convoqué dans le Saint Bureau en présence de Sa Sainteté, très malade et en robe de chambre, j'ai proposé de tenter le coup à bord d'un des yachts du Vatican. Mais le cardinal Camerlingue s'est opposé au projet. Il a argué que nos « clients » n'étaient pas de ceux que soutient volontiers la Très Sainte Église catholique d'une part. Et il a ajouté que d'autre part, et non sans raison le bougre, la mitre papale n'est pas en odeur de sainteté auprès des autorités de l'Île.

— Outre que je ne comprends pas vraiment pourquoi nous aidons ces « gens »...

Sa voix a suinté d'insinuations haineuses. J'ai cillé. Sur ce coup, j'ai été assez d'accord avec lui et j'avoue que je ne comprenais guère non plus : c'est bien la première fois depuis des siècles qu'on m'envoie secourir les descendants du Roi David depuis le trône de Saint Pierre. Le pape a fait un signe vague à son secrétaire particulier et celui-ci, après une courbette, s'est éclairci la gorge :

— Le Saint Père estime que nous n'aidons personne en particulier mais que nous empêchons une catastrophe générale. En tentant d'invoquer cette bête, nos ouailles de Germanie se sont aventurées en un terrain que nous ne pouvons ni ne désirons explorer.

Le Camerlingue, mouché, a repris sa respiration puis :

— Ça n'est pas une raison pour que cette « mission »...

Le mot a eu l'air de lui écorcher la bouche, ce qui est pourtant fort difficile tant il l'a mince et serrée, presque cousue. Ses phrases s'en échappent plus qu'elles n'en sortent.

— ... cette « mission » donc, batte pavillon romain. De plus, je ne vois pas l'intérêt de dépenser du fuel et l'énergie de nos braves marins pour visiter une nappe de brouillard à couper au couteau, a-t-il grommelé en me jetant un regard torve. En outre, aborder des lieux saints tels qu'Avalon, cela nécessite un état d'esprit particulier, du courage, de la force, de la pureté... les chevaliers jeûnaient une nuit entière avant de partir en quête.

De la pureté ! J'ai sursauté et failli redemander pourquoi on n'envoyait pas Michel !

Le mécanisme m'échappe totalement : je ne vois pas pourquoi se mettre en appétence terminale devrait nous nettoyer de nos impuretés supposées. Il me semble que c'est absolument le contraire. C'est un de ces paradoxes avec lesquels je me retrouve confronté quelquefois : ma raison me démontre l'inverse de ce que j'ai sucé avec le lait de ma nourrice.

Ajoutons que la purification, c'est le doux nom religieux d'une frustration intense. Or les gens frustrés sont souvent nerveux, colériques et même angoissés. Alors qu'on m'explique ce qui pousse les dieux de tous bords, qui, le reste du temps, s'échinent à nous obliger à vivre sereinement ensemble, à mettre leurs ouailles dans un état pareil ?

C'est le cul qui coince le plus, d'ailleurs, dans la pureté. J'en conclus qu'on n'est fatalement pas pur si on est mammifère, donc. C'est d'une injustice flagrante. Encore un truc pour nous faire trébucher puis nous taper sur les doigts quand ça arrive.

Ou bien les dieux sont des espèces de critiques littéraires de la vraie vie : pour eux, la scène de cul est forcément lourdingue et superfétatoire dans l'histoire ; aussi, s'acharnent-ils à brider les intentions érotomanes des auteurs. Heureusement que le lecteur est là pour contrebalancer leur influence puritaine.

Mais je suis parvenu à la boucler. Je me suis contenté de jurer *sotto voce* qu'il fallait être sacrément couillon pour se laisser défaillir de faim la veille de son départ vers une destination périlleuse. Le Vicaire du Vicaire du Christ m'a jeté un sale œil comme s'il lisait mes pensées, bien qu'il soit myope comme une taupe.

— Cela signifie par conséquent que vous devrez observer un « jeûne », vous aussi. Dans votre cas, il devra être sans doute... conséquent... un mois peut-être ?

Je hausse les épaules, notant la répétition, en essayant de ne pas faire de jeu de mots stupide. Du genre « *Ce serait conséquent, parce que con tout court ?* »

Oui, je sais. Même pas honte. Pourtant, je me contente de laisser tomber d'une voix suave :

— Selon toutes probabilités, dans un mois, la « princesse » sera morte. Votre putain de dragon l'aura bouloottée, Langue des Origines ou pas. Mais je veux bien patienter un mois dans mon appart' avant de partir, j'ai pas fini mon roman rose... C'est puissant *L'Amant de Lady Chatterley*, vous connaissez ? Non ? C'est sorti il y a une petite dizaine d'années. Ça vient juste d'être traduit en italien, je crois.

Cette fois, il a refusé de m'accorder un regard de plus, s'est jeté aux pieds du Très Saint-Père qui lui a donné tout ce qu'il désirait. C'est-à-dire que j'ai commencé ce voyage de merde par un mois de méditation forcée dans une antique loge pontificale. Sans lumière, « au pain d'angoisse et à l'eau de tribulation ». On m'a purifié de force avec une certaine délectation. À peine dissimulée.

Bien sûr, j'aurais pu sortir n'importe quand, de force moi aussi. Mais j'aurais dû rendre des comptes ensuite, ainsi qu'abandonner ma sinécure papale. Deux siècles que je bosse pour eux, ils me fichent la paix le reste du temps. Je ne suis pas prêt à renoncer à ce confort. Ni à leur protection. Il y a trop de bestiaux épouvantables de par le monde à vouloir ma peau : le rempart catholique est encore le meilleur que j'ai pu trouver.

Au bout d'un mois, le Camerlingue est venu me chercher entouré de deux Suisses patibulaires que je connais bien car je joue aux cartes régulièrement avec eux. Ils m'ont même rendu visite de temps en temps dans ma geôle pendant leurs quarts tout au long de ces semaines calamiteuses. À ce moment-là, ils arboraient une expression sinistre de bon aloi dans leurs jolis uniformes jaune et bleu, essayant de s'empêcher réciproquement de pouffer.

— Sortez, Raphaël ! m'a bramé le Camerlingue d'un ton dégoûté sans s'apercevoir de rien.

Il ne m'aime pas celui-là, hein ? Comme souvent, car je suis peu aimable. Mais dans son cas, ça n'est pas pour les raisons habituelles. Mon côté ado provocateur, mon amour pour les alcools forts, les substances récréatives et mon manque de préjugé dans le choix – renouvelé quotidiennement ou

presque – de mes partenaires sexuels de tous genres, orientations, bords et même espèces le laisse complètement froid ; car c’est un vieux curé de campagne et il en a vu d’autres dans son ancienne paroisse, un repaire de consanguins perdu dans les montagnes. En revanche, il fut élevé à sa haute dignité par un soudain caprice papal. Il n’était quasiment jamais sorti de ladite paroisse auparavant. Alors, il ne se remet pas de sa subite confrontation sur le tard avec la réalité des politiques vaticanes. Et le pluriel est employé à dessein.

Je représente l’une de ces réalités désagréables : l’usage récurrent par Sa Sainteté de créatures plus ou moins recommandables pour s’occuper du sale boulot.

Déjà, paraît-il d’après son secrétaire, il a fallu lui faire avaler qu’il y avait effectivement du sale boulot sur l’autel. La zoophilie n’est pas une nouveauté dans les Apennins, je suppose ; cependant, on y recourt moins facilement à l’assassinat surnaturel ou même simplement politique. C’est un homme modeste et droit – moi je dirais « inculte et rigide », hélas on me demande rarement mon avis. Il s’accommode mal des situations compliquées, auxquelles il espère toujours trouver une solution simple.

Le meurtre, bien que selon moi cet acte demeure l’alpha et l’oméga des solutions simples, n’entre pas dans son répertoire.

Cela étant, l’objection de ce saint vieillard quant à la réaction supposée du brouillard avalonien face au drapeau de Saint Pierre n’était pas sans fondement, hélas. Voilà également pourquoi, en plus de la pureté, on m’a privé de ma belle cabine sans hublot habituelle et que je me retrouve seul maître à bord d’un canot ridiculement ouvragé d’un mètre quatre-vingts de long dans lequel je ne peux pas étendre mes jambes. Il ressemble vaguement à une gondole reconvertie de justesse. Je me serais contenté d’un de ces dinghys à moteur qui font les délices des plages de l’Adriatique, mais même cela m’a été refusé au motif que les Hautes Dames n’aimeraient pas non plus.

*

Mer d’Iroise, janvier 1936.

Donc je rame. Pur et fort, puisqu'on l'a voulu ainsi. Furibard, aussi.

Mon fichu don dirige chaque plongée de pagaie dans l'eau. Il m'emporte vers le couchant avec une force que je ne lui ai que rarement connue. Droit devant moi, encore invisible, se dresse l'Île Radieuse, il m'y conduit comme il m'a toujours conduit. Cette chose nichée dans ma tête depuis ma naissance m'a causé un tas d'ennuis et elle n'entend pas s'arrêter là. Je lui dois notamment d'être devenu ce que je suis : un prédateur et un monstre. Pas très convaincu comme prédateur, mais monstrueux tout de même.

L'Offrande Obscure me fut imposée à cause de ce talent, parce qu'un de mes futurs semblables avait besoin d'un chien de chasse pour une traque très particulière. Lorsque ce fut fini, il me laissa pour mort dans son dos, mais à moitié seulement. Nous sommes très difficiles à tuer nous les vampires, même par un collègue. Et mon ancien maître regrettera un jour sa précipitation, je l'ai juré devant l'autel de Saint Jean de Latran.

Soit dit en passant, je me suis promis également cette fois-là que je ne ferai plus jamais de vœu dans cette basilique, ni dans aucune autre : il en est résulté un orage épouvantable. Mon serment était recevable semblait-il, mais par l'escalier de service, certainement pas par le Salon des Élus.

Les premières nappes de brouillard surgissent, joueuses et surnoises, vers la minuit de mon sixième jour de souque. Les étoiles disparaissent une à une dans le ciel qui jusque-là était d'une limpidité totale. Fils de la vierge se tressant langoureusement à la corne de lune, fuligineux pétales de fleurs évanescents dansant à la crête des vagues, les enfants des brumes se rapprochent de moi à sauts comptés qui ne déplacent pas une goutte d'eau dans la mer devenue étale. Je les perçois, rires étouffés, gloussements retenus, débordants d'une malice millénaire. J'entends des vaguelettes s'écraser un peu plus loin. Des récifs. On espère m'y précipiter en douceur.

Un clapotis tout proche attire mon attention, en même temps qu'un murmure. Un reflet d'écailles plus argentées que la lune encore visible. S'ils ont convoqué ce genre de troupes, c'est que mon but est tout proche. Aussi voisin que le rocher affleurant où l'on compte bien me voir m'éclater la carafe. Le murmure enfle, se mue en léger sanglot, clochette adamantine sur l'onde d'une ébène glauque, un diapason vert sombre. La mer prend sa respiration, elle se dresse tout entière sur la scène pour donner un oratorio mortel dont je serai le seul auditeur.

Et la cible.

Me voilà dans la panade. Je n'avais pas prévu cela. Bordel, je suis le gars le plus sensible au monde aux sirènes ! Dire qu'on m'a privé des meilleures choses de la vie un mois durant et qu'on espère que ça va me rendre plus fort pour résister à ces garces. Je ne veux pas paraître indélicat, mais d'un point de vue pratique, il me semble qu'il aurait été bien plus efficace de me laisser jeter ma gourme toutes ces nuits perdues. J'aurais eu une petite chance, peut-être, de rester de marbre.

Une paire de seins ronds et blancs de laitance surgit un instant avant de disparaître. Une main fine à la peau céladon, une nageoire caudale irisée, puis des lèvres purpurines crèvent l'eau, une à une. Bientôt la mer s'ouvre ici et là, en jolies gueules luisantes de toutes les nuances de corail, leurs propriétaires restant dissimulées sous les vagues. Un champ mouvant de coquelicots carnivores aux crocs aussi acérés que les miens soupire féroce à la surface.

Je range posément mes rames dans le fond de l'esquif, maintenir ma direction n'entre plus dans mes préoccupations immédiates. En revanche, ne pas baver dans l'eau devient une priorité vitale.

Surtout qu'un reste de scrupules stupides issu de cinq cents ans de conditionnement mâle (patriarcal, mais presque) m'empêche de commencer par balancer un coup de rame droit dans le menton pointu le plus proche. Je ne frappe pas directement les dames, en général, sauf quand elles se précipitent sur moi en brailant, une arme bien visible à la main. C'est idiot pourtant : l'expérience m'ayant démontré mille fois mon erreur.

Sans compter que ces petites lèvres, aussi voraces qu'appétissantes, entonnant leur foutue berceuse en douceur, sont effectivement des armes. Plus redoutables dans leur suave nocivité qu'une bonne vieille épée à deux mains, ou même un Luger de dernière génération.

Je fouille fébrilement l'embarcation du regard tandis qu'une certaine partie de mon anatomie s'épanouit sans bonheur dans mon pantalon devenu trop étroit. Sous l'arche de la poupe un vieux seau de calfat presque vide voisine avec un chiffon maculé de cambouis. Je me précipite dessus, rapide comme l'éclair mais avec cette précision de geste dont seule mon espèce sait faire montre. Le canot bouge à peine alors que je me déplace dessus à une vitesse hallucinante.

Je m'empare du pot et jure avec déception. Le calfat est presque épuisé. Il n'en reste qu'une couche totalement sèche au fond, de l'épaisseur d'un

doigt. Je cogne de l'ongle la surface dure, ça résonne avec un petit bruit sec. Je jure à nouveau. Puis je me résigne, gratte cette pellicule d'un ongle fébrile. La plaque noire et durcie se détache du fond du pot. Je tente de la malaxer dans mes mains, mais ma température corporelle est naturellement trop basse pour faire fondre la chose. En temps normal et après alimentation, j'atteins péniblement les 37° d'un être humain ; là, je n'ai pas mangé depuis cinq semaines, je suis froid comme l'océan qui m'entoure.

Je fourre la pâte dans ma bouche.

Je mâchouille. La production de salive d'un vampire est assez curieuse, nous sommes peu humides comme gars. Nous pouvons embrasser des gens sans qu'ils se doutent de quoi que ce soit : l'humidité sur notre langue ressemble gustativement à celle de n'importe quel mammifère ; sauf que nous ne sommes plus tout à fait des mammifères. À la place de la salive, nous produisons donc une espèce d'enzyme anesthésiante qui, si j'ai pu étudier la chose, renforce notre charme natif. Si nous embrassons quelqu'un, il adore ça et prend un des plus grands pieds de sa vie. Le dernier, souvent.

Ça doit être grâce à l'enzyme que le calfat solidifié s'amollit bientôt sur ma langue et se transforme à nouveau en une espèce de gomme pâteuse. Le goût de goudron est épouvantable. Je régurgite le tout dans le pot avec soulagement, la bouche rétrécie jusqu'aux oreilles par l'amertume, le cerveau tourbillonnant sous l'effet des hydrocarbures encore présents dans l'antique reliquat.

Je contemple le résultat. Ça ne suffira pas. Avec résignation, je me rassieds et ôte mes chaussures. Je jette un dernier regard consterné à mes chaussettes en fil d'Écosse que je réduis aussitôt après en charpie que je mélange à l'emplâtre puant.

Il n'aurait pas fallu que ça me prenne une seconde de plus. Pendant que je me collais sur la langue une saveur qui ne me quittera certainement pas pendant un mois, le murmure s'est mué en grondement. Je ressens les vibrations à travers les planches du canot, mais ça ne me fait plus grand-chose : je suis plus sourd que Dieu aux prières de l'humanité.

Dépitée par mon manque de réaction, une ravissante ravisseuse s'enhardit et se dresse sur sa queue écailleuse devant moi. Elle se penche et ses seins en coupe dignes du Graal lui-même ondulent aussi voluptueusement que les vagues. On dormirait des siècles sur son joli

ventre de jade. Ses yeux reflètent des abîmes où croisent des Léviathans d'or et de turquoise. Je vacille vers les ondes planes, atrocement tenté. Avec une érection à rendre jaloux l'obélisque de Louxor. Sans forfanterie.

Elle tend une main aux doigts minces terminés par des aiguilles qu'elle a dû emprunter à une rascasse. Je la saisis et tire la dame vers moi. Je la plaque toute humide et froide contre mon bas-ventre, bien que le plat bord fasse légèrement obstacle. Je soupire d'aise dans son cou où je fourre mon nez un instant avec délectation, puis je la contemple en face, béat. Des millions de fourmis rouges coquines envahissant mon pantalon trempé.

Elle sourit triomphalement, la chipie. Son sourire dévoile des canines charmantes qui donnent envie de les lécher comme autant de bonbons aigus. Je lui rends son sourire, mi-figue mi-raisin. Je regrette profondément ce que j'ai l'intention de faire. Elle entrouvre encore plus sa bouche incarnate. Je me penche sur elle et au moment où nos lèvres vont se joindre, je crache à l'intérieur des siennes une salive marronnasse, lourde de calfat et encore saturée d'enzymes.

Elle se rejette en arrière, les sourcils écarquillés d'horreur.

— C'est dégueulasse, hein ? Ouais, je m'écœure moi-même, ma jolie.

Je campe un Ulysse très contestable, j'en conviens.

Ma magnifique adversaire plonge aussitôt tentant désespérément de rincer son palais de l'horrible mixture que je viens d'y envoyer. Elle ne s'inquiète que du goût atroce pour l'instant. Mais bientôt l'enzyme agit et ma victime refait surface en gémissant. Elle tend à nouveau ses bras vers moi, suppliante cette fois. Je lui tapote gentiment la tête sans parvenir à mettre du désordre dans ses tresses émeraude.

— Pas ce soir, chérie, j'ai la migraine, ajouté-je.

Autour de nous, les coquelicots charnus se fanent, replongent avant d'être remplacés par des fronts livides où s'arquent d'adorables sourcils en forme de minces pétales argentés, en dessous desquels me fixent des yeux de jade pur. Ma voisine m'offre un visage d'ange homicide, sa jolie bouche affreusement tordue d'une déception sans borne. Je lui offre à nouveau mon plus beau sourire, celui qui montre mes propres canines. Sans plus barguigner, je plonge ma pagaie avec précaution entre deux poitrines joufflues comme des fesses.

C'est l'une de ces rares fois de ma très longue vie où je suis enchanté d'arrêter de bander.

Bien que, de temps en temps, sans conviction, de longs doigts aux ongles s'agrippent temporairement au bastingage de mon embarcation, ma trajectoire devient de plus en plus facile. Les jolis fronts noyés d'écume disparaissent un par un dans les profondeurs, un trait d'aigreur barrant leur peau transparente.

Je parcours environ un mile, puis le brouillard se déchire sur une nuit de cristal. Les étoiles s'allument et un rayon de lune se braque comme un projecteur sur la flèche d'un beffroi.

Avalon se dresse devant moi.

J'aborde, emmitouflé dans un grand ciré noir nanti d'une large capuche. Le soleil ne va pas tarder à se lever, il point déjà. L'île est déserte comme il se doit. Une abbatale massive se dresse au centre d'un pré semé d'une herbe rase et de fleurs minuscules. Pas un arbre. Pas un bestiau. Même pas un bête mouton.

Je me nettoie vaguement les oreilles dans une petite source nichée entre deux galets, cristalline au point d'en être presque invisible. L'eau est aussi froide que si elle descendait de la montagne. Elle ne me débarrasse que du plus gros du calfat, tout en me donnant l'impression de me rincer avec des rasoirs de glace. Mais au moins, j'ai à peu près figure humaine. Ce qui ne saurait durer dans cet environnement.

Je suis vengé par la couleur de boue gluante que je laisse dans le bassin de la source mais ça ne me console qu'à demi : le plus dur reste devant moi.

Les portes du bâtiment tout proche sont ouvertes sur une lumière dorée aveuglante qui dégouline du plafond alors que l'astre du jour au-dehors joue sa pimbêche, niché dans une écharpe de nuées plus roses qu'une petite fille de sept ans. Je vais morfler ma mère là-dedans.

J'entre sans hésiter, bien que les torrents de rayons surgis de nulle part fassent grésiller mes yeux au fond de leurs orbites. L'endroit est si saint que j'ai du mal à respirer. Même la poussière est bénie, ici. Elle s'envole à chacun de mes pas en particules étincelantes qui transforment mes poumons en foyers d'enfer. Je stoppe sous la douleur térébrante qui emplit le haut de

ma poitrine, puis, je bloque aussitôt ma respiration ; elle tient plus chez moi du réflexe archaïque que d'un besoin vital.

À chaque investiture papale, je me traîne à Saint Jean de Latran afin de renouveler mon serment d'allégeance au dernier successeur de Saint Pierre en date, en me gardant bien de toucher quoi que ce soit de peur de m'effondrer sous l'assaut du sacré environnant. Eh bien, c'est moins pire qu'ici. La Sainte Église catholique et romaine semble trouver moins grâce aux yeux de Votre Seigneur que le trio adultère vaguement homo qui dort sous ces voûtes.

Je me contente de rabattre mon capuchon le plus bas possible et de fixer mes pieds. Je parcours un trajet dallé de marbre coruscant qui me renvoie ses éclats dorés en pleine figure. Pas moyen d'y échapper. Mon visage doit ressembler à celui d'un pesteux à la dernière extrémité. Le pus qui jaillit de mes brûlures coule dans mon cou et chaque mouvement est accompagné d'un bruit mouillé répugnant. Sans compter la souffrance qui brûle chaque centimètre de peau exposée. Je retiens à grand-peine un gémissement.

Je parviens enfin au maître autel ou plutôt ce qui en tient lieu : trois cercueils de cristal reposant sur les branches commodément étalées et larges d'un pommier nain. *Blossom*, disent les Anglais. Ce pommier est un paradigme de *blossom*. Et de pommier. Il y a tant de fleurs qu'elles dissimulent le tronc et que les longues boîtes semblent flotter sur un nuage de pétales blancs au centre, emperlés de rose sur la tranche externe. Je grince devant tant de beauté niaiseuse.

Je me penche vers les couvercles translucides. Les visages ne sont pas très nets à travers le verre dépoli qui renvoie lui aussi de terribles chatoiements, mais je reconnais sans mal le vieux barbu, bien que je ne l'aie jamais rencontré. Ça n'est pas pour lui que je viens. La greluche est assez mignonne, dans un genre rondelet et torturé, mais ce n'est pas non plus à cause d'elle que je me suis fadé les sirènes. En revanche, le bel étalon blond à longs cils qui roupille fermement à son côté gauche m'intéresse. Et tandis que je me penche, je constate qu'il possède toutes les qualités propres à m'intéresser à tout niveau. Sous la tunique bleue, les muscles fermes dessinent de jolies courbes nettes. Son poitrail est vaste et sans un poil apparent dans l'échancrure brodée de fils d'or du col. Ses cuisses nues s'allongent élégantes et viriles sur le velours pourpre du matelas. Il est à tomber. Lorsque j'ouvre le couvercle de cristal, je manque de tomber

vraiment : ses paupières cillant découvrent deux prunelles saphir dignes d'être montées en cabochon sur le diadème d'une reine. Qui plus est, certains traits de son visage me rappellent quelque chose, mais je ne m'attarde pas à découvrir quoi. Les yeux splendides présentent pour l'heure un vide d'intelligence abyssal.

— ..., coasse-t-il.

On ne s'endort pas pour dix siècles impunément.

Je l'aide à se redresser en bénissant toutes les puissances divines qui permettent que, dans son état comateux, il ne puisse pas se rendre compte de ma gueule sanguinolente ni de mes plaies suppurantes. Sans parler des restes de calfat qui maculent encore mes épaules et le lobe de mes oreilles. Je dois puer le vieux poisson, également. Mes chéries de tout à l'heure ne se parfument à la rose que très rarement. L'aneth, à la rigueur. Le zombie marin que je suis soutient l'ange poussiéreux qu'il est jusqu'à la sortie du bâtiment.

Il marche de plus en plus facilement, cependant, il n'a toujours pas recouvré la parole et son regard magnifique est toujours vitreux. Je le fourre dans le bateau avant qu'il ait pu esquisser un geste de refus. Puis je me remets aux rames et j'entreprends le voyage retour. Au bout d'une heure, j'ai à peu près repris figure humaine, enfin vampirique. Je me sens mieux pour observer mon compagnon. Il se laisse aller dans la barque aussi mou qu'une chiffre, mais une superbe chiffre. À un moment, il coasse mollement d'un air étonné.

— Tout va bien, tout va bien, lui affirmé-je, un poil effrontément.

Je le regarde plus attentivement et ne peux retenir un sursaut. Cette familiarité étrange qui m'avait saisi au moment où je l'ai tiré de sa boîte de conserve elfique me saute enfin à la figure : il me ressemble. Même mâchoire rabotée à l'équerre, même nez droit légèrement aquilin, mêmes yeux bleu glacier, mêmes cheveux couleur de paille mûre, même torse musclé et taille haute sur des hanches minces. Je suis considéré comme grand en ce vingtième siècle, mais lui, dans le sien, devait faire figure de géant.

Nous avons beau avoir une partie de sang breton en commun lui et moi, cette similitude n'en est pas moins étonnante : à six siècles de distance, j'ai déniché mon presque jumeau. Sauf que lui trimballe une expression morne

dans sa tunique azur impeccable au pli droit comme une règle, tandis que j'arbore simplement l'air nerveux d'un déchet que le chat aurait ramené des poubelles.

Il lui faudra deux jours pour retrouver l'usage de toutes ses fonctions supérieures. Au soir du deuxième, je m'accorde une petite pause dans mes coups de rame pour lui donner des explications.

— Je suis missionné par le Très Saint-Père, chevalier. Nous avons besoin de vous pour brandir la Lance du Destin.

Il me lance un coup d'œil atone. Je poursuis donc :

— Voyez-vous, Lancelot, un dragon terrible menace une damoiselle en détresse...

Cette fois, le regard qu'il me jette est un poil plus vif. C'est la mention « damoiselle », ça réveille les morts, d'habitude. Certes, je ne m'étends pas sur le fait que ladite demoiselle totalise dix-huit mois à tout casser, ni qu'elle est flanquée de nombreux compagnons du même âge. Je trouve moins glamour l'annonce de la quête d'une nurserie que celle d'une princesse nubile.

Il ouvre la bouche et s'y reprend à deux fois avant d'aligner une phrase correcte :

— Quel... Royaume... (Pause.) Quel... Roi... est son... père ?

Je me prends d'un intérêt soudain pour le manche de ma rame et susurre :

— Parfois, on l'appelle le Roi d'Acier.

Je ne me vois pas lui déclarer tout à trac que nous allons travailler pour un banquier juif spécialisé dans l'industrie lourde et la sidérurgie. J'ignore comment ça se présentait au neuvième siècle mais de nos jours certains patronymes tout droit sortis des yeshivot de Varsovie ne sont pas très bien vus, la plupart du temps. J'imagine que de son temps, c'était pire.

Dans ma prime jeunesse de vampire, c'était encore très tangent, et ça ne s'est pas amélioré depuis. Personnellement, j'en ai gardé des traces, je ne sais pas très bien pourquoi, finalement. Je me souviens qu'aux alentours de mon premier ou deuxième siècle, j'ai joyeusement participé à une équipée passionnante à la sortie d'une pièce de théâtre mal branlée, mais qui plus tard servit certainement de source à Shakespeare pour son *Marchand de Venise*.

Le personnage du juif était si ignoble que nous, les spectateurs, en jaillîmes pour aller nous livrer à quelques amusettes dans le quartier réservé de Nantes. Je dois préciser à notre décharge que nous ne tuâmes personne, cette fois-là. Malheureusement, il y en eut d'autres, encore moins glorieuses et plus mortelles.

Bref, j'ai gardé ces renseignements pour moi, mon invité va déjà rencontrer quelques problèmes d'adaptation, autant lui faciliter la tâche.

Nous abordons, vingt-quatre heures plus tard, dans une petite crique bretonne isolée où nous attendent les séides du Saint-Père. Avalon, il est plus facile d'en partir que d'y parvenir. Nous sommes aussitôt envoyés dans un hôtel « de charme », comme on dit lorsqu'on refuse d'utiliser « vieillot » ou « délabré ». Je vais enfin me débarrasser du sel et de la poix dont je suis couvert.

Lancelot et moi partageons la même chambre à mon grand plaisir. Quoique ce soit pour de mauvaises raisons : on m'aura collé un budget de merde jusqu'au bout. Merci le Camerlingue ! Il a à peine ouvert la bouche depuis que je l'ai informé des raisons de son réveil inopiné. Je l'envoie à la douche en premier, me délectant lorsqu'il laisse tomber à terre la belle tunique azur dont il était revêtu mais qui n'est plus qu'un torchon imprégné de saumure. Nu, il tenterait Saint Antoine, lui-même. Les siècles de sommeil ont miraculeusement préservé ses muscles, si pas son cerveau. Je bave. Lorsqu'il revient, je me précipite à mon tour sous la douche, joie de l'eau chaude qui redonne à ma peau sempiternellement froide un soyeux de bon aloi.

À mon retour, je le trouve toujours nu et assis sur le lit l'air égaré. Il lève ses yeux merveilleux sur moi :

— Combien de temps ?

Sa voix est maîtrisée et je note avec stupéfaction qu'il s'est adressé à moi dans un français moderne parfait. Deux nuits plus tôt, c'était déjà le cas, mais j'étais un peu préoccupé à ce moment-là. Il remarque mon air surpris.

— Dans le long sommeil voguent les rêves du monde, dit-il en haussant les épaules.

Cet air fataliste et déprimé accentue sa ressemblance avec moi d'une façon frappante.

— Ça veut dire que tu sais grosso modo où tu es tombé ? Tu l’as vu dans tes rêves ?

Je peux comprendre cela : mon talent fonctionne souvent de cette façon, en m’envoyant des images pendant mon sommeil.

— Un voile couvre mes pensées, m’explique-t-il. Elles volent comme des oiseaux par milliers et les images sont labiles, j’ai grand-peine à les arrêter ou les comprendre.

Holàlàlà, il va me causer comme ça tout du long ? Ça va être pénible. Je m’assieds à côté de lui. Je lui presse l’épaule pour le réconforter et parce qu’il n’y a pas de petit plaisir.

— Ça va bien faire mille ans, je dirais... déclaré-je avec précaution.

Il me jette un regard de poisson mort :

— Mon Seigneur et ma Dame...

— ... dorment toujours en Avalon, on te ramènera près d’eux dès que tu auras rempli ta mission.

Il redresse le torse progressivement.

— C’est mon destin que de combattre les dragons... Mon Destin, ma Faveur et mon Fardeau pour avoir manqué à Mon Seigneur...

J’ai horreur des gens qui collent des majuscules partout quand ils causent.

— Ouais, c’est ça. Tu butes le bestiau, et tu rentres dormir à la maison avant l’heure du dîner. Marché conclu ?

Nouveau regard de morue à l’état terminal, puis une étincelle de compréhension minimale s’y allume. Il tend ses mains, paume contre paume et les glisse dans les miennes. J’ai à peine le temps de me relever.

— Je suis votre féal, Noble Comte, jure-t-il avec solennité.

Je ne peux m’empêcher de sursauter. Il y a bien longtemps que personne ne s’est avisé de la ramener avec mon sang jadis royal. Ça me fait drôle.

— Ouais, c’est ça... grommelé-je à nouveau en retirant mes mains sans trop de douceur. Appelle-moi plutôt Navarre.

J’ai également horreur du nom de code dont m’ont affublé les autorités vaticanes : Raphaël. Même s’il correspond à ma fonction auprès d’eux.

« Puis le Seigneur dit à Raphaël : Prends Azazyel, lie-lui les pieds et les mains ; jette-le dans les ténèbres ; et abandonne-le dans le désert de Dudaël. »

C'est dans le livre d'Enoch, je crois, mais je n'en suis pas sûr. Je ne sais pas ce qu'est devenu le VRAI Raphaël, celui d'origine. Les archanges sont des abrutis monomaniaques. Aussi bien, celui-là est encore en train de se la jouer SM avec un démon quelconque au milieu des sables et il a oublié de revenir.

— Comme il siéra à Votre Grâce, ne suis-je point temporairement Son Féal ? s'incline mollement un Lancelot qui n'a pas noté mon agacement.

— Tu peux me dire tu, aussi... soupiré-je sans trop d'espoir.

Je l'envie quelquefois le vrai Raphaël, avec ses cordes et ses dunes...

*

Nous prenons le train à Vannes. Lancelot reste muet mais ses yeux magnifiques enregistrent tout. Il calque impeccablement ses gestes sur les miens. Soulevant son chapeau quand je salue quelqu'un, ou utilisant ses fourchettes aux repas avec la précision dont il devait user pour ses poignards à l'entraînement.

À la sortie de la gare Montparnasse, il marque un petit temps d'arrêt devant Paris déployé à ses pieds. Sans doute, la ville est trop immense, même pour ses rêves les plus fous. Déjà que Vannes, provinciale et déserte, a dû lui faire l'effet d'une capitale cosmopolite... Nous y avons croisé un homme noir qui transportait du bois. Lancelot a reculé puis repris son chemin à ma suite, toujours aussi silencieux. Ça ne me déplaît pas : chaque fois qu'il l'ouvre – ça lui arrive parfois quand même, ne serait-ce que pour me demander de lui passer le sel – il me sort une phrase plus ampoulée qu'un réverbère du pont Alexandre III.

Là, face à la Ville Lumière, il est encore plus mutique, c'est tout. Il opine quand je le hèle pour le hisser vers un taxi dans lequel il arborera un visage de marbre tout le long de la course.

Nous arrivons à destination : une bâtisse magnifique de la rue Montmartre, dans l'ancien immeuble du quotidien l'*Aurore*. Ça fait vingt-cinq ans que je n'ai pas mis les pieds dans cet endroit. Depuis la fermeture

du journal pendant la Grande Guerre. J'y avais mes entrées grâce à mon vieux pote Ernest, son fondateur. J'ai une pensée émue pour lui : il est mort, il y a cinq ou six ans déjà. N'empêche, j'ai bien aimé mes années ici : les journalistes font partie des rares personnes qui vivent dans les mêmes créneaux horaires que moi. Je me souviens notamment d'une certaine nuit de janvier 1898 qui m'apprit brutalement qu'on peut être juif et innocent. Ernest y tenait beaucoup.

Je soupire en franchissant l'entrée de marbre. Nous nous tassons dans le petit ascenseur de verre et fer forgé qui annonce fièrement qu'il peut contenir quatre personnes. Pas quatre comme Lancelot et moi, en tout cas : nous sommes collés, torse à torse. Et j'ai le nez chatouillé par sa mèche frontale. Je constate avec satisfaction que je le dépasse d'un demi-centimètre dans toutes les directions. Surtout celle qui part légèrement en dessous de ma ceinture et qui est toute réjouie pour l'heure de sentir ce ferme bassin pressé contre elle. Lancelot ne se rend compte de rien.

Je suis bien.

Les satisfactions d'ego, même les plus futiles, c'est comme les joies minuscules : toutes sont bonnes à prendre.

Nous débarquons au septième étage où, après avoir toqué à un vantail blanc et or, il nous est ouvert par un grand homme mince et chauve sanglé dans un costume si bien coupé qu'il semble avoir poussé sur lui.

— Raph ! s'écrie-t-il avec une joie évidente.

Le type me tombe dans les bras, m'enveloppant d'une légère fragrance de vétiver et de sycomore. C'est tout juste s'il ne me roule pas un palot. Un peu étonné, je le repousse à bout de bras. La résistance inhabituelle que je rencontre augmente l'effet de surprise. Je le scrute attentivement. La lumière se fait d'un coup. Je lui retombe dans les bras.

— Géraud, vieux salopard ! Qu'est-ce que tu fous là et comment as-tu perdu tes cheveux ?

— Longue histoire, mon cher... sourit mon vieux camarade nécromant qui se trouve justement être quasiment mon seul et plus ancien copain.

Voire ami ; mais ça, je ne le dis jamais à personne, j'en ai trop enterré.

Il est éternel, ça aide. Notamment pour les longues histoires. Au passage, il existe une nuance entre éternel et immortel, mais j'y reviendrai un autre

jour. Géraud se reprend, rajuste sa cravate d'un chic absolu qu'ont dérangé nos effusions et s'incline devant Lancelot.

— Seigneur Chevalier...

Lancelot lui jette un coup d'œil scrutateur et lui rend à demi sa révérence. Je grommelle entre mes dents à son adresse.

— Ce mec est à peu près aussi puissant que fut ton Merlin et il sort du même tonneau, Lance, je serais toi...

La courbette s'accroît de plusieurs centimètres. Bravo. La compresse revient nettement en force. Géraud sourit de son sourire sec que je connais bien. Celui qui n'en est pas un.

— Mes clients vous attendent... fait-il en s'effaçant pour nous laisser passer.

Mes clients ? Géraud est notaire, certes, et il a des clients bizarres. Et dans un genre encore plus particulier que les miens, si c'est possible. Mais « nos clients », ce sont très rarement les mêmes. Je découvre dans son dos un salon bleu Nattier, azur et blanc, aux murs estampés de fresques aquatiques. Il y marine une petite quinzaine de personnes. Une délicieuse secrétaire rousse passe devant moi en souriant de toutes ses dents blanches. Elle porte un plateau surchargé de verres pleins. Je m'empare de l'un d'entre eux au passage et en propose à Lancelot qui refuse du menton.

— Oh, c'est pas ici qu'on va se battre, hein ? lui glissé-je à l'oreille pour ne pas être entendu de la troupe croisant alentour.

Lancelot secoue la tête, tendu. Il me désigne la secrétaire assez peu discrètement. Qu'est-ce qu'elle a ? Ah, oui c'est une roussalka, une espèce de sirène d'eau douce nordique, très nordique, russe même. Aucun danger, cela dit, sauf si on s'approche d'une flaque en sa compagnie. Ces filles souffrent d'une terrible pulsion à la noyade d'autrui. Je soupire, c'est l'année des sirènes, on dirait. La jolie créature se fait observer. Son sourire s'accroît malicieusement, mais, sur un signe de son patron, elle disparaît dans un bureau voisin.

Géraud s'assoit derrière un magnifique bureau ministre vide et contemple l'assistance de l'œil satisfait de celui qui constate que tout est en place. C'est un homme d'ordre. Il me désigne un fauteuil orienté dos à lui, face au groupe. Lancelot, invité à son tour, pose un quart de fesse sur le sien.

Nous considérons donc en silence tous ces gens dont un seul trône dans un grand fauteuil pareil aux nôtres : mon Roi d'Acier est là. Aussi imposant et large que je m'y attendais.

Ebenezer Marmünstein, encadré par deux costauds qui fleurent le Vatican à cent mètres malgré leur tenue civile, est un genre de géant. Il domine le groupe, pourtant debout derrière lui. Je les considère à leur tour : tenues disparates, du grand costume bourgeois au bleu de travail, principalement des hommes. Il y a aussi trois vieilles femmes, dont une au regard parme étonnant ; cependant, les prunelles des deux autres ne lui cèdent en rien question aigreur et acidité réunies. Mais pourquoi les vieilles harpies vont-elles toujours par trois ? ai-je le temps de me demander. Tous arborent des mines sombres. Des cernes bleuâtres ombrent leurs yeux rougis. Sauf pour les deux résolument non ensoutanés qui se contentent de surveiller un dernier petit homme aux yeux vifs et mobiles orbitant nerveusement autour d'Ebenezer. Celui-là est emmitouflé dans un très gros manteau, à moins qu'il n'en porte plusieurs les uns sur les autres, malgré la température relativement clémente du salon. Dans ses mains maigres, il serre fébrilement un long colis qui ressemble à un manchon de laine pour paire de skis. Mon cerveau se met aussitôt à bourdonner comme si une fourmilière africaine très agacée s'y était nichée : voilà ce que nous sommes venus chercher.

Lancelot salue poliment tout le monde, l'œil avivé d'une lueur de curiosité vague, vite réprimée. L'assistance parvient à l'intriguer. Le petit monsieur au gros manteau vient se prosterner quasiment à ses pieds et lui tend l'étui.

— Ne le perdez pas, souffle-t-il. Nous en aurons besoin un jour !

Tandis que Lancelot s'empare machinalement du paquet, Géraud lève un sourcil ironique :

— Tu crois vraiment qu'il sera nécessaire d'achever le Christ à nouveau, Ashav' ? On n'a pas eu assez d'ennuis la première fois ?

Le dénommé Ashav' lui jette un regard plein de morgue.

— Ne plaisante pas avec ça, et surtout n'essaie pas de me donner de leçons, Géraud ! Même si nous voguons presque dans le même bateau.

Géraud blêmit et serre les dents à mon grand étonnement. C'est un homme aussi lent à la colère que prompt à l'ironie. Ashav' vient de l'agacer

suprêmement. Il rétorque, laissant tomber chaque mot comme un poignard planté dans le maroquin vert de son bureau :

— Presque seulement. (Il soupire.) Dégage maintenant, tu as sûrement quelques errements sur le gaz.

L'interpellé plisse ses yeux noisette, pas plus vexé que ça :

— À ce propos, je vais même me programmer une bonne errance les dix prochaines années avec une petite pointe d'égarement sur la deuxième moitié de la période, vu la conjoncture...

Il se tourne vers le Roi d'Acier et ses comparses et les salue :

— Mes amis, fait-il en hochant le menton. Je ne saurais trop vous conseiller la même chose dès que cette affaire sera réglée. Toi aussi, Géraud, ne te crois pas à l'abri derrière tes pouvoirs. L'Europe va dégager une drôle d'odeur dans les temps à venir, croyez-moi. Je le sens dans mes vieux os.

Il referme son manteau supérieur et passe devant nous, visage fermé. Au passage, il me lance :

— On s'est pas déjà vus quelque part ?

Je le regarde attentivement et secoue la tête.

— Je ne crois pas.

Ashav' cille, il prend son élan comme pour insister. Lancelot s'agite derrière moi et laisse tomber d'une voix froide :

— Le Noble Comte vous a répondu vieillard, faites place, vous n'y êtes pas à la vôtre !

Tout le monde se tourne vers lui, les yeux écarquillés. Qu'est-ce qui lui prend ? Mais il s'est rejeté dans mon dos, les mains croisées, presque au garde-à-vous. Ashav' hausse les épaules et nous quitte sur un :

— Ça commence déjà à puer...

Une fois la porte fermée, c'est comme si on avait paradoxalement ouvert les vannes d'un moulin à parole. Tout le monde se met à causer en même temps. Le Roi d'Acier, les ratichons et Géraud fondent sur moi et leurs mots se confondent au point que même mes sens de vampire ne parviennent pas à traiter l'information surnuméraire. La petite foule caquette entre elle dans un murmure sourd qui n'arrange rien.

— Assez ! tonne Ebenezer.

Vif comme un serpent, Lancelot se tourne vers lui, sa main droite cherchant quelque chose qu'il ne trouve heureusement pas à sa ceinture :

— Qui êtes-vous pour hausser la voix en la présence d'un prince et d'un chevalier, vous aussi, manant ? (Il pivote et me jette un regard un peu perdu.) Votre Grâce laisse « ces gens » lui en imposer ?

Il y a un ton geignard dans sa voix que je n'aime pas du tout et que je mets quelques secondes à comprendre. Lancelot s'est avisé de l'origine particulière de nos compagnons de salon, et Géraud mis à part, aucun ne lui plaît. Il a l'air de rêver d'une douche à l'eau bouillante, pour se nettoyer de la souillure ambiante.

Je jette un regard suppliant à Géraud qui lève une main longue aux doigts de pianiste.

— Cela suffit, Ebenezer a raison.

Il se penche dans son tiroir et en retire une enveloppe qu'il me tend en murmurant entre ses dents.

— Passons dans l'entrée avec... ton ami...

Le salon clôt derrière nous, il soupire :

— Ebenezer voulait te faire ses recommandations mais ce sera pour une autre fois, notre « camarade » l'a un peu pris de travers.

Lancelot lui jette un œil morne et s'écrie :

— C'est un juif, vous l'ignoriez, Mage ? Le vieux bonhomme...

— Moi aussi, je suis juif ; enfin, je l'étais il y a huit cents ans, réplique Géraud avec une infinie patience. Mais il est clair que ce serait difficile de l'être mieux qu'Ashav' !

— C'est qui au fait ? demandé-je plus pour détourner l'attention de Lancelot que par réelle curiosité.

Géraud me lance un regard surpris.

— Ça m'étonne que tu ne l'aies pas déjà rencontré ! Après tout, nous ne sommes pas si nombreux nous, les éternels... c'est Ashaverus, évidemment.

J'ignore complètement qui est Ashaverus. Mon éducation a été un peu négligée. J'ignore également pourquoi il est en position de nous prêter ce que nous étions venus chercher, mais ce n'est visiblement pas le cas de Lancelot qui hoquette d'indignation :

— Mais par quelle diablerie, Messeigneurs, a-t-on pu confier la Lance au Juif Errant ?

Géraud prend une longue inspiration et souffle ensuite :

— Il y avait également deux envoyés du Très Saint-Père, vous n'avez pu manquer de le remarquer, Chevalier.

Et moi en même temps :

— Lance, il s'est passé des trucs pendant ton sommeil et parfois, on doit compter avec des alliés répugnants, je te l'accorde.

Si je n'étais pas sous le nez de Géraud, je me dandinerais de gêne. J'avoue que moi non plus je ne les aime guère ces gens. Mais bon, j'ai déjà bossé pour Lucifer en personne, le Peuple Élu ne lui arrive tout de même pas à la cheville en terme de nuisance. Même en tenant compte de leurs petits défauts idiosyncrasiques et proverbiaux. Quant au grand nez crochu, outre que seul le grand Ebenezer l'arborait en suffisance dans toute l'assistance, je dois reconnaître que je me trimballe un nez aquilin certes royal, mais qui n'en est pas très loin.

Les yeux de Lancelot sont deux saphirs incrustés dans son visage fermé, il est minéral de haine et de mépris à peine retenus. Géraud inspire avec agacement et agite son enveloppe sous mon nez :

— Tu trouveras là-dedans tout ce que nous connaissons à propos de la Langue des Origines... Ebenezer a retrouvé quelques mots dans les vieux livres de son Peuple. L'ennui c'est qu'on n'a pas la moindre idée de leur prononciation réelle, malgré la tentative de transcription en hébreu. Tu lis l'hébreu ?

Je hoche la tête. Mon hébreu est rouillé, il date de mes années de couvent. Longue histoire, encore une. Mais je devrais m'en sortir.

— Je t'ai noté aussi la traduction en langue latine, ajoute Géraud. Il n'y a pas grand-chose, juste quatre mots qui pourraient être « non », « oui », « bonjour » et « au revoir », mais c'est mieux que rien.

Je prends l'enveloppe délicatement entre ses doigts crispés.

— Tu n'as pas « va te faire foutre » en magasin ?

Géraud ne sourit pas, l'heure doit être encore plus grave que je ne pense. Lancelot intervient :

— Pardon, mes Nobles Seigneurs, mais qu'est-ce que la Langue des Origines ?

Je rétorque sèchement parce qu'il m'agace de plus en plus :

— C'est l'idiome qu'utilisaient les hommes avant l'édification de la Tour de Babel.

Géraud, qui ne peut pas rater une occasion d'apprendre quelque chose à quelqu'un sinon il en crèverait, précise :

— C'est surtout le langage avec lequel Adam a nommé tous les êtres vivants sur la Terre quand il était encore *persona grata* en Éden, et quand on donne un nom...

— On a le pouvoir, terminé-je. Tu viens Lance ?

— Salut, Navarre ! N'oublie de venir prendre un verre pour tout me raconter quand ce sera fini.

Lancelot se penche vers lui :

— Vous dites que nous allons réussir Grand Magicien ? Vous percez les brumes fuligineuses des temps qui viendront de votre Seconde vue, tel Merlin à Caamelot ?

C'est au tour de Géraud de se rembrunir. Il a horreur qu'on parle du temps en sa présence. Encore une autre longue histoire. Une *très* longue, cette fois.

— Je ne suis pas astrologue, siffle-t-il. Je parie juste sur les capacités de survie de votre « noble compagnon ». (Et à moi :) Prends connaissance des papiers que m'a confiés Ebenezer, il y a tout ce qu'on sait des dragons et de cette langue de merde.

Je hoche la tête et entraîne Lancelot sur le palier. Les portes de l'ascenseur se referment sur nous, mais cette fois je ne bande pas quand les fessiers magnifiques de mon compagnon se pressent sur mon bas ventre. Au neuvième siècle, il faisait sûrement figure d'intellectuel raffiné, mais là de nos jours, c'est seulement un gros bourrin primaire. Bourrin sexy, certes, mais bourrin toute de même et ça, ça me la coupe à coup sûr.

Enfin, une langue, une lance, il ne nous manque plus que la damoiselle pour aller avec.

Pardon.

*

Une semaine plus tard, nous barbotons mon compagnon et moi sur les rives d'un Rhin déchaîné, frémissant sous la tempête de neige du siècle. Lancelot maugrée, tout encombré qu'il est par son arme. Je ne peux pas l'aider : si je posais ne serait-ce qu'un doigt sur cette chose, il y a des chances pour que je m'embrase aussi sec. Sans espoir de résurrection ultérieure.

C'est que le Graal mis à part ou le Christ lui-même, il n'est pas grand-chose de plus sacré que la Lance du Destin sur ce côté de la planète. Oui, moi aussi, je me mets aux majuscules : ça n'est pas le chevalier qui déteint, mais certains trucs qui le méritent vraiment.

L'arme avec laquelle on a transpercé le flanc d'un dieu vivant pour abrégé ses souffrances, en un geste de miséricorde aussi paradoxale que téméraire, fait partie de ces trucs-là. Le centurion Longinus qui se rendit coupable de cet élan de pitié envers le Christ le paya cher quelques années plus tard. Converti, il agaça des démons. Ces derniers se vengèrent en suggérant au potentat local qu'il serait plus amusant si on le raccourcissait d'environ quarante centimètres au-dessus des épaules. Il en fut sanctifié. Le potentat désespéré par son acte se convertit et mourut à son tour, martyr itou. Un dieu, un saint, un martyr simple, elle en a fait des dégâts, cette lance. Et c'est à la hauteur des dégâts qu'on mesure la teneur en sacré de n'importe quel artefact.

Or le sacré et moi souffrons d'une incompatibilité chronique. Enfin, c'est surtout moi qui souffre. C'est pourquoi il a fallu secouer Lancelot sur son oreiller de velours poudreux : c'est le seul être vivant sur Terre assez « pur » (pardon, j'irai me laver la bouche au savon noir dès que possible) pour toucher la Lance nue sans crever lamentablement.

Ashaverus, qui nous l'a remise, doit être de son côté l'unique éternel capable de la transporter sans mourir ni se faire remarquer. On ne note jamais sa présence, s'il ne le désire pas, ça fait partie de ses attributs ou de ses malédictions, comme on voudra. En tout cas, ça explique pourquoi je ne l'ai jamais rencontré : les gens qui ne souhaitent pas que je les remarque sont légion. Celui-là en a les moyens c'est tout. Quoi qu'il en soit, le Vatican s'est montré particulièrement futé en lui confiant l'arme, personne ne risquait d'intercepter son porteur.

Or, seule la Lance du Destin peut quelque chose contre la saloperie que ces crétins de nazis tout frais arrivés au pouvoir en Allemagne sont allés réveiller de son sommeil millénaire. Histoire de rire, je suppose. Je n'ai pas la moindre idée de ce que ces types comptent faire d'une bestiole capable d'incinérer des milliers de personnes rien qu'en remuant un cil.

Je jette un coup d'œil dans l'obscurité qui s'appesantit au-dessus de nos têtes. Parfois, notre destination apparaît, illuminée, entre deux nuages noirs. Les projecteurs antiaériens surpuissants clouent dans le ciel obscur toute une théorie de tours pointues et de créneaux. Je n'ai jamais contemplé une forteresse plus dentue que celle-ci. Il y a un pont-levis quelque part puisque rien de médiéval ne me sera épargné. Ça ne fait rien, je n'ai pas d'hostilité envers les ponts, même si parfois mes fantômes m'attendent de l'autre côté.

Mais nous n'en sommes pas à escalader ces murs centenaires : il faut encore traverser le fleuve. La passerelle qui garde la route d'accès est plus surveillée que la ligne de Marlène Dietrich. On va devoir passer à la nage et c'est le moment que choisit mon chevalier pour déclarer :

— Je ne sais pas nager, Noble Comte, j'en suis navré jusqu'au cœur et à l'âme.

Et pour accompagner ses plates excuses, il s'incline devant moi, manquant de peu de m'éborgner avec son engin. Je fais un bond en l'air pour éviter l'énucléation, de même que l'incinération subséquente. J'atterris à deux mètres de lui et articule entre mes dents serrées :

— Pas grave, je vais te porter. Tu te colles les bras autour de moi et je nagerai pour deux.

— Et elle ?

Il agite encore le bidule, encore trop près de mon nez selon moi.

— On l'attache à une corde et tu la traînes de loin.

Il ne proteste pas, grimace un peu avec un air que je connais bien : je le croise dans ma glace le matin. Nous lions la Lance et il entre dans l'eau gelée à ma suite. Je patauge un instant dans la vase en frissonnant. Nous perdons pied quasiment aussitôt.

— Eh pas si fort, tu m'écrases la glotte ! gargouillé-je entre ses bras. T'as peur de l'eau ou quoi ?

— Un chevalier n'a pas d'effroi, Noble Comte ! s'écrie-t-il, le nez collé dans mes omoplates.

Mon cul. « Un » chevalier peut-être, mais celui qui s'agrippe dans mon dos avec la force de cinq hommes, s'il n'était pas déjà dans l'eau... Cependant, il se détend quelque peu aux premières brasses quand il constate que ses mèches blondes ne plongent pas.

Nous avons environ cent cinquante mètres d'eau bourbeuse et grondante à franchir jusqu'à la rive opposée. C'est aussi bien qu'il se calme. La forteresse se dresse sur un à-pic qui forme une presqu'île dans le fleuve rugissant. Une arche de pierre naturelle relie le bâtiment à la terre. On l'a transformé en pont en faisant sauter une partie de la crête centrale. Je slalome avec peine entre les rapides, les remous, profitant des rares bonaces pour souffler un poil.

— Mon Seigneur Lige ? souffle mon passager dans mon cou.

— Ouais ? rétorqué-je, en essayant de ne pas boire la tasse en même temps.

Le débit est rapide. Sans ma force de vampire, je serais déporté au moins dix kilomètres plus loin sur la gauche avant d'espérer toucher au but.

— Quelle est votre quête, Doux Seigneur ? J'avoue que je ne comprends pas vos motivations...

Il ferme la bouche une demi-seconde parce que j'ai tressailli et failli nous plonger tous les deux sous les rapides. Puis, il reprend sans avoir compris le trouble qu'il m'instille.

— Ce n'est pas que je mette en doute votre loyauté envers les Très Saints Vénérables de Rome mais...

Dire qu'il était resté à peu près muet jusque-là, le bougre. Et heureusement parce que depuis le passage chez Géraud, je ne suis pas d'humeur. Il m'agace tant que même son silence finissait par m'énerver. Il a fait sa petite fixation sur les juifs et après, que dalle ! Dans le train, dans l'avion, en ville ou en cambrousse, RIEN ne lui a fait lever un sourcil ! Pourtant, on en a croisé des trucs étranges pour un homme de son temps. Ne serait-ce que les jupes courtes des filles, pour commencer !

Personnellement, j'adore cette mode. En vingt ans depuis la Grande Guerre, je ne m'en suis toujours pas lassé. Mais ça devrait marquer un type du neuvième siècle d'apercevoir tous ces ravissants mollets, ces genoux ronds et tendres, ces popotins rebondis à peine cachés sous d'hypocrites

épaisseurs de crêpe fin. Eh bien, non. De toute façon, il ne regarde personne, ni homme ni femme.

Et là, au beau milieu du Rhin, alors qu'on en prend plein la gueule et qu'on se les pèle velu, ça le reprend.

Putain, je déteste ce genre de question parce que ça m'amène aussitôt à chercher la réponse...

Je n'aime pas les réponses.

Je me contente de grommeler :

— Si on te le demande...

Mais tandis que nous nous taisons à nouveau, ses mots font un petit tour ironique sous mon crâne. Ils prennent même de l'ampleur. Ce n'est pas seulement ma loyauté que j'interroge, parce qu'elle, je la connais à peu près : je suis loyal par calcul et instinct de conservation. Point. Ouais, mais qu'est-ce qui me pousse à continuer ? Je me suis battu si longtemps, fâché avec la moitié des créatures surnaturelles du monde quand je ne les ai pas tout simplement butées, j'ai baisé tout ce qui pouvait l'être, bu tout ce qui se buvait, tenté toutes les drogues récréatives de l'univers. J'ai presque tout vu. Et sûrement ce qui me manque n'est pas terrible, terrible. Alors ?

Je suis sauvé de l'introspection désagréable par les emmerdements. Tomber de Charybde en Scylla au beau milieu du Rhin et d'une question métaphysique, c'est tout moi. Brutalement, une traction m'arrête net. J'ai beau brasser les remous comme un malade, je n'avance plus d'un pouce. Je siffle à l'intention de Lancelot :

— Mais qu'est-ce que tu fous ?

— Mais absolument, rien, mon Seigneur Lige, j'en jure par les cieux et que mes ancêtres en soit témoins !

Là où un simple « j'ai rien fait » ou « c'est pas moi » aurait suffi, n'est-ce pas ?

— Je crains, Monseigneur, ajoute-t-il imperturbable malgré les éclaboussures qui doivent lui en faire boire pas mal, que la Divine Lance ne soit à l'origine de notre arrêt inopiné. Elle s'est sans doute coincée quelque part dans les abysses tumultueux de cette sombre rivière.

Je ne réponds pas, d'abord parce que je n'en peux plus de ses phrases alambiquées, ensuite parce que son hypothèse ne tient pas. Si la Lance

s'était simplement accrochée à un truc, elle ne me donnerait pas de grands coups de traction en sens inverse de ma nage. Non, il y a quelqu'un au bout et ce quelqu'un tente de me tracter vers lui comme un saumon au bout d'une ligne. Je soupire parce que j'ai une assez bonne idée du responsable de ce contretemps. Je jette un coup d'œil à la rive. Elle se trouve à vingt mètres.

— Lance, tu ne sais pas nager, je sais. Mais tu vas me faire confiance : tu agites beaucoup les bras et les pieds et tu files vers le bord. N'essaie pas de respirer, ferme le bec, avance, c'est tout. Tu respireras à terre...

— Qu'est-ce que Votre Grâ...

Je ne le laisse pas finir et le déleste de la corde qui le retient à notre ancre improvisée. Il ouvre la bouche pour reprendre sa question, mais d'une bourrade bien sentie entre les épaules, je le projette en avant vers la rive. Ça lui donne dix mètres en moins, il va s'en réjouir, je pense. Il se met aussitôt à barboter désespérément comme un énorme canard très maladroit mais il flotte cette fois, et surtout il la boucle. Moi, je jette un coup d'œil excédé aux cieux noirs au-dessus de mon crâne en grommelant.

— Vous faites chier.

Et je plonge. Dans l'ensemble, je vois surtout que je ne vois rien, mais je me laisse guider par la corde, remontant jusqu'à la source en priant de ne pas *trop* remonter. Les flots en furie me ballottent comme un bouchon. Je me heurte à des rochers gros comme des maisons mais j'avance. À un moment, une branche joueuse et acérée me fonce dessus et me transperce le bras, projetée par le courant furieux. C'est bath.

Puis une lueur entre le mauve et l'absinthe surgit des profondeurs tandis que l'eau devient aussi placide qu'un sirop alentour. Je soupire, c'est bien ce que je pensais.

Une figure pâle et triangulaire surgit soudain sous mon nez tandis qu'une crinière émeraude m'enveloppe tout entier, caressant mon corps sur toute sa longueur, se nichant dans des endroits incroyables, plus douce, plus lisse, que la soie la plus fine.

Qui es-tu ? Tu es beau. Viens chanter avec moi, susurre une voix plus suave que le miel de toutes les abeilles du monde.

Je soupire à nouveau car ce n'est pas l'envie qui me manque de nager avec elle pour l'éternité.

— Ondine, dis-je, dans un torrent de bulles.

Quand je dis qu'on m'a abonné aux sirènes !

— Rends-moi la corde, s'il te plaît, dis-je avec toute la politesse cérémonieuse dont je suis capable en état d'érection.

Elle est nue, elle est belle à tomber un régiment de Suisses et elle affiche ce naturel dans la nudité que j'ai appris à associer avec une inventivité certaine dans l'acte d'amour.

Joue d'abord avec moi, dit-elle mi-boudeuse mi-mutine.

— Tu ne me noieras pas, Ondine, c'est impossible, l'avertis-je gentiment mais en économisant mon air, parce que si je ne risque pas de sombrer ensuite, je ne pourrais plus lui parler.

Même sous l'eau on a besoin d'air pour vocaliser. Même moi.

Elle me considère avec une contrariété charmante, donnant un coup sec sur la corde.

Et l'autre ? Donne-le-moi, il est beau, lui aussi. Je te laisserai partir...

Je secoue la tête.

— Ce serait avec un plaisir que tu n'imagines pas, mais j'ai encore besoin de lui. Au retour, si tu veux...

Elle secoue son petit menton, ça occasionne de merveilleuses ondulations dans sa chevelure indiscreète. Des mèches espiègles se faufilent dans mon cou entre le col de ma chemise et ma peau. J'en ai des frissons des pieds à la tête.

Vous ne reviendrez pas, contre-t-elle en geignant quelque peu, *la bête là-haut vous grillera comme des écrevisses et je me retrouverai seule à nouveau.*

Je tente la raison.

— Si ce truc nous fait frire, il fera pareil au reste alentour. Tu seras bouillie, Ondine ! Genre lotte à l'armoricaine, sais-tu ?

Puisqu'on en est à la cuisine du poisson...

— Laisse-moi, partir et je te promets que tu auras l'occasion de mettre l'écaille dessus.

Tu promets ?

— Je te le jure ! dis-je avec d'autant plus de conviction que c'est la fin de ma réserve d'oxygène.

Désormais, je suis plus muet que les truites qui nous frôlent au passage.

Je promets tout ce qu'on veut dans certaines circonstances, en général sans la moindre intention de tenir mon serment. Mais en l'occurrence, je suis à demi sincère. On verra bien. Si l'autre coincé me gave un peu trop...

La corde mollit entre mes doigts. Je la tire d'un coup sec vers moi, salue la belle dame sans merci et remonte à la surface, tractant mon encombrant fardeau et priant qu'un remous ne me le renvoie pas dans les jambes. Ma dernière vision d'elle est un reflet d'agate qui parvient à prendre l'air nostalgique et exsuder une tristesse millénaire.

Je rejoins Lancelot sur la rive où il halète couché en travers des galets. Il ressemble à un dauphin débile échoué sur une plage bretonne. J'en ai honte pour lui. Je le redresse d'une main un peu rude. Il atterrit sur ses pieds en secouant la tête. De l'eau coule de ses oreilles, il en crache une bonne quantité.

— Je t'avais dit de garder la bouche fermée, dis-je avec indifférence tandis qu'il s'étrangle à demi.

Il agite la tête de droit à gauche en signe de dénégation indignée.

— Cela m'a pénétré par les narines, mon Seign... Navarre !

Il est furax que je puisse penser qu'il a ignoré un ordre de son Seigneur, du coup, il est passé au « Navarre » presque sans s'en rendre compte.

Je ne le regarde ni ne l'écoute vraiment. Je considère la paroi escarpée qui prend naissance à quelques mètres de nous après la mince plage de galets et se perd dans le noir jusqu'à culminer très haut dans une couronne de lumières si étincelantes qu'elles cachent presque la falaise par contraste.

— Tu ne sais pas nager, mais tu sais grimper, ouais ?

Lancelot me considère entre deux hoquets :

— On ne rejoint pas la Grand Route, mon Seigneur Lige ?

Je le regarde sans y croire.

— Tu comptais te pointer à la porte après le pont-levis, toquer et exiger d'entrer ?

— C'est ainsi qu'il est séant de se présenter, Monseigneur !

Le reproche sous-jacent est évident, de même la pointe de panique en sandwich entre deux syllabes.

— OK, tu ne sais pas grimper, donc ?

L'expression de son visage, apparue à la faveur d'un vague rayon de lune espiègle, ne laisse aucun doute. Il est vrai qu'en armure et calé sur un destrier de guerre on ne doit pas avoir souvent l'occasion de pratiquer l'escalade. Je demande juste pour être sûr :

— Et le Pont de l'Épée ? C'est pas ton écuyer qui l'a franchi, si ?

Il baisse le front comme absorbé par ses vêtements humides.

— Ce n'était point du tout la même chose, Seigneur ! Le Pont était plat !

— Ah bon... alors au moins tu n'as pas le vertige !?

Silence.

— Non, hein ? insisté-je d'une voix suppliante à mon tour.

Nouveau silence. Je me révolte :

— On a écrit que ce pont se dressait à des milliers de pieds ! Que tu y as vu des oiseaux voler loin en dessous ! Et des nuages !

Il ouvre la bouche, la referme, la rouvre puis dit doucement :

— Les nuages sont bas en montagne Monseigneur ! Et les trouvères s'abreuvent proverbialement de bien trop d'hydromel... En outre, techniquement, l'ouvrage se trouvait en effet à des dizaines de milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer puisque, je le répète, nous étions en montagne ! Ma véritable épreuve fut d'avancer sans regarder l'eau du torrent et sans tenir compte de toutes les blessures dont le tranchant me navrait...

— D'accord, je vais encore te porter, soupiré-je. Noue tes mains autour de mon cou. Et n'oublie pas de laisser traîner loin de moi ce truc de malheur.

Je lui jette la corde presque en plein visage. Il s'en saisit humblement et s'agrippe à mon cou. Le seul avantage de cette position, c'est que nous allons vite. Je monte la falaise à vitesse vampire, mes doigts et mes pieds collent au rocher lisse avec la même alacrité. Lancelot tressaute contre mes omoplates. Je finis par comprendre qu'il sanglote à sec de terreur rentrée. Trop fier encore pour pleurer vraiment, pas assez fort pour s'en empêcher. Je me rétablis au niveau des créneaux de la première enceinte et, une fois de

l'autre côté, dénoue ses doigts tétanisés de ma gorge. Il s'effondre à mes pieds comme une couverture trempée.

Il se redresse sur ses jambes molles, tire à lui la Lance qui bat encore contre les murailles. Il défait le tissu qui la protège. Une fois sa main au contact de la hampe, une transformation étonnante se produit. Son front chiffonné s'éclaire brusquement d'une lumière céleste qui se reflète dans ses yeux bleus. Ses épaules s'élargissent, son torse se bombe et ses cuisses s'affermissent. Il redevient mon presque jumeau de lumière tandis que je reste dans l'ombre.

— Chevalier, dis-je en m'inclinant, sincèrement admiratif.

— Allons-y, mon Seigneur Lige, partons en quête et délivrons le monde de cet ignoble dragon !

Ah, en revanche la Lance ne l'a pas guéri de l'amphigouri linguistique. On ne peut pas tout avoir. Mais je me contenterai du guerrier emphatique, la chiffe molle me gênait franchement.

Nous déambulons le long d'un chemin de ronde désert et obscur qui se chantourne le long de tourelles acérées, vides elles aussi et disposées à intervalles réguliers. C'est la première enceinte. Elle défend un donjon à la base massive mais qui s'élève vers le ciel en flèches d'inégales hauteurs, toujours plus vertigineuses, toujours plus subulées, toujours plus lumineuses. Les projecteurs se concentrent sur les toits d'ardoise reluisants sous le feu des projecteurs. L'ensemble donne une impression d'envol, aérienne, comme si l'énorme bâtisse s'apprêtait au décollage. Elle est flanquée de trois tours séparées, plus simples, qui semblent avoir été rajoutées à l'ouvrage des siècles après la première construction. Au pied des bâtiments s'étale une petite cour fermée qui grouille de doryphores en formation et en tenue d'apparat. De mon perchoir, je vois briller dans les rangs impeccables les cordons de médailles, les croix de fer et autres fanfreluches militaires sur des torsos bombés et des épaules volontairement élargies.

La haie d'honneur est orientée vers le pont encore relevé, on attend un invité de marque. Ça peut nous être très utile, pendant que les gardes feront des courbettes à leur hôte, ils ne seront sans doute pas tentés de regarder ailleurs. Lancelot s'appuie non loin de moi pour considérer la situation, lui aussi. Il est encore humide, sa mèche blonde passe devant son nez romain tandis que ses yeux clairs plongent vers la cour. Ils s'illuminent sur les

soldats rangés au garde-à-vous. Toute cette belle prestance guerrière doit lui rappeler des choses enfouies. Rassurantes.

Je frissonne. Je ne sais pas pourquoi, il m'émeut à cet instant précis. Je n'ai pas envie de le sauter non, il m'attendrit. Peut-être est-ce la lueur égarée dans ses prunelles vides, je ne mets pas le doigt dessus. On a réveillé cet homme d'un sommeil de mille ans pour le jeter dans une aventure dont il ne comprend guère que la moitié, défendant des gens qu'il méprise à priori, au côté d'un seigneur lige contestable, il y a de quoi se sentir perdu.

Je lui désigne un coin de la cour, un peu à l'écart et presque noyé dans la nuit de la tour principale. À cet endroit, le roc surgit des pavés. On a inclus une partie de la montagne dans les remparts. Mes yeux de vampire perçoivent des silhouettes indistinctes qui grouillent alentour dans l'obscurité. Pour Lancelot, il ne doit surgir que de vagues reflets de cuir ciré de temps en temps.

Nous nous faufileons le long de la crête de pierre jusqu'à l'aplomb de la zone d'ombre totale due au contraste avec les projecteurs. Ma vision s'accommode sans mal de la pénombre : je distingue une porte qui ouvre dans le rocher. Trois fois plus surveillée que l'entrée principale avec son peloton d'opérette. Ce ne sont pas des soldats, là. Ce sont des hommes à la démarche alerte, aux gestes vifs, aux longs manteaux de cuir épais. Ils ne restent pas en rang d'oignons mais se sont disposés pour avoir l'œil sur toutes les directions à la fois. Sauf la nôtre, mais la FLAK qui répartit gracieusement ses canons antiaériens sur les toits du donjon doit leur donner une fausse impression de sécurité quant aux menaces venues d'en haut.

Lancelot me tire par la manche pour me montrer le haut bâtiment, il veut qu'on aille dans cette direction. Je secoue la tête et murmure.

— Peut-être que de ton temps, on calait les dragons dans les tours, mais là, je parie sur la caverne. Ces gens ne veulent pas être découverts trop tôt.

Il approuve vaguement. Puis finit par avouer :

— Ce n'est pas très loyal, mon Seigneur Lige.

— Ça tombe bien : je ne crois pas que ce soit leur souci principal.

Je lui fais signe de se taire. Il faut traverser cette foule de tueurs à gages et en force, c'est impossible. Je soupire, je vais encore devoir porter bébé.

Décidément, j'aurais dû m'offrir un de ces harnais dont sont munies les femmes africaines pour transporter leurs gosses.

— Cette fois, tu vas tenir ton bouzin à bout de bras, on peut pas le traîner derrière nous.

Il s'installe à califourchon sur mon dos, cale la Lance contre le sien. Et là, je passe en vitesse vampire. Je bondis des créneaux et atterris presque sans bruit sous le nez d'un type en cuir qui cille croyant apercevoir quelque chose, mais aussitôt je bondis dix mètres plus loin, le laissant dépité et inquiet.

À chaque saut, je sens Lancelot aspirer bruyamment l'air. On dirait un soufflet de forge. Je me déplace aussi silencieusement qu'un courant d'air en temps normal, je me serais bien passé du bruitage. Autour de nous les gardes frémissent. J'ai beau rebondir sans cesse à l'opposé de ma position précédente avec la frénésie d'une balle en caoutchouc hystérique, ils commencent à se douter qu'ils ne sont plus exactement aussi seuls qu'avant. Du coup, je finis par décider que c'est le moment, je prends un appel sur le pied gauche et fonce en direction de la porte.

Je prends contact avec le sol en glissant sur le panneau de bois.

Il s'en faut de peu que je ne hurle à pleins poumons. La douleur fulgurante qui jaillit de tout mon côté au contact avec le bois manque de me faire défaillir. Au lieu de ça, dans un sursaut désespéré, je rebondis une ultime fois de toutes mes forces et nous rétablis à l'endroit exact que nous avons quitté, sur le chemin de ronde.

Là je laisse tomber mon fardeau sans autre forme de procès et me recroqueville en gémissant. Mon bras suinte, la chair comme carbonisée, mon épaule est un magma de viande fumante, ma cuisse ne contient plus un seul os intact.

— Mon Seigneur Lige, vous souffrez ? demande Lancelot avec hésitation.

— Je pète le feu, grincé-je. Tu t'en sens pour un quatre cent dix mètres haies ?

Je ferme les yeux pendant que mon corps se régénère lentement. Trop lentement. La faim me saisit avec la guérison qui se faufile dans mes cellules mortes à pas de velours. Soudain mon calamiteux féal devient aussi

séduisant qu'un shlagobers noyé de crème sous les voûtes du Café Central à Vienne.

C'était une porte bénie, expliqué-je en haletant. Peut-être même celle d'une ancienne chapelle. Je ne peux pas toucher des trucs pareils.

Lancelot grimace. Je peux lire sur son front clair les pensées qui s'y bousculent un peu plus rapidement qu'avant : ma nature non orthodoxe commence à lui causer quelques soucis moraux. Cependant, tenu par son serment, il hoche la tête avec componction :

— Je gage, mon Seigneur Lige, que le dragon se trouve dans la même impossibilité que Votre Grâce de s'en approcher et que c'est la raison par laquelle...

— Tu l'as dit, bouff... le coupé-je avant de m'arrêter moi-même aussi sec, traversé par une onde de douleur plus térébrante que les autres.

Je m'adosse péniblement à un créneau, respirant à longs traits. C'est totalement inutile mais c'est un réflexe que je n'ai toujours pas perdu en cinq cents ans post mortem.

À cet instant, un roulement de tambour jaillit de la cour avec enthousiasme. Entre deux baguettes, mon ouïe trop fine perçoit les grincements des chaînes qui retiennent le pont.

— Notre invité arrive, grincé-je entre mes dents serrées, combien de temps penses-tu qu'il va retenir l'attention ?

Lancelot se penche sur le parapet, son regard bleu perçant les ténèbres de la cour jusqu'à l'îlot de lumière de l'autre côté du pont.

— Tout dépend de la grandeur de l'invité, mon Seigneur Lige.

— Tu le vois ?

Il acquiesce lentement. Une moue dubitative s'affiche sur ses lèvres pleines.

— C'est un petit homme dans... un uniforme, je pense, mon Seigneur Lige.

Je gémis avec espoir. Si c'est... On en aura pour une bonne demi-heure de congratulations !

— Il a une petite moustache ?

Cette fois, il secoue négativement la tête. Mes épaules retombent aussitôt de déception. Merde ! Ça aurait bien fait mon affaire que tous les clampins

bavent d'adoration pendant... pendant...

Mais Lancelot reprend :

— Il a juste un carré de poils noirs sous le nez, mon Seigneur Lige, mais je n'appelle pas ça une moustache.

— Moi si.

Je me redresse d'un bloc malgré ma peau toute neuve qui proteste de tout son côté atteint.

— Alors on a le temps, on redescend.

Je jette un regard d'avertissement à Lancelot.

— C'est sans merci, féal ! Je les veux tous morts. Sans un cri. Est-ce clair ?

Il s'incline respectueusement.

Retour à la case départ. Je le chope à la taille et nous replongeons dans le noir. Les gardiens de la porte se sont inconsciemment regroupés vers l'entrée de la cour. Leurs yeux froids brillent d'ardeur tandis que le pont descend. Lancelot dégainé un poignard et s'approche à pas de loup du plus proche.

Moi, je passe en Veille, je dois dégommer tout ce monde en moins de temps qu'il n'en faudrait à un paresseux pour ciller. Juste avant de plonger dans cet état curieux qui me transforme en machine, mû par une seule pensée, je grave le visage de mon compagnon dans mon esprit. Avec l'instruction « Stop ». On ne sait jamais, jadis il m'est arrivé de tuer des amis, ainsi.

Lancelot dézingue très proprement le sien, c'est ma dernière vision consciente avant la Veille. Puis c'est un tunnel sombre ou fantomatique, visage après visage, ma vue se noie dans le pourpre et l'odeur des viscères. Je pile net devant la figure de quelqu'un que je reconnais, mes muscles se relâchent aussitôt et je sors de la Veille. Dans mon dos, la petite dizaine d'hommes en cuir qui veillaient à la maudite porte sont étalés un peu partout. Lancelot les traîne un par un dans un recoin encore plus sombre que les autres. Je lui donne un coup de main, en deux minutes on a déblayé le terrain et les tambours n'ont pas encore cessé de ronfler. Dans notre dos, je perçois la vague d'adoration hystérique qui accueille le petit visiteur énervé qui commence à brailler des trucs. Un chœur reprend son souffle, on ne nous fera pas grâce de Wagner.

— On a un quart d’heure, vingt minutes, devant nous. Après, il se peut que les enmédaillés se rendent compte qu’il leur manque du monde, soufflé-je.

Lance approuve.

— Dois-je ouvrir l’huis, moi-même, mon Seigneur Lige ?

— Faites, Chevalier.

Ça ne coûte rien d’être poli. D’ailleurs, j’y tiens beaucoup à mon endroit la plupart du temps. Lancelot se plante devant le vantail de bois, orné de gros clous à tête étoilée. Ils sont gravés aussi, je penche précautionneusement le nez. Oh, ça sent le compagnon maçon doté d’un sens de l’humour foireux : il y a gravé des anges. Sous prétexte d’y faire tenir un max d’emplumés il les a imbriqués les uns dans les autres dans des poses souples et ondulantes. Je n’ai jamais vu de représentation artistique aussi furieusement proche d’une partouze. Sauf peut-être sur les murs des bordels de Pompéi.

Lancelot ne partage pas mon humeur contemplative, il pose la main sur la poignée et entre. Une bouffée de chaleur dessiccante me monte au visage, jaillie d’escaliers plongeants desquels semble sourdre une obscurité rougeoyante. Lancelot hoche la tête à une pensée connue de lui seul et commence à agiter son cadeau d’une façon qui ne m’amuse pas. Je grogne :

— Bon, passe devant avec ton machin.

— Oui, Monseigneur.

Mais il m’écoute à peine, concentré et les yeux étrécis, il s’enfonce sans attendre dans la gueule d’enfer. La porte se referme derrière moi. L’air est d’une aridité terrible qui me roussit presque les sourcils, et mes muqueuses se racornissent dans mes narines. Il doit faire facilement soixante, soixante-dix degrés Celsius. Lancelot ne sue même pas. Moi non plus, certes, je ne suis plus équipé pour cela depuis très longtemps. Mais chez lui, c’est un exploit.

Je m’avise d’un détail qui ne m’avait pas frappé jusque-là, ce garçon a toujours l’air de sortir de chez une blanchisseuse experte. Même lorsque je l’ai tiré du Rhin boueux, il avait la mèche lisse et le vêtement, quoique trempé, impeccable. Il n’a pas une ride sur son front large, ni un pli sur sa tunique. On dirait qu’on l’a sorti d’une boîte. Avec tout mon charme vampirique, je n’atteins pas cette perfection. Ça doit être un coup des fées

qui se sont occupées de lui en Avalon. Elles ont un côté « ménagères modernes et psychorigides ».

Nous descendons lentement un colimaçon si serré que nos épaules frottent aux parois. Lesquelles sont bouillantes. Bientôt, nous déboulons sur une salle ronde taillée en plein roc autour de laquelle ouvrent une demi-douzaine de portes. La lueur vermillon et chaude est omniprésente, elle colore tout de reflets d'amarante et de rubis noirs. Un gardien dort sur un banc de bois, roulé dans une couverture brillante. Elle doit être isolante, ou il est habitué à la température, car il dort très paisiblement.

Un vagissement suraigu perce à travers un des vantaux de bois. Suivi d'un cri... un mot... ah je ne peux pas le décrire ! Mais à l'entendre, c'est comme si une main griffue vous fouillait les entrailles pour en dérouler les intestins centimètre par centimètre. Ma poitrine se rétrécit sur place, et mes muscles mollissent tandis qu'une humidité tiédasse jaillit de mes yeux.

Même Lancelot a frémi. Son sourcil gauche s'est un peu relevé sur un côté. Il se tourne vers moi et prend l'air aussi intrigué qu'il lui est possible sans être impertinent. Il me tend un mouchoir que je retire trempé et écarlate après l'avoir frotté contre ma joue soudain humide. Normal, je pleure ce que j'ai et je n'ai plus de liquide lacrymal depuis cinq cents ans. Les sanglots sont une particularité humaine.

— Tu ne ressens rien ? chevroté-je.

Car ce mot nul ne l'a entendu sur la Terre depuis des milliers d'années. (Oui, la création telle que racontée dans la Bible est une sorte de *reader's digest* aussi massivement métaphorique que monumentalement fantasmé, que ceci soit bien clair.) Nul n'a plus le droit de l'entendre. Il date de l'ère où le Dieu des Armées était un peu plus chatouilleux. En ces temps révolus, les hommes se comprenaient trop bien avec et ça ne faisait pas son affaire, à Yahvé, d'où la pathétique histoire de la tour de Babel. La Langue des Origines disparut dans ce qui n'était rien d'autre qu'un accès délirant de jalousie névrotique, selon moi.

Mais si j'en pleure des larmes de sang, Lancelot semble à peine touché. Il secoue la tête, intrigué.

— Que vous arrive-t-il, mon Seigneur Lige ?

Je secoue la tête à mon tour et jette un œil au gardien endormi. Il n'a pas bronché, lui, dans son sommeil. C'est très étrange. Je me penche vers lui.

En fait, il est sourd. On lui a collé une matière noire et brillante dans les oreilles. Un régiment de divas enrobées pourrait lui brailler la chevauchée des walkyries au nez que ça ne lui ferait pas bouger un cil. Sa respiration lente et lourde parvient à peine jusqu'à ma main tendue devant ses lèvres.

La douleur reflue lentement dans mon ventre. Un bruit de vaisselle se fait entendre de l'autre côté de la salle, à l'opposé exact d'où le mot terrible a surgi. Je fais signe à mon compagnon de se retirer dans l'ombre de l'escalier.

Un instant plus tard, un courant d'air frais traverse divinement la pièce tandis qu'une blonde à forts avantages mammaires sanglée dans un uniforme s'encadre dans la porte repérée. Elle tient un petit panier d'osier où tintent des flacons. Une demi-douzaine de biberons s'y entrechoque. Je retiens Lancelot qui prend son élan pour lui barrer le passage. La blonde traverse la salle et s'engouffre dans la pièce opposée. Nous avons le temps d'apercevoir une chambre plongée dans l'obscurité avant qu'elle ne referme derrière elle.

— Pourquoi m'avoir arrêté mon Seigneur Lige ? Ça n'est qu'une femme, une nourrice ! Elle nous aurait narré tout ce que nous avons besoin de savoir !

Je n'en suis pas persuadé. Je crois que mon doute tient à la cartouchière pleine de chargeurs de rechange qui entourait ses hanches rondes, ou alors le revolver automatique pendu à la ceinture. Nounou est de taille à défier un panzer A7V. Inutile d'aller au contact sans savoir de quoi il retourne.

Les vagissements reprennent un instant, puis s'éteignent tandis que la femme sort, referme la porte et retourne dans ce qui doit être une cuisine dotée visiblement de son propre système d'air rafraîchi. Un jeu d'aérations sans doute, comme dans les maisons asiatiques.

OK, on a déniché la princesse. On fonce, on récupère et on se tire. Je file en direction de la chambre et y pénètre à mon tour, Lancelot sur les talons. Malgré le vantail ouvert, on n'y voit goutte et la première chose qui nous saute à la figure est une puissante odeur d'excréments mêlée à celle du lait suri. C'est particulièrement nauséux. J'entends Lancelot haletter de dégoût dans mon dos et marquer un temps d'arrêt.

J'ajuste ma vision nocturne. Ils sont six, six enfants en bas âge, en parfait état de fonctionnement, si on ne tient pas compte du fait qu'ils sont

nus sur un grand matelas collectif couvert de déjections diverses. Chacun d'entre eux tête goulûment un biberon calé à côté de sa tête.

— Mais que... fait Lancelot qui découvre le spectacle avec un temps de retard et l'aide de la vague lumière venue de la salle voisine.

Parce que je ne tiens pas plus que ça à respirer dans cet antre nauséabond, je glisse entre mes dents serrées aussi brièvement que possible.

— Pour retrouver la Langue des Origines, l'idée c'est de choper des bébés, de les isoler au maximum de tout contact humain ou extérieur et de les forcer à retrouver l'antique langue tous seuls en piochant dans la mémoire atavique...

Lancelot déglutit :

— Et ça fonctionne, ça, mon Seigneur Lige ?

Je vais être à nouveau obligé de respirer pour lui répondre.

— D'habitude, non. Les gosses s'éteignent avant. Privés d'amour ou tout simplement de contact physique, ils se laissent mourir.

— Mais alors ? Ceux-là ?

Je hausse les épaules. Je n'ai pas la moindre idée de la manière dont les tarés d'en haut s'y sont pris pour garder les mômes en vie malgré la privation sensorielle. Ils les ont tous enlevés à la maternité, le jour de leur naissance. Pour ce que j'en sais, les gamins auraient dû passer de vie à trépas depuis quasiment le premier mois. Ceux-là ont tenu un peu plus d'un an.

Je grince :

— On s'en bat l'œil, on les chope et on se barre vite fait.

Joignant le geste à la parole, je retourne brièvement dans la pièce voisine et vole la couverture brillante dans laquelle dort le soi-disant gardien des lieux. Il n'a pas un soupir, mais commence à transpirer et son visage à s'agiter. Même si la cérémonie en surface n'est pas terminée, il va falloir faire vite.

Je réunis les pans de la couverture en un gros sac et commence tranquillement à y empiler les gosses.

— Passe-moi, le dernier, là... dis-je à un Lancelot pétrifié.

Et devant son recul.

— Eh, c'est ta damoiselle en détresse ! Si j'en juge par mes vagues connaissances en biologie !

Tous les autres étaient des garçons.

— Ils sont circoncis, Mon Seigneur...

Ah, moi qui croyais que c'était le fait d'entasser des gamins dans un sac qui coinçait.

— Oui, répliqué-je calmement, ce sont ceux qu'on est censés ramener. Avec la bénédiction du pape, crois-je utile de rappeler.

— Ils sont ju...

— Je suis au courant. La fille d'Ebenezer Marmünstein avait peu de chance de naître picte ou viking, tu sais.

Il ouvre la bouche. Je le coupe avant qu'il en sorte une autre.

— Je les porterai.

— Et le dragon ?

Ah, je n'avais pas pensé à ça. Je hausse les épaules.

— Une fois qu'on aura rendu les mêmes à leurs darons, les autres n'auront plus aucun moyen de le garder ici. Ce sont les ordres, Chevalier !

Il s'incline, l'air buté. Puis exécute un demi-tour réglementaire qui aurait fait son petit effet dans l'armée prussienne. Il se résigne à m'ouvrir le chemin tandis que je récupère la gamine, la fourre dans le sac avec les autres. Ensuite, je les balance sur mon épaule.

J'ai le temps de me dire qu'ils ne pèsent rien et de monter deux marches. Quand un gémissement brut surgit de mon fardeau avant de se transformer en mot parfaitement articulé. Sauf que je ne le comprends pas et qu'il m'envoie direct au tapis, la tripe en feu, les mains crispées sur la poitrine.

Un grondement tonnant lui fait écho aussitôt.

— Je crains que la Damoiselle n'appelle son protecteur, mon Seigneur Lige.

Non, tu crois ? Je ne le dis pas, je suis trop occupé à me tordre de souffrance à ses pieds. Lui reste impavide. La Lance doit le protéger de la colère de dieu, celle qui m'écorche les tympans via mon estomac, c'est dire si le trajet est original.

La température monte brusquement. J'aurais cru que c'était impossible sans que mes cheveux ne s'enflamment. Et soudain la lumière carmin devient éblouissante tandis qu'une des portes rougeoit avant de s'ouvrir comme si elle fondait. Une silhouette indistincte s'y encadre. En plissant les yeux, je distingue à peine un être proche d'un homme, mais pourvu d'ailes de flammes. Ses yeux sont flamboyants, comme de justes. Ils nous transpercent jusqu'aux os. Cette fois, Lancelot gémit et tombe à genoux devant la créature.

Elle est d'une exceptionnelle beauté, c'est vrai. Même dans mon océan de souffrance, je ne peux m'empêcher de le noter.

Dragon. Ses ailes mouvantes voilent parfois son visage où des milliers de traits s'inscrivent les uns après les autres. Figures de femmes, d'hommes ou d'anges qui tous se reflètent et dansent sur sa mâchoire parfaite. Ses cheveux de braises vives valsent sans cesse autour de ses yeux mobiles où l'arc-en-ciel se meurt en pourpre. Son col est une tour, ses épaules des temples, ses mains des fleurs vivantes, virevoltantes et carnivores. Il semble sculpté dans un rubis et son cœur palpite, mordoré dans une poitrine dessinée par un dieu. Sa peau luit d'écailles sans défaut, taillées comme des grenats.

Heureusement qu'il pue atrocement, je serais amoureux. Autour de lui tourbillonnent feux follets, vapeurs de cendres et de soufre dans un grand souffle de méthane. Esthétiquement, il a tout d'une Hélène de Troie mâtinée d'Adonis, olfactivement, c'est une étable industrielle.

Je rampe vers l'escalier, traînant mon sac de gosses derrière moi sans trop m'inquiéter de leur confort. C'est à Lancelot de jouer. Mais cet abruti reste béant, front courbé.

La chaleur devient insupportable. Et les rugissements des flammes se font assourdissants. Une porte s'ouvre, Nounou passe la tête et un bon morceau de ses avantages. Ses yeux bleu délavé s'agrandissent d'affolement, elle referme aussi sec. Une sirène d'alarme résonne aussitôt. Le gardien sourd et endormi s'agite dans son sommeil. Dragon s'avance vers moi, lentement, main tendue vers le sac.

— TU NE PEUX LES EMPORTER, VAMPIRE ! ILS SONT MIENS. ON ME LES A PROMIS !

Je rentre la tête entre mes épaules. Pourquoi, mais pourquoi, grands Dieux, trouvent-ils toujours nécessaire à un certain niveau de hiérarchie, de causer en majuscules comme si le mur du son changeait de consonne à une hauteur précise ? Ses doigts crochus se rapprochent de plus en plus de moi dans une vague de chaleur abominable. Je ferme les yeux pour éviter qu'ils ne s'évaporent dans mes orbites et prononce au hasard un des mots de la Langue que m'a appris Géraud.

— ꝥꝯꝥ !

J'espère que c'était non.

En tout cas, il stoppe net. Même si c'était « va te faire foutre » finalement, ça marche.

— LANCELOT, fait la Bête en se tournant vers mon compagnon avec un sourire qui force des flammèches taquines à gambader sur l'ourlet parfait de ses lèvres.

Mon chevalier lève un regard chaviré vers le Destructeur des Rois, le Dévoreur de Mondes, Celui Dont Le Nom Est Un Chiffre d'Homme. Il cille. Dragon lui sourit plus largement, tendrement presque.

— ON T'A TROMPÉ, ÉTERNEL GUERRIER. NE SUIS PAS LES MAUVAIS CONSEILLERS. JE NE SUIS ICI QUE POUR APPORTER LA PAIX ET NON LA GUERRE, CAR MON TEMPS N'EST PAS VENU.

Lancelot, le contemple sans moufter tout à fait fasciné. Son arme penche de plus en plus vers le sol.

— Féal ! hurlé-je à Lancelot d'une voix si rouillée qu'elle grince à mes propres oreilles.

Il secoue la tête de droite à gauche comme pour en chasser une mouche. Il se redresse péniblement et fait face au Dragon.

— J'AI ÉTÉ APPELÉ, continue Dragon, d'une voix suave, POUR VENGER LE CHRIST ET BANNIR LA RACE MAUDITE DE LA SURFACE DE LA TERRE. NE VOIS-TU PAS QUE NOUS SOMMES FRÈRES, GUERRIER ?

Il se penche vers Lancelot et tend vers lui sa longue main musculeuse. Lancelot, dans son état de sidération stupide, laisse le membre enflammé approcher sa joue. Seigneur, il va me le frire comme une saucisse ! Je tente vainement de me redresser. Mais, cette fois, les doigts s'assombrissent

avant de toucher la peau. Ils ne sont plus que tièdes. Lancelot frissonne tout entier. Sa main perd sa prise sur la hampe sacrée.

— Pardon, si je m’immisce, commencé-je...

Après tout, il ne me reste que ma langue en état de fonctionnement. Et ça ne va pas durer : dès que j’ai ouvert la bouche, mes papilles ont grillé. Le Dragon pivote sinueusement vers moi.

— COMMENT OSE-TU M’ADRESSER LA PAROLE, DAMNÉ ?

D’accord, c’est un de ces types avec lesquels la politesse est une perte de temps.

— Oh, ça va, hein ? dis-je, péniblement tandis que ma bouche s’emplit d’un sang noir bouillonnant qui s’évapore instantanément. Comme si t’avais des leçons de damnation à donner ! Je peux quand même poser la Question, avant de me faire buter, non ?

Mon vis-à-vis hésite. Traditionnellement, j’ai effectivement le droit de lui demander pourquoi il va me détruire. Même si nous le savons tous les deux. Il penche la tête de côté. C’est une acceptation qui lui permet de sauver la face. Il ne me donne pas tout à fait raison, mais il me laisse le temps.

— Juste comme ça, pourquoi c’est si urgent de virer les fils de Sem ? Je veux dire : après cinq mille ans, ça te prend brusquement ? Comac ? dis-je en faisant des efforts désespérés pour réussir mon claquement de doigts moqueur.

Dragon se rembrunit. Sur son front, ça donne un nuage d’un rouge brique bizarre qui envoie d’invisibles flèches ardentes se ficher dans mon corps. Je me tords à nouveau de douleur. Du diable – pardon – si j’ai une idée du comment de la chose ! Je savoure tout de même une mince satisfaction dans l’océan de souffrance où je me débats. C’était la bonne Question. Il est furax.

Il la balaye d’un revers d’aile qui se veut indifférent. J’insiste, grognant entre mes dents serrées.

— Non, parce que venger le Christ... comment dire ? Toi ?

Je tente de ricaner mais je donne seulement l’impression de m’étouffer avec mes propres poumons. Je reprends péniblement.

— Ça tient pas comme mobile... Rien que d’y penser, je pouffe. Maintenant, arrête-moi si je me goure... Qu’est-ce qui a pu pousser les

nazis à piquer des gosses juifs à leurs parents, pour ça ? Alors qu'ils pouvaient se servir tranquillement dans les orphelinats sans que personne ne dise jamais rien ?

Je fais mine de réfléchir mais en fait, j'ai ma petite idée depuis que je l'ai arrêté d'un mot et qu'il a été obligé de se tourner vers Lancelot afin de se débarrasser de moi. Au lieu de le faire personnellement, ce qui est nettement plus jouissif.

— Ça veut dire qu'on était sûr que ça ne marcherait qu'avec un certain type d'enfants... Des gosses à la filiation avérée... Et si seuls les enfants de l'antique Peuple Élu portaient encore les traces de la Langue des Origines dans leurs cellules, hein ?

Dragon frémit mais ne pipe mot.

— Par conséquent, si on les balaye de la surface de la Terre AVANT que les temps soient venus, comme tu dis si bien, le jour où les trompettes sonneront tu auras les mains lib...

— TAIS-TOI, MISÉRABLE CHAROGNARD ! (Il pivote, mains ouvertes.) LANCELOT ! TU SAIS QUE MA CAUSE EST JUSTE !

Lancelot étrécit ses yeux bleus. Il fait un geste pour s'avancer vers Dragon, puis s'arrête. Il est si transparent que je n'ai aucun mal à suivre ses pensées d'une atroce simplicité. Il voudrait bien rejoindre Dragon mais il serait parjure de sa féodalité.

— J'AI LE POUVOIR DE TE DÉLIER DE TON SERMENT ENVERS TON SEIGNEUR...

Extatique, Lancelot laisse choir la hampe sacrée. Il fait un pas en avant, les mains jointes, prêt à les glisser dans la coupe de celles de Dragon.

J'ai juste le temps de me tordre comme un ver, le saisir à la cheville et le tirer vers moi d'un coup sec. Il tombe comme un arbre. Dragon hésite à intervenir. Je lui jette un sale œil, le mot au bord des lèvres. Il s'immobilise. Je me roule sur Lancelot, lui bloquant tant bien que mal les poignets au-dessus de la tête. Il se laisse faire mollement. Il est toujours mon chevalier, il n'a simplement pas le droit de se défendre. Il attend la suite avec la patience des pierres. Dès que je le lâcherai, il ira vers Dragon. Et je lui murmure à l'oreille :

— Il faut être *pur*, chevalier... Après un millénaire de sommeil et de chasteté, es-tu sûr de l'être ?

Et là sans prévenir, je lui roule le palot du siècle. Avec ma langue sèche, tout imprégnée d'enzymes vampiriques. Il se laisse faire, encore plus sidéré par le geste que par Dragon. Ma langue aride fouille ces dents blanches, cette bouche aussi fraîche qu'une source. Je m'abreuve à cette salive plus brillante que l'écume des vagues autour d'Avalon. Je flambe tout entier sous l'assaut d'un désir auquel je ne m'attendais pas, tandis que je plonge mon regard dans ces prunelles dilatées, si cruellement jumelles des miennes.

Ça ne dure que le temps d'un éclair, mais sa main blanche remonte le long de mon épaule et griffe nerveusement la peau près du cou. Ses lèvres me répondent un instant, un instant seulement. Un frisson de plaisir me parcourt tout entier, de mon palais caressé par cette langue si douce à mes pieds. Lancelot aussi tressaille. Je me retiens pour ne pas gémir.

Mais c'est si bref que Dragon ne voit rien, sauf une chose : Lancelot qui me repousse férocement malgré son serment, et recule sur ses fesses, me contemplant avec horreur et dégoût. Il frotte ses lèvres avec violence.

— Abomination ! braille-t-il. Celui qui aura commerce avec les hommes...

— Aura la bite tranchée ? demandé-je ironiquement en désignant la bosse sous son pantalon. T'es content de me voir ou t'as une fusée dans la poche ?

Mais il ne me m'écoute pas, ne me regarde plus et pivote en direction de Dragon qui se poulèche les babines d'avance.

— Mon Seigneur, déliez-moi et je vous assisterai dans votre Noble Tâche, fait-il entre ses dents serrées.

— MAIS COMMENT DONC !

Au même instant, dans le sac, un petit truc s'agite. Sans doute réveillé par la chaleur, le bruit, ou alors il a perdu son biberon dans l'enchevêtrement des autres. À nouveau, un mot inaudible au commun des mortels et pas mal d'éternels retentit dans la pièce. Dragon sursaute. Je me tords de souffrance, mordant mes propres lèvres jusqu'au sang. Puis c'est le silence. Lancelot et Dragon se rassèrent et se font face avec calme. Le chevalier remet son genou en terre, les mains dans celles du monstrueux bestiau, devenues tout à fait sombres et froides.

Je n'ai plus la force de rien, sauf de les regarder se papouiller médiévalement en répétant des phrases stupides du genre « à la vie à la

mort, si je mens, je vais en enfer ».

— Dire qu'on y est déjà, grogné-je avec un soupir.

Une fois les cérémonies terminées, Lancelot se redresse fièrement et m'adresse un froid :

— Défendez-vous, Noble Comte !

— Tu comptes m'avoir toute seule comac avec tes petits poings, chérie ? Je suis peut-être en méforme pour l'instant, mais t'es jamais qu'un mortel, mon poulet ! Y a quand même des limites, ricané-je.

— USE DE LA LANCE, CHEVALIER, susurre Dragon. NOUS VERRONS S'IL TE DÉFIE ENCORE !

— Ouais ? Va-z-y donc, tapette !

J'en rajoute une couche, des fois que Lancelot soit en état de réfléchir et de regarder en face ce que j'ai instillé au fond de lui à grand renfort de léchouilles.

Lancelot me lance un coup d'œil d'une colère si bouillante qu'il pourrait me cuire sur place. Il se penche et saisit la hampe sacrée à pleine main. Je n'en attendais pas moins. À la seconde pile où ses doigts se referment sur le bois, je me jette sur lui de toutes les forces qui me restent. Je n'en ai pas beaucoup, un des bébés pourrait m'en remontrer sans forcer, mais la surprise joue pour moi.

Il n'a pas le temps de lâcher la Lance qui pourtant est en train de calciner ses doigts. Ils fondent littéralement dans le bois. Eh oui bichette, il fallait être pur, tu te souviens ? Et tu m'as désiré. Une seconde, mais une seconde de trop. Cette salope de Lance est aussi jalouse que Yahvé, jadis. Elle ne te le pardonnera pas, la garce !

C'est le moment que choisit la cavalerie pour débarquer dans l'escalier en hurlant, alertée par la sirène, je suppose. Une douzaine de soldats de la SS s'y bousculent, armés jusqu'aux dents et peut-être même au-delà. Ils gueulent des trucs dans un german à l'accent lourd et veule. Je grince : l'allemand est une langue si belle parfois, mais tout dépend qui le baragouine.

Mais je ne me laisse pas distraire par ces dilatoires considérations philologiques et je projette le chevalier hurlant à pleins poumons contre Dragon, Lance en avant. Elle lui transperce sa flamboyante poitrine, juste avant que Lancelot s'y écrase.

J'ai déjà fait des conneries dans ma vie, prononcé les formules magiques qu'il ne fallait pas, appuyé sur des boutons rouges que j'aurais mieux fait de ne même pas regarder, mais là, je crois que je tiens le pompon. Dragon enfle démesurément jusqu'à envahir toute la salle. Il se dilate comme on m'a dit qu'éclataient les supernovae, un jour à Palo Alto. Le monde devient vermillon, sang et flammes. La puanteur augmente indescriptiblement, œufs pourris et poudre noire. Le peu de poils qui me restent fondent avec un grésillement cauchemardesque, mes yeux coulent de leurs orbites, ma poitrine explose dans un feu ronflant qui m'empêche même de hurler à mon tour. Le gardien endormi se volatilise, celui-là se retrouvera en enfer ou au paradis sans jamais savoir pourquoi. Les portes explosent, je vois Nounou dans sa cuisine se tordre puis noircir d'un bloc avant de s'écouler à terre, tel un bloc de poussière grise dans un sablier. Les soldats s'envolent en nuages de cendres grises qui n'ont même pas le temps de finir d'injurier quiconque, Lancelot s'effondre sur son arme, toujours collé à elle. Puis les flammes se rétractent brusquement à l'intérieur d'elles-mêmes.

— ON SE REVERRA NAVARRE ! couine Dragon avant de disparaître à grands effets pyrotechniques parfaitement dispensables.

— Prends un ticket, murmuré-je avec le morceau de ma langue le moins cuit à ma disposition.

Il me faut dix bonnes minutes pour cicatriser à peu près. Dès le retour de mes yeux, je contemple les effets du désastre : Lancelot gît à plat ventre le nez bouillant sur le bois de la Lance. Il vit encore. Je lui file un coup de pied dans les côtes, pas trop tendre, pour le retourner sur le dos. Il roule mollement, tête ballante. Son arme s'est incrustée dans sa main, plus carbonisée qu'un agneau le jour de Pâques. C'est sans doute la Lance qui l'a sauvé du cataclysme pourtant : il ne porte pas une seule brûlure, à part celles qu'elle lui inflige directement.

Je laisse à ma peau juste assez de temps pour recouvrir à nouveau mon corps déshabillé de tout par la dévastation et attire le sac vers moi. L'intérieur est tiède et vagit vaguement, ils ont été protégés par la couverture brillante, Dieu sait comment.

C'est donc nu comme un ver que je traverse ensuite péniblement une cour de château déserte, découronnée de ses tours effondrées, mais couverte de cendres. La neige omniprésente à notre arrivée a fondu sur un pourtour d'environ trois cents mètres autour des ruines. Je retiens un rictus de

satisfaction, avoir réussi en prime à éliminer le petit hôte moustachu représenterait un bonus appréciable à cette aventure, non ? Je sens que ce type est capable de créer des tas d'ennuis horribles à plein de gens très bien.

Mais mon euphorie est de courte durée. Lorsque j'arrive sur le pont-levis toujours baissé et maculé de taches graisseuses dont l'origine ne fait aucun doute, j'aperçois au loin sur la route une série de phares qui prennent les virages à une vitesse impressionnante. Crotte de Diable et bordel de merde, ils l'ont évacué à temps !

Le sac sur l'épaule, je traîne Lancelot par une cheville, histoire de tenir sa copine toujours loin de moi, et je descends vers le Rhin. Dix minutes plus tard, sur la rive, je gueule :

— ONDINE !

Moi aussi, je peux me mettre à causer en majuscules quand on m'emmerde suffisamment.

Deux yeux couleur de rêve surgissent de l'eau bouillonnante. Ils traînent appréciateurs sur ma nudité triomphante, mais se permettent un petit sourire méprisant devant ma virilité un peu racornie par les événements récents et le froid somme toute polaire.

— Tu es venu tenir ta promesse, vampire ?

Elle se penche pour évaluer mon butin et fait la moue.

— Tu ne me le ramènes pas dans un état exceptionnel, remarque-t-elle, un brin désappointée. Il est moins joli comme ça.

Je hausse les épaules.

— Il va se rétablir, affirmé-je sans aucune certitude. Mais, rends-moi un service en échange : quand tu en auras marre de pouponner, confie-le aux filles du Rhin qui vivent près de la grande eau salée : elles le ramèneront chez lui.

Ondine sourit lentement.

— Mais s'il ne veut pas s'en aller ?

Elle est sûre d'elle, hein ?

— Je ne doute pas que tu sois tout à fait capable de lui faire oublier sa Dame, ô Belle des Belles, dis-je seulement.

Je ne voudrais pas paraître prétentieux, enfin pas plus que d'habitude, mais je crains que notre unique baiser suffira à donner matière à réflexion à

cette andouille pour quelques siècles. Moi-même, je ne me sens pas très bien. J'ai des raideurs imbéciles qui tentent de se manifester malgré l'inopportunité du moment et de ma non-tenue. L'idée qu'il va être longtemps bloqué sous les eaux du fleuve à écouter roucouler Ondine me soulage profondément. Je n'ai plus ni l'âge ni l'envie de me mettre en couple.

Surtout avec un pithécanthrope jailli tout droit d'un des âges les plus sombres de l'histoire de l'humanité.

Ondine secoue une tête butée, puis s'enfonce avec sa proie dans les vagues sombres. La Lance n'a pas l'air de la gêner, elle doit être vierge, ou bien les sirènes sont pures par essence, ou hors de portée, allez savoir... Le sacré est une chose capricieuse. Sa géométrie est infiniment variable. Sauf en ce qui me concerne : ça veut systématiquement me buter.

Je soupire et assure le sac, sur mon épaule. Les gosses ne pipent pas, ils doivent s'être endormis. Je m'interroge quelques secondes tout de même : c'est bizarre qu'ils ne mouftent pas plus que ça.

Merde, s'ils étaient morts ?

Je pose mon fardeau précautionneusement et jette un coup d'œil à l'intérieur. Non ça dort. Mais ça dort si fermement et avec une satisfaction si béate qu'elle me fait monter les larmes aux yeux sans que je sache pourquoi. Ils sont toujours nus, imbriqués, peau à peau. Des petites mains s'agrippent à d'autres petites mains. Des bulles de salive brillante perlent au bord de mentons souriants. Involontairement, je souris, moi aussi. Le premier contact humain de leur existence. Ça ressemble un chouïa à une partouze, là encore, mais la plus innocente partouze du monde. La plus joyeuse aussi.

Même si ces gosses vont rendre sourdes leurs nourrices ou mères dans les mois à venir en prononçant d'horribles mots qui feront pleurer du sang à leur entourage, ils s'en tireront.

La route doit être dans cette direction et normalement une voiture nous y attend. J'espère qu'ils ont un manteau de rab.

Un feu délicieux crépite dans la cheminée dans le bureau parisien de Géraud. Il se carre dans son fauteuil en faisant jouer son verre de cognac dans la lumière des bougies.

— Alors ? fait-il.

— Alors quoi ? dis-je en lampant le mien d'une traite.

Géraud fronce le sourcil.

— Tu ne devrais pas faire ça. C'est une excellente cuvée, elle mérite mieux, dit-il, réprobateur.

— Tout mérite mieux que tout, si tu vas par là. Mais le monde ne va jamais comme il devrait, tu sais bien...

Le froncement de sourcil de mon ami s'accroît et croise vers des rivages nettement sarcastiques.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Ça n'est pas ton genre le sophisme imbécile...

Je soupire :

— Je ne sais pas.

— Moi je sais, réplique Géraud.

— Ça m'aurait étonné aussi...

— Tu as fourgué un type pour lequel tu bandais afin de sauver les enfants d'un peuple que tu méprises depuis toujours. Et là, tu comprends que ce mépris n'a pas et n'a jamais eu de sens. Ergo : tu es en colère contre toi-même.

Je hausse les épaules et souris. J'adore Géraud, mais je préfère quand il se goure, ce qui ne lui arrive pas souvent : le salopard a et aura toujours un coup d'avance sur tout le monde. C'est sa nature et sa malédiction.

— Je vais chasser, dis-je sereinement en reposant mon verre vide.

— Au revoir, Navarre, me salue Géraud.

Il trinque dans ma direction.

Le plus tard possible, me dis-je en grimpant sur le toit de son immeuble. Je demeure un instant perché sur une cheminée vaguement gothique et cernée d'urnes supportées par d'horribles gargouilles approximatives.

Mon problème, c'est surtout que je sens monter la tempête. Je l'ai lue dans les yeux clairs des soldats adoreurs devant le petit mec ridicule. Je

l'ai sentie dans mes os craquant sous les flammes de Dragon. Je l'ai vue ramper sous la peau de Lancelot, extatique à l'idée d'un massacre auquel il aurait pris part sans remords.

Ce n'est pas la première fois qu'un typhon de ce genre ravagera le monde, ce ne sera sans aucun doute pas la dernière. Les gens semblent toujours incapables de grandir autrement que sur un monceau de cadavres après leur avoir adressé des excuses complètement inutiles.

Je sais que ça me va bien de râler, mais ça me fout dans une colère indescriptible.

J'aime bien la chasse, j'ai horreur du gâchis.

Sans compter que je sens qu'on va fermer sous peu mes bars favoris dans cette capitale, et ça c'est vraiment impardonnable.

OceanofPDF.com

Ovogenèse du vampire

Carnets de Navarre, Paris, janvier 1995.

— Je préfère les... femmes, siffle-t-elle d'un ton sec, propre à rendre des points en aridité au désert de Gobi.

— Ça tombe bien, moi aussi, répliqué-je avec suavité, si pas finement, et en mentant comme un arracheur de dents. Mais si ça vous arrange, on pourrait décider de ne pas se servir de ma queue, ou de me faire pousser des seins.

Je me vante : je suis tout à fait incapable de la deuxième option. Quant à la première, c'est au mieux un vœu pieux.

Si j'ose dire.

C'est juste qu'elle m'agace, cette femme nerveuse assise en face de moi, les genoux serrés comme si j'allais lui sauter dessus dans la seconde. En bavant. Elle ne risque rien. J'ai peu de goût pour le viol. J'ai seulement envie de l'agacer à mon tour. Même dans ma jeunesse humaine, jadis, il y a un peu plus de quatre cents ans, je m'y suis rarement livré. Bien que ce fut la redoutable mode à l'époque, et l'une des façons courantes de prouver sa virilité. Sauf que même en ces temps barbares, je ne me souciais guère de prouver quoi que ce soit dans ce domaine et que je préférerais une participation enthousiaste et créative du, de la, partenaire. Pourtant, j'étais un très jeune, très con, je le jure. Je n'ai pas trop cessé de l'être en ce qui concerne le point « b ». Mais je me soigne.

Je contemple ma visiteuse d'un air gourmand destiné à la faire sortir de ses gonds, ce qui va être difficile car elle en trimbale partout. La dame semble corsetée jusqu'aux yeux. Son col lavallière de dentelles grises a été si étroitement noué autour de son cou mince qu'il offrirait un garrot honorable à un bourreau espagnol. Sa jupe droite de tweed parme protège hargneusement des genoux que personne ne se risquerait à imaginer de peur de recevoir un coup de parapluie d'une précision qu'on pressent redoutable. Dessous, elle doit porter une de ces épouvantables gaines couleur chair

effaçant sans remords ces merveilleux petits bidons que le péquenaud pré-Renaissance en moi s'obstine à trouver charmants. Je n'ai jamais été sensible à la mode de la maigreur du vingtième siècle, pas plus qu'à celle de l'air tubard du dix-neuvième.

Elle a un beau visage intelligent au front vaste, des yeux lumineux tirant sur le vert anis, des cheveux miel qui donneraient envie de s'y noyer, s'ils n'étaient défendus par un chignon plus haut et plus acerbe qu'une barbacane. Elle pue presque autant la distinction que la frustration sexuelle. Peut-être qu'effectivement elle préfère les dames, ce que je ne lui reproche pas, bien sûr. Cependant, à ce stade, elle est du genre croyant mais pas pratiquant. Un vrai gâchis.

Son compagnon est plus fantaisie. Il me rappelle quelque chose, mais pour l'heure je suis incapable de mettre le doigt dessus. J'ignore combien de manteaux il a enfilés. Au moins six ou sept épaisseurs, peut-être plus, toutes de couleurs différentes, font ployer ses larges épaules. Cela ne le décourage pas de coller sa silhouette longiligne quoique petite contre le calorifère bouillant. Sous une frange de boucles serrées, sombres et luisantes, son œil noir souligné par de belles pattes d'oie me jette un regard en coin, mi-amusé, mi-bienveillant. Comme s'il savait exactement ce que j'ai en tête. Ses longues mains maigres vont et viennent au-dessus de la grille ouvragée du poêle. De temps en temps, il les frotte l'une contre l'autre dans un bruit qui rappelle le froissement du papier.

— Vous vous chauffez très bien, dit-il en faisant le tour de mes radiateurs électriques lancés à plein régime en même temps que le poêle lui-même. J'adore ça.

— Je suis un animal à sang froid, rétorqué-je en haussant les épaules.

Il regarde mes mains pâles, intrigué.

— Ça n'a pas l'air de vous réchauffer plus que ça, pourtant.

Je souris sans répondre.

Lorsqu'ils ont débarqué dans mon salon, je descendais tout juste du toit où je m'étais juché sur une cheminée pour contempler Paris enneigé. La ville endormie sous son cocon blanc, d'une épaisseur que je n'avais pas vue depuis 1954, était d'une incroyable beauté au soleil levant. J'y suis demeuré jusqu'à ce que les rayons roses, parfois presque verts, aient atteint mon perchoir et m'en aient chassé. Quoique je serais bien resté encore quelques

minutes, malgré les cloques suppurantes qui commençaient à bouillir sur mon visage, si ces deux zouaves n'avaient pas décidé de sonner chez moi à cette heure indue pour des mortels.

J'avais déjà complètement cicatrisé au moment de leur ouvrir la porte, mais mes mains étaient sans doute toujours glacées.

S'ensuit cette conversation déprimante avec la dame qui m'a aussitôt pris de travers en m'ordonnant de faire dégager mes éventuelles « gourgandines » à demeure afin de causer sérieusement. Paradoxalement, le fait de se balader avec un ordre du Vatican dans la poche peut rendre les gens fort grossiers. Ma compagne, Dana, n'était pas là heureusement – ma belle dame est en voyage pédagogique avec son crétin de frère – pour rappeler à la visiteuse les règles élémentaires du respect « humain ». Cela m'a permis de conserver mes tapis d'Aubusson dans un état décent : Dana est emportée et le sang difficile à ravoir sur la laine vierge.

— Pardonnez à Lady Gwendolyne, vous êtes son premier vampire. Elle a l'habitude de créatures plus exotiques, mais moins surnaturelles, continue mon interlocuteur en reportant son attention sur les flammes prisonnières. Vous feriez mieux de regarder ce que nous vous avons apporté.

Je me retiens pour ne pas fixer aussitôt la superbe boîte, l'écrin plutôt, que ces deux zouaves ont déposé en arrivant sur le plateau de marbre rouge de ma table basse. Le couvercle porte un monogramme complexe que je ne connais pas. Le bois précieux du couvercle est d'un beau fauve patiné, il se referme sur un parallélépipède creux de laque plus noire et plus luisante que l'obsidienne. La carte de visite du Vatican s'étale par-dessus, mitre et rubans entrecroisés.

Je me penche et tente d'ouvrir le coffret. J'ai beau m'escrimer une bonne minute sur le couvercle, il ne se passe rien. Pas de serrure, aucune charnière visible, aucun indice du sens probable de l'ouverture. Je relève brièvement la tête et surprends la lueur méprisante dans les prunelles de la femme. Je hausse les épaules, c'est facile de se moquer quand on tend un piège à quelqu'un. Je déplace latéralement deux languettes de marqueterie, un clac se fait entendre, la boîte s'ouvre toute seule et se met à brailler sur un ton aigrelet :

Очи чёрные, очи страстные!

Очи жгучие и прекрасные!

Как люблю я вас! Как боюсь я вас!

Знать, увидел вас я в недобрый час^{1}!

Argh. Les yeux noirs ! Même en russe, c'est niaisieux à pleurer. Ma main sur le couvercle, je tente de le refermer, mais il ne se déplace plus d'un millimètre, bloqué dans sa position.

— Vous ne pourrez le faire qu'à la fin de la chanson, sourit mon invité contre le poêle.

Je gémis :

— Il va falloir qu'on se tape *Otchi Tchornye* jusqu'au bout ? Je ne peux pas vous mettre du Kate Bush, plutôt ?

Il secoue le menton.

— Je vous suggère de vous occuper du contenant, ça vous distraira en attendant.

Ох, даром вы глубины темней!

Вижу траур в вас по душе моей,

Вижу пламя в вас я победное:

Сожжено на нем сердце бедное^{2}.

Grands dieux ! Je me penche à nouveau et sur le velours mordoré qui tapisse le fond de l'objet criard, je découvre deux bijoux en forme d'œufs.

— Prenez-les vite ! m'intime-t-il, elle va se refermer dans une minute. Il faudra attendre demain sinon.

Je ne réagis pas tout de suite tandis que la boîte continue de bramer.

Но не грустен я, не печален я,

Утешительна мне судьба моя^{3}:

...

Il ne reste que deux vers. Je tends ma main à la vitesse de l'éclair et rafle les deux sphéroïdes avant que le bois ne retombe avec un bruit dur de mâchoires. Au moment où le bois scelle la laque, un petit courant sentant la poussière et l'humidité centenaire souffle sur mes phalanges, sauvées *in extremis*.

Sur ma large paume, les œufs étincellent. Ils sont sensiblement plus petits que des œufs de poule et semblent entièrement fabriqués de rouages de

cuivre incrustés de rubis. De-ci, de-là, de minuscules écrans d'émaux verts ou bleus mesurent des valeurs dénuées de signification. À mes yeux du moins. Au sommet de chacun, une légère dépression annonce un bouton que l'on peut presser et qui doit actionner les mécanismes internes.

— Je vous déconseille de les... pousser tous les deux en même... temps, susurre ma voisine d'un air mi-figue mi-raisin.

— Pourquoi ? Vous voulez dire que ce serait MAL ? Comme croiser les effluves^[4], ou quelque chose de ce genre ?

Elle me regarde sans comprendre. Évidemment, une dame aussi distinguée ne se tient pas au courant de l'actu des films de science-fiction, encore moins de science-fiction parodique. Dommage. Moi, si j'avais été encore humain, je me serais pissé dessus en hurlant de rire lorsque j'ai vu *Ghostbusters*^[5], l'an dernier. Bon, j'avoue que la chasse aux fantômes, je m'y connais un peu plus que le scénariste. Mais justement, pour un expert comme moi, c'était tellement *rafraîchissant* de voir des mortels s'y coller tout seuls pour une fois !

Au lieu d'envoyer un gus de mon espèce négocier avec toutes les horreurs qui règnent à la lisière du monde perceptible pour les humains. Lisière juste assez poreuse pour permettre quelques solides atrocités. Bien que les deux dernières guerres m'aient fait comprendre qu'en la matière, l'homme n'avait plus rien à apprendre de personne et pouvait même en remontrer à quelques grands anciens démodés.

— C'est très joli, dis-je en posant les deux bidules sur ma table. Vous désirez me les vendre ou... ?

L'homme rigole franchement en se délestant d'un de ses manteaux, le brun qui protégeait tous les autres. C'est un modèle récent de chez Burberry, comme j'ai l'occasion de m'en apercevoir lorsqu'il le balance sur le sofa, non loin de sa compagne. Dessous, il porte encore un grand gilet fleuri, à franges de cuir et constellé de morceaux de miroirs brodés, sur un long pardessus de gabardine jaune serin qui fleure bon son 1950. D'autres doublures dépassent un peu dont une queue de pie de satin bleu poudré qui bat sur une cotte longue de velours parme effrangé. Il me rappelle quelque chose... Il suit mon regard et dit avec une ironie à lui-même destinée :

— Que voulez-vous ? Je suis incapable de jeter quoi que ce soit... (Puis sans transition :) Mon nom est Ashaverus, monsieur Navarre, mais nous

nous sommes déjà vus...

Cette fois, la lumière se fait dans mon esprit malgré les réticences de ma mémoire capricieuse. Mais bien sûr, l'affaire du Dragon ! Longue histoire que je raconterai un jour. Je n'ai donc rien de moins que le Juif Errant planté dans mon bureau, en compagnie d'une donzelle pénible. La situation doit être grave pour que mes anciens patrons usent de tels messagers de malheur. Je me livre à un rapide calcul.

— Il y a à peine cinquante ans, je dirais. Je suis impardonnable de ne pas vous avoir reconnu... Vous allez bien ?

Ashaverus sourit finement.

— Oh, nous nous sommes rencontrés plus que cela, vous savez. Mais ne vous reprochez rien, ce n'est pas votre mémoire qui vous joue des tours, c'est moi. Les gens m'oublient très facilement, c'est le cœur de ma nature... particulière.

Je ne deviens donc pas totalement gâteux. C'est rassurant. Même si je n'ignore pas qu'au fil des siècles, ce que mon cerveau mort juge utile de retenir devient de plus en plus aléatoire. Il y a un moment dans la vie des vieux humains où leur personnalité semble s'assécher pour n'être plus que le squelette d'elle-même, un genre de caricature de ce qu'ils furent, où seuls demeurent les aspects saillants de leur être, et pas forcément les plus agréables. Et l'instinct simple de survie devient ce qui n'est pas loin d'un égocentrisme monstrueux. Je n'ai pas envie de contempler cette dérégulation chez moi, même infiniment retardée, je sais qu'elle me rattrapera si je ne fais pas attention. De plus, la question de l'ego est prégnante dans mon cas, il faut bien l'avouer.

— Et cette charmante dame perchée sur votre Voltaire est Lady Gwendolyne Corgay, continue-t-il. Elle représente une organisation britannique un peu particulière, basée à Cardiff...

Je salue en réponse à toutes ces présentations tronquées. La femme est humaine, elle. Aucun doute.

— J'ignorais qu'il y eut quoi que ce soit d'organisé au pays de Galles... dis-je d'un ton badin.

Au même moment, la pimbêche intervient, cherchant ses mots, ou les mâchant, c'est selon :

— Mon organisation n'est pas... britannique. Elle est seulement... sous protectorat de la Couronne. Nous sommes plus... éclectiques... que cela.

Je balaye la précision inutile du revers de la main.

— D'accord. Et qu'est-ce que vous me voulez avec votre panier d'œufs ? Je me permets de vous faire remarquer qu'il manque le beurre et le petit pot de lait... Sans compter le fait que je campe une mère-grand contestable

Les commissures des lèvres d'Ashaverus frémissent, réprimant un sourire, celles de Lady Gwendolyne se ferment au vérin hydraulique. La dame prend sa respiration et lance comme on se noie :

— L'orfèvre Fabergé, le bijoutier favori des derniers... tsars de Russie, a réalisé ces... œufs en 1888 pour un... « client » très... particulier... Ce sont... des machines à voyager dans le temps. L'une est pour l'aller, l'autre... le retour.

Je commence à comprendre pourquoi il ne faut pas presser les deux commutateurs au même moment. Même avec ma physique approximative, je pressens que ça ferait désordre, voire des morts. Qu'est-ce que ça donnerait au niveau de la Physique Ultime, celle qui régit aussi bien le naturel que le surnaturel ? Je laisse tomber cette pensée à la vitesse de la lumière. Au fond, je ne tiens pas à augmenter le mal au crâne qui pointe son nez sous mes cheveux blonds.

— Ajoutons que ces délicieuses petites choses ne peuvent pas remonter loin dans le passé, seulement jusqu'à la seconde du raffinement des métaux qui le composent, fait Ashaverus. Ce qui nous donne approximativement une petite cinquantaine d'années avant la fabrication des bijoux eux-mêmes.

— Et dans l'avenir ?

Ma question m'attire le premier regard pas trop polaire de la lady.

— Jusqu'à maintenant, puis la seconde d'après, si vous voyez comment...

— OK, elles ne fonctionnent que sur leur ligne d'existence, c'est ça ? (Hochements de tête jumeaux de mes deux invités surpris.) Qu'est-ce que vous voulez que j'aille foutre en 1888, sinon ?

Je marque une pause.

— Alors, je préviens tout de suite : s’il s’agit d’aller extraire la princesse Anastasia, ou le tsarévitch des griffes des bolcheviks, je ne suis pas sanguinaire, mais y a pas écrit « paladin » sur mon front non plus, grogné-je. Qui plus est, je ne vois pas l’intérêt de tirer la carpe de la causalité sous nos pieds pour une raison aussi débile.

Ashaverus ricane.

— Rassurez-vous, je ne tiens pas plus que ça non plus à sauver les expatrons de l’Okhrana^[6] des sbires d’un régime pas plus totalitaire que le leur. Sans compter ce fichu *Protocole des Sages de Sion*^[7] qui nous poursuit depuis, mon peuple et moi, grâce à leurs bons soins...

Lady Gwendolyne sursaute.

— Ashaverus ! Le Tsar de toutes les Russies avait refusé de s’en servir ! Il savait que c’était un faux ! Un ignoble faux !

Elle en oublie d’hésiter pour le coup. Ashaverus s’incline.

— Certes, mais je ne lui pardonnerai jamais de ne pas avoir ordonné sa destruction.

Il est toujours aussi affable, cependant du métal s’est glissé dans sa voix douce. Il demeure pensif un instant, comme égaré. Puis se secoue :

— Pardonnez-moi, je pensais à autre chose... des souvenirs.

Il secoue ses boucles noires comme pour en faire tomber lesdits souvenirs. Vu la violence du geste, les sales bâtards doivent s’accrocher avec les dents.

— Ça m’arrive tout le temps, le rassuré-je.

Le cerveau humain n’est pas fait pour engranger sans fin. Il est obligé d’oublier pour mieux apprendre, de se perdre pour mieux se retrouver. Lorsqu’on cesse d’être humain – et Ashaverus l’est sans doute encore moins que moi –, on perd cette faculté d’effacement. Le centre de tri ne répond plus, car notre nature immortelle tend à conserver tout en l’état avec une précision maniaque. Résultat des courses : c’est très fréquent de trouver chez les éternels de toutes sortes une grosse tendance à la rêverie, la digression, l’autoanalyse et la dispersion. Certains deviennent totalement frappadingues ainsi. C’est ce qui me terrifie personnellement et dont je parlais plus haut.

En ce qui me concerne, je vais beaucoup mieux depuis que ma Dana m'a convaincu d'écrire mes mémoires et de prendre des notes. C'est-à-dire qu'elle s'est mise à m'offrir des pelletées de carnets, jusqu'à ce que je cède parce que je ne pouvais plus entrer dans ma piaule.

Ashaverus me rend un drôle de sourire, frémissant, gondolé, comme une vieille aquarelle trempée de larmes.

— Notre problème n'est pas là, fait-il en s'éclaircissant la voix.

Il se tourne vers la lady avec un regard qui appelle nettement au secours. Elle donne un petit coup de menton bien net qui donne l'impression de vouloir transpercer le nœud chantourné de son col.

— Mon... organisation et moi sommes... les gardiens de ces... artefacts, commence-t-elle. Ils sont normalement conservés dans un endroit sécurisé, hors de portée de toutes... créatures. Ce serait trop dangereux si... on les dérobaient.

Elle m'énervé avec ses hésitations qui sonnent comme des guillemets. Je lève un sourcil.

— Et vous les amenez chez moi, ces bidules hyper précieux ? Comme ça ? Sans plus de protection que vous deux ? Je ne veux pas paraître désagréable, mais une gisquette et un vieux type... même éternel...

Ashaverus grimace en m'interrompant.

— Voyez-vous, cher monsieur Navarre, je suis peut-être le moyen de transport, si j'ose dire, le plus sûr du monde. Personne ne peut m'arrêter ni me surprendre. Personne ne peut même m'apercevoir si je ne le désire pas. C'est ma nature et ma malédiction. C'est pourquoi on m'avait déjà missionné auprès de vous, il y a si longtemps...

— Oui, la Lance...

Un petit pincement au cœur me fouaille. J'avais oublié ça aussi, et surtout *LUI* qui doit toujours dormir aux bras d'Ondine dans les eaux sombres du Rhin. Je tressaille et reporte mon attention sur le présent.

— Et donc ?

Mon ton est froid, j'ai horreur qu'on me plonge dans la nostalgie même en me retenant par le talon. Ça me rend vulnérable.

Lady Gwendolyne, inconsciente de mes affres, tente de resserrer ses jupes autour d'elle. Peine perdue, le tissu est déjà si serré qu'il lui faudrait

perdre une cuisse.

— Quelqu'un... s'est introduit dans les bureaux de notre organisation et a utilisé les œufs... Vous devez l'arrêter ! Nous n'avons pas la moindre idée de ce que cet individu compte faire, mais nous ne pouvons pas permettre que quelqu'un touche au fragile tissu de la réalité, ce serait trop grave !!! Agissez !!!

Elle n'hésite plus certes, mais j'ai horreur qu'on me donne des ordres.

— Je ne bosse plus pour le Vatican depuis des années, je ne tiens pas du tout à m'y remettre. Et d'ailleurs, vous les avez toujours vos œufs ! Quel est le problème ? Votre quelqu'un est parti dans le temps. Il ne reviendra pas. Fin de l'histoire !

Lady Gwendolynne fait non du menton.

— Le problème est qu'il les utilise... d'où... il est. Il a emporté avec lui une... incarnation temporelle... de ces œufs. En réalité, ils... sont toujours en notre possession... pour l'instant... dans le futur. Jusqu'à ce qu'il fasse dans le passé quelque chose qui empêche que nous les ayons. Retrouvez-les, détruisez-les...

Je tique.

— Si je les brise, ça ne va pas les détruire chez vous ?

Lady Gwendoline secoue à nouveau la tête. Cette femme sait-elle répondre autre chose que « non » ?

— Ils sont... protégés de la disparition... totale par le fait qu'ils existeront toujours *à travers*... ceux que vous... emmènerez.

— Et votre voleur, que lui réservez-vous au juste ?

Ashaverus s'agite.

— Bien sûr, l'idéal serait qu'il ne rentre pas. Et même qu'on s'en débarrasse définitivement...

Et Lady Gwendoline, simultanément :

— Vu la nature... particulière de la... créature... je doute fort...

Je soupire.

— C'est quoi, au fait ?

Ashaverus se secoue. Je n'en suis pas certain, mais il me semble bien que l'ironie est de retour au coin de son œil.

— C’est un vampire comme vous, et lui aussi, vous le connaissez.

Je hausse les épaules.

— Je connais la plupart des vampires, et je les aime peu en général. Nous ne sommes pas sympathiques.

Cette fois, Ashaverus rigole franchement.

— Celui-là, vous l’aimez encore moins que les autres, d’après ce que j’ai cru comprendre. Son nom est Herfauges.

Je cille. Un frisson polaire me traverse. Je me tétanise dans mon fauteuil. Je souffle d’une voix blanche :

— D’accord. J’en suis.

*

Londres, Mayfair, trois jours plus tard.

La petite suite de l’hôtel Brown’s est charmante. Dans le salon, nous dégustons tous les trois un verre de whisky à l’arôme de tourbe affolant. Les papiers peints sont sublimes : une nuance blanc cassé d’une incroyable suavité. Sur une table basse, des fruits exotiques remplissent une coupe de leur foisonnement coloré et odorant. Une cheminée de marbre transformée en bar vitré promet mille merveilles en matière d’armagnacs, cognacs et autres liqueurs fines. De son fauteuil, Lady Gwendolyne me tend les bijoux pour me montrer leur fonctionnement.

— Ils vont donc vous... accompagner pendant votre... transfert. Ne les perdez... Pas. J’ai... réglé la minute d’arrivée une heure après celle de votre... congénère.

Vautré dans le ravissant canapé tendu de liberty, Ashaverus se penche pour ajouter :

— Repérez-les bien : les écrans antihoraires sont pour le passé, les autres pour l’avenir.

Effectivement, certains cadrans émaillés m’avaient semblé incrustés de guingois, mais non c’est fait exprès.

— C'est quoi ? demandé-je d'un ton boudeur. De la magie ou de la science ?

Ashaverus penche la tête de côté :

— Je ne trancherai pas la question. Passé un stade de sophistication, la magie est indiscernable de la science. (Il fait une pause.) À moins que ce ne soit le contraire...

Je hausse les épaules. Ashaverus reprend :

— Quelque chose me chiffonne tout de même, avoue-t-il. Herfauges et vous, vous serez chacun avec « vos » œufs, qui seront pourtant les mêmes, à la même époque. J'ignore si c'est souhaitable de mettre ces « doubles » en présence.

Lady Gwendolyne intervient :

— D'après mes.... calculs, il existe une forte... probabilité que la... présence des doubles crée une telle... distorsion temporelle que ce plan de... réalité déjà... alternative soit annihilé à la seconde précise de... l'apparition de monsieur... Navarre.

Ça lui fait visiblement si mal au cul d'être honnête sur ce coup-là que ses hésitations ont redoublé. Si seulement elles pouvaient s'autodétruire, elles aussi. Je me contente de laisser tomber avec calme :

— Et donc vous envisagez sans rire que j'aille me faire exploser la gueule dès l'arrivée ?

Elle me contemple sans ciller, mais finit par se dandiner, gênée.

— De notre point de... vue, l'opération serait tout de même... un succès : la... menace étant définitivement écartée...

Je souris. J'aime bien le cynisme, et les gens efficaces.

— J'ai combien de chances que ce ne soit pas le cas... d'après vos calculs ?

Elle hésite vraiment cette fois.

— Une... sur... trois ?

— Vous avez du bol : à quatre, je disais non.

Et sans me donner le temps de réfléchir, j'enclenche le commutateur. Dans ma main, les bijoux frémissent. Puis les petits engrenages s'enclenchent dent par dent, lentement d'abord. De légers clacs

tintinnabulants résonnent de plus en plus rapidement sur un rythme à trois temps. Sous le vernis brillant, les délicates machineries dorées se glissent les unes dans les autres tandis que le tempo s'accélère. Je ne distingue bientôt plus que spirales et sinusoides d'or qui s'imbriquent, sifflant vers le suraigu en un nœud de serpents hystériques dansant sur un *beat* insensé.

Le visage d'Ashaverus se déchire, puis disparaît. Gwendolyn s'évanouit à ma vue comme si on l'avait effacée d'un tableau. La pièce se trouble sous mes yeux. Les murs ondoient. Des parfums filent en flèches de lumières irisées. Je m'attendais à je ne sais quoi : une chute hurlante dans l'infini, la noyade dans une mer d'horloges ou être avalé par une spirale pyrotechnique et hurlante, il n'en est rien. La pièce ne fait que se « réorganiser » sous mes yeux. Des vagues de couleurs ondulent en tout sens avant de se stabiliser à nouveau, du blanc cassé vers le vert et l'or de fresques murales.

Mon fauteuil se dérobe sous mes fesses, je fracasse une table en marqueterie qui n'était pas là, la seconde précédente. Elle éclate en fétus de nacre, d'ébène et de merisier sous mon poids. Je me retrouve le nez dans un tapis épais où il s'enfonce tout entier. Pourtant, avec mon profil bourbonien, ça n'est pas une mince affaire.

Je m'assois mollement et contemple le désastre en attendant l'apocalypse qui ne va pas manquer de s'ensuivre. Quelques secondes s'écoulent, mais si les becs de gaz qui ont remplacé les appliques électriques vacillent quelque peu, le monde semble décidé à perdurer malgré mon intrusion.

Tout luit de l'éclat du neuf. D'après Ashaverus, l'hôtel vient d'ouvrir ses portes. Ses patrons ignorent encore que l'établissement est appelé à devenir l'un des plus beaux et des plus sélects de Londres, ni qu'il recevra Edison, Kipling et Agatha Christie d'ici vingt ans.

J'époussette vaguement les fétus de table qui me recouvrent et me relève tout à fait. Assis à un bureau un peu plus loin, un homme me tourne le dos. Il donne de petits coups de marteau dans quelque chose. Il est si absorbé dans sa tâche que le bordel de mon arrivée inopinée ne l'a même pas interrompu.

— Allez dire à Sa Grâce de ne pas s'impatienter ainsi, dit-il avec douceur, toujours de dos. Ses bottes seront prêtes demain.

— Sa Grâce se le dira toute seule, je pense. Vous avez une minute à me consacrer ? demandé-je, très poliment.

Ashaverus se retourne enfin et me contemple avec stupéfaction.

*

Il a perdu trois manteaux en cours de route : son Burberry brille par son absence ainsi que l'improbable gilet hippie et la gabardine, mais une redingote noire emprisonne encore la queue-de-pie azur et le manteau parme qui défend un pantalon rayé d'un rose et blanc passé.

— Qui êtes-vous et que faites-vous chez moi ?

— À part briser le mobilier ? Je suis venu vous apporter une lettre.

Je m'incline en lui tendant l'épaisse enveloppe confiée à cet effet par son incarnation future. Ashaverus me jette un long regard soupçonneux puis saisit le papier de ses longs doigts maigres. Il me rappelle ma gueule quand lui-même m'a refilé la carte de visite du Vatican dans cent quarante-huit ans. Je ne sais pas très bien comment rendre compte de la temporalité d'un futur au passé lorsqu'on retourne quasiment un siècle et demi en arrière.

Il se lève pour décacheter l'enveloppe près d'un des becs de gaz. Dehors, il fait nuit, et la pièce n'est pas très lumineuse. Pendant qu'il prend connaissance de son propre message, j'examine les bottes dont il s'occupait. Ce sont de hautes cuissardes d'un cuir noir très fin et d'un lissé extraordinaire. On a commencé d'y réparer une broderie ton sur ton de fleurs sauvages en perles de rocaille.

— Elles sont très belles, dis-je avec sincérité.

Il perçoit la question subséquente dans ma voix et hausse les épaules, sans cesser de lire. Il répond d'un ton grognon :

— Il ne faut pas perdre la main.

C'est vrai qu'il était cordonnier, jadis, il y a deux mille ans, lorsqu'il était encore humain. Je frissonne. Divinités mises à part, je n'ai jamais croisé personne qui soit plus âgé qu'Ashaverus. Deux mille ans. Je me demande comment je serai dans mille cinq cents ans, moi aussi.

Car j'ai bien l'intention d'y parvenir.

Tandis que je rêve d'avenir, Ashaverus termine sa lecture. Il trotte jusqu'à la cheminée où flambe joyeusement un feu ronflant. Il y jette la

lettre, la contemple une minute tandis qu'elle se tord et se consume, avant de se tourner vers moi :

— Vous l'avez lue ? demande-t-il avec sécheresse.

Son moi futur est bien plus aimable, ou je suis tombé dans un mauvais jour. Je secoue la tête.

— Uniquement parce que je n'ai pas eu le temps, mais non. Dommage, ça m'aurait amusé de connaître les turpitudes que vous vous remémorez pour vous convaincre que je ne délire pas...

Ashaverus sourit dans le vague, me rappelant enfin mon visiteur gentiment ironique de l'avenir.

— Il en est que je n'ai pas encore commises...

Son ton est nettement dubitatif.

— Et vous les commettrez malgré l'avertissement, croyez-moi. Les gens comme nous ont tendance à se ressembler de plus en plus à mesure que les siècles passent. Notre seule différence d'avec les mortels, finalement, c'est que nous disposons d'encore plus de temps pour ne pas changer.

Mon ton sentencieux m'amuse moi-même. Ashaverus grimace.

— Vous voulez dire que nous nous ressemblons chaque jour davantage ? Comme de vieux citrons confits dans le sucre ?

De l'immortalité envisagée comme une pâte de fruits rance...

Il se perd dans ses songes quelques instants, l'œil noyé dans les flammes, puis se secoue. Il se dirige à grands pas vers la chambre dont il ramène un macfarlane^{8} à carreaux flambant neuf qu'il enfile aussitôt. Et devant mon regard que je n'ai pu empêcher de pétiller, il se cabre :

— Quoi ? Ce manteau est très bien ! Je viens de le faire tailler par un jeune apprenti écossais ! Il m'a même demandé le patron pour le commercialiser plus tard, quand il serait à son compte !

Je m'incline en riant :

— Croyez-moi, il aura un succès fou. Où allons-nous ?

Il enfonce un grand chapeau sur ses boucles brunes et rétorque à demi rasséréné :

— Nous devons rendre visite à une dame...

*

Je le suis dans les couloirs de l'hôtel. Les tapis posés de frais s'enfoncent sous nos pas. L'atmosphère est distinguée et feutrée quoique froide. Il règne un fond d'humidité. C'est « toujours » janvier dehors, si les années ont défilé à l'envers.

Comme je suis satisfait du décor, toutefois, je me dis que c'est une bonne chose qu'Ashaverus se soit trouvé à Londres pile l'année qu'il nous fallait, inaugurant un établissement aussi confortable. Je lui fais part de ma réflexion, il se racle la gorge, gêné.

— Je ne peux pas séjourner dans les hôtels moins récents, ils m'y connaissent tous depuis trop longtemps.

J'opine. C'est effectivement un problème récurrent pour nous, les éternels. Nous devons déménager souvent, ou bien les voisins commencent à se poser des questions sur notre teint invariablement frais. J'avais cru le régler en m'installant au Vatican quelques siècles, mais il m'a fallu y renoncer vers 1970 : incompatibilité d'humeur croissante avec les proprios. Depuis que je vis avec Dana, c'est elle qui se charge des déménagements parce qu'elle trouve que je ne prête pas assez attention aux infrastructures environnantes.

Dans la rue, il pleut de façon terriblement anglaise à grosses gouttes efficaces et obstinées. Je manque de m'étaler dans la boue, à peine posé la semelle dehors. Je n'ai pas trébuché, c'est simplement l'époque qui m'a sauté à la figure et déstabilisé une brève minute. Dès que nous quittons Mayfair pour Soho, quelques rues plus loin, je me rends compte à quel point je me suis accoutumé aux villes propres et saines, ou quasiment, du monde moderne. Oh, bien sûr, quand je me rends en Afrique ou dans certains coins d'Amérique du Sud ou d'Asie, ça ressemble toujours à l'horreur qui s'étale devant moi actuellement. Mais en Europe, je ne m'y attends plus. J'avais oublié. Avec une facilité déconcertante.

La foule est dense et frileuse. Les ruelles sombres sont dégueulasses, les avenues ne le sont pas moins sauf que la misère s'y déverse avec plus de faste. Gosses hâves, putes guère plus vieilles qu'eux, dents pourries, cheveux gras, fringues infâmes, pourriture et crasse omniprésentes jusque sur les murs lépreux des immeubles les plus cossus, tout me désole.

Notamment mes bottes qui choisissent cette occasion unique pour prendre l'eau. Si certain visage, beau et ténébreux, ne m'était promis au bout du chemin, je choperais mes œufs dans ma poche, ma bite et mon couteau pour entreprendre le voyage retour illico.

D'ailleurs, à ce propos, mon talent me chatouille. Des traits mobiles et un profil d'oiseau de proie s'imposent à moi, tandis que je marne aux côtés d'Ashaverus. Lui, il fend la foule nauséabonde de la démarche assurée de celui qui n'a pas encore perdu l'habitude d'un monde poisseux. Je tente de fermer le clapet de mon esprit en déroute : ça n'est pas encore le moment de localiser ma cible. Mais les visions s'obstinent sur des cheveux mi-longs bouclés et un sourire carnassier.

Ce talent n'a rien à voir avec ma nature vampirique. Enfin si. Enfin non. J'ai été élevé à l'Offrande Obscure parce que je possédais ce don depuis ma naissance. Gilles, un vampire très ancien (le seul être que je recherche avec plus d'acharnement encore qu'Herfauges), me découvrit tout jeune et m'imposa l'Offrande de force. Il avait besoin de moi pour une traque très spéciale qui menaçait de durer plus longtemps que ma vie. Ce fut presque le cas, d'ailleurs, puisqu'il m'abandonna en très fâcheuse posture, une fois ma tâche accomplie. Le salaud. Je lui remettrai la main dessus un jour. Et, cette fois, nous serons à égalité.

C'est un des seuls points réellement névrotiques de ma personnalité avec lequel Dana reste en total désaccord. Ma furie apprivoisée est l'être le moins convaincu par l'intérêt du talion que je connaisse. Elle est capable d'égorger un malotru sur place, mais elle ne se donnera jamais la peine de le poursuivre s'il parvient à lui échapper.

Nous nous engageons dans une impasse obscure. La ruelle est si étroite que les briques râpent mes épaules de chaque côté. Avec l'épaisseur de ses vêtements, Ashaverus est obligé de s'y glisser de profil. Je l'entends pester.

— Mille bleus, je vais effiloche mon manteau !

Il enjambe avec difficulté un corps étalé de tout son long dans le ruisseau méphitique qui constitue l'essentiel de la chaussée.

Tout au fond de l'impasse, il s'arrête net.

— On y est, dit-il.

J'accommode péniblement ma vision sur le mur noyé d'humidité suintante. Ce sont des briques d'excellente facture, certes. Elles résistent

avec un acharnement digne d'éloges aux intempéries, mais il me semble que dans la visite du vieux Londres, ce trou du cul de quartier chaud n'était pas nécessaire. Ashaverus ne se laisse pas démonter par mon air dubitatif, d'ailleurs il ne doit même pas pouvoir distinguer mon visage. Il donne plusieurs coups du plat de la main contre la paroi semée d'efflorescences de salpêtre. Ça rend un son creux. C'est alors que j'aperçois une régularité suspecte entre les carreaux rouges. Elle dessine une porte, on dirait. Et tout au-dessus, une main optimiste a peint le mot OMNIFARIUS qui disparaît sous les champignons et se délave sous la pluie incessante.

La porte s'ouvre avec douceur. Nous pénétrons dans une pièce chaude, éclairée de bougies colorées. *Omnifarious*, ça signifie « tout et n'importe quoi » en anglische, je crois, et ici, ça prend tout son sens. C'est une boutique. Je crois. Ou un grenier. Ou le cabinet de curiosités du Chapelier Fou. Des animaux empaillés pendent au plafond en compagnie de cerfs-volants sûrement chinois, de machines à ailettes articulées diverses, de lampions et de ballons. Des rangées de bocaux remplis de matières indéfinissables dont certaines brillent de leur propre chef ornent des centaines d'étagères plus pressées que des sardines. Des piles de livres soutiennent des plats de bois exotique dégorgeant de bijoux aux formes étranges. Des cornues et des pipettes couvertes de poussière organisent une espèce de partouze géante aux flancs rebondis d'un alambic de cuivre étincelant sur une paillasse antique. L'air embaume la poussière mêlée de camphre, de santal et de myrrhe, ainsi que diverses autres essences plus mystérieuses. Je m'attends à chaque instant à ce que nous nous réveillions, Ashaverus et moi, dans la ruelle déserte, le magasin étrange évanoui.

Et au milieu de tout cela trotte la plus ravissante Rose d'Angleterre qu'il m'ait été donné de rencontrer depuis fort longtemps.

Grande, presque autant que moi, blonde comme le matin, les yeux verts, les pommettes hautes et rose thé, la bouche framboise, la taille prise sur des fondements d'une vastitude intéressante : je ne suis pas spécialement porté sur les filles en général, mais là je suis amoureux. Ashaverus s'incline devant l'apparition.

— Lady Madelina Corgay^[9], permettez-moi de vous présenter monsieur Navarre. Il vient de... loin pour mener à bien une mission que votre... organisation ne manquera pas d'approuver.

La merveilleuse, la sublime Lady Madelina me jette un regard par-dessus de charmantes lunettes cerclées d'or. Elle fronce son petit nez adorable, comme un faon souffle dans l'eau d'une source.

— Je n'en doute pas, grogne-t-elle d'une voix tranchante qui me rappelle quelqu'un.

Ou plutôt quelqu'une.

Corgay !

Elle se détourne et, sans ajouter un mot, disparaît dans les entrailles du magasin.

Ashaverus se penche à mon oreille et souffle :

— D'après mon futur moi-même, vous avez rencontré son arrière-petite-nièce.

Il n'a pas terminé sa phrase que Lady Madelina revient vers nous, armée d'un énorme registre qu'elle brandit comme une massue. C'est là que je note la robe d'un noir de nuit, monacale, ascétique et fermée jusqu'au menton, les poignets de dentelle austère qui dissimulent jusqu'aux premières phalanges des doigts délicats, mais tachés d'encre et brûlés par de nombreuses substances chimiques corrosives.

Elle balaye une table d'un revers impatient, envoyant rouler à terre la somme de parchemins qui y étaient entreposés à la diable. Puis elle fait surgir un encrier et une plume, ajuste ses lunettes rondes et siffle :

— Je vous écoute.

— Montrez-lui, Navarre, m'enjoint-il.

Et devant mon air incompréhensif – et mon regret définitif qu'il ne puisse être question du contenu de mon pantalon – il insiste :

— Votre moyen de transport...

Ah bon, d'accord. Je sors aussitôt les œufs de ma poche et les laisse étinceler à la lumière tremblotante des bougies. La lady se penche et les examine d'un air glacial, ce qui semble être son expression par défaut.

— Bien, je comprends mieux pourquoi on m'a collée d'astreinte dans cette décennie, laisse-t-elle tomber mystérieusement en griffonnant une ligne sur son monstrueux registre.

J'ai à peine le temps d'apercevoir une écriture digne d'un copiste médiéval qu'elle referme l'ouvrage d'un geste brusque, manquant de peu de

m'éborgner avec le coin de cuir.

— Attendez-moi ! nous ordonne-t-elle en s'envolant à nouveau avec son volume.

Elle revient aussitôt, en enfilant une pèlerine anthracite qui a connu des jours meilleurs. Puis elle s'arrête, semble hésiter une seconde avant de tendre la main vers un improbable chapeau violet surchargé de fleurs en tissu, plumes et perlouzes de verre améthyste qui tintent lorsqu'elle le retire de son support avant de le fixer sur sa tête d'une épingle aussi ferme et acérée qu'un poignard.

— Allons-y ! dit-elle.

Je suis un peu perdu, là, et je demande timidement :

— Où cela, Milady ?

Ça faisait longtemps que je n'avais pas chevroté devant quelqu'un et cela ne me manquait pas. Elle hausse les épaules.

— C'est à vous de me le dire. Je ne vous accompagne que pour vous empêcher de mésuser de votre artefact. Mon organisation n'aime guère ceux qui se gaussent du tissu de la réalité consensuelle et s'esbaudissent à en détramer l'ensemble. Je ne vous le confisque pas encore, mais je vous surveille.

Elle est moins avare de mots lorsqu'il s'agit d'engueuler quelqu'un, même par anticipation. Je me cabre intérieurement, pourtant, je ne peux m'empêcher de laisser tomber mes épaules et de rétrécir dans mes vêtements. Ça doit être ce ton d'institutrice : personne ne se sent jamais très bon élève, au fond. Surtout pas moi. Pour me consoler, je jette un œil au ridicule couvre-chef, puisque je ne parviens pas à l'imaginer à poil ou aux toilettes.

Ashaverus s'efface pour la laisser passer et nous ressortons dans cette ville épouvantable où l'hiver ressemble à la nuit.

*

Une fois dans Oxford Street, je ferme brièvement les yeux. Dans l'idéal, il faudrait que je dorme, mais pour certains individus, mon talent n'a besoin d'aucun encouragement. Depuis qu'il sait qu'Herfauges est dans les

parages, il ne cesse de s'agiter en moi, telle une araignée furibarde dans sa toile dévastée par le vent. Un claquement sec résonne derrière moi, je sursaute et me retrouve nez à nez avec Lady Madelina qui vient simplement d'ouvrir son parapluie. Les averses mettaient en grave danger le jardin délirant qu'elle arbore sur son front toujours aussi pur, mais rigoureux.

Ouvrir l'énorme engin couturé de baleines d'acier était impensable dans la ruelle. Ashaverus surprend mon air furibard et fait un signe courtois à la dame pour indiquer qu'il veut me parler en tête à tête.

— Soyez... urbain avec elle, je vous prie, Navarre. C'est une jeune femme intelligente et pleine de qualités, mais elle a dû les imposer de vive force à sa famille. Ce genre de combat laisse de sévères traces.

— Je suis très urbain, sinon elle aurait pris une gifle depuis longtemps, grommelé-je tandis que nous retournons vers elle en tentant d'éviter les flaques monstrueuses.

Je lui jette un coup d'œil peu amène, mais ne peux m'empêcher de me radoucir aussitôt. Blottie sous son immense pébroque, avec ses plumes violettes lamentablement trempées qui lui dégoulinent dans le cou, elle est désarmante, malgré son air rigide. Je me secoue avec agacement. Elle me fait un effet dévastateur : j'aurais pensé *frigide* pour n'importe quelle autre.

Je ferme à nouveau les yeux, autant pour éviter de la contempler stupidement que pour mieux me concentrer.

Vertige. Des yeux violet sombre, des boucles de suie, un visage aussi acéré que le mien... où es-tu Herfauges ? Et surtout que magouilles-tu ? Une façade de briques rouges surmontée de quatre urnes blanches virevolte sous mes paupières. Je reprends péniblement contact avec le monde réel pour décrire la bâtisse à mes deux compagnons. Lady Madelina hoche la tête et laisse tomber :

— Kensington Palace.

— Comment s'y rend-on ? demandé-je.

C'est bizarre, mais je croyais connaître cette ville comme ma poche, je l'ai hantée des siècles, comme d'ailleurs Paris. J'y suis même resté plus longtemps à cause de ce merveilleux smog qu'ils avaient à l'époque et qui me permettait de sortir quasiment en plein jour, me protégeant de la lumière du soleil. Si je me souviens bien, je m'y suis rendu presque la même année

qu'aujourd'hui. Mais le contraste temporel me perd complètement. Je suis plus désorienté que si j'avais atterri sur une autre planète.

— On va prendre un fiacre, propose Ashaverus.

Joignant le geste à la parole, il hèle une grande berline à l'anglaise dans laquelle nous grimpons tous les trois. Je frissonne, lorsque, aidant la dame à retenir ses jupes pour se hisser sur les sièges, j'entraperçois l'ombre d'une cheville. La voiture lancée, les chevaux au petit trot dès que la foule s'entrouvre, je tente de suggérer :

— Vous le savez, ce ne sera pas sans danger...

Ils secouent la tête tous les deux avec un ensemble touchant.

— Je ne peux pas vous laisser vous promener avec ces artefacts, le règlement de mon organisation est très clair à propos des voyageurs temporels, dit-elle, sans trop de conviction me semble-t-il.

— Mon moi de l'avenir ne me pardonnerait pas de ne pas vous avoir aidé sur ce coup-là, fait Ashaverus, d'un ton sec.

— Oui, d'ailleurs, quel est votre intérêt à vous dans cette histoire ?

Il détourne le regard vers la vitre noyée de pluie et répond un peu trop vite :

— J'ai toujours apporté mon appui à l'organisation de Milady... Dans les siècles des siècles...

Je sais reconnaître une fin de non-recevoir quand on me la présente poliment, je n'insiste pas et me concentre sur le chemin.

Nous empruntons une route qui me rappelle quelque chose. Je finis par l'identifier alors que nous franchissons les limites de Hyde Park qui, à cette époque, n'est pas encore cerné de grilles. C'est Rotten Row. Au xx^e siècle, la partie que nous venons de traverser n'existe plus. Le palais de Kensington se dresse tout au bout. Le cocher pile devant les grilles du château lugubre et sombre sous la pluie battante.

— V'voulez que j'v's'attende ici ? grogne le cocher dans un cockney tel que je comprends à peine quelques mots.

Ashaverus lui donne quelques pièces et refuse poliment. L'homme hausse les épaules.

— Ben, j'espère qu'ils vous attendent, pasque les soldats d'Sa Grâce la Duchesse de Kent sont pas des rigolos.

Il crache par terre, non loin des pieds de Lady Madelina qui recule en haussant un sourcil impérial.

— Faites esscuze, Milady, gronde-t-il encore. J’raffol’ pas d’tous ces Teutons. On dit qu’la p’tit’Alexandrina... ben, elle s’amus’pas tous les jours, la pauvrete.

Ashaverus le remercie poliment de son intérêt pour nos affaires. Sentant l’ironie, l’homme porte la main à son chapeau pour saluer Madelina, puis d’un claquement de langue remet ses chevaux au trot. Il disparaît dans la nuit humide, nous laissant seuls devant le portail ouvragé.

Ashaverus se tourne vers moi.

— Alors, quel est le plan ?

Je hausse les épaules.

— On le localise. On lui fait avouer les conneries qu’il a commises. On les répare, si on peut. Puis je le supprime. Ça vous va ?

— Vous ne l’aimez pas beaucoup, votre congénère ? remarque Lady Madelina, un peu surprise.

— Ce n’est pas aussi simple que ça, dis-je sans m’étendre sur la question.

Je ne suis pas sûr qu’elle comprendrait. Par-delà les centaines d’années qui nous séparent de la rencontre d’un très jeune vampire un poil naïf, même si déjà très buté – moi – avec le flamboyant Herfauges, son extraordinaire séduction et son esprit pervers raffiné par des siècles d’avance, je sens encore son ventre dur contre mon dos, son souffle froid sur ma nuque et son corps bouillonnant dans le mien. La faim que j’ai de lui me dévore depuis si longtemps que je l’ai intégrée à mon esprit comme un trait de caractère.

Et je le hais avec une puissance égale. Je lui dois une partie de ce que je suis. Notamment, la perte définitive des rares illusions que Gilles, mon créateur, m’avait laissées. C’est Herfauges qui m’a appris à quel point nous sommes monstrueux, je ne le lui pardonnerai jamais. Je ne lui pardonnerai jamais non plus d’avoir fait en sorte que j’y trouve plaisir quelque temps. J’ai même été assez stupide pour vouloir mourir pour lui, un jour. C’est sans doute ma propre bêtise que je lui reproche le plus, et loin de me consoler ou de m’adoucir, ça ne fait que renforcer ma haine. Je ne dirais pas non plus que c’est juste, je dis que ça me soulagerait de lui faire bouffer un crucifix et de le regarder se tordre à mes pieds.

Comme je l'ai fait tant de fois aux siens.

Je me secoue.

— Allons-y, dis-je froidement.

Franchir les grilles n'est pas un souci. Ashaverus les escalade comme un singe, bien qu'un instant son macfarlane s'accroche dans une pointe en fer forgé doré à l'or fin. Je m'incline vers Lady Madelina et lui propose mon aide. Elle refuse, les dents serrées, et tire des nombreux ornements de son terrible chapeau un long ruban quelle emberlificote si bien autour de ses jambes minces qu'elle se retrouve presque nantie d'une espèce de jupes pantalon. En un instant, elle est de l'autre côté. J'atterris d'un bond près d'elle avec un sourire approbateur. Ce qui a pour effet inattendu de la dérider. Brièvement, à la lueur de la lune, j'aperçois une étincelle de malice joyeuse dans son œil vert, tandis qu'elle replace le ruban. Grands Dieux ! Elle est splendide !

Ashaverus se rétablit à son tour. Nous contemplons la pelouse obscure et noyée de brume. Loin devant, des lueurs diffuses signalent le château.

— Et maintenant ? fait Ashaverus.

Je ferme les yeux en humant l'air comme un chien de chasse. Par-dessus l'odeur d'herbe tendre et de verdure humide, je perçois une fragrance familière de musc et d'ambre gris. J'inspire bruyamment. J'ai eu l'impression qu'on me donnait un coup dans l'estomac.

— Par là ! dis-je sèchement.

Inutile de se faufiler, la pelouse est aussi vide de cachettes potentielles que de gardes. Ce n'est qu'en m'approchant du bâtiment que je commence à distinguer des silhouettes sombres armées de lances ornementales et de fusils qui le sont nettement moins. Je fais signe à mes compagnons de se déporter sur la droite, nous longeons l'aile nord du château à bonne distance, invisibles dans la nuit et le brouillard. Les fenêtres du rez-de-chaussée sont doublées de volets de métal, ce qui explique la concentration des cerbères devant l'entrée. Toutefois, ils doivent bien se fendre d'une patrouille de temps en temps, alors je ne me détends pas tout à fait.

— Pourquoi votre congénère est-il venu ici ? demande soudain Lady Madelina.

Elle est partie pour poser toutes les questions gênantes à sa disposition.

— Je ne sais pas. Mais je connais Herfauges, c'est forcément à la fois futile et monstrueux. (Je marque une pause.) Et il aime les challenges autant que briser les règles.

Je laisse tomber ma voix, n'ayant pas l'intention d'épiloguer.

— Les règles ? insiste la lady.

Ashaverus intervient :

— Normalement, les vampires suivent des règles concernant leurs « prélèvements »... (Il prononce ce mot avec précaution, en me jetant un coup d'œil prudent. Je lui fais signe de poursuivre.) Ils ne doivent pas s'attaquer à des gens trop en vue ou trop célèbres, de crainte que la chose ne passe pas inaperçue. Cette espèce préfère demeurer dans l'ombre, si j'ose dire. Vous comprenez ?

Lady Madelina sourit avec férocité :

— Ils font bien. Si les humains s'apercevaient de la réalité de votre existence, vous et vos semblables rejoindriez le dodo^{10} dans les poubelles de l'histoire en moins d'un demi-siècle.

J'ai déjà entendu cette hypothèse auparavant. La plupart des vampires sont persuadés de son inanité, mais ils ne s'intéressent pas assez à l'évolution du monde moderne pour comprendre ce que l'homme est devenu depuis l'aube des temps. Mes congénères ont tendance à sous-estimer le potentiel humain d'union sacrée devant l'ennemi commun. Comme d'ailleurs les gouvernements de ces mêmes humains lorsqu'ils tirent trop fort sur la corde de l'oppression.

Personnellement, j'ai vu assez de révolutions pour ne pas parier un sou sur notre survie si quelqu'un s'avisait de la réalité de notre existence. D'ailleurs, c'est ce que ne cessent de nous seriner les Instances – un genre de gouvernement ultime des créatures surnaturelles auquel nous devons tous obéissance. Les règles sont plus édictées pour nous protéger des humains qu'eux de nous. Pourtant, tout un tas de vieux immortels ne rêvent que de les briser. Herfauges en tête.

Ça doit le faire horriblement bicher de jouer à ça ici, pendant que son moi passé lui fournit l'alibi du millénaire dans son Cénacle parisien à l'instant même. Mon talent m'attire de plus en plus. Il est tout près et mon cœur mort se met à battre à une vitesse indécente.

Je m'approche d'une fenêtre barrée d'acier par une grille. Je saisis un maillon épais entre mes doigts et le déchire comme du papier. Dans mon dos, Lady Madelina retient son souffle.

— Bravo, ne peut-elle s'empêcher de proférer à voix basse.

Je hoche la tête et m'attaque en douceur à la vitre. Je donne de petites pichenettes qui laissent mes doigts en sang – brièvement – en creusant des trous minuscules dans la surface transparente. Cela possède le mérite de ne provoquer pratiquement aucun bruit. Lorsque j'ai fini de trouer le carreau comme un timbre-poste, je le dégage d'un coup sec et le rattrape avant qu'il ne tombe et ne se brise. Puis je tourne la poignée intérieure. J'ouvre. Il n'y a plus qu'à entrer dans le palais de la belle au bois dormant.

C'est une longue galerie, à dominante rouge pour les murs aveuglés de tableaux d'hommes en armures, jaune d'or pour les plafonds régulièrement ornés de fresques en médaillons carrés qui laissent entrevoir les chairs alertes de divinités rondelettes dans la semi-pénombre. La lune dans la brume trace de longues rayures de lumière blanchâtre, découpées en losanges par les grilles défendant les vitres. Mon don me pousse à traverser tout cela, Herfauges est à l'étage au-dessus, j'en suis sûr.

Ashaverus et Lady Madelina sur mes talons, je remonte la galerie en prenant soin de ne pas faire grincer le parquet. Ashaverus m'imites sans mal. Ce n'est pas le cas de notre compagne. Elle n'est qu'humaine. Au deuxième craquement plus sinistre qu'un os qui se brise, Ashaverus propose de la porter, elle acquiesce en se hissant à cheval sur son dos, ses jupes en corolle de lys autour d'eux.

L'escalier monumental au fond de la galerie est semé de *butlers* qui font semblant de ne pas dormir debout. Je jette un coup d'œil scrutateur à Ashaverus, il hoche la tête en réponse tandis que je désigne les étages perdus dans la lueur fantomatique des becs de gaz. J'enfile les marches à vitesse vampire, aucun des cerbères ne fait mieux que tressaillir sur mon passage. Ils ont aperçu une ombre, senti un courant d'air, c'est tout. Ils retombent dans leur torpeur.

En bas, Ashaverus inspire largement avant d'assurer Lady Madelina sur son dos. Il grimpe lentement, haletant tout ce qu'il sait. C'est que la donzelle n'est pas maigre, que les marches sont hautes, et Ashaverus un très vieil homme, après tout. Inquiet autant que stupéfait, je me penche pour mieux considérer la scène. Mes compagnons passent en douceur sous le nez

des laquais comme s'ils étaient couverts d'un charme d'invisibilité particulièrement puissant. Les serviteurs n'entendent même pas le bruit de soufflet de forge qu'Ashaverus émet à partir de la dixième marche.

C'est avec un soulagement non dissimulé qu'il se déleste de son fardeau sur les dalles de marbre du palier où je les attends. Devant mon œil rond, il sourit, encore un peu rouge.

— J'ai dû vous dire déjà que j'allais où il me prenait fantaisie...

Certes, mais je ne me rendais pas compte que c'était à ce point.

— Vous campez sûrement un espion fabuleux, dis-je seulement.

— Vous n'imaginez pas ! Et un assassin aussi... répond-il avec sérénité.

Je ne relève pas, ni Madelina qui arrange ses jupes malmenées autour d'elle comme si sa survie dépendait du fait qu'on ignore à jamais la couleur de ses chaussures. Elle surprend mon regard ironique et jette dans un murmure féroce :

— Vous n'imaginez pas non plus ce que j'ai dû promettre à ma famille pour avoir le droit de faire ce dont je rêvais !

Je me fends d'une révérence d'excuse. Au contraire, je commence à comprendre une partie du problème. On lui a donné le choix entre une vie d'études austères et celle d'une femme, voire tout simplement d'un être humain. Elle a préféré l'entomologie et la botanique à l'embryogenèse appliquée. Je peux comprendre ça, surtout pour une fille de ce siècle. Au point où nous en sommes, il ne fait que commencer, mais déjà il promet : nous avons croisé un piano dans la galerie dont on avait dissimulé les pieds, sans doute jugés indécents. Et les divinités rondouillardes des plafonds ont été rhabillées de rubans maladroits et stupides.

Nous suivons un couloir. L'attraction de mon flair surnaturel se fait de plus en plus prégnante. À mon tour de haleter. Nous débarquons dans une enfilade d'appartements privés. L'image d'Herfauges est si nette que le réel autour de moi s'estompe tandis qu'un couteau fouaille mes entrailles. Je saisis la manche de Lady Madelina en tremblant.

— Soutenez-moi, ma Dame ! demandé-je, suppliant presque.

Elle frémit, surprise, mais laisse ma main posée sur ses dentelles. Nous poussons une porte. C'est une chambre. Très grande. Trop grande. Une enfant, une jeune fille, dort dans un lit or et rouge, une ombre immense se penche sur elle tandis que le cadavre éventré d'un épagneul gît sur le tapis.

Je reste figé. Ashaverus nous pousse doucement, Lady Madelina et moi, pour refermer la porte dans notre dos. L'homme qui était courbé sur la jeune fille endormie se redresse à la vivacité de l'éclair. Il se pétrifie à ma vue.

— Mon chou ! s'écrie-t-il d'un ton joyeux.

Un peu forcé, l'enthousiasme, mais avec une pointe de sincérité indéniable. Une flèche de haine pure et froide me transperce comme une stalactite de glace. Lui abandonne sa future victime et se jette dans mes bras. Il me roule le palot de la décennie sous les yeux ahuris de mes compagnons. Je ne peux empêcher mes lèvres de répondre au baiser pendant une seconde. Puis je le repousse à bout de bras en feulant :

— Pour toi, c'est Navarre !

— *Whatever...* comme ils disent ici, dit-il toujours aussi pétulant. Que viens-tu faire ici, ma chérie ?

Puis un brin inquiet tout de même, il observe attentivement mes compagnons.

— Ce n'est pas ma mère qui t'envoie, dis-moi ?

— On va laisser Dame Bathilde en dehors de ça. De toute façon, elle ne m'adresserait la parole que si l'apocalypse menaçait, grogné-je. Et encore.

Herfauges incline gracieusement la tête.

— C'est assez vrai. Maman a toujours pensé que tu avais une mauvaise influence sur moi, ma belle.

Ashaverus retient son souffle derrière moi, quant à Lady Madelina, je ressens sa stupéfaction de façon palpable. Des hommes qui s'embrassent, ça la rive sur place. Petite naïve ! Adorable petite naïve ! Je m'accroche à sa présence fragile comme celle d'un roseau. Merde, j'avais oublié aussi l'effet que ce salaud provoque chez moi. J'ai toujours envie de le tuer, mais plus encore de le clouer contre un des rideaux pourpres et de me perdre dans son corps parfait, les dents plantées dans sa nuque, les doigts fourrageant sa crinière de suie luisante.

Tout à fait conscient de mes affres, Herfauges sourit plus largement. Il s'écarte du lit et me désigne sa proie plongée dans un sommeil qu'il a pris soin d'approfondir. La petite pue les enzymes de charme vampirique à plein nez, il lui a bavé dessus autant qu'il a pu. Il la prépare pour l'Offrande Obscure, pas seulement pour la bouffer.

— Tu as dîné, mon amour ?

Vas-y, salopard, rajoutes-en au cas où les autres soient sourds comme des pots. Ou aveugles. Je m'approche d'elle pour découvrir une petite brune assez quelconque, un peu mignonne mais sans plus.

— C'est qui ? me contenté-je de demander. Et tu étais vraiment obligé de tuer le chien ?

C'est Lady Madelina qui répond avec une emphase sans doute destinée à lui donner contenance :

— Son Altesse Alexandrina Victoria de Saxe-Cobourg-Saalfeld, princesse de Galles... Si j'en crois mon patron, elle fondera notre association d'ici quarante-deux ans...

Une pause.

— Son chien Dash était adulé dans tout le pays, ajoute-t-elle d'une voix plate.

— Et l'idée, c'est quoi, Herfie ? demandé-je calmement. Faire chier ta mère en transformant une femme destinée à régner sur l'Angleterre ? Tu trouves ça assez voyant, ou tu as pensé à baiser Staline ensuite, aussi ?

Herfauges sourit encore, mais il montre les dents.

— J'ai besoin d'une compagne à ma mesure, pas d'une gamine maigrelette comme ta Dana... (Je n'ai même pas besoin de me retourner pour percevoir le nouveau raidissement de Lady Madelina. Il va tout me faire.) Et ce siècle est juste assez en équilibre entre la superstition et la raison, pour nous accueillir enfin au rang que nous méritons ! Navarre ! s'écrie-t-il d'un ton passionné qui me fait courir des frissons dans le dos, pas tous de répulsion, hélas. Cela fait trop longtemps que nous nous cachons dans nos cryptes. On vit comme des rats alors que nous devrions régner sur le monde et le plier à notre mesure ! Tu ne vois pas que c'est l'époque idéale pour enfin sortir de nos trous ? Bientôt, tu sais qu'il sera trop tard. Ils seront trop forts, trop armés. Ils nous balaieront !

— Et donc pour ça vous êtes prêt à vivre l'éternité dans un univers où on camouflera les pieds des pianos ?

C'est Ashaverus qui intervient, il n'est pas ironique, juste curieux. On sent dans sa voix que vraiment, il ne comprend pas. Quant à moi, je laisse tomber :

— Et le fait que les Instances^[11] aient décidé que les hommes seraient à jamais maîtres de la Terre, ça ne te gêne pas non plus ?

Herfauges hausse les épaules.

— Les Instances, tu les connais : si on leur impose un équilibre, ça leur suffira. Elles ne diront rien, une fois le fait accompli.

Comme je ne suis pas certain qu'il se trompe, je me tais. Effectivement, si Herfauges, à travers sa reine-vampire en bouton, leur propose une solution acceptable où les hommes seront certes victimes et soumis, mais relativement protégés, il se peut que les Instances laissent pisser. Je suis presque tenté, ça fait cinq cents ans que je me terre.

Lady Madelina interrompt le cours de mes pensées.

— Arrêtez-moi, si je me trompe, cher Monsieur. Votre idée, donc, c'est de soumettre cette jeune femme à votre nature et de vous servir d'elle afin de conquérir l'humanité ? J'ai bien compris ?

Herfauges lui jette à peine un regard. Un ver lui aurait adressé la parole, il eut été plus attentif. Lady Madelina prend une longue inspiration puis déclare tout à trac :

— Je ne puis le permettre.

Cette fois, il la regarde puis ricane et, pivotant vers moi :

— Décidément, tu les choisiras toujours avec un caractère de merde.

Je hausse les épaules.

— Avec les hommes, je suis encore plus mauvais juge.

Il n'aurait pas dû tourner le dos à Lady Madelina pour se foutre de ma gueule. Notre compagne farfouille dans son horrible couvre-chef. Je n'ai pas le temps de comprendre ce qu'elle en tire. J'entraperçois juste un reflet de métal. Elle se jette sur lui en silence. J'approuve. Prévenir l'ennemi en braillant m'a toujours paru d'une insigne stupidité.

Mais c'est un vampire que tu vises, mon amour, un vampire très ancien et très puissant. Il évite ton aiguille d'argent comme un torero évite les cornes du taureau et te soulève par le cou.

Il la secoue comme un chaton mal élevé. L'aiguille tombe avec un tintement clair.

— Lâche-la, ordonné-je d'un ton sec.

— Sinon quoi ? Tu vas me frapper avec tes petits poings, ma biche ?

Il rapproche Madelina de sa poitrine et déchire sa gorge d'un coup de dent. Elle glisse à ses pieds comme une couverture humide. Je me jette sur lui sans même réfléchir. Il tente de m'éviter, mais je le chope à la gorge à mon tour, dents plantées dans la jugulaire. Je vois Ashaverus qui tire le corps de Lady Madelina loin de nous. Herfauges et moi roulons l'un sur l'autre en répandant notre sang noir à travers les tapis. Lui me lacère une joue et m'éborgne du pouce. Le combat est silencieux, seulement rythmé par nos gémissements sourds et nos halètements. Soudain, il me broie les couilles d'un coup de genou trop bien placé. Un soleil blanc éclate dans ma tête. Il me brûle autant que le vrai. Je mords mes propres lèvres jusqu'au sang pour ne pas hurler quand sa main tente d'achever le travail de la rotule. À travers le pantalon, il essaie carrément de me les arracher.

— Tu n'en auras pas besoin pour ce que j'ai envie que nous fassions maintenant, grogne-t-il.

Il me colle à plat ventre et arrache mon pantalon. Je sens que ça va être un grand moment de tendresse unilatérale, typiquement vampirique.

Mais soudain le poids sur mon dos disparaît. Herfauges a poussé un grognement féroce. Je me remets sur le dos avec difficulté pour le voir agenouillé, les mains collées sur son crâne d'où dépasse l'aiguille de Lady Madelina. Ça fume terriblement. La pointe doit contenir de l'argent, je ne vois que ça pour lui faire l'effet d'un acide. Herfauges ne hurle toujours pas, mais il secoue sa tête dans les sens. En vain. Derrière lui, Ashaverus recule le bras encore tendu, l'air concentré et féroce. Bravo Papy !

Je recule sur mes fesses, rajustant mes habits, tandis que mes blessures se referment. Fébrilement, Herfauges arrache l'horrible chose qui le torture. Des morceaux d'os frontal et de cervelle suivent. Mais il se redresse en tremblant pour envoyer Ashaverus dinguer contre une commode qui explose autour de lui. Mon compagnon s'évanouit.

Herfauges titube vers moi. Je pète le feu. Il se mange le plus beau direct à la mâchoire de mon existence et va s'étaler contre un mur dont le papier se déchire et le plâtre dégringole. Je fonce pour le clouer dans les débris. Je l'assomme de coups de poing et de genou jusqu'à ce que sa tête ballote, inerte et défigurée, constellée de bleus et de coupures diverses maculées de plâtre. Puis je fouille dans sa poche, je déniche l'œuf qui permet le voyage dans le passé et l'envoie se fracasser lui aussi contre un meuble. Je vais

m'attaquer aux autres poches lorsqu'il reprend conscience et me jette un œil ironique à travers cils et meurtrissures.

— À la prochaine, mon chéri.

Il me repousse comme un fétu de paille et se relève d'un bond.

— Puisqu'on ne veut pas de moi, ici...

Sa silhouette se brouille, j'ai le temps de distinguer la forme ovale et dorée du second œuf, puis ils disparaissent tous les deux.

Je me traîne jusqu'au corps de Lady Madelina, m'effondre à ses côtés, puis laisse couler le sang d'une de mes nombreuses blessures sur les siennes. Je ne suis pas totalement sûr de mon coup : mon sang particulier, même pour un vampire, provoque parfois des effets « non souhaités et gênants », comme on dit au vingtième siècle. Mais à situation désespérée on ne regarde pas les dents, surtout quand ce sont les miennes, me dis-je en m'emmêlant les pinceaux dans les métaphores. On se souviendra que je suis terriblement blessé et choqué psychologiquement par ma rencontre avec ma Némésis. Ce sera mon excuse.

Bientôt Madelina tressaille et ouvre les yeux. Je lui chuchote, soulagé et faussement badin :

— Que dissimule encore votre merveilleux chapeau, ma chère ?

Elle tousse. Son chignon s'est défait dans la bagarre et ses cheveux de miel s'étalent autour d'elle en auréole d'or sur le tapis. Si nous étions sur un lit, je lui ferais l'amour jusqu'à la fin des temps. Elle cille et rosit visiblement dans la semi-pénombre. Elle avise les restes de l'œuf plus loin.

— Et l'autre ?

J'avoue à regret :

— Il s'en est servi pour s'échapper.

— Ça n'est pas grave, il ne pourra plus l'utiliser une fois arrivé dans son temps de référence. Ces choses-là fonctionnent par deux, commente Madelina, d'une voix blanche, mais qui parvient à garder son ton d'institutrice.

Son corsage luit encore du sang qu'elle a perdu, ses seins ravissants soulignés par le tissu fin trop trempé de rouge. Ashaverus gît toujours à terre. Cependant, je ne suis pas inquiet : cet homme-là est condamné à s'en sortir jusqu'à la fin des temps.

Je vais vers le chien et lui administre le même remède qu'à ma compagne. La pauvre bête s'agite faiblement. Demain, on trouvera cette chambre dévastée et personne ne comprendra pourquoi, mais ses occupants sont saufs.

Madelina me regarde fixement.

— Quoi ? demandé-je du ton du gamin pris en faute, les doigts dans le pot de confiture.

Elle secoue la tête sans répondre, seul un vague sourire flotte sur ses lèvres maculées d'écarlate. Elle se lève et s'approche de moi. Je laisse sa main fine monter jusqu'à ma joue, se poser avec la délicatesse d'un papillon sur ma peau. Elle attire ma tête vers elle pour m'embrasser longuement, sa petite langue rose dardée contre mes canines. Le sang séché sur sa bouche est un nectar divin dont je ne pense pas qu'il soit possible de me rassasier un jour. Ses doigts se fauillent de ma joue à ma nuque, forçant notre baiser à plus d'ampleur. Je vacille.

Elle glisse son autre main dans ma poche de pantalon comme Herfauges un peu plus tôt. J'ai un hoquet de surprise. Je ne la croyais pas si aventureuse, même dans des circonstances ultimes comme celles-là, même sous le feu de la passion qui nous embrase tous les deux, j'en ai la certitude. Ses prunelles agrandies face aux miennes, ses seins durcis contre le tweed de mon costume et son souffle si profond qu'il pourrait alimenter une forge, elle me désire comme je la désire. Les petits doigts inquisiteurs se referment sur une rotondité inattendue, pas celle que j'espérais. L'œuf ! ai-je le temps de me dire. Elle rejette la tête en arrière.

— Ma vie ne peut être cela ! souffle-t-elle. Adieu, Navarre.

Elle sourit à nouveau et avant que j'aie le temps de réagir, elle presse le bouton, lâchant le bijou dans ma poche. La réalité se défait autour de nous, le fin visage s'évanouit dans les ondulations de couleurs. Les odeurs de chèvrefeuille se mélangent à un parfum plus chimique et plus fort. Le corps d'Ashaverus tremblote et s'éteint.

Et je me matérialise dans une commode empire qui n'était pas là, la seconde d'avant. Le meuble ancien fait ce qu'il peut pour accueillir mes molécules sans éclater. Il enfle brusquement. Je pousse un cri de douleur térébrante, tandis que mon corps lardé de bois précieux et de ferronneries d'art au niveau du bas-ventre essaie désespérément de comprendre ce qui

lui arrive. Ashaverus m'avait prévenu de faire attention à l'endroit où je reviendrais ! Puis la commode éclate brusquement en shrapnels vicelards qui vont se ficher partout alentour. Je m'évanouis brièvement sur le tapis qui, lui, n'a pas bougé bien que le motif en soit légèrement passé.

Lorsque je me réveille, il fait toujours nuit dans la petite chambre déserte de Kensington. Je m'en évade en brisant une fenêtre. La sirène d'alarme n'a pas eu le temps de se déclencher que j'escalade déjà les grilles de Hyde Park un ou deux kilomètres plus loin, avant de filer comme le vent sur les restes gravillonnés de Rotten Row.

Je vais en avoir des choses à raconter à Dana, me dis-je en me dirigeant mélancoliquement vers la gare où j'espère prendre le dernier Eurostar.

« Avouer » serait peut-être un terme plus exact, maintenant que j'y pense.

OceanofPDF.com

La fontaine aux serpents

Aux Agnelli

Habitat Spatial Hesperis, Espace proche, 29 juillet 2112.

J'aperçois la Farandole avant l'astéroïde lui-même. Les premiers scaphandres étincellent tout près, à quelques centaines de mètres de notre trajectoire. Ils doivent être un bon millier soudés par le poignet les uns aux autres à valser inlassablement autour de l'Habitat. J'ai l'impression d'entendre une mesure de Strauss pendant un instant.

L'ombre portée de la file ininterrompue se projette sur la dizaine de dômes externes, les yeux d'Hesperis sur l'espace. Des nuages étranges en forme d'hommes rondouillards leur masquent le soleil incisif tour à tour. Les grosses perles de plexiglas s'obscurcissent brièvement.

Je reste bouche bée à les contempler. Je ne m'attendais pas à ce qu'il y en ait autant. Cela me rappelle certaines villes barbares aux portes desquelles on plantait jadis les têtes des condamnés à mort. Les hommes n'ont guère changé en sept cents ans. C'est rassurant, moi qui n'évolue guère plus, je les comprends encore. Ou alors pas tellement moins qu'avant.

L'Habitat Privé d'Hesperis est le plus grand clandé de l'espace proche terrestre et les proprios ont horreur qu'on y sème le chaos. Ici, tout ne doit être qu'ordre, luxe, calme et volupté, garantie biologique, cent pour cent saine, hygiénique quoique souvent nettement mutante. Leur justice est précise, psychorigide et sans pitié. Comme leur conception pourtant perverse de la biogenèse. Ils le font savoir d'une façon radicale : la Farandole danse pour souligner leur propos. Thanatos veille aux portes d'Éros, disent les publicités de l'endroit avec le cynisme serein qui les caractérise. Sur ce dernier point, je les comprends totalement. Le cynisme est encore la forme d'honnêteté – ou de morale comme on voudra – que je pratique le mieux...

Soudain, le soleil se reflète violemment sur l'un des casques aux visières poudrées de sang givré, et malgré les philtres UV sur le hublot de ma navette, je sens grésiller mes yeux dans leurs orbites. Je me détourne de la vitre blindée. Déjà, les radiations invisibles qui traversent la coque de mon vaisseau en approche me grillent comme une tranche de pain dans un toaster ; mon corps est obligé de ressusciter en permanence depuis que nous avons quitté la magnétosphère terrestre.

Je m'y attendais, mais, en l'occurrence, mes prévisions les plus pessimistes sont dépassées. Pas de nuit bienfaisante ici, pour me protéger de mon plus vieil ennemi. Cela risque de me poser un problème crucial d'alimentation parce que tôt ou tard, il faudra que je recharge mes batteries si je veux continuer à égayer le monde de ma présence. Être le premier de ma race à promener mes guêtres dans l'espace est à peine une consolation, même pour un type aussi égotique que moi.

Je n'ai pas posé le pied sur ce caillou perdu que je crève déjà de faim !

*

Habitat Spatial Hesperis, Dôme 7, 28 juillet 2112.

La mosaïque de lapis synthétique ondulait sous les réfringences d'une eau verdie par les algues vivantes, des espèces manufacturées sur place et capables de survivre à d'incroyables gradients de température. Aaliyah y accéda par trois marches moelleuses recouvertes d'une mousse gorgée d'un sirop parfumé qui adhéraît à la plante des pieds. Elle ne risquait pas de dérapier sur le fond du bassin, ni d'y transporter des bactéries ou des virus indésirables.

Le contact du liquide encore tiède lui arracha un soupir de satisfaction ravie. Son enfance australienne, au cœur d'un désert désormais calciné de radiations bien plus mortelles que celles du soleil, l'avait à jamais acquise à la cause de l'eau pure. Ce miracle.

Elle était nue et entièrement glabre. Âgée, mais bien conservée, peau dorée, sein petit encore haut, cuisse toujours ferme, malgré l'épaississement aux genoux. On avait entièrement épilé ses cheveux gris argent, ses sourcils et son pubis, si bien qu'elle en paraissait étrangement rajeunie. Elle déclina

l'offre du plus jeune des stewards. Il lui proposait de la rejoindre et lui masser le dos pendant qu'elle tremperait dans sa mixture de végétaux parfumés.

— Ne le prenez pas mal, jeune homme, mais je ne chasse que dans ma catégorie. La vieille warrigal préfère les mâles décatés, comme elle.

Il lui rendit un sourire incertain, n'ayant pas compris le nom du dangereux chien sauvage austral et disparu dont se réclamait sa cliente.

— Ça'aurait été un honneur, Dame, croyez-le bien. Et vous n'êtes pas du tout déc... (Il s'interrompit.) Mais si vous préférez une de mes camarades...

Il n'acheva pas sa phrase, rendu muet par son regard soudain durci. Elle prit sa respiration calmement avant d'articuler avec lenteur comme pour s'adresser à un débile mental :

— En dehors de mon épouse, je ne baise qu'avec des hommes. Ça n'est pas dans mon dossier ?

Un employé plus âgé délogea son collègue d'un coup de coude et vint s'incliner au-dessus de la margelle.

— Pardonnez, Dame Aaliyah, Ferean est nouveau ici. Il commence tout juste son service depuis ce matin. Il est...

— Enthousiaste ? termina Aaliyah pour lui avec un sourire mince. Il n'y a pas de problème. Je veux seulement me reposer. L'année civile a été épuisante. Et ce n'est pas fini...

— S'il ne s'agit que de vous masser, ma chère, je suis volontaire. Vous avez un corps extraordinaire ! intervint une voix douce et grave dans son dos.

Les serviteurs s'inclinèrent devant celui qui avait parlé. Grimaçant intérieurement, Aaliyah se retourna pour croiser le regard ironique de Joran Lakota. Lui aussi avait un corps extraordinaire, il ne manquait pas de le faire savoir. Un visage âpre mais harmonieux encadré d'une épaisse crinière corbeau, des yeux de braises froides, entièrement nu et couleur de pain brûlé, il arborait, en plus d'un pénis de bonne tenue, une paire de seins ronds et blancs aux aréoles presque mauves. Les muscles en ailes de chauve-souris à la jointure de ses bras et de son torse lisses, ainsi que la taille étroite plantée sur des hanches aussi larges que ses épaules, accentuaient l'ambiguïté du personnage.

— J'ai l'âge requis pour la « vieille warrigal » ! souligna-t-il en souriant avec malice. Et je penche nettement du côté mâle... quoique mon vagin soit parfaitement opérant.

Aaliyah cilla. Joran était trop conscient de l'effet qu'il produisait sur les autres, sur elle en particulier. Il en abusait.

— Je ne crois... commença-t-elle.

— Et moi, je crois que nous devrions discuter, la coupa-t-il en balayant les serviteurs de son œil sombre que ses sourires ne réchauffaient pas.

Le vieil employé comprit le message. Intimant aux autres de quitter la pièce, il se courba une dernière fois. Aaliyah s'étendit de tout son long dans le bain. Elle tenta d'ignorer le bel hermaphrodite qui la rejoignait sans créer la moindre vague, un crocodile se coulant dans une mare de boue.

À la dérive, elle ferma les yeux, espérant chasser l'image du saurien dans les volées de bulles folles de plus en plus chaudes. Un courant d'eau tiède et cohérente se glissa entre ses cuisses pour y folâtrer coquinement ; Aaliyah se retint de gémir d'aise en présence de son voisin. Celui-ci tint sa promesse, il se faufila derrière elle et commença à pétrir les trapèzes qui peinaient à se détendre. Puis, en cercles concentriques, les pouces larges malaxèrent les omoplates sèches, couvertes de muscles roidis par les tensions des derniers mois de campagne électorale. Cette fois, Aaliyah ne put ravalier un hoquet de plaisir.

— C'est une bonne idée de la part du Conseil d'administration d'Hesperis que nous avoir tous réunis, j'adore cet endroit ! commença-t-il alors qu'il la sentait se détendre sous ses doigts fermes.

— Je n'en suis absolument pas persuadée, souffla-t-elle en regrettant de ne pouvoir mieux contrôler sa voix.

— Votre peau brune est fabuleuse... Ne vous raidissez pas, susurra-t-il. Ou je vais être obligé d'approfondir mon massage.

La menace porta aussitôt. Elle força ses épaules à se décontracter sous les pressions insistantes.

— Je ne comprends pas votre position, attaqua-t-elle en premier. Vous surtout !

— Ma position ? interrogea-t-il plaisamment, en effleurant les jambes de sa compagne d'une cuisse aussi douce que ferme. J'en ai des dizaines d'autres à votre service, si cela vous amuse...

— Joran ! Cessez de faire le malin trois secondes ! Vous vouliez causer, causions !

— Seigneur, soupira-t-il. Quelle brutalité ! Ne pourrions-nous pas profiter du moment, d'abord ?

Elle lui jeta un coup d'œil sec de côté, il gloussa et canalisa ses mouvements circulaires au niveau des lombaires de sa compagne.

— D'accord, d'accord ! Plus sérieusement, je vous annonce que mon conglomerat est prêt à financer votre campagne d'alphabétisation des orphelines spatiales à la station Alice Springs si vous renoncez à soutenir Hesperis et son projet... farfelu !

— Tiens donc ? grinça-t-elle. Vous ne commencez pas par tenter de me corrompre personnellement ?

— Ce serait possible ?

Elle secoua la tête, essayant d'ignorer la chaleur de ses mains.

— Non.

— C'est ce que j'ai dit au CA, ricana-t-il. Ils le regrettaient pourtant : cette campagne serait atrocement dispendieuse.

— Un politicien coûte toujours moins cher qu'une belle et bonne action opérante, commenta Aaliyah.

— Ne m'en parlez pas ! déplora son compagnon poursuivant ses explorations des muscles sous la surface bouillonnante.

— À mon tour d'être sérieuse : quoi qu'il arrive mon parti soutiendra la résolution 451 et la fera passer à l'assemblée. Tôt ou tard. Vous perdez votre temps.

— Vous trouvez ? J'avais pourtant l'impression d'avoir réalisé du bon boulot avec votre dos. Si vous vous tourniez, je pourrais en faire autant pour le ventre.

Une main se faufila sur la face interne de la cuisse d'Aaliyah.

— Joran !

Il gloussa à nouveau et leva les bras hors du bain en signe de reddition amusée.

— Vous serez obligée d'imposer cette technique par la force, reprit-il, même votre propre parti ne vous soutient pas vraiment sur ce coup. Et au

final, vous perdrez votre siège présidentiel si chèrement acquis.

— Je ne l’ai pas encore gagné, ce siège ! Et je ne le prends que pour cela : imposer le substitut utérin à l’ensemble du système ! Et votre conglomérat ne s’y oppose que pour conserver les énormes bénéfices des nettoyages génétiques postnataux et du clonage. Ils refusent de partager le magot, ce qui pourtant pourrait bien se faire sans trop de pertes. Et ne vous défendez pas, accusa-t-elle, je sais que vous manipulez en douce ces connards de l’I&RO !

— Même pas en douce : nous assumons très bien, protesta-t-il. Nous avons financé la moitié d’une de leurs campagnes sur Mars en échange de l’implantation de nos cliniques sur la planète.

— Enfin, Joran, regardez les choses en face : vos clonages condamnent avant la naissance les merveilleuses chimères telles que vous. Quant à vos « thérapies géniques » : elles épurent les mutations létales, c’est vrai ; mais elles nettoient également celles qui sont souhaitables à court et moyen terme, celles qui pourraient nous permettre de résister aux maladies futures, voire celles qui sont belles et viables comme vous. Elles défendent un canon arbitraire défini par quelques intégristes de “l’image de Dieu” qui conduit à une impasse évolutive. Comment pouvez-vous travailler pour eux ? Le clonage, les thérapies, ce sont des rustines sur un réservoir fendu en deux. Le substitut utérin permettra...

— « ... la naissance de la nouvelle humanité, de la nouvelle biodiversité, saine, infiniment variée, aux mutations contrôlées pour le plus grand bien de tous... et surtout de toutes, enfin libérées d’une servitude millénaire ! » Inutile de me réciter *votre* prêche, je suis d’accord avec.

— Alors ?

— Alors, mes commanditaires préfèrent continuer à poser leurs rustines qui vous coûtent un bras en termes d’énergie et de finances. Et moi aussi, je préfère mon compte en banque. Je suis d’un égocentrisme navrant, je sais.

Il se fendit d’un sourire éclatant que n’assombrissait pas la moindre note de remords :

— Pardonnez-moi, chérie, mais la Reconstruction n’a pas été facile pour les mutants dans mon genre, je n’ai pas la plus petite envie de me retrouver en position de faiblesse !

— Pitié, Joran, le numéro de l’orphelin persécuté, gardez-le pour vos plans cul ! Les anciens États-Unis n’ont pas été tendres avec leurs ressortissants non conformes, certes. Mais croyez bien que mon propre pays ne s’est pas illustré avec ses propres irradiés, ou même les restes des populations d’origine. Et au départ, ils n’avaient même pas l’excuse de la guerre : cela faisait déjà trois cents ans qu’ils œuvraient à la disparition de mon peuple. Je suis la dernière, sauf si on compte...

Elle s’interrompit brutalement tandis qu’il affichait un air ahuri :

— La dernière aborigène ? Et vous ne vous en êtes pas servi pour votre campagne aux primaires ? Mais vous payez votre staff de com à quoi ?

— J’ai été élevée par des Blancs, on m’a enlevée à mes parents. Comme des milliers d’enfants aborigènes tout au long de l’histoire de l’Australie. Je ne sais rien de mon peuple que je n’ai appris dans les livres. Et fort peu encore : je n’ai pas eu le temps, la Reconstruction demandait trop d’efforts. Comment me serais-je réclamée d’eux ?

Elle le sentit hausser les épaules avec pitié contre ses omoplates. Les doigts se firent presque tendres sur ses dorsaux.

— Mais ça n’a aucune importance ! Votre électorat n’est pratiquement composé que de doux imbéciles qu’une telle histoire aurait fait couiner d’attendrissement !

— Contrairement à vous, je ne vends pas mon cul, mais mon cerveau. Vous êtes une pute, mon cher. Et une pute moins respectable que ceux et celles d’Hesperis qui ont le mérite de l’honnêteté et d’une certaine conscience professionnelle, eux.

Joran rit largement cette fois :

— Rectification : je ne suis pas une pute, je suis une salope. Et vous aussi. Mais vos armes sont différentes, j’en conviens.

Aaliyah ne répondit pas. Il n’avait pas complètement tort, ce qui était souvent le cas avec Joran. Elle sourit à son tour, elle ne pouvait pas s’empêcher d’éprouver depuis toujours une forme d’affection exaspérée pour lui : il l’amusait et lui plaisait à la fois. À condition de distinguer le contenu de ses mains et de ne pas lui tourner le dos. Métaphoriquement.

Un nouveau torrent de bulles dynamisa le bain parfumé avant de noyer le dialogue. La température de l’eau s’éleva en douceur tandis que le silence tombait entre eux. Aaliyah y demeura encore quelques instants, jusqu’à ce

que montent d'étouffantes vapeurs mentholées et que sa peau prenne une teinte écarlate. Laissant son interlocuteur dépité mariner à son gré, elle remonta les marches souples. Une employée l'enveloppa dans un lé de lichen gris qui prit une teinte rousse en absorbant l'humidité de sa peau. Avec ravissement, elle passa les doigts sur la soie lisse qui semblait avoir remplacé son épiderme.

Aaliyah, toujours nue, la peau brûlante, suivit la femme dans une salle voisine en s'efforçant d'ignorer le regard appréciateur de Joran sur ses jambes. Elle slaloma entre une dizaine de lits bas en bois précieux synthétiques et ouvragés, presque tous occupés par une personne aussi peu vêtue qu'elle. De loin, elle aperçut le ventre proéminent et la barbe blanche et rase de Janvier Mauge, son éternel ennemi au conseil, à qui elle adressa son plus chaleureux sourire. Se rendait-il compte à quel point il ressemblait de plus en plus à un horrible bébé atteint de progéria ? Ou à un culbuto. Les testicules du leader de l'I&RO, pendouillaient, lamentables et fripées, jusqu'à la moitié de ses cuisses variqueuses. Il vieillissait mal, lui. Il lui rendit son regard sans aménité, plissant les lèvres de mépris à la vue de la peau trop sombre d'Aaliyah, comme toujours. Elle ricana, remerciant son héritage qui lui avait donné d'arborer cette couleur de bronze qui agaçait tant les zozos de l'I&RO.

Elle s'interrogea, revenant aux génitoires pathétiques du bonhomme. Faudrait-il lui suggérer pendant le cocktail du soir une petite chirurgie réductrice qui ferait remonter tout cela à des hauteurs acceptables ? Le bonhomme en était friand, semblait-il, en ce qui concernait les femmes. Il était un fervent adepte des lèvres vulvaires refaites, par exemple.

Aaliyah pointa de l'esprit ce paradoxe : les mâles d'Identité & Renouveau Œcuménique, partisans doctrinaires d'une « nature » fantasmée censée remonter à la Création et de l'essentialisme de genre, étaient également ceux qui réduisaient les chattes de leurs femmes à l'état de fentes invisibles. Elles redevenaient ainsi quasi enfantines et l'on y glissait sans doute un pénis vainqueur, mais sûrement quelque peu dégoûté. Biologiques mais pas organiques, hein ? Ils faisaient les beaux jours des requins tels que Joran et ils ne s'en rendaient même pas compte.

Comment cette pute, pardon, cette salope avait-elle pu pousser Mauge à se rendre à l'invitation des Hesperides ? Le planétoïde colonisé en Habitat Spatial de luxe était le palais du mélange biotechno des genres et des

plaisirs, le temple de toutes les joies du corps et des réalisations de l'esprit. Il était à l'origine de ce qui serait peut-être le véritable moteur de la Reconstruction : ce fameux substitut utérin dans lequel on pourrait mener à terme n'importe quelle forme de vie, végétale aussi bien qu'animale, pour peu qu'on dispose des cellules souches idoines. Ou qu'on les crée de toutes pièces, ce dont les Hespérides ne se privaient pas. Et qui dans les deux cas avait le don de faire pousser des hauts cris à leurs adversaires.

D'ailleurs, tous les militants d'I&RO étaient fouillés jusqu'à l'anus à l'entrée d'Hesperis, depuis qu'un cureton ou un imam de chez eux avait appelé en chaire à la Sainte Stérilisation des « mutants prostitués de l'espace ».

Elle grimaça de dédain et songea qu'elle conclurait peut-être leur brève – et hélas diplomatiquement nécessaire – conversation d'une pique censée être compatissante : avec son abdomen envahissant, Mauge était depuis fort longtemps dans l'incapacité de se faire une idée de l'état de ses organes. Ce serait d'une perfidie mesquine, mais parfaite. Ces types de l'I&RO ne méritaient que cela : le mépris et quelques coups en dessous de cette ceinture qu'ils estimaient si fort.

À voir. S'il venait la chercher lui aussi sur le terrain du vote le mois prochain, il n'y *couperait* pas.

Elle fit un signe de tête poli à la Secrétaire Générale des RadWomb, Tishwarya Kemal, allongée à deux mètres de là. Un soupir intérieur lui signala qu'elle ne s'était toujours pas résignée à éviter de poser les doigts sur ces formes rondes et tendres qui rappelaient les tableaux anciens. Elle grimaça à nouveau. Ce serait d'une telle banalité de sauter sa future première ministre ! De plus, Sonya le prendrait extrêmement mal lorsqu'Aaliyah le lui avouerait. Sonya n'était pas jalouse par essence, mais elle n'ignorait pas la facilité avec laquelle Aaliyah perdait le nord pour les filles ; tandis que les garçons restaient et demeuraient de merveilleux amis souvent, d'agréables compagnons de jeu toujours, mais des gens dont on pouvait tomber amoureuse, jamais.

Tishwarya, inconsciente des transes dans lesquelles sa plastique généreuse plongeait sa vieille alliée politique et néanmoins adversaire, souleva le menton, pour la saluer à son tour. C'était Aaliyah qui avait besoin d'elle pour gagner à l'assemblée et non le contraire. La Radie le lui faisait payer de toutes les façons possibles.

Hasard et Nécessité soient maudits ! Aaliyah se mordait la langue à chaque seconde de leurs échanges afin de ne pas creuser leur désaccord fondamental : le programme radie visait au final à une non-mixité radicale avec les hommes dont la future chef du gouvernement ne voulait à aucun prix. Elle lui semblait ridicule, inapplicable, répressive, puritaine dans son genre pervers et surtout inefficace à long terme. Autant dire tout ce que détestait Aaliyah.

Elle soupira, évacuant son désir de pousser des cris d'agacement. Le besoin de sécurité et la misandrie névrotiques des Radies les empêchaient tout simplement de vivre... et elles ne s'en rendaient pas plus compte que Mauge ne s'avisait des manipulations de Joran. Le système solaire était envahi d'aveugles plus ou moins conscients.

Aaliyah détourna le regard et interrogea son guide d'un ton sec :

— Et maintenant ?

— Vous êtes presque prête, Dame. Allongez-vous pendant que je vous enduis de baume.

Aaliyah s'étendit sur la table de massage. La femme faisait pénétrer une huile fluide et odorante que sa peau absorba aussitôt. L'impression soyeuse devint presque insupportable et Aaliyah se retint de gémir sous les fragrances fauves du produit.

— L'arôme est un peu étrange, commenta la masseuse, mais cela sert à attirer nos filles dont l'odorat est très sensible vous savez ? Nous aussi, ça nous attire, non ? conclut-elle, mutine.

Sa patiente hocha la tête en se relevant, elle saisit le verre qu'on lui tendait et le portant à ses lèvres, elle fronça le nez.

— Il y a de l'eucalyptus, là-dedans ?

— Oui, et de l'acide lysergique Hesperis™, entre autres choses...

Elle lui rendit la médication.

— Je suis désolée, je suis allergique.

L'employée se gratta la tête avec perplexité.

— Ah, mais c'est le pyrogène ! Ce sera beaucoup moins efficace si vous n'êtes pas littéralement brûlante de fièvre, et légèrement planante, vous savez ! Les « filles » seront moins... Et même vous...

— Je prends le risque, à moins que vous n'ayez un produit de remplacement ?

La femme ouvrit de grands yeux, elle balbutia :

— Je vais poser la question, Dame.

— Faites.

Aaliyah patienta tandis que la femme fermait les paupières pour s'adresser directement au central via un implant biologique. Un tintement doux annonça la connexion en cours, avertissant ses voisins de la cécité provisoire de la connectée à son entourage. Dans leur dos, un grognement dégoûté accompagna cette manifestation biotechno, pourtant parfaitement légale. Aaliyah ne se retourna pas. Ce cher Janvier ne crachait pourtant pas sur les chirurgies génétiques des petits copains de Joran, et son parti avait voté la fin du moratoire sur les nukes. Mais les velléités neo-luddites des types comme Janvier étaient toujours à géométrie variable. Combien de fois s'était-elle juré de ne plus attendre de logique, sinon celle de l'oppression, de gens tels que lui ?

Quoique. Elle se rappela soudain Pavel Midvich, le leader de la frange hard-écolo de son propre bord et frissonna vraiment, cette fois. Au fond, tous, que ce soit elle-même, Tish et Pavel, n'avaient de commun que leurs opinions égalitaires sur les genres et les ethnies. Et encore. Depuis leur arrivée sur Hesperis, Midvich, ce jeune crétin inflexible, restait confiné dans sa cabine en pestant sur tout ce qu'on lui proposait. Il n'en surgissait que pour lui faire un énième cours de morale « naturelle », s'opposant à la résolution 451 que le parti s'apprêtait à voter contre son avis.

Pour la centième fois, elle se dit que son staff avait déliré en prétendant que l'invitation sur Hesperis démontrerait l'utilité de la mise sur le marché du substitut utérin et profiterait à l'esprit d'équipe au sein de la future majorité présidentielle. La résolution 451... Pavel devenait psychotique à chaque réunion sur le sujet... Ce qui avait le don de braquer Tish et ses Radies... lesquelles pourtant s'opposaient à demi au projet. Elle soupira derechef.

Aaliyah tenta de chasser ces pensées importunes qui mettaient à mal la détente si chèrement gagnée. Pendant ce temps, l'employée guidait sa cliente hors du salon de repos vers les sas ouvrant sur l'extérieur. Elle se munit d'un large plaid de fourrure vivante et lui offrit une robe de chambre

en mousse. Le froid glacial leur lacéra les joues dès qu'elles mirent le nez dehors. Le dôme réfringent protégeait des radiations dures et retenait l'atmosphère artificielle mais n'était chauffé que par son activité volcanique légère. Le planétoïde apprivoisé, dont on avait remplacé le cœur mort par un micro trou noir créé de toutes pièces, connaissait une instabilité tectonique chronique mais contrôlée. Les effets de marée chaotiques de l'anomalie artificielle en étaient responsables.

Les deux femmes firent quelques pas le long d'une allée de galets gris bordés de sources chaudes fleurant le soufre et de petits étangs à température normale mais grouillants d'une vie invisible. Aaliyah se pencha vers une des soufrières pour y observer les magnifiques couleurs d'une colonie de bactéries thermophiles. Du rouge sang, du jaune franc et un orange mêlé de brun. Un des orgueils du Jardin d'Hesperis, ces colonies de vies extrêmes dont ils espéraient beaucoup pour la restauration d'une Terre bien amochée. Ils en tiraient également toutes sortes de produits « amusants ». D'une main distraite, l'employée la fit reculer. On ne savait jamais quand ces petits lacs bouillonnants risquaient de sauter à la figure de l'observateur imprudent.

Elles poursuivirent leur chemin jusqu'à la fontaine. C'était une vasque naturelle de marbre vert, oblongue, dans laquelle un sculpteur émérite avait poli la forme en creux d'un être humain adulte allongé.

— Hey !

La voix les fit se retourner. Un steward essoufflé, la tunique de fourrure semi-vivante en bataille, cavalcadait sur le chemin de pierres rondes. Aaliyah admira un instant les belles cuisses noires qui jouaient nues sous des franges de cuir dans la même nuance de noir. Le magnifique jeune homme s'inclina devant elles et brandit une seringue sous le nez de la cliente.

— On peut utiliser ça, pour votre allergie. C'est un composé microbien de chez nous, chimiquement proche du tétrahydrocannabinol mais vivant en quelque sorte. Il aura le même effet que les plantes et vous serez moins détendue, c'est tout. (Il inspira bruyamment pour reprendre son souffle, tout en lui tendant une gélule blanche.) Et vous devez prendre ça en même temps, pour éviter le choc septique.

Aaliyah considéra la seringue et la gélule un instant, puis haussa les épaules. L'injection, une éraflure à la surface de la peau, la fit à peine trembler. En revanche, avaler le comprimé lui fut plus difficile, il était gros.

Le garçon se courba à nouveau, tandis que les lanières de son costume détendaient imperceptiblement leur prise le long de ses bras et de ses jambes luisantes.

Elle se défit de son manteau de mousse. Puis s'allongea dans la cuve de marbre. Le froid de la pierre était saisissant, elle en eut la chair de poule aussitôt. Le poli de la cuve, plus suave qu'un savon, la fit frissonner plus encore. Les stewards se retirèrent, la laissant seule tandis qu'une lame de chaleur naissait au creux de son estomac. Elle se répandit dans tout son corps, des pieds à la racine des cheveux, et les tressaillements redoublèrent. La fièvre promise. Et le parfum. Chaque pore de sa peau semblait exsuder une onctuosité aigre-douce dont Aaliyah n'était pas sûre de saisir toutes les nuances. Une ombre de transpiration ourla ses lèvres et chaque muscle de son corps se tendit dans une longue convulsion langoureuse.

La première serpente était épaisse, odorante et sombre. Elle vint se nicher sous son aisselle droite, la mince langue bifide chatouillant l'épiderme fragrant. Aaliyah retint son souffle de peur de l'effrayer. Elle se força à se relaxer et arrondit son bras pour mieux accueillir sa visiteuse. La seconde bête fut plus directe, se hissant sur le ventre plat, roulant et déroulant des anneaux de plus de deux mètres, l'extrémité de la queue fouettant le clitoris de son hôte par inadvertance. Aaliyah ouvrit la bouche pour inspirer avec avidité.

Puis ce fut l'assaut ; elle devint incapable de compter les nouvelles venues. Surgies des maigres buissons, apparues sous les rocailles, nées semblait-il de la moindre mèche d'herbe rare, elles se précipitaient par centaines, par milliers, par coulées de lave écailleuse et souple. Aaliyah se souvint avec quelle insouciance elle avait piétiné ce champ vénéneux sans se douter de rien.

Les écailles crissaient dans un friselis rythmé pareil à celui d'une pluie d'été, mais le contact était sec, un peu rêche, des ongles ronds et tendres qui pianotaient sur elle.

Le froid et le jour disparurent en même temps lorsque les reptiles couvrirent la femme. Les corps fermes n'étaient même pas tièdes mais ils isolaient sa fièvre flambante des frimas de l'extérieur. Ils l'absorbaient, avides, sans toutefois parvenir à la rafraîchir vraiment. Certains se faufilèrent sous le dos, séparant leur hôtesse de son dernier contact solide.

Avec un soupir, elle laissa sa nuque reposer sur cet amas grouillant qui se déployait tout autour d'elle et ferma les yeux, satisfaite.

La première morsure transperça son cou. Les crocs doubles, plus fins que des cheveux, traversèrent la peau parfumée avec une lenteur presque délibérée. La victime haleta. La souffrance avait été aussi incisive qu'un coup de poignard, mais tout aussi brève. Aussitôt, le plaisir la remplaça. Chaleur et lumière, à nouveau. Chaque muscle tétanisé tandis que d'autres flèches d'ivoire crevaient les pores, le derme, puis inoculaient le venin droit dans les veines saillantes.

Flashes de douleur vive aussitôt convertis en lames de fond lascives. La femme se tordit à nouveau, provoquant une autre pluie de morsures délicates, aussi délicieuses, alors que la paralysie la gagnait. Des bulles d'extase s'insinuaient jusque dans ses poumons pour s'y ramasser en billes dures de plus en plus denses, avant d'éclater, pénétrant son corps jusqu'au plus caché de ses organes internes. Les neurotoxines modifiées génétiquement s'étoilaient en elle de seconde en seconde tandis que son cerveau produisait les neurotransmetteurs, idoines, commandant l'accélération de son métabolisme à un point jamais atteint jusque-là.

Lorsque son corps entier flamba sous l'orgasme amplifié des milliers de fois par le venin, elle gémit mélodieusement. Mais le son ne franchit pas la masse grouillante de la vasque, nul ne le perçut dans le jardin gelé aux arbres de vapeurs parfumées sous le ciel macéré d'étoiles.

Pas plus qu'on ne l'entendit quand son cri de ravissement se transforma en hurlement de souffrance térébrante et stupéfaite.

*

Habitat Spatial Hesperis, Dôme 3, 29 juillet 2112.

J'entre en scène avec une migraine de compétition qui bat d'une tête à peine – forcément – la nausée sur la ligne d'arrivée de mon malaise. La pesanteur artificielle de la navette ne me réussissant pas plus que les radiations, j'ai eu le mal de l'espace tout le long du voyage. Et ça ne menace pas de s'arranger : le micro trou noir contrôlé qui fait office de cœur planétaire, de source d'énergie, parfois de moteur même, à l'Habitat,

semble drainer une bonne partie de mes forces vitales. C'est une sensation inédite qui serait intéressante si elle ne se parait pas ce petit côté « arroseur arrosé » un peu trop ironique à mon goût. L'essentiel de mes capacités de régénération est occupé à compenser son effet et celui des radiations omniprésentes.

Les humains ne souffrent pas vraiment eux, ils absorbent des composés chimiques qui bloquent l'effet nocif des rayons, ou comme les Hespérides naissent avec les protections acquises par ingénierie génétique. Tout ce qu'ils risquent, ce sont de joyeux cancers mais à moyen terme, pour lesquels il existe des thérapies très efficaces quoiqu'horriblement chères. Moi, je rôtis direct. Et ça fait mal. La faim me tord les entrailles. Tout mon corps supplie pour que je m'alimente.

Le douanier qui contrôle mes faux papiers avec négligence ne s'imagine pas à quel point il est appétissant, sanglé dans son délicat « uniforme » hespéride. Le jeune homme aussi beau que sérieux s'occupe ensuite de mes cicérones. Ces derniers tentent désespérément de ne pas fixer la bosse impressionnante gonflant le joli cache-sexe en maille dorée. J'aime bien le string à chevrons, ça pose militairement son homme. Il faut que je me concentre, sinon ce voyage va tourner au massacre.

Il y a dix heures que Dame Aaliyah a été mordue « par un serpent d'origine inconnue ». L'expression vaut son pesant de cacahuètes dans ce lieu consacré à la baise et à la manufacture de plantes, d'hommes et d'animaux tous plus bizarres les uns que les autres – on m'a parlé d'araignées, j'exècre les araignées ; mais aussi de fleurs semi-carnivores aux capacités « buccales » étonnantes – dans des buts encore plus baroques. Quoique certains me fascinent malgré tout et que je m'interroge à propos de leurs effets éventuels sur ma petite personne.

Dix heures, c'est donc le temps qu'il a fallu aux sycophantes de Janvier Mauge pour me dénicher dans mon antre du métro parisien où je m'accordais une cuite mémorable, me rappeler ce que je suis censé devoir aux restes déplumés du Vatican, avant de me jeter dans une navette en partance pour Hesperis. Ces gens sont efficaces. Cons à manger du plutonium en paillettes – au motif que cet élément n'est pas d'origine animale – mais efficaces.

La douane passée, j'ai à peine le temps de me changer qu'on me braque sous le nez de Janvier Mauge. On se rejoint dans un couloir qu'il enfile à

une vitesse supersonique assez surprenante chez un homme de sa taille et de son poids. Il me force à presser l'allure pour le suivre.

En général, je déplaïs à mes employeurs. C'est une constante séculaire dont je m'accommode très bien. Mauge ne fait pas exception. Mais lui ne se contente pas d'avoir peur de moi ou de me mépriser, il est très mal à l'aise avec ma seule existence. S'il ne se contrôlait pas, il se frotterait les yeux pour être sûr qu'il n'hallucine pas.

Tout en marchant, je lui tends mes lettres de créance ornées de la Mitre Papale entrelacée d'étoiles, de fleurs et de croissants. C'est l'emblème de l'Œcuménie Spatiale depuis que Rome s'est transformée en un lac vitrifié, que La Mecque s'étale au cœur d'un champ de cendres et que Jérusalem n'est plus qu'un terrain de sport pour rats phosphorescents. Les derniers affolés du monothéisme triomphant se sont réunis sous cette bannière, il y a moins de vingt ans, devant l'effondrement de leurs effectifs après la guerre. Ils ont été rejoints par cette frange extrémiste des végétariens qui poussent le « tu ne tueras point » à un degré amusant parce qu'il ne comprend pas les membres de leur propre espèce dans leur souci de préservation.

J'avoue que les sophismes de ces derniers m'énervent encore plus que les sourates des religieux qui ont au moins l'excuse de l'antiquité de leurs délires. Quand ils décrivent l'homme en prédateur ultime, ils n'ont pas tout à fait tort même si je trouve ça insultant pour moi. Mais j'aime bien la façon dont ils s'excluent du lot, tout en croquant voracement des végétaux hors de prix arrachés de la bouche béante des affamés de certaines parties de la planète.

Mauge se saisit de mes papiers, la main tremblante d'incertitude. Les intégristes des religions révélées sont très doués pour ne pas croire à leur propre mythologie, ils ont tendance à s'arrêter à deux principes basiques du style :

« Tu feras chier ton voisin comme toi-même. » Ou « Tu interdiras à autrui tout ce que tu t'autoriseras en douce. » Si on réfléchit bien, ça englobe assez vite les dix commandements.

Il me fait un signe sec et je me glisse donc dans l'ombre de cet homme. Nous sommes rejoints par une plantureuse Indienne, un petit Slave surexcité et un être absolument sublime. On me présente Tishwarya Kemal, dauphine de la victime, Midvich un des ses lieutenants, mais on laisse de côté le grand type aux cheveux de nuit armé de seins comme des soleils. Je

bave. Il me donne faim dans tous les sens du terme. Il se fend d'un sourire irrésistible et se présente finalement tout seul, en me jaugeant d'un air aussi appréciateur que le mien :

— Joran Lakota, j'ai conseillé qu'on fasse appel à vous pour régler cette histoire lamentable. Mon cher ami Mauge doit être absolument lavé de tout soupçon. Les Hespérides n'attendent qu'un semblant de preuve pour l'envoyer rejoindre leurs jolis danseurs là-haut.

Il sourit ironiquement sur ce dernier mot, et du doigt, il désigne un point au plafond qui doit représenter la position approximative de la Farandole. Il est à tomber par terre. Je m'incline.

— Navarre. Vous avez des projets pour ce soir ?

Il plisse lentement des paupières de soie sous des sourcils en arc d'amour, ce n'est pas un refus. Tishwarya Kemal laisse échapper un grognement d'exaspération.

— L'innocence de votre protégé reste à prouver, il avait tout intérêt à...

M'entraînant dans son sillage, Joran l'interrompt :

— Allons, chérie, ne faites pas votre mijaurée. Vous aussi, ça vous arrange, la voie est libre pour vous maintenant ! Seulement, nos hôtes préféreraient sans doute « mon protégé » comme vous dites ; il ne pourrait plus leur mettre de bâtons dans leurs roues démoniaques.

Elle lui jette un œil plein de dégoût en nous emboîtant le pas à regret. Je m'aperçois qu'elle avait évité de le regarder jusque-là. Allons bon, encore une de ces timbrées transphobes qui détestent de base tout ce qui est vaguement mâle de près ou de loin. Dame Aaliyah, la victime, était d'une autre trempe, m'a-t-on dit, mais s'allier avec ces extrémistes représentait la seule solution pour emporter la majorité et le siège de présidente.

Le petit Slave intervient en éructant :

— Je tiens à signaler mon opposition à cette intervention délirante ! Laissons faire les autorités d'Hesperis !

Il tricote de toutes ses pattes courtaudes pour se maintenir à notre niveau.

— Un peu de décence, madame et messieurs ! grogne Mauge devant nous.

Le sourire de Joran menace de s'accrocher au plafond mais il se tait. Je l'imites. Nous arrivons à destination. De l'autre côté d'un double vitrage, on

aperçoit le corps inerte de l'ex-future présidente du Système dans une chambre médicalisée.

La femme est encore en vie, mais tout juste. Seul un prédateur affamé dans mon genre peut percevoir le souffle court ou entendre palpiter sporadiquement la veine saillante à la base du cou. Les machines la maintiennent à la frontière entre le coma et la mort. Entre cœur et destin, comme disait autrefois mon ancienne compagne Dana.

Pour me distraire de ma pépie croissante, je lance une œillade de velours à mon voisin aux étonnants pectoraux. Ce doit être un terrien d'origine comme il en est né beaucoup de la dernière guerre. Celui-là a eu une chance folle de passer au travers des épurations génétiques, sans doute parce qu'il était beau. Je n'ai pas besoin de lire la froideur constitutive dans ses prunelles de braise – qui exsudent pourtant sexe et sensualité comme je l'ai rarement flairé chez un humain – pour avoir une idée assez nette de ce qu'il a dû traverser pour survivre.

Je reviens à la femme ; avec ses cernes bleus, sa peau constellée de morsures pourpres et d'ecchymoses violacées, elle n'est pas de la dernière fraîcheur mais étonnamment comestible, elle aussi. Juste sous le nombril, les deux trous noirs où s'est faufilée la mort béent largement, noirs et déchiquetés comme si le venin avait calciné l'épiderme. Malgré les doubles vitrages, il me semble percevoir les effluves sucrés salés de la nécrose qui gagne son ventre. C'est une illusion, j'ai tant vu de blessures semblables que mon cerveau doit se raconter l'odeur tout seul.

L'arme du crime est affichée sur un des écrans de l'infirmerie, flottant dans son conteneur, un de ces fameux substituts utérins dont on parle tant ces derniers mois. Ils doivent envisager une résurrection ou quelque chose de ce genre, il y a très peu de limites aux capacités de cette machine si j'ai bien compris, et les Hespérides détestent perdre des individus appartenant à des espèces protégées. Je reconnais bien la bestiole, je me suis intéressé à l'herpétologie jadis. C'était un beau serpent noir ; on lui a écrasé la tête à coup de talon. Un steward affolé sans doute.

— Un taïpan australien, tiens, c'est amusant, dis-je à mi-voix.

Je reporte mon attention sur le substitut lui-même. L'objet de tant d'agitation politique ressemble seulement à un aquarium bourré d'électronique et doté de deux parois souples montées sur une structure plus solide. Sur Hesperis, on y a placé en gestation toutes les espèces d'animaux

et de plantes encore disponibles afin de les répandre à nouveau sur la Terre moribonde. Ils ont également créé de nouveaux phylums adaptés à l'espace et aux milieux extrêmes.

Les parents humains pourraient bientôt en bénéficier à leur tour : finis les dangers liés aux grossesses, finis les accidents de gravidité nuisant au bébé. Le choix du sexe ou du non-sexe – je jette un coup d'œil à mon magnifique voisin – non seulement possible mais réversible à quelque âge que ce soit. (Ce qui a le don d'énervier aussi bien l'I&RO que les copines de Tishwarya Kemal et les écolos, si j'en juge par les grimaces dégoûtées de tout le monde – sauf le merveilleux Joran qui semble plutôt fasciné par mes fesses.)

Les heureux parents auraient neuf mois devant eux pour se beurrer la gueule à mort afin d'oublier ce qui les attend. Tester toutes les drogues connues, neuf mois d'enterrement de vie d'adultes libres, et revenir chercher un enfant en parfaite santé – et sûrement moins fatigué qu'eux.

On ne m'a pas demandé mon avis ce qui est bien naturel, mais je suis personnellement à fond pour le substitut utérin : un environnement contrôlé, bercé par les voix enregistrées de papa et maman, ou du Mozart, nourri des meilleurs concentrés vitaminiques connus, massé régulièrement à travers la paroi souple du substitut. Autant dire un quatre-étoiles pour fœtus. Dame Aaliyah partageait ce point de vue avec une conviction étonnante – si on ignore qu'un jour, elle accoucha d'un enfant non désiré sous les bombes dans un camp de réfugiées.

Elle était cependant un peu isolée sur ce coup-là. Mais elle serait passée en force, quitte à y perdre son siège au final. Si j'ai tout bien compris au cours donné dans la navette avant d'arriver.

Pourtant, je suis sûr que ces nouveaux humains débarrassés de tout un tas de problèmes tératologiques auront un goût délicieux, mais mon opinion ne compte pas.

Mauge me cherche du regard. Je retourne à ses côtés.

— On ne va pas tarder à nous introduire, grince-t-il entre ses dents.

Le sas pressurisé s'ouvre en aile de papillon devant nous. De près, la vieille mourante est très séduisante à mon avis. Un côté « sans âge » que je ne trouve d'habitude que chez mes semblables. Si elle est consciente de

notre présence, elle doit détester être exposée ainsi aux yeux de tous ces gens. Mauge chasse l'infirmière de garde.

— Mais le docteur... Et la police ? On m'a expressément défendue de la laisser seule ! chuchote-t-elle, affolée.

Il la scrute intensément, la tête penchée sur le côté.

— Sortez, dit-il avec une très grande douceur.

Je note qu'elle porte à la tempe le logo métallisé du mariage intégriste chrétien. Elle est membre du parti. Ça explique pourquoi elle obéit malgré ses objections.

— Oui, enfin... balbutie-t-elle, il y a les gardes à l'entrée, toujours...

Il hoche la tête, rassurant. Elle disparaît. Je me penche sur la malade et cette fois l'odeur surie de la nécrose n'est pas une hallucination.

— Faites... ce que vous avez à faire ! crache Mauge avec dégoût.

Je ne suis pas enthousiaste : l'idée du venin ne fait pas peur, mais ça risque de potentialiser le contact et surtout de le déformer largement. Je passe un doigt sur la tempe de la victime. La peau est douce et gommée, même si une petite pellicule de transpiration la rend moite. Ce contact pourrait suffire et je ne serais pas obligé de la mordre. Mon don se tend vers elle. Images, images, odeurs, et chants.

L'an prochain, ça fera sept cents ans que cette chose dans mon crâne chasse pour moi. Ou contre moi. Je n'ai jamais bien su. Un prédateur encore plus monstrueux que moi me séduisit jadis avant de m'imposer l'Offrande Obscure. Il désirait surtout utiliser mon don. Un siècle entier, j'ai couru devant Gilles pour lui ouvrir la voie vers son but. Lorsqu'il l'atteignit, il me laissa pour mort derrière lui. Depuis, lorsque j'ai le temps ou l'énergie, je tente de le localiser afin de lui renvoyer l'addition. Mais il me connaît trop bien (même bibliquement) : je n'y suis jamais parvenu.

Ou alors, il est déjà mort. On peut être immortel et avoir des accidents. Je serais extrêmement déçu si c'était le cas. Mais je m'égare. Ça m'arrive de plus en plus. Ma mémoire s'effiloche siècle après siècle. C'est, à la fois, protecteur : ceux que je laisse derrière moi s'effacent très vite et ils me manquent rarement de ce fait ; terriblement agaçant aussi : je perds tout ; un jour, j'oublierai ma queue dans un ou une inconnu.

Je me penche sur la femme. Le cou est relativement épargné. Mes canines plongent à leur tour dans la peau martyrisée, et un sang lourd, à une

température inquiétante, roule sur ma langue dardée. C'est trop froid. Elle doit en être à trente-deux, trente-trois degrés. Elle devrait être morte. Qu'est-ce qui la maintient en vie ?

Je la sirote comme on ferait d'un fruit blet ; son goût est acide, astringent par rapport à mes proies habituelles. Les neurotoxines des serpents à plaisir y sont sans doute pour quelque chose. Je poursuis ces substances jusque dans son cerveau. Avec le temps, j'ai appris à distinguer les échanges électrochimiques délicats qui font que chaque être humain, ou non humain, possède une saveur particulière.

J'ai fini par comprendre aussi deux trois petites choses sur le fonctionnement de l'ensemble. Si elle a passé le premier choc de la morsure – ce qui n'aurait jamais dû arriver d'après les rapports des toubibs – c'est parce qu'on l'a camée jusqu'au système limbique avec un dérivé hesperide de l'antique cannabis particulièrement puissant. Celui-ci est allé se nicher dans les récepteurs qui auraient dû cramer sous l'assaut du venin, empêchant sa fixation et son effet destructeur. Résultat : son cerveau n'est *pas* réduit à l'état de sauce blanche. Elle est toujours parmi nous, plongée dans un coma profond ainsi qu'une ire mordante. Inconsciente ET furax. Ce qui est un bel exploit.

Je plonge dans son esprit comme dans une piscine de rage sourde. Puis je descends au-delà de la surface biologique, l'impression sur le parchemin de la chair, au plus profond de la furie qui m'entoure de ses volutes de nuit. Douleurs et poisons mêlés, le plaisir changé en souffrance. Et quelque part, dans le tourbillon d'images poussiéreuses trempées dans l'encre de seiche virant au rouge sombre presque marron du sang séché, je *la* sens qui m'attend. Et je reconnais brièvement cette sensation de pression et d'attraction ressentie dès l'arrivée sur Hesperis. Elle devient insupportable.

Une Présence affleure partout : une trace boueuse sur un souvenir d'enfance, un reflet d'écaille dans l'œil d'une antique conquête. La mémoire enfiévrée qui s'ouvre à moi en explosant de fureur porte la marque de son passage où que je me tourne. Je tente de trier le flot qui m'envahit. Ce qui m'intéresse ce sont les dernières heures de Dame Aaliyah : si elle a croisé son assassin, si elle se doute de son identité, c'est dans ce laps de temps que je le trouverai. Mais cette chose n'est pas d'accord. Cette essence étrangère à ma victime mais qui sait très exactement où elle veut que j'aille.

La rencontrer.

J'ai beau crawler pour remonter la cascade qui me submerge, me débattre de toutes mes forces, je suis emporté. Je n'ai pas encore peur. Ça n'est pas tout à fait la première fois que ça m'arrive. Les esprits peuvent être incroyablement opiniâtres parfois et celle-ci est entêtée jusqu'au délire. On me traîne de force. Si j'étais une femme des cavernes, elle me trimbalerait par les cheveux.

Je m'effondre sonné à côté du lit. En surface, ce qui reste de ma conscience cille sur le visage empourpré de Mauge et ses compagnons me contemplant. L'anxiété monte dans leurs prunelles, seul Joran reste impavide, avec juste une petite moue très vaguement navrée. Il pense clairement que je meurs et se demande sans doute ce qu'on fait du cadavre d'un vampire de nos jours. Je me promets de ne pas l'obliger à dénicher la réponse. Et je cesse de résister à la traction.

Nous traversons une existence plus riche et plus terrible encore que je n'aurais cru. Aaliyah rampe sur la terre cendreuse pour échapper aux pillards dans une région pulvérulente et radioactive. Je la contemple, adolescente et maigre à faire peur, une arme à la main, abattant presque à bout portant un homme aux dents cariées dont je ressens l'haleine viciée jusque dans ma propre bouche. Il l'a embrassée de force.

Puis l'âge presque adulte. La femme fière et dure, la Reconstruction incarnée dans une chair toujours étique et un regard d'acier. Représentante des rassemblements de réfugiées. Avec ses compagnes, elles ont décidé de refuser la mixité, trop propice aux abus à l'intérieur des camps. Un enfant. Né dans la boue des tentes précaires, aussitôt abandonné en des mains plus tendres que celles de la génitrice. Il est né dans des conditions aussi atroces que celles de sa conception. Elle ne veut plus jamais en entendre parler. Elle n'en aura pas d'autres.

Cinquante années de la vie d'une soldate et d'une bête politique. Pas toujours sympathique. Quelques meurtres. Des passions. Des rêves enfuis. Des visions réalisées. Et tout au bout, la consécration : la présidence des nations et planètes fédérées.

Mais mon guide invisible se fiche bien de ces reflets gris d'une vie passée, elle m'entraîne sinueuse bien plus loin. Jusque dans les abysses d'un esprit qui n'est plus seulement celui de Dame Aaliyah. C'est un désert. Ou un lac de silice noire. Je ne sais pas. Et elle est là.

Elle.

La Serpente Arc-En-Ciel lovée dans une étoile.

*

Habitat Spatial Hesperis, Dôme 3, 29 juillet 2112.

Elle dormait et elle mourait. Elle le savait. Elle s'engluait dans la narcose, malgré sa résistance aux appels insistants qui la tractaient vers le bas, vers l'intérieur d'elle-même. En surface, elle souffrait le martyre. Elle était consciente de chaque mouvement autour d'elle. Le froid hygiénique de la pièce mordait sa peau meurtrie. On ne pouvait la couvrir à cause des suppurations dont les suintements tièdes s'amassaient quelquefois à la surface du ventre béant. Ces accumulations de liquides se siphonnaient de temps en temps le long des flancs pour former une flaque tiédasse et gluante sous son dos inerte.

Suivre la voix la mènerait vers la fin des douleurs et des sensations vomitoires. Mais elle préférait la souffrance. La vie et la semi-conscience torturée de son corps. Ne rien lâcher. Contrôler encore. Si peu que ce soit. Elle refusait simplement de se soumettre à ce son susurrant, murmurant, qui chuchotait son nom sans fin. Sa colère était une bouée qui la maintenait à fleur d'âme, aux lèvres d'un gouffre liquide habité de sombres Léviathans, loin des ombres immenses et dansantes à la périphérie de son regard vitreux. La voix était suave pourtant, elle chantait la consolation et l'apaisement. Mais Dame Aaliyah n'aspirait pas à la paix. Elle ne l'avait jamais désirée. Aux tréfonds d'elle-même, comme jadis petite fille dans un monde qui avait frôlé la destruction, elle gardait la certitude ancrée que s'arrêter, s'asseoir, soupirer, sourire annonçaient les prémises de l'agonie. Longue et douloureuse.

Comme celle que tu endures ? siffla ironiquement l'inconnue dans ses oreilles où grondait l'orage de son sang.

Aaliyah émit l'équivalent mental d'un haussement d'épaules.

Viens, je te dirai qui tu es... lui dit-on.

Je sais déjà qui je suis.

Crois-tu ? Toi qui n'as connu ni les tiens, ni le rêve ?

Aaliyah tenta désespérément de sourire méchamment mais sa bouche molle ne lui obéit pas.

Je suis une salope qui a vécu trop longtemps.

C'est en train de s'arranger, ironisa la voix.

Je suis au courant.

Et tu ne veux pas savoir qui est responsable de ça ?

Le ton s'était fait tentateur sans subtilité.

Tu n'es que mon délire, comment en saurais-tu plus que moi ? Et puis savoir ne suffit pas, il faut pouvoir...

Te venger ?

Non. C'est du temps perdu. Comprendre, réagir, réparer. Puis oublier.

Réparer et oublier quoi ? Tu es en train de mourir.

Ce n'était même pas une menace, seulement un constat d'un froid glacial.

Alors de quoi veux-tu me persuader au juste ?

Tu ne le sauras que si tu m'accompagnes, faiseuse de miracles et d'anges.

Si elle avait eu la maîtrise de ses muscles, Aaliyah aurait éclaté de rire : croyait-on vraiment parvenir à la mettre plus en colère qu'elle n'était en employant l'insulte usée de ses ennemis ?

Tu as déjà emmené l'Autre avec toi, ça ne te suffit pas ?

De qui parles-tu ?

La voix s'était faite incertaine tout à coup.

Allons, pas de ça avec moi, je l'ai senti se glisser en moi, fouiller, puis te suivre. Vous avez discuté ensemble.

C'est vrai j'ai appelé l'Assassin pour contrer le tien... Mais il ne comprend pas. Son Royaume est mourant, lui aussi, concéda-t-on du fond de l'abîme.

Tu ne t'adresses qu'aux agonisants ?

Il n'y a jamais eu que des mourants sur la Terre. À des degrés divers. C'est pourquoi le Rêve fut créé et parcouru...

Tu finasses. Et nous ne sommes pas sur Terre.

Il est vrai. Plus maintenant. Tu m'as entraînée dans les étoiles, Warrigal, et de cela je ne suis pas sûre de te remercier. Mais le Temps du Rêve ne se limite pas à une planète, tu sais...

Ah, je sais qui tu es maintenant.

*

Habitat Spatial Hesperis, Dôme 3, 29 juillet 2112.

Je me redresse avec peine sous les petits yeux froids de Mauge.

— L'Arc-En Ciel... coassé-je à nouveau, juste le temps qu'il me coupe.

— Pas maintenant, dit-il nerveusement.

Tant mieux, je ne saurais pas quoi lui dire. Jamais dans ma longue existence de prédateur je n'ai rencontré un truc pareil chez une proie potentielle. Ou alors je m'étais planté gravement et je n'étais pas tombé sur le gibier mais sur le chasseur. Là, ce n'est pas le cas, non plus. Du diable si je sais à quoi j'ai affaire !

J'ai besoin d'infos supplémentaires. Le seul en position d'en donner d'autres flotte, crâne en bouillie, dans un bocal, quelque part sur cet astéroïde. Il faudrait que je mette la main dessus mais je doute qu'on me laisse mordre dans les pièces à conviction sans poser de questions gênantes.

Nous quittons l'infirmerie. Pavel Midvich s'interpose entre nous.

— Comment va-t-elle ? Qu'est-ce que vous avez appris ? interroge-t-il en postillonnant à la vitesse d'un chargeur qui se vide.

— Pas maintenant, Midvich, répète Mauge.

L'infirmière bouscule le petit homme à son tour pour se ruer à l'intérieur de la pièce. Je l'entends pousser un soupir de soulagement en constatant que sa patiente est toujours vivante. Mauge ne dit plus un mot tandis que nous nous dirigeons vers ses appartements. Les trois autres nous ont emboîté le pas. Joran dégage à coups de coude le dénommé Midvich, qui cultive avec un certain talent l'art de se coller dans les pieds des autres. Je ne prête pas main-forte à mon beau voisin. Je halète de faim. Je pourrais facilement tuer quelqu'un si des siècles de conditionnement à la rétention ne me

soutenaient *in extremis*. Mon esprit bout encore du rêve que je viens de visiter.

Nous enfilons des tunnels qui plongent au cœur du planétoïde. Au contraire des distractions et des structures publiques, la plupart des modules d'habitation se trouvent sous la surface. Nous parvenons au niveau 1, celui des VIP. Ça se voit à la soudaine apparition de planchers et de lambris dans les coursives, sans parler des copies de lustres de Venise dont les orignaux en miettes se sont ensuite fondus aux ruines d'une ville désormais sous-marine. Ou plutôt enfouis sous des tonnes de sable vaseux.

Dans les films que je visionnais naguère, le design prévu pour ce type d'endroit était tout différent. Acier et poutrelles. Jets de vapeur inattendus. Flaques d'huiles noires et moirées. Gluantes. Lumières froides. Quand il y en avait. Sans doute pour faciliter la venue du monstre qui allait boulotter tout l'équipage.

Le monstre est bien là pourtant, mais les Hespérides n'ont pas jugé essentiel de lui fournir un décor idoine.

Brutalement, ma nausée se calme, ma fringale se fait moins prégnante. Au bout de quelques minutes, je me rends compte que mon malaise s'est envolé, même si je ressens toujours cette pression étrange venue du sein chaotique du planétoïde. Je m'interroge un instant sur cette amélioration inattendue. Puis la réponse surgit brutalement : il y a des tonnes de roches bien solides entre le soleil et moi. Les radiations m'ont lâché la grappe.

C'est gentil de leur part : je commençais à me demander si je n'allais pas être obligé de tuer quelqu'un dans l'heure qui venait. Je suis encore fragilisé, mais ici, loin des piques ardentes des rayons, mon corps se régénère enfin complètement. J'ai gagné un répit et mon hypothétique victime aussi.

Nous nous retrouvons bientôt dans les appartements privés de mon employeur qui se laisse tomber dans un fauteuil tapissé de fourrure rayée rousse. La chose se met aussitôt à ronronner en ondulant voluptueusement pour offrir plus d'assise aux fessiers et au dos larges qui s'y étalent avec une mollesse épique. Mauge sursaute, devient pourpre, jaillit hors des griffes du fauteuil et se rue sur le canapé de cuir. Ce dernier se contente de se mettre aussitôt à la même température que l'auguste postérieur. Je sens la chaleur d'ici, il fait plutôt frais sur cette station en général. Joran s'étale indolemment sur un canapé, tandis que Tishwarya Kemal toujours muette

s'assied raide comme un piquet sur une chaise étroite. Midvich, après une tentative ratée d'obtenir un coin du canapé, se résigne à rester debout.

Mauge ne pense pas à me proposer un siège mais je me vautre dans le fauteuil chat dont la mollesse soudaine démontrait une déception intense d'avoir été privé d'occupant. Le bidule se rassérène aussitôt et, ses capteurs percevant la tétanie dans mes épaules, suscite de grosses vagues souples qui courent sous la surface velue pour masser mes vertèbres endolories. Je soupire d'une volupté indécente.

— Qu'avez-vous découvert ? demande-t-il sèchement.

Il comptait me faire mariner un peu plus mais l'orgasme que je semble prêt à ressentir dans son salon lui coupe ses effets.

— Que vous n'êtes pas coupable, c'est certain. Ou plutôt la dame ne vous soupçonne pas.

— Je suis persuadé que c'est elle qui a fait le coup ! braille-t-il en désignant la femme posée plus qu'assise sur son siège.

Kemal, désignée du doigt, sursaute à peine. Ses lèvres se pincent, ses yeux deviennent brillants. Je n'ai glané aucune information à son sujet, mais la peine véritable dans son regard l'innocente bien davantage que la protestation véhémement qu'elle a retenue. Quant à Mauge, j'étais pourtant assez sûr de son implication dans ce bouzin. Ça m'apprendra à me rallier à la majorité.

— Des preuves ? interroge Joran avec douceur, ondulant sur ses coussins et me jetant un coup d'œil « regarde-moi bien dans les couilles » qui produit l'effet souhaité : je bande.

Du coup, il me rappelle sa position privilégiée dans la liste des suspects. Je suis bien placé pour savoir qu'un négociateur de pots-de-vin se mue facilement en homme de main, voire en tueur à gages, lorsque tout le reste a échoué. Je me collerai bien une claque : à mon âge, on est censé ne pas se laisser aveugler, même lorsqu'une érection titanesque se dresse entre l'horizon et nous.

— Non, susurré-je à mon bel interlocuteur. Mais je pense savoir où en trouver.

Un muscle fin comme un cheveu tressaille à la commissure des lèvres de Mauge, Kemal se raidit, Midvich pousse un soupir. Ils attendent que je

développe. Mais moi quand on me parle à l'économie, je rends la monnaie scrupuleusement. Joran se résigne à demander.

— Où donc ?

— J'ai besoin du taïpan.

Mauge balaie l'air de la main, il tente de montrer de la morgue. Il a juste l'air désespéré.

— Les flics d'Hesperis ne vous le laisseront pas approcher. Même pas pour moi.

Je lève un sourcil ironique. Les accointances de ce salopard avec tous les vigiles, milices et autres flicailons du Système ne sont un secret pour personne. Les gens qui s'orientent dans la sécurité et la protection des personnes et des biens sont rarement des progressistes dans l'âme. Ça arrive, je ne dis pas. Mais la plupart du temps, on est content si on échange les mafiosi conservateurs contre les croisés de la vérité. J'ai toujours eu du mal à choisir entre Fouquet et Robespierre, je l'avoue. Même si je garde une petite tendresse désolée pour le second. Vieille histoire.

Pourtant, il secoue la tête, définitif.

— Je n'ai jamais dit que je demanderai leur avis, dis-je seulement.

*

Habitat Spatial Hesperis, Dôme 3, 30 juillet 2112.

Tish était là. Aaliyah sentait sa présence réprobatrice. Désespérée aussi.

— Merde ! Qu'est-ce qu'on va faire sans toi, sale garce ? gémit l'ex-future première ministre muée en future rien du tout, persuadée d'être seule à entendre ses propres paroles.

La RadWomb avait cru le pouvoir si proche ! Aaliyah aurait presque eu pitié d'elle. La femme lui saisit la main, ou du moins Aaliyah le crut-elle, dans son brouillard de souffrance.

— Tu ne pouvais pas attendre un peu avant de te faire descendre, salope ? sanglota Tish, amère.

Tu as passé la moitié de ta carrière à tenter de me faire excommunier par tes copines, Tish, et tu couines ? pensa très fort Aaliyah.

C'est l'inconvénient des icônes, fit mine de lui répondre la voix ironique qui ne quittait plus Aaliyah. *On est toujours tenté d'en faire des martyrs. Pour son propre compte, évidemment.*

À travers ses paupières mi-closes, Aaliyah ne put s'empêcher de guetter si Tish avait entendu ce commentaire sarcastique. Il n'en était rien, évidemment. La femme se contentait de pétrir la main inerte qu'elle avait saisie entre les siennes. Comme si elle avait voulu insuffler de force sa propre chaleur au corps à peine tiède gisant près d'elle. Ou briser les os fragiles. Aaliyah protesta, voulu manifester sa douleur sous la pression trop insistante mais seul un souffle haché sortit de ses lèvres desséchées.

Viens, fit la voix. *Laisse-la. Tu te fais du mal pour rien.*

Pas tant que ça, j'apprends que j'aurais pu coucher avec elle, par exemple. C'est agréable.

Tu en doutais ?

Un peu. Mon charme irrésistible s'est délité, ces dernières années. J'ai vieilli.

Non, tu te trompes. C'est seulement que tu fais partie de ces femmes qui sont devenues si complètement elles-mêmes qu'on n'ose plus les aborder sans encouragement préalable, c'est tout.

Tu donnes dans le courrier du cœur maintenant ? ironisa l'agonisante.

Regarde.

Le désespoir de la RadWomb n'était pas que politique. C'était évident à ses yeux rougis, ses mains crispées, ses seins voluptueux ballottant bien trop près de la poitrine plate de la malade. La souffrance devint insupportable. Aaliyah frémit à peine. Sa vision de Tish se brouilla. Une ombre passa devant ses yeux et un remugle de roches bouillantes et de végétation sèche monta de si loin qu'elle hoqueta inconsciemment. Elle avait cru les avoir oubliées. L'odeur des bombes incendiaires... Et du désert... Un cadeau de la voix.

Tu te souviens ? fit-on tout au fond d'elle.

Oui.

Ce n'est pas cette femme, tu le sais... murmura la voix qui se voulait réconfortante en changeant de sujet.

Pourtant, elle est assez aveugle pour s'imaginer pouvoir me remplacer, mais personne n'élira une de ces dingues... Elle aurait dû attendre mon élection et m'avoir à ce moment-là.

C'est ce qu'elle faisait. Je te dis que ce n'est pas elle. Ça ne m'aurait pas réveillée.

Qu'est-ce qui t'a réveillée ?

Tu es ma dernière fille et on a utilisé un de mes yeux sur la Terre pour t'avoir.

Pourquoi es-tu là ?

Je ne peux permettre que le Capitaine Cook gagne une nouvelle fois. Une dernière fois.

Qu'est-ce que tu racontes ? Et de qui tu parles ?

Celui qui détruit les territoires et les vierges. Le conquérant. Celui qui écrase la tête des serpents sous son talon. Le Capitaine Cook.

Tu délires.

*

De la coursive principale, j'observe les abords du commissariat d'Hesperis, il est assez petit. C'est plutôt une salle de gardes emplies de gros bras, patibulaires à souhait quoique tous beaux comme des dieux. Elle défend une série de cellules ultra-sécurisées et une salle d'archives. Le message est clair : on en sort innocenté ou on n'en sort pas, sinon pour une très longue promenade dans l'espace proche. Les Hespérides ne se sont pas encombrés d'une magistrature judiciaire et ils tiennent à ce qu'on ne l'oublie jamais. On peut exercer des tas de métiers dans cet Habitat, mais celui d'avocat ne fait pas partie du manifeste de bord à la grande admiration de la plupart des nations fédérées du système solaire. Je reste sidéré qu'on ait réussi à vendre à quasiment tout le monde l'idée que défendre les gens puisse représenter une activité immorale.

Mon objectif est rangé dans la salle d'archives à quelques mètres de l'entrée. Je quitte mon point d'observation et la coursive centrale pour un

couloir adjacent peu fréquenté. Dans ma poche, je déniché une petite carte rigide, la clé de ma chambre. Du bout des doigts, à la façon d'un palet de ricochet, je la projette droit vers la caméra qui couvre l'endroit, comme il y en a presque partout. Un coin aussi dur que le cœur d'un inquisiteur fracasse le délicat objectif en forme de goutte de cristal. J'ai agi à vitesse vampire, il leur faudra passer l'enregistrement au ralenti ultime pour m'apercevoir. Et encore plus lentement pour simplement comprendre ce que j'ai fait : mon mouvement était imperceptible.

Mais je veux obtenir une invisibilité plus grande encore, je n'ai pas envie de faire connaissance avec l'agacement des Hespérides. Je me fige pour envoyer mon don se glisser dans les méandres des mécanismes informatiques. Là comme ailleurs, si je sais ce que je cherche, je le trouve. Et ce que je cherche, c'est une *zone noire*.

Les caméras numériques, même les plus modernes, enregistrent une image après l'autre comme leurs ancêtres préhistoriques. Entre ces enregistrements, il y a un temps, un espace, une « zone noire » qui se répète à intervalles réguliers. Il me faut juste dénicher la cadence d'apparition de cette zone. Là ! Je l'ai. Extrêmement rapide, même pour moi. Je m'en doutais : la vitesse vampire « normale » est insuffisante. Les yeux clos, je passe quelques secondes à conscientiser ce rythme. Puis je passe en Veille.

C'est un état particulier, qui doit tout à ma nature surnaturelle : mon énergie, mes sens et ma conscience éteinte sont uniquement concentrés sur un but précis qui occulte le reste. Je ne suis plus que les instructions que je me suis données au préalable. Elles shuntent mon cerveau, mon corps agit au niveau réflexe. Voler, sauter, me dissimuler. En cadence avec la zone noire. Mon sang obscur roule dans mes veines avec un bruit de tonnerre. Je reprends le chemin en sens inverse vers le commissariat. Si un être humain savait où regarder, il distinguerait une silhouette indistincte de loin en loin, et il croirait avoir rêvé. Mais pour les caméras, je n'existe plus.

Je pénètre dans le bureau à nouveau. Les occupants et le décor sautillent en rythme avec moi, je ne les aperçois que par intermittence. Comme si je regardais un film à la mauvaise vitesse ou que je dansais en boîte de nuit sous des projecteurs clignotants. Je pénètre dans la pièce du fond. Je parcours les étagères remplies d'objets soigneusement étiquetés. Ma cible est là, elle trône sur une étagère défendue par une serrure qui m'arrête une nanoseconde.

Je m’empare du bocal que je dissimule sous mon veston de garde et, dix minutes plus tard, je suis dans ma propre chambre, garantie sans espion. Je me concentre sur le contenu du substitut utérin. Je l’ouvre et dégage le long cadavre écailleux de son gel protecteur.

Mauge m’a laissé un message : il me supplie avec dignité de faire vite. S’il ne prouve pas son innocence au plus tôt, les mecs de son propre parti seraient tout à fait capables de prendre des mesures définitives. À son encontre, cette fois. Histoire de ne pas rencontrer de soucis diplomatiques avec deux des plus grosses fortunes du Système. Vu que les commanditaires du beau Joran ne doivent pas non plus apprécier la mauvaise publicité.

Mais je ne lui réponds pas, il déboulerait aussitôt. Or, non seulement je meurs de faim mais je vais mordre cette chose. Parfois, ce que je consomme produit chez moi des effets curieux. Je ne tiens pas à compter mon employeur dans les dégâts collatéraux.

Mes dents percent la croûte d’écailles dans un crissement désagréable tandis qu’elles aspirent les restes de sang caillé. Partager avec un vivant est souvent pénible – même un psy chevronné serait horrifié des cloaques purulents dont un esprit humain est normalement composé – mais courir après une âme morte revient à plonger droit dans la décharge et à en ramener le plus dégueulasse. Vertige. La nécromancie animale est théoriquement moins désagréable que l’humaine, cependant j’ai tout de même l’impression qu’on m’ouvre le crâne en deux alors que je poursuis la conscience déboussolée du reptile. Je reste un instant désorienté moi aussi : le lamento moral selon un mètre d’écailles et de venin est assez incompréhensible – déjà que la déontologie de mon ancienne espèce m’a toujours échappé quelque peu. Une gluante vision d’œufs m’occasionne une énigmatique nausée. Je tente d’en sortir en happant des bribes de rêves plus intelligibles. Mais quelque chose m’en empêche : un voile délibéré, si ténu et si formidable, que mes doigts mentaux se referment sur le vide à chaque essai.

Je le perce enfin. Soudain, une vague de liquide gélatineux m’emporte dans un nid souterrain tapissé de coquilles brisées où ma peau se déchire. Ma bouche s’emplit d’une substance visqueuse toute gigotante de choses agonisantes et minuscules qui se ruent dans ma gorge. La pression que je ressens depuis mon arrivée sur Hesperis devient insupportable. Je hurle « Œufs ! Œufs ! Œufs ! » sans pouvoir m’arrêter tandis que le sang jaillit de

mes yeux et de mes oreilles. Une humidité tiède et écarlate s'écoule dans mon pantalon jusque sur mes mollets tétanisés.

Le voile se déchire vraiment. Le soleil plaque le monde au sol dans une étreinte de métal fondu. Je tremble. Je vais crever, rôti comme un poulet sous ces ardeurs inexorables. Mais non, la chaleur térébrante est bienfaisante. Elle apaise mes muscles torturés, elle emplît mes poumons morts de parfums inconnus. Senteurs. Fragrances sèches de sels et d'alcalis. Les odeurs d'un désert que je ne connais pas. Vent qui ronfle comme la cheminée d'un volcan. Visions de roches vertigineuses et bouillantes où il fait bon s'allonger pour l'éternité. Une immensité paradoxalement plus intense que celle de l'espace.

C'est le Rêve. Tu n'es jamais venu chez moi, constate une voix familière.

Les rideaux de vents poudreux se déchirent dans un cri d'or et de flammes sèches. Je la regarde enfin en face. La Serpente couleur du monde nichée dans un soleil. Ses écailles irisées déploient la lumière autour d'elle et mes yeux mentaux grillent en la contemplant. Je tombe à genoux, une main suppliante devant moi. Une ombre tombe entre nous. Mais on ne se refait pas et mes interlocuteurs seraient déçus si je me montrais poli sans menace directe à la clé ; je grogne :

Désolé, mais j'évite les endroits où l'on relègue les gibiers de potence, Dame Serpente. Je me méfie, on pourrait m'y garder.

Je ne susurre pas toutefois que l'Australie n'est jamais qu'un ancien baigne et que ses citoyens les plus « modernes » m'ont toujours halluciné de rudesse.

Je m'étais presque endormie pour toujours mais j'ai été réveillée. À travers le temps et l'espace, ma dernière fille a crié jusqu'à moi. J'ai cherché et j'ai trouvé ce soleil noir au cœur d'un roc. Elle agonise. Je suis arrivée trop tard...

Ce soleil noir ?

Je pose la question avant de me rendre compte qu'elle parle du micro trou noir au centre de l'astéroïde.

Oui, il m'aide à maintenir ma présence ici, il me prête sa chaleur ténébreuse et sa force incommensurable. Je t'ai appelé grâce à lui.

Je contiens avec peine mon affolement à l'idée que n'importe quelle déesse solaire même primitive n'a plus qu'à se brancher sur une étoile

inversée pour m'appeler et me manipuler comme un pantin. Déjà que j'avais du mal avec les versions plus élaborées... Bon, je ne suis pas en train de dire que les dieux anciens sont moins futés que les plus récents, voire monothéistes. Surtout pas. Seulement, je crains que l'ambiguïté ne soit pas son fort à celle-là, elle a eu beaucoup moins de compromis à passer que ses successeurs. Et je suis plutôt ambigu comme garçon.

Je suis venu, dis-je simplement en tentant de ne pas laisser transparaître mon inquiétude.

Oui.

Donc le... excusez-moi... la taïpan était votre fille ?

Un serpent ne hausse pas les épaules, mais je suis sûr de percevoir la même intention dans son ondolement évasif. C'est vrai que la réponse est assez évidente mais je veux être bien sûr du terrain où je mets les pieds. Il y a forcément des mines partout, autant éviter les plus grosses.

Non, les serpents sont mes yeux sur la Terre mais la femme, Elle, est l'ultime née de mes collines saturées de sels, elle a grandi dans mes marais. Elle s'y est battue et elle y a saigné et pleuré. Elle est mienne. La dernière des miens...

Que voulez-vous ? demandé-je en coupant sans remords un élan qui allait sans doute donner dans la complainte.

Je veux que tu le démasques !

Ah, on retrouve du poil... pardon... de l'écaille de la bête. On va peut-être pouvoir causer. Les gens qui donnent dans le chantage aux sentiments me fatiguent. J'aimerais que quelqu'un m'engage sans essayer de me persuader que c'est pour la bonne cause. Juste pour une fois. Ça me changerait.

Qui ça ? L'assassin ?

Oui, le Capitaine Cook !

La voix de mon adversaire détonne, elle était ferme jusque-là, elle perd de sa force. Une fêlure, mais l'espace autour de nous se brouille imperceptiblement.

Cook ? James Cook ? dis-je parodiant sans remord une ligne de dialogue célèbre cent cinquante ans auparavant. *C'est lui le coupable ?*

C'est le seul que je connaisse de ce nom. Il est mort, il y a bien trois siècles. J'aurais cru qu'il y avait prescription, et surtout, qu'il était désormais bien incapable de faire du mal à quiconque.

Qui veux-tu que ce soit ? Depuis des centaines d'années. Il a dérobé, battu, violé, dépossédé mes enfants. Il a foré le ventre de mes prairies. Il a mené la charrue et la dynamite jusque dans mes montagnes les plus secrètes. IL A MANGÉ TOUS LES MIENS ! Il les a poursuivis jusqu'à voler le rêve à la dernière d'entre eux ! Il m'a fallu une étoile pour le lui rendre.

Sa voix enfle :

Assassin, trouve le Capitaine Cook et tue-le pour moi ! Tue-le pour elle !

OK. Les aborigènes ont dû garder un très mauvais souvenir de leur rencontre avec James Cook et construire un ennemi générique, métaphorique et éternel à travers lui. Ça se tient. Au moins tout autant que la Sainte Trinité, et sûrement plus que l'Immaculée Conception. Je dis ça, je ne dis rien, et je ne vise personne.

Quant à la Serpente, elle tient un bon trauma de la colonisation. J'ai rencontré quelques divinités dans cet état, notamment sur les nouveaux continents. Celle-ci est complètement branque. Il y aurait du pognon à se faire en tant que psychanalyste pour déités déboussolées par le génocide de leur peuple, les derniers siècles n'ont pas été très tendres pour elles. Je reste à genoux, bien humble bien sage. Avec ce genre de dingo, mieux vaut ne pas se montrer contrariant. Et éviter le second degré, surtout. Ça les agace.

Donc, si je vous suis bien, vous voulez que je cherche un navigateur symbolique débarqué en Australie il y a trois siècles, pour lui faire payer le meurtre de Dame Aaliyah ?

Symbolique ? Il a rasé mes forêts, empli mes champs de bêtes fousseuses et de charognards !

Je l'interromps avec juste ce qu'il faut d'humilité dans le ton, avant qu'elle ne s'excite à nouveau.

Alors, très sage déesse, il va falloir me laisser accéder à l'esprit de votre... « œil sur la Terre ». En ce moment, votre radieuse présence fait un peu écran, voyez-vous ?

On se retire enfin, vexée mais silencieuse. Je vais avoir des problèmes avec elle, c'est sûr. Les dieux antiques ont tendance à se montrer littéraux et à ne pas tout comprendre. Il faut leur parler lentement, en articulant un max

tout en gardant les mains éloignées des objets contondants – sachant qu’ils peuvent considérer un décapsuleur comme contondant, n’ayant aucune idée de son usage.

Je me tends à nouveau vers l’esprit désorienté de la taïpan. Elle me transmet d’abord une odeur de cuir et de sueur aigre. Les serpents ont un odorat formidable. Mais j’ai du mal à reconnaître ce qui se penche sur elle pour la sortir de son vivarium. Ce sont sans doute d’épais gants de cuir destinés à préserver le porteur des morsures. Mais la chose est très floue. Normal, puisqu’en échange de leur nez et leurs oreilles hypersensibles, les bestioles de ce genre sont myopes comme des taupes. Panoramique sur un visage totalement brouillé. J’obtiens à peine la demi-certitude qu’il s’agit d’un homme, il m’a semblé reconnaître une glotte proéminente. En revanche, je distingue très bien ce qui s’encadre dans le hublot derrière lui. Ça n’est pas tellement plus net, mais le schéma général est si caractéristique qu’il ne peut s’agir que d’un seul endroit sur Hesperis...

*

Habitat Spatial Hesperis, Dôme 3, 30 juillet 2112.

Elle dormait toujours. La souffrance avait presque totalement disparu et elle n’éprouvait plus son corps comme un bûcher sur lequel on l’aurait attachée.

C’est la fin, n’est-ce pas ? murmura-t-elle à la voix qui chuchotait dans ses ténèbres.

Oui, mais ne t’inquiète pas, l’Assassin a presque déniché l’assassin. Tu sauras avant de mourir. Viens avec moi dans le Rêve, viens rencontrer ton héritage !

Aaliyah se retint de ricaner, même en sachant que c’était une illusion de rire, elle avait peur de se faire mal. Et elle en avait soupé de la douleur.

Mon héritage ! Ça me fait une belle jambe, maintenant, dit-elle.

C’est tout ce que je peux t’offrir, lui répondit-on d’un ton boudeur.

La femme comprit qu’elle allait trop loin et s’excusa.

Je suis désolée. Tu as raison, c’est toujours bien de savoir.

Oh, c'est bon... Laisse.

Comme on le lui conseillait, Aaliyah se laissa aller dans les ténèbres moelleuses qui lui tendaient les bras. Et elle suivit la trace sinueuse de la déesse Serpent dans les sables du Rêve.

*

Habitat Spatial Hesperis, Cadran 3, 30 juillet 2112.

— Tu peux me dire ce qu'on fout là exactement ?

La voix de ténor de Joran résonne dans le com de ma combinaison AEV. Le ton n'est pas séducteur pour une fois. Il ne m'a pas caché combien il trouve l'expédition macabre.

— C'est un peu mon genre, le sépulcral, tu sais, lui ai-je rétorqué sur le moment.

Mais comme cette fois, je ne réponds pas, il se contente de se rapprocher de moi en se laissant glisser le long du cordon ombilical qui nous relie encore à la navette tous les deux. À la vie.

La combinaison AEV entrave tous mes gestes. C'est un modèle spécial touriste qui comporte les options minimales, même en matière de mouvement possible. Je dois faire très attention à ne pas forcer sous peine de la déchirer comme un sac de bonbons. Je ne peux pas lever les bras ni écarter les jambes, les ingénieurs ont estimé que ces gestes sont inutiles pour un bleu de l'espace. Ça leur donnerait seulement l'occasion de faire plus de bêtises, je suppose.

Je ne suis pas tout à fait sûr d'y passer si je me trouvais longtemps et directement exposé au vide spatial, mais ce serait loin d'être confortable de toute façon. Et surtout, je devrais tuer au retour pour m'en remettre. Ce n'est pas que je sois très gentil comme gars, mais tant qu'il n'est pas nécessaire d'ajouter un nom à ma liste, j'évite. Rien de tel qu'un charnier mental pour incliner à l'introspection. Et au dégoût de soi. Or, je tiens beaucoup à ma propre estime, c'est la seule dont je sois certain. Quoique la lumière sporadique qui s'allume dans les yeux de mon voisin lorsqu'ils s'attardent au niveau de mes lombaires ne me déplaie pas non plus.

— Je peux au moins savoir pourquoi tu m’as embarqué dans cette folie ? Si tu veux me baiser, ça serait plus simple dans ma chambre...

J’inspire lentement dans ma combinaison. Le son de l’air est très dérangement dans des conditions pareilles.

— Tu as les contacts nécessaires pour la navette (coup d’œil nostalgique vers la petite merveille de luxe qui nous attend à quelques mètres à peine, mètres qui semblent interminables pourtant) lui rétorqué-je. Et puis j’ai besoin d’un témoin.

J’ai besoin de le garder sous la main aussi, il me plaît trop pour que je sois totalement persuadé de son innocence. Depuis le temps, je n’ai pas besoin d’une preuve supplémentaire de mon attirance pour les vilains garçons et les mauvaises filles. Ni des situations scabreuses dans lesquelles cela peut m’entraîner.

Je suis presque au-dessus du même paysage qui s’encadrerait dans le hublot montré par le taïpan. Je tire une dernière fois sur la chaîne plastique qui me rattache à la vie. Elle se décroche. La lumière solaire réalise une belle friture avec mon visage. Je sens ma peau rétrécir et racornir lentement, comme si on me passait au micro-ondes. J’obscurcis ma visière, pas question que mon voisin s’aperçoive que, pour l’instant, j’ai tout de la courge bouillie. Je mords mes lèvres suppurantes en retenant un gémissement.

Je m’élance vers le premier rang de cadavres, les petits propulseurs dans le dos de ma combinaison soutiennent mon saut. Bientôt, je me retrouve agrippé au dos de mon premier farandolier. Joran me rejoint une seconde plus tard. Son casque est toujours transparent aussi distingué-je très bien sa moue de dégoût quand il contemple le mort. Celui-là s’est étouffé : les joues sont bleues derrière la visière. Il devait avoir une belle gueule de psychopathe, même sans cette couleur étrange. Peut-être qu’il a violé des araignées, ou triché aux cartes. L’éventail punitif des Hespérides n’est pas très varié : extorsion, expulsion, exécution.

De loin, la Farandole semble une simple file d’hommes, les uns après les autres. Mais, d’ici, ce n’est pas tout à fait la même chose : plutôt un collier régulier à plusieurs rangs, cinq ou six selon les cas. Je soupçonne Hesperis d’y avoir glissé également des défunts tout à fait respectables, histoire de faire nombre et d’être encore plus impressionnants. Ou alors le pourcentage

de fous homicides et de tricheurs est plus important au sein de l'humanité que je ne l'imagine.

Nous dansons de dépouille en macchabée, au rythme de leur valse lourde. Croisant parfois le regard d'orbites vides dont les yeux avalés puis recrachés par le vide ont gelé sur les faces internes et explosées de quelques visières brisées. C'est que la Farandole est accompagnée dans sa lancée par des milliers de petits déchets en orbite qui sont autant de météorites tueuses en puissance, l'hasardeuse miséricorde de l'espace pour quelques-uns de ces condamnés. Ils n'ont pas haleté des heures à épier leur lente agonie. Je conçois que la décapitation par paquet de couches congelées, cela manque un poil de dignité, mais entre la dignité et l'asphyxie, je sais bien ce que j'aurais choisi en ce qui me concerne.

J'entends Joran déglutir dans son com. Parfois le spectacle est trop atroce, même pour moi. Je fixe un point loin au-dessus des caboches torturées, malgré le danger qu'il y a à ne pas surveiller où je pose mes doigts. Quelques casques ont explosé, leurs restes de plastique transparent encore accrochés à la glissière sont tranchants comme des couteaux. Ils transperceraient nos fragiles combinaisons sans la moindre difficulté.

Aussi, nous avançons à une allure désespérante. Parfois le soleil surgit de derrière une combinaison et je sens mon sang bouillonner dans mes veines, le temps que je m'abrite à nouveau dans le dos d'un cadavre. Brutalement, Joran pousse un cri d'horreur dans mon dos.

— Aaaah ! Celle-ci est encore vivante !

— Tu as pris un coup de soleil, chéri, marmonné-je entre mes dents serrées.

— Viens voir, souffle-t-il sans même s'agacer de mon ton désagréable.

Je refais le chemin en sens inverse en pestant contre mes coups de queue. Je n'ose plus appeler ça des coups de cœur depuis le temps. De toute façon, qu'on ne s'insurge pas noblement : pour moi le cul est une chose très importante et très respectable. Avec la nourriture, c'est encore le seul plaisir qui ait un vague sens, si on y met du sien. Je me porte contre lui, le casque collé à celui de la prétendue survivante. Deux yeux noirs durs comme des agates me rendent mon regard sans la moindre aménité. C'est une gamine, elle n'a même pas l'air affolé. Elle fait la nique à Joran.

— D'accord, dis-je, elle est vivante, en effet. Pour deux heures, si j'en crois son moniteur d'oxygène. On y va ?

Le hoquet incrédule de Joran fait grésiller mon com.

— C'est une *gosse*, Navarre ! Elle est *mignonne* !

Oh merde !

— Lucrèce Borgia était une gamine adorable, elle aussi... grogné-je.

— On ne peut pas la laisser comme ça ! gémit-il.

— Qu'est-ce qui te prend ? Tu as des scrupules maintenant ? Ton conglomérat en a envoyé et en enverra des milliers comme elle à la poubelle ; et les Hespérides ne l'ont pas collée ici juste par espièglerie. Elle a dû les agacer souverainement...

— Navarre !

— On a du boulot, tu te souviens ?

Silence. Je sens sa colère mijoter presque autant que mon sang au soleil. Je vois. Le cynique Joran est d'une nature littérale. Il lui faut voir pour comprendre. Les listes, les statistiques ne lui parlent pas. Il sait que des milliers d'enfants sur Terre paieront dans leur chair les choix médicaux contestables de ses employeurs et ça le gêne moyennement. En revanche, il ramasse les chatons homicides sur la route.

Je vais être clair : c'est uniquement parce que je veux coucher avec lui de toutes mes forces, goûter à son étrangeté fascinante que je cède. J'estime que c'est un motif valable, et même présentable moralement.

— D'accord, grommelé-je.

Je reviens sur la gamine pour examiner la façon dont on l'a crucifiée. Sa combinaison est scellée par du silicone à ses deux voisines au niveau des poignets. Si on tente de l'en arracher, on déchire la toile protectrice. Elle mourrait en trois secondes. C'est peut-être la solution, mais mon beau sensible à géométrie variable n'apprécierait pas.

L'ennui, c'est que dans l'espace, on manque de point d'appui.

— Accroche-toi à quelque chose et retiens-moi, grogné-je à nouveau.

Il obtempère sans poser de question, dieu merci ! Je me cale le dos sur son ventre en tentant de ne pas imaginer sa chaleur à travers la combinaison, saisis un des bras morts d'un côté de ma cible et le brise en deux contre mon genou. Le membre congelé éclate en paillettes de sang sec

et morceaux de plastique mêlés de chair. Le poing qui y fut jadis accroché reste appliqué à celui de notre petite emmerdeuse. J'agis de même avec le second bras, de l'autre côté. Elle reste ainsi en croix, deux gants déchirés renfermant des mains étrangères et racornies agrippés aux siens. Je gratte doucement l'intérieur, évacuant autant de chair morte et d'os que possible. La situation est assez pénible comme ça, sans qu'on se trimbale avec deux mains de gloire. Et puis on ne sait jamais, il reste peut-être quelqu'un sur Terre capable d'utiliser ces horreurs comme jadis.

— Tu t'en occupes, je ne veux rien savoir, dis-je en lui passant la petite, direct dans les bras à ma place.

Il ne me répond pas, se contentant de la serrer fort contre lui. Il tente de lui parler mais elle secoue la tête.

— Sa radio est morte, constate-t-il désolé.

— Tant mieux, répliqué-je d'un ton définitif. Au moins, elle ne nous les brisera pas.

Mais je m'arrête là. Je ne lui fais pas remarquer que les Hespérides ne tiennent sans doute pas à voir leurs communications radio saturées de hurlements d'agonie ou de tombereaux d'insultes chaque fois qu'ils balancent un salopard dans la ronde. Ils coupent sûrement les circuits.

— Les articulations de son scaphandre aussi... continue-t-il. Elle ne peut pas bouger.

Ces types d'Hesperis pensent vraiment à tout.

— Ben, tu assumes.

Nous poursuivons notre progression. Joran tracte sans se plaindre la gosse paralysée. Il nous faut encore parcourir une bonne centaine de mètres avant d'atteindre notre objectif. La minuscule navette glissée entre deux corps surgelés doit être invisible d'en bas, même si on sait où regarder. Je m'approche d'elle. C'est un modèle courant de yachting – ou de contrebande – le sas doit donc être manœuvrable de l'extérieur comme celui de la nôtre. Bingo, il suffit d'appuyer sur quelques boutons et il se déploie telle une rose épanouie. Tandis qu'il se referme et que la pression se rétablit autour de nous, Joran pousse un profond soupir de soulagement. Il s'effondre aux pieds de sa petite compagne.

Mais il se redresse aussitôt et examine attentivement notre environnement. Nous avons à peine la place de tenir tous debout. Il n'y a

qu'un minuscule poste de pilotage désert. Le vivarium trône bien en vue pour attester que je ne me suis pas trompé d'endroit. D'ailleurs, une sœur vivante de la taïpan y dort tranquillement à côté d'une cage pleine de souris.

Pendant qu'il se débat avec son propre scaphandre, je débarrasse la fillette de son costume inutile. Nous n'avons pas traîné une seconde de trop : son réservoir était presque vide en fait, et les tissus de protection antiradiations arrivaient à saturation. Joran ôte son casque et devance ma question :

— Comment tu t'appelles, petite ?

Elle secoue la tête sans articuler un mot, ouvre sa bouche qu'elle désigne du doigt et nous contemplons deux rangées de dents parfaites, un palais rose frais mais rien d'autre.

— Quelle horreur ! Ces salopards lui ont arraché la langue ! braille Joran.

Je l'arrête avant qu'il frappe quelque chose.

— Non, elle n'en a jamais eu. Elle est née comme ça. Terrienne sans doute. Et mutante.

Joran se détourne, boudeur. Je la mène vers un clavier et allume un écran.

— Alors ?

Elle frappe à une allure folle.

Eugénie.

— Très drôle. Tu me donneras ton vrai nom quand tu auras le temps. Et tu as buté qui ?

Elle réfléchit et semble prendre une décision.

Mes parents.

Après réflexion, elle rajoute :

Et le bébé.

— Il avait une langue, lui ?

Elle acquiesce, puis tape :

Et c'était un garçon.

Elle n'a pas un regard pour Joran. Elle doit comprendre que je suis celui qu'il faut séduire. Les enfants ont un instinct infailible pour ce genre de choses : repérer qui ne les aime pas. Comme les chats. Ça doit être pour ça

que j'apprécie aussi peu les uns que les autres. Elle me fixe intensément et écrit encore.

Je tuerai d'autres gens, j'ai découvert que j'aimais les découper lentement. Tu vas me renvoyer dehors ?

Elle est jolie et terrifiante avec son air d'écolière démente. Et elle me tente par la vérité. J'adore la vérité. Je soupire.

— On verra qui tu choisis comme cible. Bon, excuse-moi, mais on a du boulot, Joran et moi. Ensuite, on repartira. Toi, tu vas rester ici et nous attendre.

— Navarre ! proteste Joran.

— C'est tout ce que tu sais dire ? Tu vois une combinaison pour elle, ici ? La sienne est hors d'usage.

Il commence à comprendre quelle serpente supplémentaire nous avons tirée de son nid. C'est aussi bien, les gens me plaisent beaucoup moins quand ils se montrent débiles. Et là, Joran commençait à dépasser la frontière labile au-delà de laquelle je ne bande plus.

Eugénie sourit. Elle jette un coup d'œil vif vers le tableau de bord de la navette, mais Joran la surprend.

— Ne te fais pas d'idées, jeune fille, ces navettes sont réglées génétiquement sur leurs propriétaires. On peut y entrer mais pas les voler, la prévient-il fermement.

Je lui souris, sardoniquement. Je mime « Tu assumes, chéri. » du bout des lèvres sans émettre un son. Il me lance un regard noir dans lequel je lis la tentation de m'en coller une, et ensuite de balancer sa protégée droit dans l'espace à nouveau. Sans scaphandre, cette fois. Sauf que c'est vraiment un crétin selon mon cœur – ou ma queue –, maintenant qu'il lui a parlé, qu'elle est devenue vivante à ses yeux, il ne peut plus.

— Bon, c'est réglé, tu restes là, continue-t-il. On viendra te chercher dans deux heures avec la navette et puis on rentrera.

Il se rend près du vivarium pour observer la taïpan d'un air énigmatique. Eugénie le rejoint, fascinée, tandis que Joran tapote la vitre de son ongle long et manucuré. La taïpan se dresse et tente de mordre la vitre où un ichor vert commence à goutter doucement. Eugénie me lance une œillade interrogatrice.

— TRÈS venimeux, l'informé-je.

Elle acquiesce avec un sourire ravi.

— Oui, vous allez vous entendre, fait Joran agacé tandis qu'elle retourne au clavier.

J'ai le don avec les serpents, tape-t-elle sans noter l'ironie, et avant qu'on ait pu l'empêcher, elle revient ouvrir le vivarium. Le long serpent noir enroule ses anneaux autour de l'avant-bras gracile pour laisser reposer sa tête létale dans le creux blanc du coude. Ses paupières se ferment aussitôt ; il dort. Joran sursaute.

Elle ne bougera pas, je te le promets, tape Eugénie en assortissant son message de son regard de Bambi vénéneux.

Joran hausse les épaules. Il porte toujours le bas de son scaphandre, il ne risque rien.

— Si elle frémit seulement, je vous flanque dehors tous les deux, c'est clair ?

Eugénie hoche la tête avec vivacité et s'assoit dans un coin avec sa nouvelle amie. De temps en temps, la langue bifide jaillit des mâchoires de nuit pour goûter au petit nez en trompette. Un tableau charmant de communion inter-espèces.

J'allume les écrans et fouille dans le journal de bord. Ça me rappelle certaines de mes expéditions de naguère sur les trois-mâts de Sa Majesté le Roi de France. Après tout, l'espace, c'est sans doute comme la mer désormais, nous aurons notre lot de vaisseaux fantômes flottant à travers l'infini, comme sur les Sargasses. Le manifeste d'équipage me livre le nom du capitaine en quelques secondes. J'éteins tout.

Je connais l'assassin.

Je me retourne vers Joran et grommelle :

— Bon, on récupère notre navette, on prend la petite au passage et on va se pieuter !

— Enfin, un programme qui me convient ! s'écrie-t-il, mi-figue mi-raisin.

Habitat Spatial Hesperis, Dôme 3, 30 juillet 2112.

Ça y est ! Ça y est ! siffla la voix de la Serpente.

Aaliyah s'éveilla brièvement. Elle avait suivi le rêve et le rêve l'avait menée là. Dans les marnes tièdes du monde d'avant, d'avant les Blancs. Elle s'y était couchée près d'un crocodile au sourire dentelé, bizarrement semblable à celui de Joran. La Serpente l'avait tirée de la boue caressante où ils reposaient tous les deux, le saurien et elle.

Ça y est, quoi ?

Elle essaya de contrôler l'irritation de sa voix et d'accommoder sa vision sur sa voisine, mais l'autre pulsait d'une telle joie incontrôlée qu'elle dut aussitôt refermer les paupières.

Mon assassin va mettre la main sur ton assassin, ma fille !

Tant mieux, fit Aaliyah en se rendormant.

Toutefois, avant de perdre à nouveau conscience, elle s'étonna de se découvrir si indifférente à la question. Le rêve occupait désormais tout ce qui restait de ses espoirs moribonds, elle était enfin chez elle.

*

Habitat Spatial Hesperis, Niveau 2, 31 juillet 2112.

Je coince mon gibier dans ses quartiers, virant un micheton ravissant. En me refilant sa carte, le jeune éphèbe me fait un grand sourire : on l'a payé et il n'a pas été obligé de tailler une pipe à cette queue minuscule. En revanche, je lui plais.

— Alors ? me fait Midvich, toujours aussi arrogant tandis que je pose négligemment la carte sur une table basse.

J'ai assez joué toute la nuit avec un Joran splendide pour ne pas avoir envie d'une pute dans les cent prochaines années. Midvich essaie de déchiffrer mon regard un peu battu. Comme je dégage le zen révoltant des gens qui viennent de réaliser un certain nombre de vieux fantasmes et d'en

dénicher de nouveaux tout aussi délicieux, il se rassérène brièvement. Toutefois, il ne peut s'empêcher de se dandiner.

— Inutile de la ramener, mon bonhomme, tu ferais mieux de tout me raconter, dis-je.

Je ne cherche pas à être original, il serait fichu de ne pas me comprendre.

— De quoi parlez-vous ?

Qu'est-ce que je disais ? Je lui décris la navette en quelques mots brefs tandis qu'il pâlit affreusement. Ses yeux deviennent humides. Pitié, ne me dites pas qu'il va se mettre à couiner !

— Vous ne comprenez pas, crache-t-il, de grosses larmes de crocodile commençant à rouler sur son visage qui prend des aspects marbrés assez répugnants.

— Oh, je crois bien que si : vous avez tenté de tuer Dame Aaliyah. La seule chose que j'ignore c'est : pourquoi ? Elle vous empêchait de monter au sommet ?

Je le regarde s'étouffer.

— Je ne parlerai pas ! articule-t-il enfin.

— Mais si, lui dis-je avec mon plus gentil sourire.

Et je m'efface pour laisser passer Eugénie et sa nouvelle amie enroulée autour du poignet.

*

Habitat Spatial Hesperis, Dôme 3, 31 juillet 2112.

Je n'ai pas rejoint les quartiers de Mauge pour faire mon compte rendu de mission. Il n'est pas mon véritable employeur. Cette dernière se cache au fond de l'esprit d'une mourante, elle me dira ce qu'elle désire. Toutefois, j'use de la carte magnétique d'identité du chef de l'I&RO pour me faire obéir de l'infirmière de garde. Elle râle comme la première fois, mais me laisse entrer dans la chambre désormais presque mortuaire.

Je me penche vers l'agonisante. Elle est toujours belle sous son maquillage de blessures atroces. Je n'ai pas le cœur de la mordre. Je lui

prends la main et j'insuffle mon don à travers nos doigts entrelacés.

Dame ?

Qui es-tu ? exhale son esprit palpitant comme une chandelle au vent.

Je suis l'Assassin.

Dis-moi ce qui est arrivé, avant...

Je n'ai pas besoin qu'elle m'explique cet « avant ». Cette femme est fatiguée. Elle est au bout de la route et n'aspire qu'à franchir les derniers mètres. Alors j'y vais sans précaution inutile.

C'était Midvich, Dame. Il vous hait depuis toujours. Depuis sa naissance même...

La Serpente intervient :

Comment cela ?

C'est l'enfant, dis-je seulement.

L'enfant du camp ?

Aaliyah n'est pas choquée, juste surprise.

Oui, vous avez accouché puis vous l'avez confié à d'autres. Il ne vous a pas pardonné son abandon. C'est pitoyable.

Si je l'avais gardé avec moi, je l'aurais tué... Je n'ai pas avorté, c'était impossible à l'époque dans les conditions du camp. Mais je lui ai donné une chance de vivre sans le fardeau de ma haine, il n'a pas compris ?

C'est une question rhétorique mais je choisis d'y répondre au premier degré.

C'est un connard, ma dame, pardon. Ces conneries sur l'instinct maternel, il les a toutes gobées avec l'hameçon, la ligne et le pêcheur. Il pense que le monstre, c'est vous, pas son géniteur.

Il a raison, je suis un monstre, murmure-t-elle en fermant ses yeux mentaux.

Tu dis n'importe quoi, criaille la Serpente furieuse, tu n'es pas un monstre ! C'est lui qui en est un, ce digne fils du capitaine Cook !

Je coupe le flot d'hystérie divine qui menace.

Je vous apporte la vengeance aussi, si vous le désirez, Dame.

Il y a un premier silence, Aaliyah rassemble ses forces pour me répondre.

Je ne veux pas être vengée. Il n'y a pas de rétribution à obtenir.

Pourquoi ?

Si je me vengeais, l'autre, le violeur, aurait totalement gagné, non ? Ça signifierait qu'il m'a enfin atteinte après toutes ces années.

Tu es folle ! fait la serpente.

Un autre silence. Contre ma main, je sens la poitrine menue prendre une profonde inspiration. Je me demande si elle aussi est agacée par les célestes éructations.

Non, je ne suis pas folle et je dis : le viol, ça n'est mortel que si on laisse l'autre nous tuer, si on se persuade qu'on ne peut pas échapper à la souillure parce que le sexe, surtout celui des femmes, au fond c'est sale. Et ce sexe sale, on leur a appris que ce n'est pas seulement leur sexe, on leur a enseigné que ce sont elles tout entières, qu'elles tentent les hommes et qu'elles doivent en payer le prix : si on les force, on les force entièrement. Un homme à qui on casse la figure n'est pas atteint dans son intégrité. C'est un risque normal qu'il a couru. Il a perdu cette fois mais il peut vaincre encore. Un autre jour. Un autre lieu. Il peut vaincre encore.

Une femme violée a définitivement perdu. Pourtant, souvent, elle a moins souffert physiquement que l'homme tabassé. Et malgré cela, elle ne se relèvera pas, parce qu'on lui a inculqué qu'elle ne pourrait pas. On le lui a répété pour la faire tenir tranquille chez elle, on le lui a rabâché pour qu'elle s'habille « décemment », on le lui a seriné pour qu'elle demeure tapie derrière son homme. Des années, des années avant le viol, on lui a martelé ad nauseam que cela la détruirait.

Ça n'est qu'un de mes orifices qui a été forcé, on ne m'a pas forcée, moi. J'ai savonné mon corps et son odeur de merde a disparu. Je ne suis pas morte parce qu'un salopard a collé sa queue indésirable dans mon corps, il y a des siècles. C'est le salopard qui était sale, pas moi. Il ne m'a pas salie comme lui. Il m'a battue temporairement mais j'ai survécu. Et j'ai vaincu ensuite. J'ai érigé la vie en combat et j'ai vaincu mille fois.

J'allais vaincre encore avec le substitut utérin mais je suis tranquille, quelqu'un prendra ma place. Les Hespérides sont ainsi faits qu'ils ne renoncent jamais. Si cyniques et horribles qu'ils soient, ils ont compris comme moi jadis que la seule richesse est biologique. Ils mèneront la vie dans l'espace comme je l'ai rêvé. Ton « Cook » ne me battra pas

définitivement en me forçant à renier ce pour quoi j'ai vaincu. Je ne me vengerai pas sur son fils !

Tu meurs tout de même. Des années plus tard, il te détruit tout de même, à travers le temps et l'espace, le salopard a trouvé moyen de t'avoir enfin ! geint la Serpente.

Arc-En-Ciel, calme-toi. C'est ma volonté. Parce que tant que nous demeurerons persuadées que le viol est un sort pire que la mort, tant que nous ressasserons cela à nos sœurs, à nos amies et à nos filles, ils vaincront. Tant que nous clamerons avec les salopards que cela nous anéantira inéluctablement même si on nous fait grâce de la vie, on nous tiendra et ils vaincront encore. Mais tu ne comprends donc pas ? Les salopards nous clouent à leurs pieds avec cette terreur glaçante depuis les cavernes ! Nous les y aidons. Ton Capitaine Cook n'est qu'un avatar de toutes ces ordures, folle toi-même ! Et moi, moi, je te le dis, personne ne m'a enfermée dans mon sexe. Personne ne m'a encagée dans cette terreur. Personne ne m'a dominée avec, ni maintenant ni jamais. Je ne marche pas et je veux qu'on le sache !

Personne n'est là pour t'entendre manifester non plus, idiote ! Tu vas crever ! Il ne te reste que la vengeance ! braille la Serpente hors d'elle.

La vengeance contre un crétin ? Tu es trop ancienne, Arc-En-Ciel, tu n'as pas changé depuis des millénaires, tu crois toujours au talion ou quel que soit le nom que tu lui donnes. Cet abruti ne comprendra jamais qu'il n'a pas choisi la bonne cible, certes, mais il ne nuira plus à personne. Et au fond, c'est tout ce que je lui demande. Et puis réfléchis Arc-En-Ciel, ce n'est plus moi ton dernier enfant, c'est lui...

Il n'est pas des miens et ne le sera jamais, il n'y aura plus jamais...

Il y a un très long silence.

La déesse reprend :

La vraie richesse est biologique, dis-tu... murmure-t-elle. Il y a peut-être une autre voie...

Laquelle ? lâchons-nous en cœur, Aaliyah et moi.

Tu ne l'as pas empruntée depuis très longtemps, Assassin, parce qu'elle échouait chaque fois. Mais j'exige que tu m'aides à sauver ma fille !

J'ouvre la bouche pour protester violemment, je viens de comprendre ce dont elle parle. Je n'ai pas tenté le coup depuis des siècles et la dernière

s'est soldée par un désastre. Mais la déesse me coupe :

Je peux puiser dans un soleil pour compenser les faiblesses de ton sang Assassin, fais-moi confiance. Quant à toi Aaliyah, tu me devras cent faveurs...

Quel genre de faveur ?

Des enfants, évidemment.

Tu es démente, Arc-En-Ciel, j'ai refusé d'en faire UN et voilà que tu m'en demandes cent ?

Fais-moi cent filles avec ton visage pour vaincre encore. Ta machine t'y aidera, et je t'aiderai à l'imposer à la Terre. Tu n'auras même pas besoin de les élever, et cette fois, je serai là pour veiller sur elles. Rendez la vie à ma race, tous les deux, et nous vaincrons ensemble.

Aaliyah me lance un coup d'œil affolé que je lui rends à son juste prix, mais c'est ensemble, comme l'exige la déesse, que nous murmurons :

OUI.

*

Habitat Spatial Hesperis, Astroport, 5 août 2112.

Aaliyah m'accompagne jusqu'au sas, silencieuse et encore flageolante. Elle s'appuie sur le bras de Tishwarya qui boit toutes ses paroles depuis que son chef a repris inexplicablement conscience, ses blessures miraculeusement cicatrisées, son corps énigmatiquement purgé du venin qui le tuait à petit feu. Joran la soutient de l'autre côté. Mais je me demande s'il l'aide vraiment, lui aussi a du mal à marcher. Nous nous sommes bien amusés cette nuit encore, et comme lui, j'ai les adieux musclés. Mauge n'a pas daigné venir me dire au revoir, il n'a qu'une hâte : que je disparaisse de son champ de vision, je suppose. Je l'ai innocenté mais il ne me garde aucune reconnaissance pour avoir sauvé son ennemi. Bizarrement.

Aaliyah soupire intensément. Le plaisir de vivre, je suppose.

Malgré l'aide de la Serpente, je n'étais pas sûr que ça fonctionne. Théoriquement, le sang d'un vampire peut guérir n'importe quoi, jusqu'à la

maladie des radiations, parfois la mort elle-même. Mais le mien est un peu particulier.

Et pourtant, elle est là avec nous, encore pâle, toujours belle. Dans quelques semaines, elle sera prête à prendre les rênes du Système, à faire passer la 451 « avec l'aide de Dieu » dirait Mauge, s'il n'ignorait pas qu'il n'est pas question du sien. Elle se dresse sur ses pieds pour atteindre mes lèvres et m'embrasse. Sa langue vive fouille pour trouver mes canines, elle s'y blesse volontairement. Son sang régénéré éclate en mille étoiles dansantes sur mes papilles. Je ferme les yeux pour mieux les savourer, elle murmure à mon oreille :

— C'était bon.

Je m'incline. Lorsque je mords quelqu'un, il prend un super pied en général mais ils ne sont pas nombreux à dire merci ensuite. Je concède aisément qu'ils ne survivent pas tous non plus.

— Adieu Navarre, souffle-t-elle en chœur avec Joran tandis que le sas se referme sur moi.

Combien de fois ai-je entendu cette phrase en six cents ans ? Je souris encore pour masquer le vertige qui me saisit. L'hôtesse me prend en charge et me place à côté d'un hublot, Eugénie vient me rejoindre, bouclant sagement sa ceinture. Elle me jette un coup d'œil de sous ses longs cils, elle est jolie, elle est froide comme un glaçon. Je contiens mon agacement, il va me falloir de la patience dans les années à venir. Bien dirigée, elle fera un parfait assassin, insoupçonnable, impitoyable. Joran m'a impudemment échangé l'éducation de la gamine contre un cadeau très particulier assorti de l'un des plus beaux orgasmes de ma longue vie. Je tiendrai parole. Je l'ai déjà dit : le cul est un motif tout aussi légitime que d'autres. Voire davantage. La politique naît de l'argent, mais c'est du cul que naissent l'art, la philosophie et... les enfants. Je grimace à ce dernier mot.

Nous décollons. Je me renfonce dans mon fauteuil alors que nous dépassons la Farandole pour foncer vers la Terre. Je la contemple et mon sourire revient, involontaire. Comprenons-nous : je n'ai pas désobéi à Aaliyah. Je ne l'ai pas vengée. Techniquement. Cela étant, j'estime qu'un type qui postillonne ainsi empoisonne ses contemporains. Qui plus est, et je ne sors pas de là : quand on est assez stupide pour se gourer de coupable à ce point, on n'a pas le droit de faire de la politique ni de décider pour ses concitoyens.

Sans parler de vivre. Surtout quand je suis au bord de l'inanition.

On le cherchera quelques jours, puis on conclura qu'il a quitté Hesperis par des moyens inconnus.

La Farandole tournoie une fois encore, blanche et sanglante dans le vide spatial et la lumière crue de ce soleil qui tараude mes pupilles. Eugénie suit mon regard, et sourit elle aussi.

Au bal, on ne compte pas les danseurs. Qui verra que l'on a substitué l'un d'entre eux ?

OceanofPDF.com

Postface de Jean Marigny

On sait, grâce à Anne Rice, que les vampires ne sont pas nécessairement mauvais. Jeanne-A Debats nous le prouve une fois de plus avec son personnage de Navarre, séduisant mort-vivant qui, à l'instar de Lestat de Lioncourt et du comte de Saint-Germain, devenu vampire par la grâce de Chelsea Quinn Yarbro, se promène à travers les siècles pour combattre inlassablement les forces du mal. L'originalité du héros de Jeanne-A Debats, par rapport à ses deux illustres prédécesseurs, est qu'il agit comme agent du Vatican, ce qui peut paraître pour le moins surprenant. Ses augustes employeurs qui l'appellent Raphaël – car tout agent secret qui se respecte doit avoir un nom de code – lui confient des missions plus périlleuses les unes que les autres. Le nom de Raphaël confère à ce James Bond immortel une aura angélique même si, comme on peut en juger par le roman et les trois nouvelles qui composent le présent volume, Navarre est loin d'être un ange. Il tue ses adversaires sans le moindre état d'âme, il est plutôt cynique et il lui arrive de jurer comme un charretier. En revanche, il se bat pratiquement toujours pour la bonne cause.

Le cycle des aventures de Navarre alias Raphaël a commencé en 2006 avec une nouvelle, « L'Ogre de ciment », suivie par deux romans, *Métaphysique du vampire* (2012) dont l'auteur nous livre ici une nouvelle version et *L'Héritière* (2014), ainsi que onze autres nouvelles, « Le Sceau d'Alphonse » (2009), « Gilles au bûcher » (2010), « Saint Valentin » (2010), « Le Blues du vampire le soir au-dessus des paraboles » (2011), « Mémorial » (2011), « Jungle Hells » (2012), « Eschatologie du Vampire » (2013), « Mosquito Toast » (2015) et les trois nouvelles qui figurent dans le présent volume, « La Fontaine aux serpents » (2013), « Lance » (2014) et « Ovogénèse du vampire » (2014). Ces récits appartiennent à divers genres qui vont du fantastique à la science-fiction en passant par la fantasy. Le roman et les trois nouvelles qui figurent dans le présent recueil montrent bien cette diversité. Tandis que *Métaphysique du vampire* peut figurer dans la catégorie « aventures fantastiques », « Lance », avec son dragon, relève plutôt de la fantasy, « La Fontaine aux serpents », qui nous propulse dans un univers futuriste, appartient sans ambiguïté à la SF et « Ovogénèse du

vampire » qui nous entraîne dans le passé grâce à deux ingénieux mécanismes permettant de se déplacer dans le temps, relèverait plutôt du genre cyberpunk. Chez Jeanne-A Debats, en tout cas, la frontière entre genres littéraires est très perméable. Il est clair qu'elle ne veut pas se laisser enfermer dans un cadre préétabli. Dans l'interview qui termine la première édition de *Métaphysique du vampire*, elle dit d'emblée qu'elle est « un écrivain de SF avant tout » et elle ajoute : « Même quand j'écris de la fantasy pure, je ne suis pas sûre de ne pas faire encore de la SF. »

Jeanne-A Debats est gasconne de naissance mais elle a passé son enfance dans la région parisienne où elle vit actuellement. Elle enseigne les lettres classiques. Sa carrière littéraire a véritablement commencé en 2008 avec la publication du roman, *La Vieille Anglaise et le Continent* qui a remporté quatre prix prestigieux. Depuis lors, elle n'a cessé d'écrire et de publier. Jeanne-A Debats est en outre depuis 2013 coprésidente du SELF (Syndicat des écrivains de langue française).

L'un des thèmes récurrents de l'œuvre de Jeanne-A Debats est le vampire puisqu'elle lui a consacré deux romans et de plus d'une douzaine de nouvelles et cette liste n'est sans doute pas exhaustive. Navarre, le protagoniste de ses récits, est le dernier-né d'une longue liste de héros de séries de romans ou de téléfilms parmi lesquels on peut citer Barnabas Collins, le personnage central de la série télévisée américaine *Dark Shadows*, Lestat de Lioncourt d'Anne Rice, le comte de Saint-Germain de Chelsea Quinn Yarbro, le vampire hidalgo Don Sebastian de Villanueva de Les Daniels, le gentleman vampire Henry Fitzroy de Tanya Huff, le détective vampire Jack Fleming de P. N. Elrod, Stefan et Damon, les deux frères ennemis de *The Vampire Diaries* de L. J. Smith, série de romans qui a elle-même inspiré une série télévisée, et bien d'autres encore. Ils ont en commun d'être de grands séducteurs, plutôt sympathiques même si ce sont souvent des tueurs sans pitié, et ils évoluent, pour la plupart d'entre eux, dans différentes périodes de l'Histoire, le comte de Saint-Germain étant, sur ce plan, le champion toutes catégories vu qu'on le rencontre aussi bien dans l'Égypte des pharaons que dans l'Allemagne nazie. Navarre ne déroge pas à la règle : malgré son apparence juvénile, c'est un très vieux monsieur puisqu'il est devenu vampire au ^{xiv}^e siècle et ses aventures, comme on peut le constater dans le présent recueil, prennent place à diverses époques : « Lance » a lieu en janvier 1936, *Métaphysique du vampire* se déroule en janvier 1969, « Ovogénèse » commence en janvier 1985 mais l'un des œufs

de Fabergé ramène les protagonistes un siècle en arrière, et l'intrigue de « La Fontaine aux serpents » se passe en l'an de grâce 2112. Au cours de ses pérégrinations, comme pour mieux souligner son extraordinaire longévité, Navarre rencontre à plusieurs reprises un autre grand spécialiste des voyages à travers les siècles, Ashaverus, le Juif errant. Il est, par ailleurs, un vampire conforme aux normes établies : il boit du sang, déteste la lumière du soleil, et il jouit quasiment de l'immortalité ; quand il est blessé, même grièvement, ses plaies ne tardent pas à se cicatriser et il peut faire don à ses victimes de la vie éternelle, ce que l'auteur appelle « l'Offrande Obscure », traduction presque littérale du *dark gift* de certains auteurs anglo-saxons. En revanche, Navarre a certaines particularités comme le fait de « passer en Veille » pour reprendre des forces ou pour confondre ses ennemis. Mais sa grande originalité par rapport à ses illustres prédécesseurs est évidemment le fait qu'il agit pour le compte de l'Église catholique et romaine sans être pour autant un zélé religieux. Certes on a vu dans le passé le Vatican jouer un rôle pour le moins ambigu dans la littérature vampirique. Garfield Reeves-Stevens dans *Contrat sur un vampire* (*Bloodshift*, 1990) et Thomas Monteleone dans *Le Sang de l'Agneau* (*Blood of the Lamb*, 1992) font de la compagnie des Jésuites une sorte de multinationale du crime s'apparentant à la Mafia. Dans *Des Saints et des ombres* (*Saints and Shadows*, 1994), Christopher Golden présente les vampires comme des êtres incompris, victimes de préjugés, tandis que l'Église, s'apprêtant à organiser contre eux une véritable Saint-Barthélémy, apparaît au contraire comme l'incarnation du mal absolu. Dans *Vampires* (*Vampire\$*, 1990) de John Steakley, qui a inspiré le film de John Carpenter, l'Église recrute des mercenaires sans foi ni loi pour massacrer les vampires. Pour Jeanne-A Debats, l'Église est une sorte de monstre mais, au moins, quand elle recrute un vampire c'est pour combattre des criminels. Devenu chasseur de nazis pour le compte du Vatican dans *Métaphysique du vampire*, Navarre est sans conteste un véritable héros au sens positif du terme quelles que soient ses motivations personnelles. Le fait qu'il s'exprime à la première personne le rapproche de nous et le rend plutôt sympathique, même si, comme le dit sa créatrice dans l'interview qui figure dans la première édition de *Métaphysique du vampire*, « Navarre est une sorte de salaud, délibérément crétin, mais lucide. » Ce qui séduit Jeanne-A Debats dans le personnage du vampire, c'est sa monstruosité. À ses yeux, Navarre est un monstre mais il assume ce qu'il est et ne se fait pas

d'illusions. « J'avais envie d'écrire l'histoire d'un monstre ordinaire qui ne se camouflerait pas qu'il est un monstre sans toutefois s'abîmer dans des gouffres d'autoflagellation. » Au sein de la bit-lit contemporaine, Jeanne-A Debats, semble donc s'inscrire en faux contre la nouvelle tendance qui tend à faire du vampire un personnage acceptable dont on aurait gommé tous les défauts comme dans le cas d'Edward Cullen, le « gentil » mais mièvre héros de *Twilight*. Par ailleurs, au moment où, sous l'influence du féminisme, paraissent aussi bien aux États-Unis qu'en France de nombreuses séries centrées autour d'un personnage de vampire féminin, Jeanne-A Debats se distingue des autres écrivaines actuelles de bit-lit, en choisissant comme personnage principal un vampire masculin qui est par ailleurs homosexuel. Ces caractéristiques font de la série de Navarre une expérience d'écriture personnelle qui s'affranchit totalement des influences extérieures et c'est cela qui la rend attachante. Navarre n'est pas un simple buveur de sang, c'est un personnage riche et complexe. S'il se met au service du bon droit, ce n'est pas vraiment par bonté d'âme. Il ne faudrait surtout pas le confondre avec le héros de *Twilight* qui, bien que vampire, pourrait être le gendre préféré de bien des lectrices tant il est gentil et convenable. Navarre est d'une autre trempe. C'est un anarchiste, un révolté qui s'insurge contre les institutions existantes et, au premier rang, l'Église qui se sert de lui. Il se plaît à souligner ses contradictions : « J'adore le Vatican : un vrai concentré d'humanité. D'un côté, ils exfiltrent les nazis en fuite, de l'autre, ils prêtent leur plus ancien et plus efficace limier au Mossad pour mettre la main dessus. Il y a sûrement une logique ineffable là-dessous, seulement ne me demandez pas laquelle. » Il voit dans l'Église une société attirée surtout par les valeurs matérielles et la richesse : « J'ai entendu dire qu'énormément de gens perdent la foi à Rome. (Alors qu'ils la trouvent à Jérusalem.) Il faut dire qu'il suffit de se promener dans la Basilique pour prendre conscience de l'ampleur des spoliations de la Sainte Église Catholique Apostolique et Romaine. » Il y a chez Navarre une profonde misanthropie qui reflète sans doute la philosophie de sa créatrice, en particulier lorsqu'il dit : « La monstruosité, c'est une caractéristique typiquement humaine. Les tigres ont juste faim, eux. Mais le mal pour le mal... le mal con en plus, c'est humain, très humain. » Pourtant, il n'est pas un personnage négatif. C'est un épicurien qui tient à profiter de tout ce que sa longue existence peut lui apporter. « Puisqu'il paraît que de toute façon je suis damné, je m'assure de mon mieux le paradis sur Terre : des copains,

de la musique, de bons livres, une proie de temps en temps. Je ne vais pas plus loin et ça dure depuis cinq cents ans. » Il affirme à la fois son attachement aux choses de ce monde et son refus de toute philosophie abstraite : « Lorsqu'on commence à penser, on n'est jamais très loin de la métaphysique – qui rend dingue – comme je l'ai déjà dit. Pour vivre heureux et immortels, vivons stupides. » Et il ajoute « Et beaux », car Navarre est aussi un esthète. Sa philosophie – et sans doute celle de l'auteur – rejoint celle de Prévert lorsqu'il écrit : « Notre Père qui êtes aux cieux/ Restez-y/ Et nous nous resterons sur la terre/ Qui est quelquefois si jolie. » (« Pater Noster », in *Paroles*, Paris, Gallimard, 1949) Le titre du premier roman de la série, *Métaphysique du vampire*, peut surprendre, puisque dès l'abord, il y a précisément, de la part de l'auteur et de son personnage, un refus de toute forme de métaphysique. Jeanne-A Debats s'en explique lorsqu'elle dit : « Reste que la métaphysique (dans la SF ou ailleurs) n'est pas le sujet de ce roman ; mon propos tourne autour de la définition de monstre. Qu'est-ce que la monstruosité, et dans quelle mesure peut-on la détacher de la définition de ce qu'est l'humaine nature ? » Ses textes peuvent donc être lus comme des contes philosophiques à la manière de Swift ou de Voltaire, qui proposeraient à la fois un questionnement sur ce que nous sommes et une dénonciation de l'hypocrisie, de la lâcheté et de la méchanceté qui caractérisent notre triste humanité.

Les récits de Jeanne-A Debats sont très agréables à lire car ils sont originaux, pleins d'effets de surprise et de truculence. L'auteur s'exprime dans un style qui est à la fois littéraire et très châtié, comme il sied à un professeur de lettres, et familier. L'argot et les jurons qui émaillent les propos du narrateur leur donnent de la rondeur et de la vivacité. Par toutes ces qualités, la série des romans et nouvelles consacrée au vampire Navarre constitue une œuvre attachante et originale, à la fois cri de colère et amère résignation devant l'hypocrisie et la bêtise de l'espèce *homo sapiens*, une sorte d'OVNI dans le monde actuel de l'édition et il faut souhaiter qu'elle se poursuivra pour le plus grand bonheur des lecteurs.

Nouvelles précédemment parues dans :

« Lance »

in *Lancelot*, éditions ActuSF, 2014

« Ovogenèse du vampire »

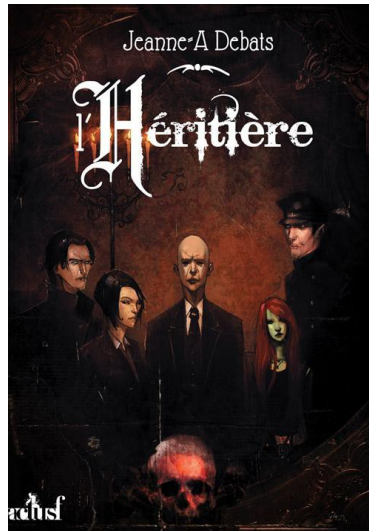
in *Mythologica* n° 3, 2014

« La fontaine aux serpents »

in *Utopiales 13*, éditions ActuSF, 2013

OceanofPDF.com

Également disponible :



[L'Héritière, roman](#)

Je m'appelle Agnès Cleyre et je suis orpheline. De ma mère sorcière, j'ai hérité du don de voir les fantômes. Plutôt une malédiction qui m'a obligée à vivre recluse, à l'abri de la violence des sentiments des morts. Mais depuis le jour où mon oncle notaire m'a prise sous son aile, ma vie a changé. Contrairement aux apparences, le quotidien de l'étude qu'il dirige n'est pas de tout repos : vampires, loups-garous, sirènes... À croire que tout l'AlterMonde a une succession à gérer ! Moi qui voulais de l'action, je ne suis pas déçue... Et le beau Navarre n'y est peut-être pas étranger.

Romancière, nouvelliste et anthologiste, Jeanne-A Debats a convoqué les figures les plus flamboyantes du fantastique pour une romance douce-amère dans la Ville Lumière. Plume reconnue de l'imaginaire français, sa novella La Vieille Anglaise et le continent a été lauréate du Grand Prix de l'imaginaire, des prix Julia Verlanger et Rosny aîné.

OceanofPDF.com

Actusf

Hélios

45 chemin du Peney 73000 Chambéry

www.editions-actusf.fr

ISBN : 978-2-36629-352-4 EAN : 9782366293524

Retrouvez nos livres numériques sur
www.editions-actusf.fr/pages/numerique

OceanofPDF.com

[{1}](#) *Yeux noirs, Yeux pleins de passion !*

Yeux ravageurs et sublimes !

Comme je vous aime, comme j'ai peur de vous !

Je sais, je vous ai vus, mais pas au bon moment

(Seigneur !) (NdN)

[{2}](#) *Oh, non sans raison vous êtes plus sombres que les ténèbres !*

Je vois de la peine en vous pour mon âme,

Je vois une flamme victorieuse en vous

De laquelle brûle mon pauvre cœur.

(N'est-ce pas ?) (NdN)

[{3}](#) *Mais non je ne suis pas triste, il n'y a pas de chagrin*

Mon destin me réconforte.

(J'avais prévenu que c'était niais !) (J'ai piqué cette trad sur Wikipédia, 40 ans après cette histoire, il m'a fallu tout ce temps pour m'y résoudre.) (NdN)

[{4}](#) J'aurais pu proposer d'inverser la polarité du flux de neutrons, mais elle aurait compris que je me payais sa tronche. (NdN)

[{5}](#) Film américain d'Ivan Reitman, sorti en 1984. Mention spéciale à l'actrice qui restera un de mes idéaux féminins dans les siècles des siècles. (NdN)

[{6}](#) Police « secrète » tsariste ayant officié en Russie jusqu'en 1917, connue pour sa tendresse envers l'humanité et la hauteur de ses standards en matière de déontologie. (NdN)

[{7}](#) Livret impliquant les Juifs et les Francs Maçons dans un prétendu complot visant à la domination du monde, forgé de toutes pièces par l'Okhrana afin de pousser le tsar Nicolas II à déclencher un pogrom. Celui-ci, convaincu du faux, refusa d'utiliser la « pièce à conviction », mais le document poursuivit cependant une très belle carrière chez d'autres humanistes connus, tels que les nazis ou autres franges extrémistes européennes, voire mondiales. (NdN)

[{8}](#) Type de manteau rendu extrêmement célèbre par un fameux détective dans sa version (en anglais) Inverness Cape dont il est devenu l'icône. Le Macfarlane sera commercialisé dès 1859. Il semble qu'Ashaverus ait vraiment refilé le patron à un jeune écossais talentueux. (NdN)

[{9}](#) Lady Madelina Corgay (1807-1870), entomologiste britannique qui découvrira le machaon *Acherontia horribilis*. Elle connaîtra une fin tragique dans la catastrophe de la cité jadis secrète Célesterre, après avoir croisé la route de Nadar et Jules Verne. (NdN)

[{10}](#) Oiseau de l'île Maurice disparu à la fin du XVII^e siècle pour cause d'incapacité à se défendre des nouveaux prédateurs importés par l'homme sur son île d'origine, notamment les cochons. Les êtres humains n'en consommaient que lorsqu'ils crevaient de faim, la bestiole n'étant même pas goûtue, en plus d'être laide au-delà du ridicule. Une vraie preuve de la non-existence de Dieu ! (Je me comprends.) (NdN)

[{11}](#). Superflics métaphysiques de l'Altermonde. Je ne peux pas les blairer. (NdN)

OceanofPDF.com

Table of Contents

[Métaphysique du vampire](#)

[Lance](#)

[Ovogenèse du vampire](#)

[La fontaine aux serpents](#)

[Postface de Jean Marigny.](#)

[*OceanofPDF.com*](#)